

Luc Coursol

Lac-du-Cerf

La Mémoire du Temps

*à Marie-Andrée,
il y a longtemps que je t'aime,
jamais je ne t'oublierai ..*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

1 LA GÉOGRAPHIE	1
2 LA PRÉSENCE AMÉRINDIENNE	9
3 L'EXPLOITATION FORESTIÈRE	19
4 LA COLONISATION DE LAC-DU-CERF	27
AVANT 1900	28
Cyrille et Marie Arbic	29
Gédéon et Julie Ayotte	31
Joseph et Rosanna Piché	32
Joseph Blais	33
LA DÉCENNIE 1910 - 1920	33
Cléopée, Cyrille et Angéline Poirier	33
Élie Brousseau, Honoré et Rosanna Faubert	35
Joseph et Joséphine Turpin	39
Noé et Marie-Anne Landry	39
Joseph et Georgianna Boismenu	42
LA DÉCENNIE 1920 - 1930	46
Henri et Alexina Filion	46
Frédéric et Jeanne Filion	46
André et Félicité Boudrias	48
Ludger Charbonneau	49
Alexis et Rose-Emma Léonard	50
Emmanuel et Marie-Rose Constantineau	54
Julien et Lucienne Constantineau	54
Ulric et Délia Gaudreault	56
Paul et Blanche Gaudreault	56
Avenant et Éléonor Énard	57
Adélard et Julie Barbe	61
Joseph et Lisa Proulx	62

LA DÉCENNIE 1930 -1940	62
Léon et Rose de Lima Dicaire	63
Elzéar et Dorina Maillé	65
Rosina, Lorenzo et Aline Paquette	67
René et Palmyre Ouinet	69
Eusèbe et Béatrice Gareau	70
Alphonse et Alexina Léonard	71
Antonio et Clarisse Martel	72
Patrice et Yvette Bondu	73
Alcide et Rose-Alma Gravel	75
Yvon et Georgette Gareau	75
Josephat et Amanda Cyr	76
Josephat et Ida Grenier	77
LA DÉCENNIE 1940 -1950	77
Albéria et Gisèle Léonard	77
Raoul et Jeanne Gougeon	78
Wilfrid et Ginette Bonami	79
Léon et Lucille Léonard	80
Jean-Paul Léonard	80
Émile et Germaine Léonard	80
Aldéi et Claire Léonard	80
Émile et Georgianna Saint-Louis	81
LE COLON DÉFRICHEUR	81
LA FEMME COLONISATRICE	92
5 L'ÉCONOMIE AGRICOLE	97
La ferme Léo et Hubert Léonard	104
Les fermes Armandoza et Bernard Caron	107
La ferme Alexis et Yvon Léonard	109
La ferme Palma et Bernard Dicaire	110
La ferme Henri et Conrad Filion	112
La ferme Conrad Maillé	113
La ferme Bernard Émard	114
La ferme Mathias Léonard	115
6 L'ÉCONOMIE FORESTIÈRE	117
LES BŪCHERONS ET LES DARVEURS	118
L'INDUSTRIE DU SCIAGE	124
Le moulin à scie de Napoléon Blais	124
Le moulin à scie d'Alexandre Léonard	129

« Les Industries Lac-du-Cerf »	130
La scierie et les « Maisons de pièces » Bondu	132
LES BOUTIQUES À BOIS	
La boutique d'Auguste Désormeaux	135
La boutique d'Herménégilde Marier	136
La boutique d'Elphège Jandard	137
La boutique de Raymond Charbonneau	138
La boutique de Jacques Charbonneau	138
L'ÉCONOMIE TOURISTIQUE	
Les premiers chalets	139
La pourvoirie Boisneau	140
La pourvoirie Wester	146
La pourvoirie et le Pavillon Valiquette	147
L'auberge « Red Bonnet »	150
Le club des Guides	153
L'hôtel Francine	155
Les chalets locatifs	157
Le Domaine du lac Maltonne	158
Le camping Dicaire	160
La pourvoirie Saint-Louis	161
L'impact économique du tourisme	162
LA VIE COMMERCIALE	
LES COMMERCES	
Les magasins-généralistes, épiceries et dépanneurs	169
Les restaurants et l'auberge « Quatre-Saisons »	170
Les garages-automobiles	176
Les autres commerces	180
La Chambre de commerce	183
	184
LES SERVICES	
La poste	186
Le téléphone	186
Télégraphie	187
La santé	187
	188
LA VIE RELIGIEUSE	
	191
LA VIE POLITIQUE	
	215
LA MUNICIPALITÉ DE MARRASSEE-DUDLEY-BOUTILLIER	
	216

LA MUNICIPALITÉ DE LA PARTIE NORD-EST DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTILLIER	222
LA MUNICIPALITÉ DE LAC-DU-CERF	225
11 LA VIE SCOLAIRE	237
12 LA VIE SOCIALE	249
LES RENCONTRES ET LES FESTIVITÉS	250
La salle communautaire	252
Les fêtes et les carnivals	255
LES ASSOCIATIONS ET LES ORGANISMES	259
L.A.F.É.A.S.	259
Le club de l'Age d'Or	262
Les Cerfs	263
L'association des Propriétaires Riverains	264
Le comité d'Embellissement	265
Le comité d'Entraide	266
L'aide à la fibrose kystique	266
Le comité A.B.E.L.	266
Les Naturistes des lacs Long et Baptiste-Lefèbre	267
13 LES LOISIRS	269
LES LOISIRS SPORTIFS	270
Le club de la Boucane	270
Les sports d'été	271
Les sports d'hiver	273
Les sports nautiques	276
LES LOISIRS CULTURELS	281
Le théâtre	281
La bibliothèque	282
L'histoire et le patrimoine	283
14 LES ATTRAITS TOURISTIQUES	287
Le sentier écologique	291
Le mont Limoges	293
La rivière souterraine	295
ANNEXES	297
Bibliographie	300

AVANT-PROPOS

Déjà séduit par la géographie remarquable de Lac-du-Cerf, je considère comme un privilège et une importante responsabilité d'en écrire maintenant l'histoire car la littérature est non seulement une force profonde et mystérieuse mais avec le temps c'est souvent tout ce qui reste de l'histoire d'une collectivité.

Tel un laboureur j'ai tracé toutes ces pages de sillons qui seront lus très longtemps après moi, donnant ainsi tout son sens à l'enracinement des familles dans le canton et faisant aussi saisir la relative importance de notre occupation du sol.

Après la lecture des nombreux documents d'archives qui permettent de retracer les succès ou les échecs publics, l'audition des interviews réalisées par l'équipe La Mémoire du Temps m'a permis de connaître des joies et des drames privés qui demeurent généralement secrets. Dans un langage savoureux, ces récits donnent un côté humain exceptionnel au volume. Ces précieux documents oraux révèlent tout le courage des familles pionnières et leur écoute a été pour moi un moment inoubliable car, avec les années, les aînés savent donner aux choses leur juste dimension et l'automne de la vie est pour plusieurs d'entre eux le moment de se poser la seule vraie question : Ai-je assez aimé ?

Ces mois de recherche, de lecture, d'audition et de rédaction ont été remplis de défis mais également d'appuis indispensables. A ce titre, mes premiers mercis sont pour Marie-Andrée, Marie-Pierre et Jean-François qui ont une nouvelle fois accepté d'harmoniser notre vie familiale à mon travail d'historien. De beaux remerciements vont également à Georgette Dicaire pour son dynamisme et son amour de Lac-du-Cerf, à Béatrice et Donat Saint-Louis, à Christiane et Orient Maillé, à Yvon Léonard, à Laurette et Gérard Ouimet, à Gérard Boismenu, à Lucille et Eugène Émard pour leur accueil et les mille et un services rendus durant notre séjour au nord du grand lac du Cerf.

Ma reconnaissance va aussi à Louis-Pierre Coursol pour la qualité des photographies et des reproductions photographiques du volume, à monseigneur André Ouellette, Alain Morin et Jacinthe Valiquette pour la consultation des archives diocésaines, paroissiales et municipales, à Odéli Brisebois, Dorina Maillé, Berthe Wester, Edgar Pelneault, Lorenzo Boudrias, Gisèle et Albéria Léonard, Georgette et Yvon Gareau, Agathe et Alexandre Léonard, Cécile Milks, Rita Beaulieu, Lucien Fillion, Juliette et Réal Valiquette, Diane et Hervé Constantineau, Evelyne Duffy, Fernand Émard, Henriette et Hubert Léonard, Claude Coursol, Myrande et Jean-Guy Maillé, Louise et Réjean Bondu, Monique et Lionel Maillé, Bernard Émard, Jacques Charbonneau, Rita et Firmin Valiquette, André Ouimet, Jeannine Guinard, Diane Boismenu, Claude Gauthier, Francine et Jeanne-Hélène Ouellette, pour divers renseignements et plusieurs des photographies du volume.

D'autres mercis s'adressent au conseil de la fabrique de Lac-du-Cerf, à René Coursol, Béatrice Saint-Louis, Christiane Maillé, Julie Bondu et Jean Levert pour le prêt du presbytère, du mobilier et de l'embarcation durant la saison estivale.

Toute l'équipe La Mémoire du Temps, Georgette, Béatrice, Christiane, Réjeanne, Henriette, Hugh, Bernard et Alain, avec Gérard Léonard, mérite aussi reconnaissance pour l'organisation du pré-lancement et pour toute l'orchestration de la vente du volume.



Le comité
« La Mémoire du Temps » :
assis : Alain Morin, Bernard
Énard, Hugh Roy ;
debout : Béatrice Saint-Louis,
Christiane Maillé, Georgette
Dicaire, Réjeanne Blanchard,
Henriette Soucy-Léonard.

Mes derniers remerciements sont pour Jacinthe Valiquette et Ghislaine Gougeon pour la saisie du texte du volume sur ordinateur et à Philippe Hallé pour la correction du manuscrit.

Ce travail m'a apporté beaucoup de joies et j'espère maintenant que sa lecture augmentera la fierté d'appartenance à Lac-du-Cerf autant chez les familles qui sont enracinées depuis longtemps dans le canton que chez celles qui, séduites par le vert des forêts, le bleu des lacs, les rouges de l'automne ou le blanc de l'hiver, en ont fait leur patrie d'adoption.

Sue Courso
13 septembre 1992



INTRODUCTION

Défiant le temps avec leurs grands muscles porteurs de millions d'aiguilles, les majestueux pins du canton Dudley sont des témoins privilégiés de l'histoire de Lac-du-Cerf. Au coeur d'une abondante vie végétale et animale, ils ont longtemps observé le passage des outardes et des canards glissant cou tendu à l'appel du dégel des eaux. Plus tard, ils ont vu arriver les familles amérindiennes venues chasser le wapiti abondant et pêcher le corégone sous la glace des lacs.

Avec le XIX^e siècle, plusieurs d'entre eux partent, terrassés par la hache et le godendart pour être ensuite descendus par la rivière du Lièvre vers les marchés britanniques, américains et canadiens. Au début du XX^e siècle, une partie de ces grands arbres deviennent maisons, bâtiments, croix de chemin autour desquels les familles de colons, visage noirci par la cendre des brûlis, transforment le sol forestier en terre arable. D'autres seront charroyés aux moulins à scie pour devenir portes et fenêtres, meubles, armoires, chaloupes, maisons de pièces érigées à travers le monde, après leur passage aux mains des artisans du bois du canton.

Au fil des années ces beaux pins verront l'activité humaine s'intensifier autour d'eux. Véritable mémoire du temps, ils seront tour à tour témoins des coups de hache de

Jos Montferrand venu ouvrir la ferme Wabassée, des abattis, des labours et des premières récoltes, des nuits de drave sur les lacs du Cerf, des départs et des retours de pêche, des corvées pour la construction de maisons, de granges ou de l'église, de la cueillette annuelle des fraises, des framboises et des bleuets, du passage des lourdes charges de bois tirées par de forts chevaux ou acheminées par camion, des rassemblements politiques sur le perron de l'église, des pèlerinages aux grottes de la Vierge, des discussions au Coin et dans les commerces du village, des joyeuses veillées, de l'ascension du mont Limoges et de l'émerveillement de milliers de visiteurs devant la beauté du canton et l'eau cristalline du remarquable sentier écologique. Ils ont aussi entendu les coups de feu des chasseurs, les rires des enfants en route pour l'école, la cloche de l'église annonçant mariages ou baptêmes et le glas sonné pour une personne aimée que l'on porte en terre.

Tels des phares, solidement, tête au vent, ils ont accueilli depuis fort longtemps tous ces arrivants qui ont pris et prennent racine près des leurs à Lac-du-Cerf.



LA GÉOGRAPHIE

Le nord de l'Outaouais

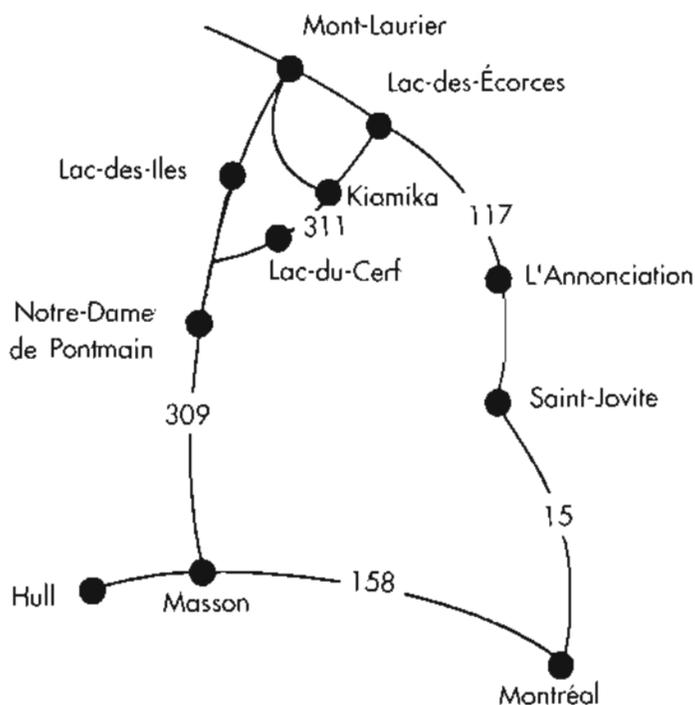
« Nous y voilà. Quel pays que le Nord ! Je crois toute cette région réservée à un riche et fécond avenir... l'abondance des gorges qui permet d'établir des voies de communication dans tous les sens, les lacs multiples et distribués providentiellement de façon à ce qu'ils apportent leurs concours à l'homme dans l'œuvre de la colonisation, les bois superbes, l'orgueil de nos forêts, les plus beaux, je crois, du pays. »

Arthur Bules 1889

L'histoire et la géographie sont intimement liées et la connaissance des caractéristiques géographiques est essentielle à la compréhension de toute la vie économique, politique et sociale qui forge l'histoire d'une collectivité.

Lac-du-Cerf est le cœur même du canton Dudley. Situé à 65 milles (105 kilomètres) de la grande rivière Outaouais, l'endroit est bordé par les cantons McGill au sud, Rivard à l'est, Wabasee, Bouthillier, Kiamika à l'ouest et au nord. Baigné par la rivière du Lièvre dans sa partie ouest, le canton est en grande partie couvert de grands lacs et de forêts qui présentent les principaux traits du plateau laurentien du Bouclier canadien. La partie habitée est réduite à une mince bande de terre entre la rivière du Lièvre et les lacs du Cerf, par l'ouest et par le nord. La présence humaine s'étend également aux abords des principaux lacs.

La diversité de relief dans le canton est due au travail d'érosion des grands glaciers qui ont laissé un réseau hydrographique aux nombreuses étendues d'eau, une multitude de collines et des blocs de pierres rondes, moutonnées, striées, de grosseurs diverses, broyées par les glaces que les longs siècles ont fini par polir avec un travail d'usure et de friction. Lac-du-Cerf est traversé par la chaîne



Lac-du-Cerf dans le nord de l'Outaouais.

des Laurentides qui court depuis les Grands lacs en Ontario jusqu'au Labrador à l'est. Ces vieilles montagnes sont nées du plissement de l'écorce terrestre à la suite du refroidissement du noyau central. Elles sont les plus anciennes de la terre et les roches y sont vieilles d'un milliard d'années; leurs cimes usées et arrondies par l'érosion et le glissement des glaciers témoignent de leur grand âge. L'altitude des montagnes du canton oscille entre 700 et 1350 pieds (230 et 415 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Avec leurs importantes dénivellations rocheuses autour des lacs, elles façonnent un paysage fort spectaculaire.

La fonte de ces glaciers laurentiens a laissé la mer Champlain sur une grande partie du Québec et son écoulement progressif vers l'océan Atlantique a donné de longues terrasses de sable fin et de gravier ainsi qu'un réseau hydrographique de grande importance pour l'histoire de Lac-du-Cerf. La rivière du Lièvre, la Waboz sipi des Algonquins Oueskarinis, arrose le canton Dudley sur toute sa partie ouest. Large, peu profonde, avec un cours plutôt

La haute-Lièvre

«...une mer immense de montagnes et de coteaux onduyants entrecoupés de gorges et de ravins granitiques au fond desquels se précipitent des torrents poissonneux; çà et là de jolis vallons fertiles où vit une population agricole, forte de ses traditions, de ses coutumes, de ses légendes... Si l'œil pouvait embrasser d'un seul regard l'immense plateau ondulé, il ne pourrait compter la multitude de lacs où fourmillent la truite rouge, le doré, l'achigan, le maskinongé.»

**Le Syndicat touristique
de Mont-Laurier 1934**

lent mais entre-coupé de nombreux rapides, elle suit une vallée peu encaissée et relativement droite, coulant sur environ 250 milles (400 kilomètres) depuis ses sources en amont de la rivière Manaouan jusqu'à son embouchure à Masson. Le canton Dudley forme un triangle au sud-est, approximativement au centre du parcours de cette longue rivière qui tombe de 1200 pieds (400 mètres) depuis sa tête jusqu'à l'Outaouais. La Lièvre compte sept principaux affluents dont la petite rivière du Cerf qui la rejoint à la hauteur de l'île Longue en face du canton Wabasse; les deux lacs du Cerf se vident dans ce cours d'eau par une rivière souterraine où l'on entend l'eau couler sous nos pas.

De nombreux lacs arrosent également le canton Dudley. Les plus connus sont le grand et le petit lac du Cerf reliés par un étroit passage qui ne gèle pas même aux grands froids de l'hiver. Ces deux lacs de 3150 et 840 acres situés à une altitude de 700 pieds (230 mètres) au-dessus du niveau de la mer, tirent leur nom français des nombreux wapitis que les amérindiens Oueskarinis venaient chasser dans les pruchières du canton. Le petit lac du Cerf, où se jettent le petit lac Long et le lac de la Sucrierie, se ferme avec la baie Laplante près du lac Alexandre du sud. Le grand lac du Cerf, qui rejoint le lac Saint-Germain au sud, compte plusieurs baies: les baies Noire et à Jim au pied de l'imposant mont Limoges, la baie Lefebvre où se jettent le lac Baptiste-Lefebvre, le ruisseau Flood et le ruisseau Croche qui descend de la montagne en une spectaculaire cascade, la baie des Scouts et la baie Bonnet Rouge où se développe le village de Lac-du-Cerf.

Dans le nord du canton, les lacs à Dick, Henri, Joseph, à Conrad, à Cyr, Allais, Duffy et Raymond entourent le lac Mallonne qui couvre 275 acres. Au nord-est le lac Léonard voisine le lac Tomkin alors qu'à l'est, les lacs Caron, Long, Ouimet et Gaucher entourent le lac Baptiste-Lefebvre grand de 275 acres. Au sud-ouest de la municipalité de Lac-du-Cerf, le grand lac Croche de 775 acres est entouré des lacs Duffy, Tinon, Benac, Puant, Lyon, du Canard, des Iles, Lars, du Chef et McPhee.

Tout ce réseau hydrographique de ruisseaux et de lacs constitue des voies d'accès pour les amérindiens Ouescharinis qui sont venus y chasser, trapper et pêcher

Le grand lac du Cerf

« En face se trouve une belle grève de sable de cent cinquante pieds de profondeur sur cinquante de largeur. De là on envisage le lac de cinq milles de profondeur par deux milles dans sa plus grande largeur, bordé de belle verdure et au fond de magnifiques montagnes assez hautes, ondulées et bien boisées. L'eau est très limpide et sous les effets du soleil et des nuages l'aspect varie fréquemment. »

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1931



Les beaux lacs du canton Dudley.

pendant des siècles, pour les forestiers qui viennent y faire la coupe du bois à compter du milieu du XIX^e siècle et pour les premières familles de colons-défricheurs qui s'y installent à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Arrosé de toute cette kyrielle de lacs et de ruisseaux, le sol du canton Dudley est surtout constitué de sables acides. Sur les rives de la Lièvre les dépôts d'argiles fluviales sont particulièrement propices à la pousse des forêts. A l'intérieur du canton, le sol est formé d'un gravier siliceux mélangé aux produits de décomposition des arbres résineux et de petits arbrisseaux tels les bruyères et les myrtilles. Ce podzol est assez favorable à l'agriculture. Les terres basses entre les lacs du Cerf et Tomkin renferment des dépôts argileux, vestiges de la mer de Champlain, qui laissent d'intéressantes possibilités agricoles.

Le climat du canton Dudley est très vif en hiver et a de fortes chaleurs en été. Une neige relativement épaisse recouvre le Lac-du-Cerf pendant environ dix-huit semaines annuellement. Le froid et la neige ne constituent pas de grands obstacles à l'agriculture car la neige protège le sol.

La majestueuse forêt de
Lac-du-Cerf.



Le principal obstacle à la production agricole dans le canton tient beaucoup plus aux gelées tardives du printemps dont il faut **se méfier** jusqu'en juin. Les chaleurs sont suffisamment soudaines pour faire fondre toute la couche de neige à temps afin d'assurer les délais nécessaires au développement des semences et des plantes. Les fortes pluies de l'été amènent des conditions favorables à la végétation et viennent **hâter** la croissance.

La **végétation** du canton Dudley est surtout forestière. La forêt est véritablement majestueuse et avec les eaux limpides des nombreux lacs elle constitue un des éléments essentiels du **paysage**. A l'automne, la somptuosité de la forêt est un délice lorsque les montagnes offrent un spectacle splendide avec la symphonie des jaunes et des rouges qui se découpent sur le vert sombre des conifères. Enracinée dans les mousses, les lichens et les herbes, la forêt de la région appartient principalement au domaine de la forêt mixte. Les essences sont très variées et plus de cinquante essences d'arbres y trouvent un habitat favorable, les feuillus l'emportant sur les conifères. La forêt comprend les plus beaux bois francs qui peuvent grandir près de l'eau : merisiers, érables, hêtres, ormes, frênes, aunes,

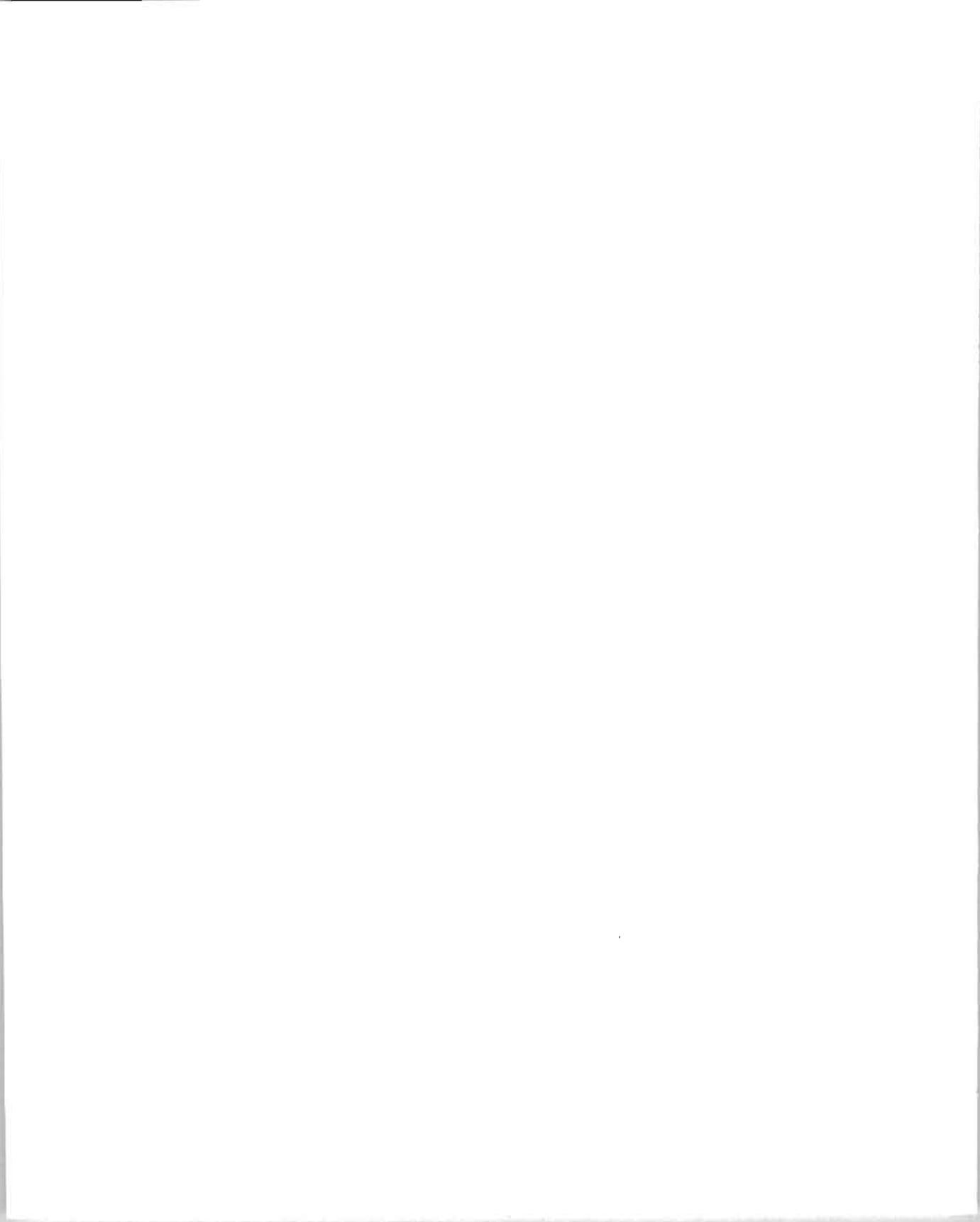
La beauté de Lac-du-Cerf

« Bordée par la rivière et logée dans un écrin vallonneux richement paré de lars, d'une forêt aux essences variées qu'habite une faune abondante, pourvue d'attraits naturels incomparables, la région de Lac-du-Cerf est l'une des plus belles de la Haute-Lièvre. »

Nathalie Dehlois 1992

tilleuls, chênes, noyers tendres, bouleaux, plaines, trembles. Lorsque le sol s'élève, les résineux, épinettes blanches, rouges et noires, sapins baumiers, cèdres, pins blancs, rouges et gris, pruches et mélèzes se mêlent à ces feuillus. L'exploitation intensive du pin blanc et du pin rouge résineux au cours du XIX^e siècle a accéléré l'apparition des feuillus en permettant au tremble et au bouleau jaune d'occuper de nouveaux territoires.

Cette belle forêt offre aussi abri et nourriture à de nombreux animaux. Longtemps refuge des grands cervidés, orignaux, wapitis, cerfs de Virginie, elle renferme pratiquement tous les mammifères boréaux : loups, ours, écureuils, martres, visons, marmottes, lièvres, porc-épics. La belle saison ramène aussi plusieurs espèces d'oiseaux : grives, chardonnerets, fauvettes, roitelets, oiseaux-mouches, comeilles, étourneaux, hirondelles, martinets, engoulevents, goglus, oies, canards, hérons, huards, martins-pêcheurs, perdrix, pinsons, merles, pics mineurs. D'autres oiseaux, mésanges, geais bleus, pics tachetés, pics dorés, pics à huppe écarlate, gélinottes et oiseaux de neige aiment à y partager avec les humains autant les chaleurs de l'été que les rigueurs de l'hiver. Il y a aussi les oiseaux de proie, ceux de jour : buses, faucons, éperviers, et ceux de nuit : hiboux, chouettes, grands ducs qui partagent l'habitat du canton Dudley depuis des temps immémoriaux.





LA PRÉSENCE AMÉRINDIENNE

Les Ouescharinis : la Petite nation

«...et continuant notre route à mont la dite rivière, en trouvâmes une autre fort belle et spacieuse qui vient d'une nation appelée Ouescharini, lesquels se tiennent au nord d'icelle et à quatre journées de l'entrée.»

Samuel de Champlain 1613

«...montant donc sur cette rivière (des Outaouais) on rencontre les Ouaouechkairini, que nous appelons la petite nation des Algonquins.»

Les Relations des Jésuites 1640

Les premières présences humaines dans le bassin hydrographique de la rivière du Lièvre datent de plusieurs siècles. Tout comme l'ensemble du plateau laurentien, la région de Lac-du-Cerf est alors parcourue par des groupes amérindiens Ouescharinis qui vivent de pêche et de chasse au

wapiti, à l'ours, au castor et au lièvre. Ces premiers occupants, que Samuel de Champlain appelle la Petite nation des Algonquins, campent le long des rivières et des lacs, se déplaçant en petits canots faits d'écorces de bouleaux en été et en raquettes faites de babiche sur la neige en hiver. Ils tirent l'essentiel de leur nourriture du gibier abondant dont ils boucanent la viande pour la conserver plus longuement. La pêche saisonnière, la cueillette des fruits sauvages et le sucre qu'ils tirent de l'entaille des érables en recueillant la sève dans des récipients faits en écorce de bouleau leur apportent des compléments alimentaires indispensables.

La présence des Oueskarinis dans le nord de la rivière des Outaouais nous est révélée par les premiers explorateurs et missionnaires français qui remontent la Grande Rivière au XVII^e siècle. Dans son voyage d'exploration de 1613, Champlain mentionne ces bandes qui vivent entre l'Outaouais et la rivière Saint-Maurice, dans ce vaste territoire baigné par les eaux des rivières Petite-Nation, Rouge,



La carte dressée par Champlain en 1632 signale la présence de la Petite nation des Algonquins sur les rivières au nord de l'Outaouais.

du Lièvre et Gatineau. Ces groupes d'Algonquins partagent le «chemin qui marche» de la Lièvre avec la nation amie des Attikamèques que les Français baptiseront Poissons-blancs ou Têtes-de-Boules. Toutes ces bandes vivent des animaux, voyagent avec eux et parcourent ainsi de très grandes distances dans tout l'ouest du Québec.

Les Oueskarinis affectionnent particulièrement l'embouchure de la rivière Petite-Nation où ils se regroupent au printemps en bande de cent cinquante à trois cents personnes pour chasser les outardes dans leur aire de rassemblement. Avec l'automne, ils remontent les affluents au nord de l'Outaouais par petits groupes de quinze à trente personnes et se dispersent à l'intérieur des terres par le réseau des ruisseaux et des lacs. Commence alors pour eux la saison de la chasse aux grands cervidés, orignaux et wapitis, suivie de la saison de la pêche blanche sur la glace des lacs. Ils tirent leurs moyens de subsistance et leurs matériaux utiles des produits de la chasse et de la pêche : la viande pour leur alimentation, les os pour la fabrication de divers outils, la fourrure pour se protéger des rigueurs de l'hiver, le cuir pour la fabrication des chaussures et des vêtements et la babiche pour les raquettes. Le bouleau fournit l'écorce

Wapiti : Lac du Cerf

« La disparition quasi complète du wapiti est un fait historique relativement récent. Vers le début du siècle, il se tuait encore du wapiti dans certains secteurs des Laurentides, de huit à dix par année dans la région de Lac-du-Cerf. Ceci me fut confirmé encore en 1965 par M. Valiquette, le plus vieux guide vivant du lac du Cerf à sa retraite. »

J.P.A. Pallotier 1968

Les Attikamèques : les Poissons blancs

«...il y a quantité de petites nations dans les terres... l'une est appelée Attikamèques ou Poissons blancs... ces peuples ne font la guerre qu'aux animaux, leur vie n'est qu'une chasse continuelle. La paix est profonde dans leurs grandes forêts. Ils se rassemblent tous certains jours de l'année... Ils ont commerce avec les Hurons et leur rendez-vous se fait certains mois de l'année en un lieu dont ils ont convenu, et là les Hurons leur apportent du blé et de la farine de leur pays qu'ils échangent contre des peaux de cerfs, d'élan, de castors et d'autres animaux.»

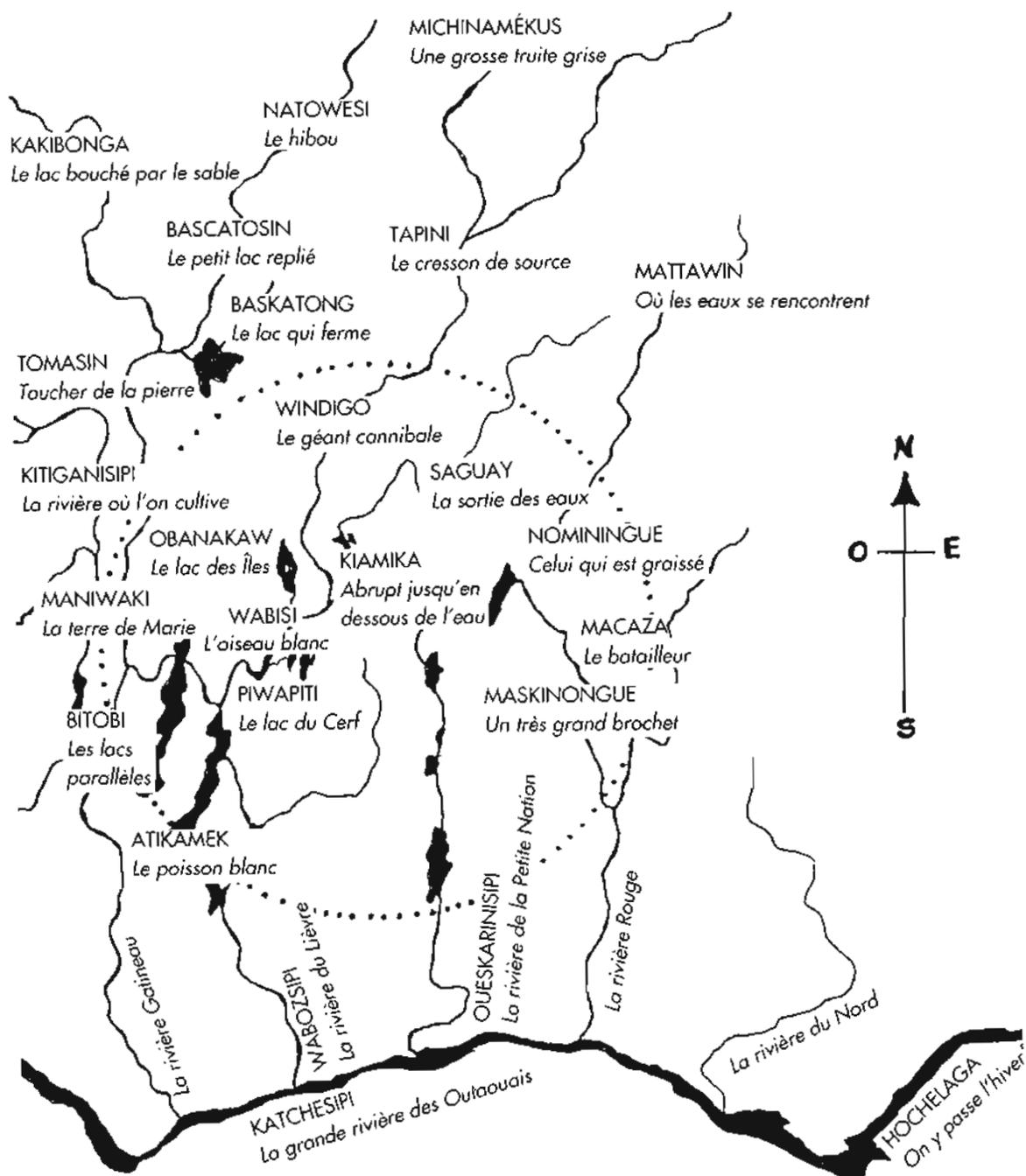
Les Relations des Jésuites 1647

dont ils se servent pour la fabrication de leurs canots, de leurs habitations et de divers contenants. Ils fabriquent pointes de flèches, couteaux et grattoirs avec le quartz, le quartzite ou le silex échangés aux Hurons; l'embouchure de la Lièvre sur l'Outaouais est le site d'un marché annuel où se troquent les peaux de wapitis des Oueskarinis, les peaux d'originaux des Attikamèques, le riz sauvage, le quartz et le silex de Hurons.

L'arrivée des Européens vient cependant transformer profondément le mode de vie des Amérindiens car elle brise les relations commerciales entre nations autochtones. Ces nouveaux arrivants mettent un terme à l'équilibre économique amérindien millénaire et montent les nations les unes contre les autres. Avec la possibilité de se procurer des couvertures de laine des Français, les Hurons troquent de moins en moins de peaux de wapitis aux Oueskarinis. Choquant la nation iroquoise, ceux-ci augmentent considérablement leurs prises de castors afin d'alimenter l'important marché de fourrures de Ville-Marie. Afin de mettre fin à cette nouvelle alliance commerciale, les Iroquois s'attaquent aux Oueskarinis sur la Lièvre et jusqu'au lac Nominigüe, répandant la terreur en se cachant dans des endroits propices aux embuscades. Plus forts et plus nombreux, ils les chassent des cours d'eau de l'Outaouais.

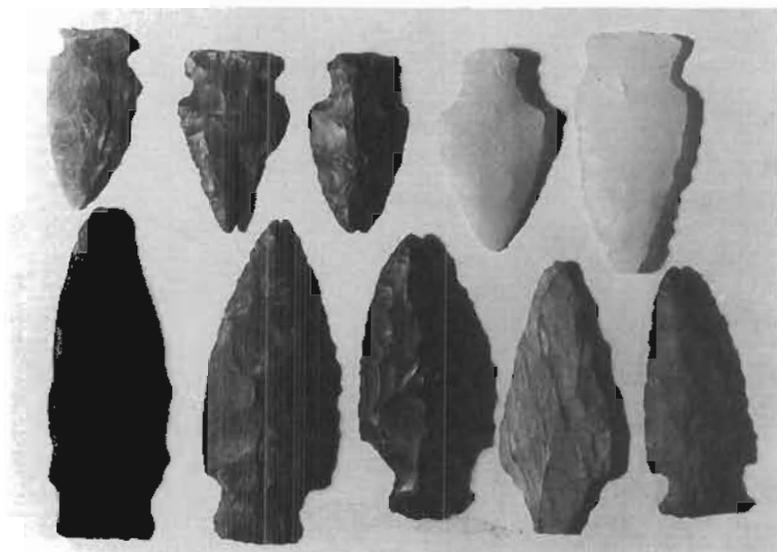
Avec la grande paix de Montréal signée par les Iroquois en 1701, les Oueskarinis quittent leur terre de refuge au nord pour revenir sur leurs terres de chasse ancestrales mais ils sont maintenant moins nombreux car plusieurs se sont assimilés aux Cris de l'Abitibi et aux Attikamèques de la Manaouan. Armés désormais de fusils achetés à Montréal, ils reprennent leurs activités de chasse et de trappe sur tous les ruisseaux alimentant les lacs Simon, Nominigüe, du Cerf, des Iles, piégeant principalement le castor mais aussi la loutre, le vison, la martre, le pécan, le chat sauvage, le raton et le rat musqué.

Avec le printemps, les fourrures sont descendues vers le sud par les affluents de l'Outaouais, principalement par le chemin de la Lièvre. Depuis l'époque des guerres iroquoises cette rivière est connue comme le «chemin détourné» pour atteindre la baie d'Hudson par l'Outaouais supérieur et le Témiscamingue; l'expédition du sieur de Tilly atteint



Le territoire hivernal séculaire de chasse, de trappe et de pêche des Ouescharinis dans le nord de l'Outaouais.

Des pointes de quartz
amérindiennes provenant des
rives du Wabassee dans le nord
du canton Dudley.



d'ailleurs la rivière Nipissing et le lac Huron par cette voie d'eau en 1692, évitant ainsi les embuscades sur l'Outaouais. L'établissement d'un poste de traite à son embouchure vers 1720 confirme l'importance de la Lièvre dans le réseau de transport des fourrures. Désireux de mieux contrôler leur monopole sur les fourrures descendant sur cette rivière, les marchands de la compagnie de la baie d'Hudson érigeront un autre poste de traite plus au nord en 1826, à la décharge du lac des Sables en amont de l'actuel village de Notre-Dame-du-Laus. Ce poste sera sous la responsabilité du commandant Mclean pendant vingt-six ans jusqu'au moment où les convois de fourrures seront réorientés vers la baie James.

Les bandes Oueskarinis quittent définitivement le bassin hydrographique de la Lièvre durant les décennies suivantes en raison du déclin du commerce des fourrures et des premières coupes forestières qui chassent les animaux vers le nord. Certains suivent le gibier et s'assimilent peu à peu aux Attikamèques. D'autres s'établissent à Oka où les Sulpiciens se sont fait céder la concession des Deux-Montagnes en 1721 dans l'espoir d'y regrouper les Amérindiens pour en faire des agriculteurs et mieux les évangéliser. Les Oueskarinis y voisinent des Agniers, des Outaouais, des Nipissings, des Ojibways et même des Mohawks sans problème mais l'ouverture du village à la colonisation

blanche cause des frictions. À la suite du chef Antoine Pakinawatik en 1840, certains quittent l'endroit pour aller s'établir à l'embouchure de la rivière Désert où sera formée la réserve de Maniwaki en 1849.

De son côté, le couple Thomas et Mary-Ann Mackanabé quitte Oka en 1848 pour venir s'établir au Wabassee au cœur des terres ancestrales des Oueskarinis, à la limite des cantons Bouthillier et Dudley. Sur un petit lopin de terre qui nourrit à peine deux vaches, ils élèvent leurs quatre filles et leurs deux garçons. Thomas joue du violon pour accompagner ses filles qui ont des voix d'anges et il vient en aide aux voyageurs de la Lièvre qui doivent «porter» le rapide Wabassee. Il descend annuellement échanger les fruits de sa saison de trappe au magasin-général de James McCabe de Notre-Dame-du-Laus dans le canton Wells, saluant au passage les premières familles, Grenier, Gougeon, Beaulieu, Paquette, Gareau établies au lac Echo en aval de l'île Longue. En 1883, les Mackanabé marient leur fille Mary-Ann à Théodore Nadeau, un bûcheron qui travaille pour la compagnie James Maclaren à la ferme Tapini. Les Nadeau deviennent de véritables agriculteurs, défrichant et cultivant leur terre près du lopin des Mackanabé en face de la ferme Wabassee. Avec les Valiquette arrivés d'Angers pour s'établir dans le canton Dudley en amont du rapide Wabassee, les Nadeau et les Mackanabé seront du groupe qui chantera à la messe du curé Labelle célébrée en plein air en 1884 lors de l'inauguration officielle de la colonisation du canton Kiamika. En 1911, Marie-Anne, l'une des filles du couple Nadeau, épousera Noé Landry à Saint-Gérard de Kiamika et après avoir séjourné dans la région de Québec durant quelques années, les Landry reviendront s'établir comme colons sur la rive nord de la petite rivière du Cerf en 1918.

Avec la colonisation agricole qui s'intensifie en Haute-Lièvre durant les deux dernières décennies du XIX^e siècle, la présence amérindienne diminue sans cesse même si les états de compte du magasin-général McCabe font encore état de quelques familles, Jos Nottawa, Wattœ et Peter Commandant, Joseph et Benjamin Jacko, Ignace et Michel Kabonichine, Jabott Capo, Alexandre Mitchell, Joseph César, Gros-louis, Toiniche, Pisanne. Quelques familles se regroupent un certain temps à l'embouchure de la petite



Un contenant d'écorce de bouleau fabriqué et décoré par Mary-Ann MacKanábé du Wabassee en 1860.

1879 Notre Dame du Laus

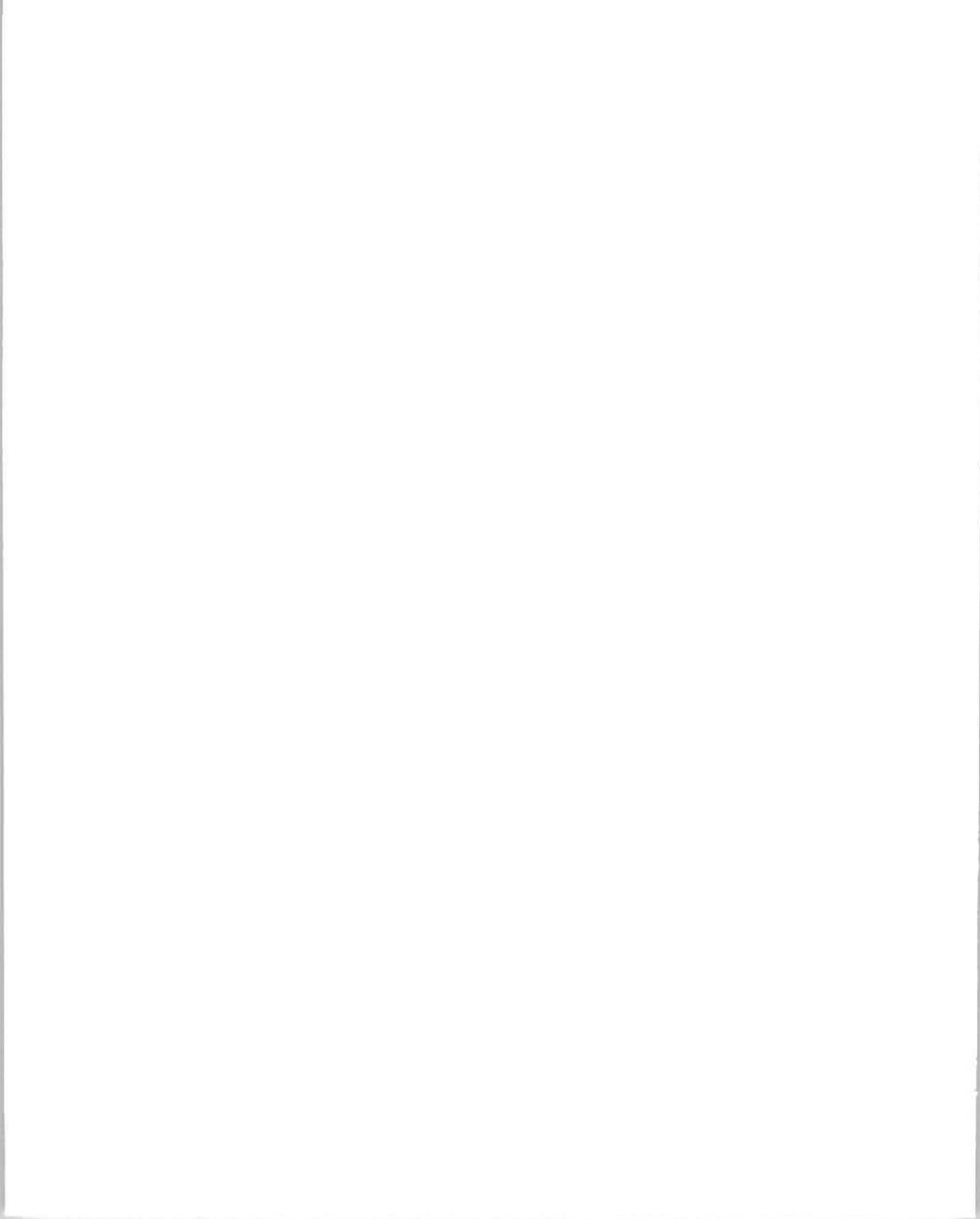
Joe Mattawia (Indien)	D ^r	
↳ 5 lb. shot ^{12 1/2} 63", 1 lb. Powder 70"		1 33
" 1 Bag Flour		4 50
" 5 Lbs Stone piping 25"		1 50
Wm Martin, (Mountain Man)	D ^r	
↳ Ettoffe 9" paper 4 10"		1 00
Benjamin (Indien)	D ^r	
↳ 2 mink skins @ 25"		"
↳ Dress stuff (2 3/4 yds) @ 30 yd		80
Louiche (Tête de Boule)	D ^r	
↳ 1 double barreled gun		10 00
" 1 lb. Powder 70", 1/4 caps ²⁵		" 95
" 4 lb shot ^{12 1/2}		" 50

Les états de compte du magasin-général McCabe de Notre-Dame-du-Laus dénotent la présence d'Amérindiens en Haute-Lièvre jusqu'au XX^e siècle.

rivière Tapini et sur une île du lac du même nom. Mais là aussi, l'arrivée des colons les incite à s'éloigner. Cette colonisation est fatale au mode de vie amérindienne et les derniers survivants sont contraints de choisir entre la vie sur la réserve de Maniwaki ou l'intégration au mode de vie des Blancs où ils sont souvent réduits à la misère et exposés au racisme.

Dans le canton Dudley, les traces de cette occupation des Oueskarinis sont difficilement perceptibles car leur

installation n'a jamais été permanente. L'instinct de sédentarisation étant quasi-inexistant dans leur mentalité, ils vivaient par groupes de quelques familles dans un site particulièrement propice à la chasse, à la trappe et à la pêche pendant un certain nombre d'hivers avant de quitter pour un nouvel endroit où le gibier s'annonçait plus abondant. En héritage, ils ont laissé des moyens de transport léger, canot, raquettes, toboggan, la conservation des viandes par la boucane, l'entaille des érables au printemps, quelques légumes, des remèdes naturels souvent fort efficaces et quelques toponymes.





L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

A

vant la montée des premiers colons-défricheurs dans les cantons du Nord, les marchands de bois installés dans le sud de l'Outaouais sont les véritables maîtres des forêts. Ils forment de puissantes entreprises pour exploiter tout l'ouest du Québec. Le Bostonnais Philémon Wright, établi

à l'embouchure de la rivière Gatineau depuis 1800, est le premier à obtenir une immense concession de coupe forestière au nord de l'Outaouais. Après lui, d'autres marchands anglo-saxons, Baxter Bowman, Lévis Bigelow, les frères Edwards, les frères Frank et John Ross, James Maclaren et quelques autres se font aussi concéder de grands territoires forestiers par le gouvernement du Bas-Canada.

Après le bassin hydrographique de la Gatineau, celui de la Lièvre, où abondent les grands pins, entre à son tour dans ce réseau de concessions forestières. Longtemps descendue par les canots des Oueskarinis et des Attikamèques la Waboz sipi devient dès lors le chemin d'une véritable armée munie de haches et godendarts à la recherche des plus gros pins blancs et des plus beaux pins rouges. Rapidement, les chantiers se multiplient tout le long de la Lièvre, jusqu'à ses sources, et les forêts voient annuellement arriver à l'automne des contingents de centaines de travailleurs



L'équarrissage du pin blanc à la grande hache dans les forêts de la Haute-Lièvre au XIX^e siècle.



L'accumulation des gros pins équarris sur le lac gelé avant leur transport par voies d'eau au printemps suivant.

Joseph Montferrand, un hercule

« Durant les années 1820 et 1830, Jos Montferrand, l'homme fort montréalais, est contremaître dans les chantiers de Joseph Moore, puis de Baxter Bowman, des marchands de bois. L'automne, il quittait Montréal avec ses hommes qu'il conduisait sur le haut Outaouais. »

Jean Provencher 1986

« Un jour qu'il était porteur de la paie destinée à ses gens, Montferrand fut attaqué au lac des Sables par cinq hommes qui voulaient le dévaliser. Le lac des Sables est en haut de la rivière du Lièvre, à trente lieues de Buckingham. Malgré leurs bâtons, il assomma trois d'entre eux et s'empara des deux autres pour les livrer à la justice. »

Benjamin Sulte 1924

forestiers, bûcherons, piqueurs, « claireurs », « grandes-haches », charretiers, draveurs, « cageux », manœuvres de toute sortes. Le bois abattu, équarri, est ensuite descendu en flottant sur les ruisseaux, les lacs et la rivière. Ce transport héroïque est confié aux draveurs et aux « cageux ». Pour ce faire, le pin coupé durant l'hiver est rassemblé en grandes plates-formes de bois flottant, cagés. Attachées les unes aux autres, ces cages forment de véritables trains qui descendent le courant des eaux de la Lièvre, de l'Outaouais et du Saint-Laurent jusqu'à Québec où elles sont embarquées sur des navires pour être expédiées en Grande-Bretagne. Traversant l'Atlantique avec les grands chênes coupés sur le Richelieu appelés à devenir mâts de bateaux, les immenses pins de



Joseph Montferrand dessiné par Henri Julien.

La ferme Wabassée

« On appelle Wabassée, une ferme située sur la rivière du Lièvre appartenant aux marchands de bois où ces derniers tiennent des marchandises et des provisions de toutes sortes pour alimenter leurs chantiers et fournir les jobbers qui font du bois pour eux. »

Joseph Guérin 1904

« Ça fait longtemps que la ferme du Wabassée est ouverte sur la rive est. À l'époque où les frères Ross étaient là, il n'y avait pas de chemin, ils voyageaient par l'eau. Leurs bâtisses étaient remplies d'outils de toute sorte. »

Lorenzo Paquette 1989

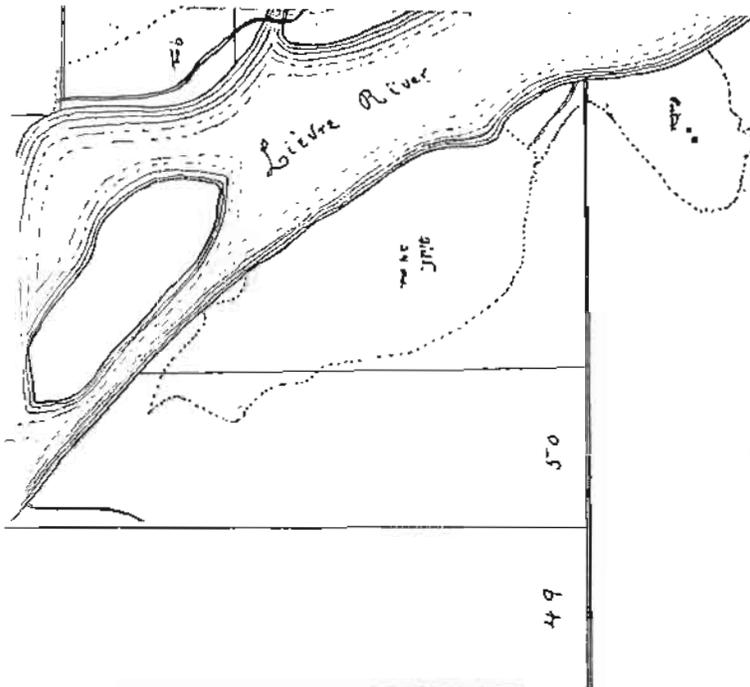
« La première maison de la ferme Wabassée et tous les bâtiments étaient de ce côté-ci de la rivière parce qu'il y avait une belle source. J'ai vu les bâtisses alors qu'elles étaient déjà très vieilles. »

Albéria Léonard 1989

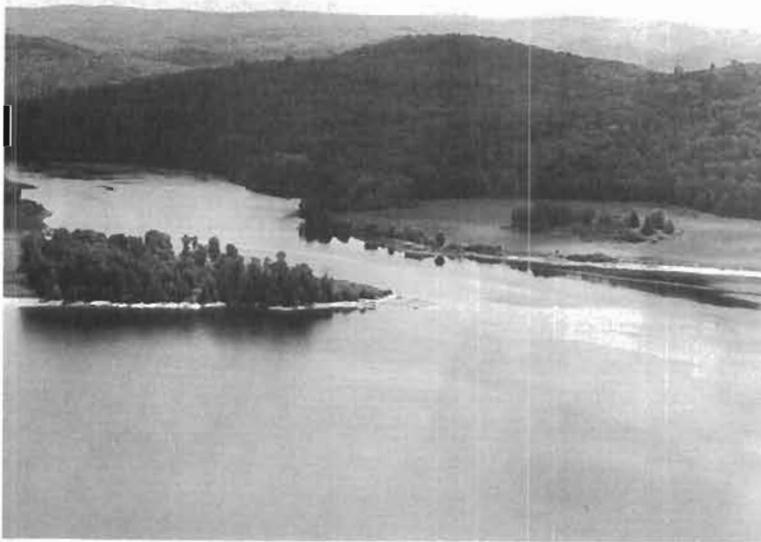
L'Outaouais sont destinés à être transformés en larges planches pour la construction des navires en Grande-Bretagne. L'île britannique est alors coupée de son ravitaillement traditionnel avec la Russie et la Scandinavie en raison du blocus commercial imposé par l'empereur Napoléon.

Sur la rivière du Lièvre, les premières concessions du droit de coupe sont accordées aux marchands de bois Baxter Bowman en 1824 et Lévis Bigelow en 1826. Leurs concessions constituent de véritables empires forestiers jusqu'aux sources de la rivière que ces deux entrepreneurs de Buckingham utilisent conjointement pour descendre leur bois jusqu'à la Grande Rivière. Le bois coupé doit être de première qualité; les pièces sont refusées par les acheteurs anglais si la tête n'a pas au moins 16 pouces (40 centimètres) ou si elles ne sont pas parfaitement saines, exemptes de crevasses, de nœuds ou de moisissures. Afin de maintenir la qualité de leur bois, Bowman et Bigelow ne font abattre que les plus gros pins ce qui explique la rapide montée de la coupe jusqu'aux sources de la Lièvre. Entre 1832 et 1837, Bowman confie à Joseph Montferrand, un colosse montréalais dont la force et les exploits deviendront légendaires dans tout le pays, la direction d'une équipe de forestiers chargés d'ouvrir la ferme Wabassée dans le nord du canton Dudley. Érigée sur le lot quarante-huit du huitième rang au pied du gros rapide, la maison en pièces de pins équarries à la grande hache par Jos Montferrand et ses hommes constitue la première habitation permanente du canton Dudley et marque le début de l'occupation agricole du sol de Lac-du-Cerf.

À compter de 1850 et avec la multiplication des bateaux à vapeur en acier, le commerce du bois se transforme. Dès lors, les entrepreneurs commandent la coupe d'autres essences forestières. Sciés en planche aux moulins de Buckingham, ces bois sont ensuite expédiés aux États-Unis où les constructions domiciliaires se multiplient avec l'urbanisation. Cette période marque l'arrivée de l'Irlandais James Maclaren dans le paysage de la Lièvre. Après avoir travaillé comme contremaître sur la Gatineau, il se porte acquéreur, en 1864, de la concession forestière, des installations et de la scierie exploitées par Baxter Bowman depuis



Les champs et le site des premières constructions de la ferme Wabassee ouverte par Joseph Montferrand en 1832, près de la source coulant sur le lot 48 dans le neuvième rang du canton Dudley.



Les champs de la ferme Wabassee sur le lot 51 du huitième rang dans le nord du canton Dudley.

Un dessin d'Henri Julien représentant Joseph Montferrand en «cageux» descendant les gros pins équarris du nord de l'Outaouais.



Un voyage à la ferme Wabassee

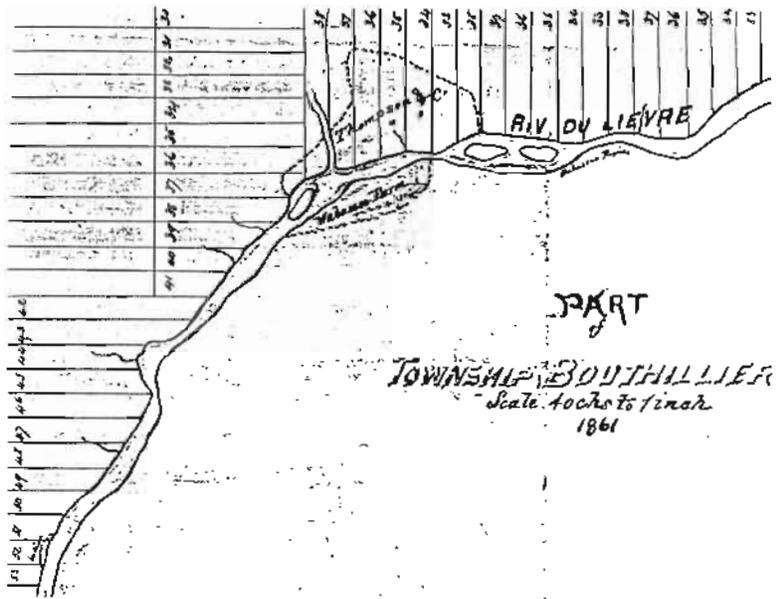
« Un jour, à la Sainte-Catherine, nous partions, Sam et moi, pour aller chercher des provisions au Wabassee en canot d'écorce, neuf milles de chez-nous... ne nous sentant plus disposer à briser la glace de la rivière, nous laissons notre embarcation sur le bord du lac et nous nous dirigeons à travers le bois, à pied, vers la ferme, suivant autant que possible le bord de la Lièvre, traversant les montagnes, les savanes, les embarras de toutes sortes... Après trois heures de marche, nous arrivons enfin, au Wabassee. »

Joseph Guérin 1904

Joseph Montferrand

« Fils de Joseph Montferrand et Marie-Louise Couvret, « Jos » Montferrand naît à Montréal en 1802. À seize ans, il mesure déjà six pieds et quatre pouces et travaille comme débardeur dans le port de Montréal où il doit utiliser la force et l'agilité de ses jambes contre les fâcheux. À compter de 1823, il effectue quatre voyages, en passant par l'Outaouais, dans les grands canots de la compagnie de la baie d'Hudson qui vont chercher des fourrures jusqu'à Winnipeg. Il travaille ensuite comme charretier pour Joseph Moore sur la rivière du Nord avant de devenir contremaître pour Baxter Bowman de Buckingham qui l'envoie ouvrir la ferme Wabassee dans le canton Dudley et la ferme Rouge dans le canton Bouthillier entre 1832 et 1837. Il devient ensuite flotteur de cages entre le nord de l'Outaouais et le port de Québec avant de mourir sur la rue Sanguinet à Montréal en 1864. »

Luc Coursal 1992



Le site de la première ferme Wabassee dans le nord du canton Dudley et de la seconde ferme dans le sud du canton Bouthillier. La carte indique également une présence amérindienne sur les lots 51 et 52 à l'ouest de la rivière du Lièvre.

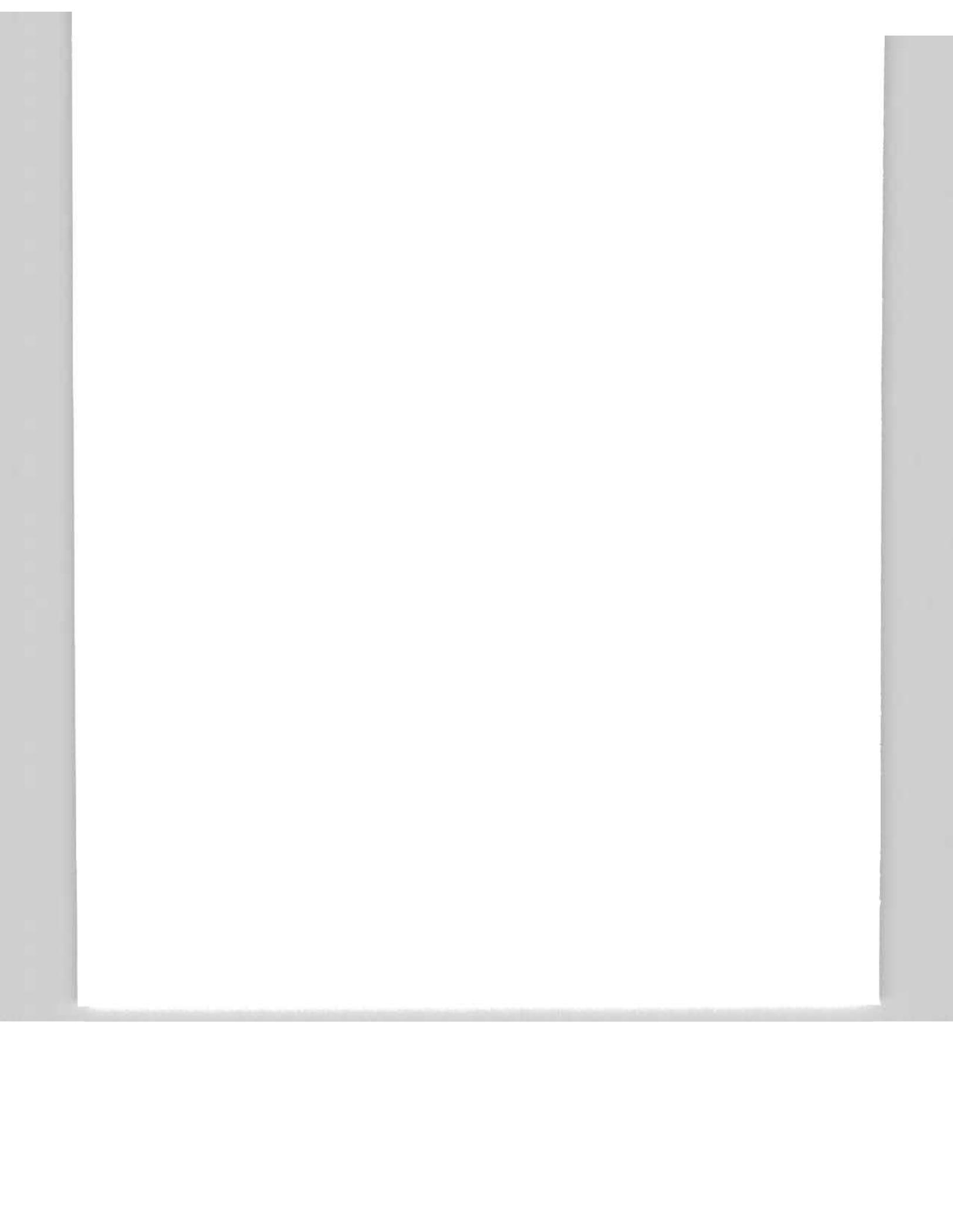
quarante ans. Ambitieux et bien déterminé à profiter au maximum de cette expansion du bois de sciage, Maclaren fait construire un nouveau moulin à scie à Buckingham et, dans tout le bassin de la rivière, il multiplie les barrages en bois sur les ruisseaux et les glissoires nécessaires à l'acheminement du bois dravé jusqu'à sa scierie. A la décharge du petit lac du Cerf, une glissoire en bois longue de 400 pieds (130 mètres) érigée au-dessus de la rivière souterraine en 1875, permet d'acheminer jusqu'à la Lièvre le bois coupé à l'intérieur du canton Dudley.

Durant toutes ces années et spécialement à compter de 1880 alors qu'une partie du bois est transformée en pulpe pour la fabrication du papier vendu aux grands journaux américains dont le tirage augmente sensiblement, les bûcherons effectuent un prélèvement majeur du bois dans tout le bassin hydrographique de la Lièvre.

À la mort de James Maclaren en 1892, ses cinq fils, David, James-Barnet, John, Alexander et Albert forment la compagnie James Maclaren. En 1901, ils deviennent aussi propriétaires de la seconde concession du droit de coupe sur la Lièvre passée successivement aux mains des Bigelow, Hamilton, Thompson, Gibb et Ross depuis 1826. A compter de cette date leur entreprise exerce le monopole de la coupe forestière sur toute la rivière depuis ses sources jusqu'à son embouchure.



L'Irlandais James Maclaren qui acquiert la concession forestière, les fermes et les chantiers de Baxter Bowman en 1864.





LA COLONISATION DE LAC-DU-CERF

AVANT 1990

LA DÉCENNIE 1910 • 1920

LA DÉCENNIE 1920 • 1930

LA DÉCENNIE 1930 • 1940

LA DÉCENNIE 1940 • 1950

LE COLON DÉFRICHEUR

LA FEMME COLONISATRICE

Une bonne terre agricole

« La terre commence à être excellente à partir de Pontmain. La montagne a presque absolument disparu. Le canton Dudley est sablonneux mais fertile, riche en bois et riche en foin... On peut dire que la chaîne des Laurentides est franchie et qu'une nouvelle région commence, ondulée et présentant les caractères des vrais pays agricoles. C'est le Nord, la terre promise de la colonisation... »

Alexis de Barbozieux, ptre 1897

L AVANT 1900

Le recensement canadien fait mention de trente-cinq familles établies le long de la rivière du Lièvre dans la mission de Notre-Dame-de-Pontmain en 1881. Cette mission, desservie par le curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus, englobe alors tous les colons des cantons Wabassée, Dudley et Boutillier, depuis le rapide de la Babiche en amont du lac à Foin jusqu'à la ferme Rouge en face du canton Kiamika. Les habitants qui se sont alors établis dans le canton Dudley sont encore très peu nombreux : Francis Laing, son épouse Annie et leurs trois filles à la ferme Wabassée en face de l'embouchure du ruisseau des Îles ; Herménégilde Valiquette, son épouse Marguerite et leurs trois enfants Rosanna, Alphonsine et Raphaël établis le long de la rivière au nord-est du lac Tomkin depuis 1880 ; ses parents Magloire et Marie ainsi que son frère William qui les ont rejoints quelques mois après depuis Angers sur l'Outaouais.

Trois ans plus tard, à l'automne 1884, le curé Antoine Labelle de Saint-Jérôme, son inséparable guide Isidore Martin, Joseph Guérin, François Robert et deux autres voyageurs entreprennent, depuis Buckingham, le long voyage de la Lièvre qui les conduit à la ferme Rouge pour prendre officiellement possession du canton Kiamika au

nom de la Société de colonisation de Montarville. Le vingt-sept septembre au soir, le groupe s'arrête pour la nuit chez Onésime et Sophie Grenier installés dans une maison de pièces sur la rive ouest de la rivière en amont de l'île Longue. Les époux Grenier sont les plus anciens colons de la région. Avec leurs frère et sœur Pierre et Moustique ils ont ouvert la colonie de Notre-Dame-de-Pontmain en 1845. Depuis cette date, Onésime et Sophie se sont relocalisés un peu plus au nord sur la Lièvre dans l'espoir d'y établir aussi leurs enfants. Cette nuit passée chez eux permet au curé Labelle, déjà surnommé le roi du Nord, de prendre connaissance de l'état de la colonisation dans cette partie de la Haute-Lièvre. Il apprend que Siméon, le fils d'Onésime, est à défricher quelques acres de terre sur la rive opposée le long du petit rapide situé en amont du lac à Barbotte et que le canton Dudley compte maintenant son véritable premier colon, Cyrille Arbic, qui a épousé Marie, la fille cadette d'Onésime et Sophie devant le curé Trinquier à Notre-Dame-du-Laus en juillet 1882.

Cyrille et Marie Arbic

Né à Saint-Placide sur l'Outaouais, Cyrille Arbic quitte la concession des Éboulis en amont d'Oka à l'automne 1881 après le décès de son épouse Valérie Chénier et de cinq de ses enfants emportés par la diphtérie. Brisé, incapable de se trouver un emploi en raison du risque de contagion, il prend le chemin de la Lièvre avec Adélarde, son dernier enfant de cinq ans, pour monter s'établir au petit rapide Wabassée dans le canton Dudley en aval du lopin de terre de la famille Mackanabé établie sur l'autre rive depuis 1848.

Sans billet de location du ministère de la Colonisation, Cyrille et Marie ont traversé la rivière en canot fait d'un arbre creusé pour se construire une petite maison de pièces blanchie à la chaux en aval de la montagne où les frères Frank et John Ross ont fait ériger une tour de garde-feu de quarante pieds (12 mètres) faite de gros cèdres entrecroisés. Le couple y défriche une centaine d'acres durant les années subséquentes tout en nourrissant bœufs et porcs

La visite du curé Labelle

« En montant, nous avons averti les colons échelonnés le long de la rivière que le dimanche, le curé Labelle dirait la messe en plein air. La nouvelle se répandit promptement. Le dimanche matin nous apercevons une flotte de canots d'écorce, remplis de colons se balançant majestueusement sur l'eau... alternant avec le mouvement des avirons, les rameurs chantaient à pleine voix des chansons canadiennes.

A dix heures, le curé Labelle se rend à l'autel improvisé et commence le service divin. »

Joseph Guérin 1904



Le colon Cyrille Arbic qui arrive dans le canton Dudley en 1882.

Les états de compte du magasin Mcabe de Notre-Dame-du-Laus notent l'achat d'une paire de bottes et de 500 pieds de « boards » par Cyrille Arbic en 1882.

1882.		Notre Dame du Laus.	
	Arbic	Seu	
	1 pr bottes		1 00
	500 ft boards		5 00

qu'ils vendent ensuite à la ferme Wabassee en amont où Cyrille va parfois battre au fléau. Par un petit sentier en forêt, il se rend au magasin de la ferme où il peut échanger ses bouvillons contre du sel, du sucre, de la farine et de la graisse.

Connaissant la fabrication de la chaux, Cyrille érige un grand four entre sa maison et la rivière. Le calcaire nécessaire est tiré sur les lieux mêmes sous le sol arable; les rives du lac des Sables en amont de Notre-Dame-du-Laus fournissent aussi une excellente pierre à chaux. Après avoir été chauffé pendant trois jours et trois nuits, le calcaire donne la chaux vive, une poudre blanche, légère et sans odeur qu'il vend à la ferme Wabassee et aux quelques colons de la région pour chauler les maisons et blanchir les bâtiments car elle sert en quelque sorte de désinfectant. Le lait de chaux pour blanchir s'obtient en mélangeant la chaux vive à de l'eau bouillante et du sel qui permet à l'enduit de sécher sans craqueler; le lait de chaux a toutefois l'inconvénient de s'écailler sous l'influence des agents atmosphériques.

Afin de lui permettre de traverser plus facilement famille et bétail chez Napoléon Grenier sur la rive ouest de la Lièvre où se trouve le chemin conduisant à Notre-Dame-de-Pontmain, le conseil de la municipalité de Wabassee-Dudley-Bouthillier s'engage à payer 15 \$ à Cyrille pour la construction d'un chaland. La proximité de la rivière comporte toutefois certains dangers et en 1896, après avoir vu leur fille Marie-Laure sauvée de justesse de la noyade par son frère aîné Adélard, le couple Arbic déménage sur la rive ouest pour se construire une plus grande maison sur

les hauteurs, près de l'école de bois rond du Wabassée. Désormais Cyrille traversera régulièrement la rivière en chaloupe ou en chaland pour voir à son bétail et à son four à chaux dans le canton Dudley.

Afin de nourrir ses enfants, Adélar, Pierre, Zotique, Joseph, Arcidas, Délima, Ophras, Théodule et Marie-Laure, Cyrille doit aussi travailler en forêt comme bûcheron pour la compagnie Maclaren. Il y vit une difficile épreuve durant l'hiver 1900. Son fils Zotique âgé de quinze ans, monté au chantier avec lui, tombe soudainement malade et, malgré les soins de son père, meurt d'une inflammation des poumons; incapable de redescendre le corps à la maison en raison de l'abondance de neige, Cyrille se résigne à lui fabriquer une modeste tombe avec des planches sciées au godendart dans un gros pin; le corps du garçon ainsi conservé dans la neige près du chantier sera enterré dix-sept jours plus tard à Notre-Dame-de-Pontmain.

Cyrille Arbic meurt au printemps 1914 à l'âge de soixante-seize ans. Son épouse Marie le suit dans la tombe à l'automne de la même année. Ils reposent tous deux côte à côte dans le petit cimetière de Lac-des-Iles. Parmi leurs enfants, seul Arcidas restera lié au canton Dudley sur un des lots que son oncle Siméon Grenier avait commencé à défricher en aval du lac à Barbotte.

Gédéon et Julie Ayotte

En plus de la terre ouverte par Cyrille et Marie Arbic entre le petit rapide Wabassée et la montagne de la Tour, trois autres endroits du canton Dudley sont défrichés avant 1900. En 1894, le couple Gédéon Ayotte et Julie Rondeau, marié devant le curé Trinquier à Notre-Dame-du-Laus, s'établit sur la rive est de la Lièvre immédiatement au nord de l'île Longue. Le lot de colonisation acheté leur coûte 30 ¢ l'acre payable en cinq ans par versements annuels avec intérêt de 6%; un acre représente un peu plus qu'un arpent et un arpent est une mesure linéaire de 192 pieds (59 mètres). Gédéon ne peut acheter plus de deux cents acres mais il peut acheter des lots pour ses fils; le couple Ayotte n'aura cependant qu'une fille unique.

La beauté du canton et l'héroïsme des colons

« J'étais absolument emballé par la beauté des montagnes et des lacs. La nature n'a pas été avare: c'est une des plus belles régions de notre province. Je plaignais en même temps ces braves colons qui s'acharnaient à grotter le sol... Quels admirables gens... Il faut avoir vécu ici au début du siècle pour apprécier ce que fut la vie des premiers occupants... se battant contre la forêt, les mouches, la misère et un sol rocailleux. Ils peinaient sans relâche pour défricher, labourer et cultiver une terre plutôt ingrate. »

Albiny Paquette 1977

Les états de compte du magasin Mcabe de Notre-Dame-du-Laus indiquent l'achat d'une hache, une livre de clous et de trois tuyaux de poêle par Gédéon Ayotte en mai 1884.

Notre Dame du Laus May 1884			
	Gédéon Ayotte		
/	1 axe	1	25
/	1 lbs nails		25
/	3 pipes		45
			1.95

Nommé inspecteur des chemins pour la municipalité de Wabasse-Dudley-Bouthillier en 1897, Gédéon Ayotte demande au conseil la construction d'un chalard de 32 X 11 pieds (10 X 4 mètres) pour faciliter la traversée de la Lièvre. Construit au coût de 40\$, le gros radeau rudimentaire fait de troncs d'arbres servira pour le transport des lourdes charges entre la terre de Pierre Beaulieu sur la rive ouest et celle de Josephat Gougeon sur la rive est, au sud de l'île Longue.

Gédéon et Julie Ayotte devront toutefois quitter maison et bâtiments du canton Dudley en 1930 avec la crue des eaux de la Lièvre occasionnée par la construction du barrage des Cèdres en amont de Notre-Dame-du-Laus. Après avoir séjourné quelque temps à Timmins en Ontario, ils reviendront s'installer sur la pointe sud de l'île Longue.

Joseph et Rosanna Piché

Joseph Piché est un autre colon qui s'établit dans le canton Dudley avant la fin du XIX^e siècle. Il épouse Rosanna, la fille aînée d'Herménégilde et Marguerite Valiquette en août 1893 à Saint-Gérard-de-Kiamika et le couple s'établit dans le nord du canton prolongeant vers l'ouest le rang des Valiquette, entre la Lièvre et le lac Tomkin. Les Piché y élèvent tous leurs enfants, Herménégilde, Yvonne, Bernadette, Blanche, Gérard, Rolland, Léontine, Cécile et Raoul avant de vendre leur terre à Alexis Léonard qui arrive

de Saint-Jovite en 1924. Dès lors Joseph Piché quitte le canton pour s'établir en face de la maison de Samuel Ouellette dans la côte de la rue Notre-Dame à Mont-Laurier où il devient bedeau à la cathédrale.

Joseph Blais

Le dernier îlot de déboisement avant le XX^e siècle est celui de Joseph Blais, un célibataire qui occupe les deux rives de la Lièvre en amont de la terre des Ayotte, entre île Longue et le lac à Barbotte. Il y met en place un bac à câble qui lui permet de traverser la rivière avec hommes et chevaux pour aller couper du bois pour la compagnie Maclaren avec Calixte et Louis Grenier dans les montagnes du ruisseau Flood à l'est du grand lac du Cerf. Joseph Blais sera cependant beaucoup plus un forestier qu'un colon-agriculteur.

LA DÉCENNIE 1910 -1920

Pendant plusieurs années à compter de 1908, le nom de l'abbé François-Xavier Barrette d'Ottawa, curé de Notre-Dame-de-Pontmain entre 1907 et 1911, et celui d'Edmire Saint-Louis, la veuve d'Ovide Beaulieu, apparaissent comme propriétaires des lots vingt-trois et vingt-quatre entre l'île Longue et le petit lac du Cerf qui leur ont été concédés pour aider à subvenir à la fabrique et comme lot d'accommodation. Aucun de ces deux propriétaires ne contribuera directement toutefois à la colonisation du canton Dudley.

Cléophrée, Cyrille et Angéline Poirier

Commencée en 1915 avec les premières incursions de Cléophrée Tessier, la veuve d'Isaïe Poirier, la colonisation au nord du petit lac du Cerf est un mouvement volontaire et non le fruit d'une campagne cléricale ou gouvernementale comme en plusieurs endroits du Québec. Cette situation explique sans doute le goût du travail, la ténacité et la vaillance des familles colonisatrices de Lac-du-Cerf.

Arrivés de Sainte-Agathe-des-Monts en 1890, Isaïe et Cléopée Poirier s'établissent d'abord dans la vallée de la Kiamika avec leurs trois enfants, Cyrille, Pamela et Antoinette. Devenue veuve en 1912 après avoir donné naissance à quatorze autres enfants, Cléopée entreprend alors, à soixante-neuf ans, une véritable vie de quêtuse, se rendant jusque dans les quartiers chics de Montréal pour y chanter la charité. Par le train du Nord, elle ramène des barils de pommes de Saint-Joseph-du-Lac qu'elle vend ensuite aux colons établis sur la Kiamika et sur la Lièvre jusqu'à Notre-Dame-de-Pontmain. Appréciée dans les veillées comme danseuse à deux au son du violon de Georges Racine, elle parcourt la région en «express» offrant ses pommes et de la viande de boucherie de porte en porte.

Avec son fils Cyrille, elle entreprend la construction d'un petit camp en bois rond sur un terrain de la couronne dans le sixième rang du canton Dudley à quelques arpents de la maison de Gédéon et Julie Ayotte établis en face de la pointe nord de l'île Longue. En 1915, après avoir vendu sa terre en aval du lac des Écorces pour la somme de 1 200 \$, Cléopée vient s'établir dans ce petit chantier avec son fils Cyrille et son épouse Angéline Garneau. Ils arrivent avec un bœuf et une petite taure d'un an mais leur installation, en squatters, déplaît à la compagnie Maclaren jalouse de son monopole de coupe du bois dans le bassin de la Lièvre. Le contremaître Jos Morin de la compagnie se charge de les faire déguerpir en jetant leur modeste maison par terre. Les Poirier doivent alors se loger dans le petit camp de trappeur de Josephat Cyr tout près, où Angéline donne naissance à son fils Gérard, mais ils ne désarment pas. Après avoir obtenu en bonne et due forme des billets de location, ils se relocalisent quelques semaines plus tard, au printemps, sur les lots trente-trois et trente-quatre du septième rang. Ils entreprennent la construction d'une bonne maison de pièces près du petit lac situé à la limite de leurs lots et ceux des Ayotte établis sur la rivière. Ils érigent aussi leur écurie près du petit ruisseau afin d'avoir facilement de l'eau pour leurs animaux.

Cyrille et Angéline consacrent les années subséquentes à défricher l'endroit afin de s'en faire une terre rentable. Ils en viennent à garder sept à huit vaches, deux chevaux, des

cochons et des poules qui nourrissent la famille. Angéline porte une famille nombreuse de dix-sept enfants mais seulement sept, Cyrille, Paul, Gérard, Vélina, Aurore, Lisa et Bertha survivront aux difficiles premières années. Elle meurt à l'été 1926 à quarante-sept ans, épuisée, après avoir mis des enfants au monde à tous les ans et avoir constamment œuvré au défrichage et aux travaux des champs. Cyrille perd alors courage. S'étant fait couper tous les orteils après s'être malencontreusement gelé les pieds, il est incapable de travailler autant qu'auparavant et doit vendre ses animaux l'un après l'autre pour arriver à vivre. Après avoir cédé sa terre en raison de ses difficultés financières, il trouve d'abord refuge au deuxième étage de la maison de Joseph Boismenu établi sur la rive du petit lac du Cerf depuis 1918. Il doit cependant quitter ce petit logement à la demande du curé de Notre-Dame-de-Pontmain. Relogé dans le modeste chantier de Frédéric Fillion à l'ouest du lac Tomkin, il y meurt dans la misère à soixante-deux ans, le premier janvier 1932, après avoir vécu dix-sept ans à Lac-du-Cerf.



Le colon Cyrille Poirier et l'une de ses filles sur son lot au nord-ouest du petit lac du Cerf.

Élie Brousseau, Honoré et Rosanna Faubert

Quelques semaines après les Poirier en 1915, un autre groupe de colons-défricheurs arrivent à Lac-du-Cerf. Élie Brousseau, Honoré Faubert, son épouse Rosanna Brousseau et leurs enfants Honoré, Edmond et Alexandre. Ils arrivent du chemin Chapleau à l'est de Saint-Gérard de Kiamika. Les époux Faubert rejoignent ainsi leur fille Nathalie mariée à Louis Grenier, le fils de Siméon établi sur la Lièvre en face du lac à Barbotte.

Originaire d'Ottawa, Élie Brousseau est le premier du groupe à être venu en Haute-Lièvre. Engagé comme cuisinier par le Canadien National pendant la construction du chemin de fer transcontinental qui relie La Tuque à Amos en passant par Parent, il y fait la connaissance de Joseph Maillé. Insatisfaits de leurs conditions de travail, aventuriers, les deux jeunes hommes entreprennent de descendre les eaux de la rivière du Lièvre en canot jusqu'à Mont-Laurier pour se retrouver chez Hyacinthe Maillé, le père de Joseph, installé au chemin Chapleau comme gardien du club privé

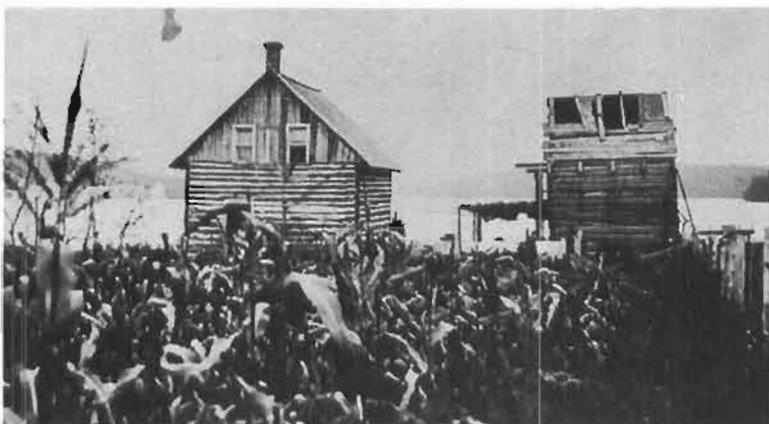
de chasse et pêche de riches New-Yorkais. Établi au chemin Chapleau, Élie Brousseau y accueille sa sœur Rosanna et son beau-frère montréalais Honoré Faubert quelques mois plus tard.

Honoré a d'abord été commis de bord sur les navires du Saint-Laurent pendant douze ans et il a ensuite tenu une salle à manger sur la rue Saint-Jacques à Montréal avant de quitter la grande ville pour l'air pur du Nord. Il y rejoint son beau-frère Élie où il devient gardien du Grand-Nomingue, un club privé montréalais de chasse et pêche.

Lors du mariage de Théodule Arbic à Saint-Aimé de Lac-des-Iles où elle agit comme demoiselle d'honneur, Nathalie Faubert, la fille d'Honoré et Rosanna, fait la connaissance de Louis Grenier du Wabasse à l'emploi de la compagnie Maclaren depuis la fin de ses études au collège de Buckingham. Il a pris la relève de son père Siméon comme garde-forestier responsable d'émettre des permis pour les feux d'abattis durant l'été, entre Notre-Dame-du-Laus et le chemin Chapleau. Après leur mariage en 1911, Louis et Nathalie s'installent dans la région du Wabasse où les rejoignent Élie Brousseau, Honoré et Rosanna Faubert en 1915.

Après reconnaissance du canton Dudley afin d'y repérer les meilleurs lots, le groupe Brousseau-Faubert traverse la Lièvre avec son bagage sur le chaland de Jos Blais qui fait la navette entre les rives de la rivière grâce à un câble d'acier. Par un sentier de portage en forêt qui conduit jusqu'au petit lac du Cerf, ils atteignent leurs lots choisis au sud de ceux des Poirier. Honoré et Rosanna s'établissent avec leurs fils dans le rang sept au nord-ouest du petit lac du Cerf alors qu'Élie, arrivant veuf avec sa fille unique Anna, s'installe dans le rang six. Ils ne seront pas importunés par la compagnie Maclaren qui a pris soin d'y faire couper tout le bois intéressant par Basile Trudel et Siméon Grenier.

D'abord logés dans une tente de toile, les Faubert font appel aux amis et aux voisins pour se construire un camp plus convenable. Une vingtaine d'hommes, William et Pierre Beaulieu, Louis et William Grenier, Basile Trudel, Cyrille Poirier, Élie Brousseau et quelques autres leur prêtent alors main forte. La journée de corvée se termine par un bon souper préparé par Rosanna et par la tournée d'un petit boire qui reconforte les plus fatigués.



La maison de pièces équarries
d'Honoré et Rosanna Faubert au
nord du petit lac du Cerf.



Honoré et Rosanna Faubert avec
deux de leurs fils sur les eaux du
petit lac du Cerf.

Élie Brousseau quitte Lac-du-Cerf après quelques années pour retourner s'établir à Ottawa, sa ville natale. De leur côté, Honoré et Rosanna Faubert consacrent les trente années suivantes à défricher et cultiver leur terre. L'abondance du gibier en forêt et du poisson dans le lac ajoute grandement à ce que leur rapporte leurs animaux et leur terre. Les produits manquants sont achetés au magasin de Léonard Moncion à Mont-Laurier. Afin de nourrir sa famille, Honoré doit travailler comme bûcheron pour la compagnie Maclaren durant l'hiver et comme draveur au printemps. Il construit aussi quelques petits camps sur la rive du petit lac du Cerf où aboute sa terre; leur location aux touristes amateurs de pêche et de chasse ajoute au revenu de la famille.

Rosanna et Honoré Faubert, leur fille Nathalie, son époux Louis Grenier et deux de leurs petits-enfants.



Après la deuxième guerre mondiale, les Faubert quittent Lac-du-Cerf pour aller s'établir en Abitibi. Leur terre passe alors aux mains d'Honorius Gauvreau, un vendeur de machinerie agricole de Mont-Laurier qui l'exploitera pendant quelques années tout en y faisant ériger une maison de pension où son épouse Léonie Touchette accueille les touristes durant l'été. Après le décès de son épouse Rosanna à Normétal en Abitibi, Honoré Faubert reviendra mourir à Lac-du-Cerf sur la terre de sa fille Nathalie et de son gendre Louis Grenier.

Les fils d'Honoré et Rosanna connaîtront des destins bien différents. Edmond, enrôlé, blessé et atteint de sérieuses pertes de mémoire pendant la première guerre mondiale, finit ses jours dans les hôpitaux militaires du Canada.

Honoré, dit le gros Néré, et sa jeune épouse Aurore, sa cousine germaine, mariés à dix-huit et quatorze ans respectivement, s'établissent tout près de la maison de Cyrille Poirier d'abord, et plus près du petit lac du Cerf, où les draveurs se réfugient par grands vents, par la suite. Honoré suit les traces de son père comme défricheur, bûcheron et draveur. Avec Calixte et Louis Grenier, George Racine, Eugène Émard et le jeune Lorenzo Prézeau de Notre-Dame-de-Pontmain, il travaille en forêt pour Jos Blais dans la région du ruisseau Flood. Il perdra d'ailleurs une

paire de chevaux qui se noyent sous la glace du grand lac du Cerf. Honoré et Aurore auront huit enfants à Lac-du-Cerf avant de partir pour s'établir à Timmins en Ontario après la deuxième guerre mondiale.

Alexandre, le troisième fils d'Honoré et Rosanna, connaît aussi quelques années de travail sur la terre et en forêt dans le canton Dudley. Avec Basile Trudel et Willy Kelly, l'ancien cocher personnel de James Maclaren, il travaille comme bûcheron à l'est de la baie Lefebvre avec Noé Landry, Pierre et Joseph Beaulieu, William et Louis Grenier son beau-frère. Il bûche aussi au ruisseau de la Vieille au pied de la montagne du Diable. À vingt ans, en 1921, il épouse Adèle Boismenu, la sœur cadette de Joseph Boismenu, rencontrée alors qu'elle était en vacance chez son frère établi tout près sur le petit lac du Cerf. Après correspondance et mariage, le jeune couple demeure dans le canton pendant deux ans avant d'aller s'établir à Montréal où Alexandre entre au service de la ville de Westmont.



Alexandre Faubert et Adèle Boismenu, de jeunes mariés d'octobre 1921.

Joseph et Joséphine Turpin

Les derniers arrivants de 1915 sont les époux Joseph Turpin de Maniwaki et Joséphine Rivest qui travaille à la ferme Wabassee maintenant relocalisée sur la rive ouest de la rivière du Lièvre. Les Turpin deviennent propriétaires de la terre de Cyrille et Marie Arbic décédés l'année précédente. Installés dans le nord du canton Dudley, ils finissent d'essoucher l'endroit. La terre est bonne et nourrit jusqu'à quinze vaches dont la crème est acheminée à la beurrerie de Lac-des-Iles. Pendant quinze ans Joséphine s'occupe de son jardin, file et tricote la laine de ses moutons qu'elle fait carder au moulin de Zotique Reno à la décharge du lac des Écorces pendant que Joseph et ses deux fils travaillent aux champs durant l'été et aux chantiers de la compagnie Maclaren durant l'hiver.

Noé et Marie-Anne Landry

En 1918, Lac-du-Cerf accueille la petite famille Landry ; Noé, son épouse Marie-Anne Nadeau et leurs deux fillettes Odéli et Catherine. Noé connaît la Haute-Lièvre depuis quelques



Noé Landry et Marie-Anne Nadeau établis en colonie au nord de la petite rivière du Cerf en 1918.

Odéli et Catherine Landry

« Dans l'automne nous sommes déménagés à Lac-du-Cerf. Nous étions deux enfants, ma soeur et moi. J'aimais ça. Nous étions sous une tente de toile. Il y avait une petit poêle, un petit fourneau. Ma mère faisait son pain, il faisait chaud. Nous avions une pailleasse, nous étions bien. Nous prenions notre eau chez monsieur Brousseau. Nous charriions l'eau de la source. Mémère Nadeau nous avait donné six poules. »

Odéli Landry-Brisebois 1988

années. Originaire de L'Islet-en-Haut en aval de Québec, il s'est engagé comme bûcheron pour Théodore Nadeau du Wabassec qui dirige la coupe du bois près d'un petit lac qui portera son nom au nord de Rapide-de-l'Original. Il y fait la rencontre de la belle Marie-Anne Nadeau, la fille de son patron. Après leur mariage à Saint-Gérard de Kiamika en 1911, les deux tourtereaux partent ensuite s'établir à Sainte-Malachie à quarante milles (64 kilomètres) en aval de Québec, la patrie d'origine de Noé.

Après quelques années le long du Saint-Laurent, le couple Landry prend la décision, en 1917, de revenir au Wabassec en Haute-Lièvre, la terre ancestrale des Mackanabé, les grands-parents de Marie-Anne. Logé temporairement chez son beau-père, Noé s'engage d'abord, durant l'automne 1917 et l'hiver 1918, comme charretier pour Sam Matt de Ferme-Neuve alors que Marie-Anne y travaille comme cuisinière.

Après quelques mois à transporter diverses marchandises en «express» entre la gare de Mont-Laurier, le magasin de Matt à Ferme-Neuve et la ferme Tapini plus au nord, Noé Landry obtient son billet de location et traverse la Lièvre au Wabassec pour s'établir comme colon sur un lot au nord de la petite rivière du Cerf. Les premiers mois de colonisation des Landry se passent sous une tente de toile où les deux fillettes s'endorment sur des pailleasses de paille, heureuses, après avoir joué à la mère avec des assiettes faites d'écorce de merisier rouge. La grand-mère Nadeau leur a donné six poules pour les aider et Marie-Anne doit les surveiller contre un hibou qui désire s'en repaître. Elle conserve toute sa nourriture dans le sel alors qu'Odéli et Catherine charroyent l'eau depuis une source toute proche où sera conservée la crème fraîche.

Après ce premier hiver, les Landry quittent leur habitation fort sommaire pour une autre tout aussi modeste : un petit camp de bois rond avec toit recouvert de papier noir et de terre où il n'y a qu'une seule pièce avec un rideau pour séparer la cuisine des lits.

Noé travaille sans relâche à défricher et essoucher son lot. Il ouvre aussi le premier véritable chemin entre la colonie de Lac-du-Cerf et l'île Longue où sont érigés les deux ponts-couverts en 1919. Il apprécie grandement ce nouveau lien

avec la rive ouest de la Lièvre qui vient mettre fin à des voyages souvent hasardeux vers Notre-Dame-de-Pontmain : pour s'y rendre faire des achats, il devait traverser la rivière en chaloupe avec son cheval nageant tout près qu'il attelait ensuite à un « express » laissé en permanence sur la ferme de Pierre Beaulieu, le même scénario se répétant au retour.

Alors que Noé part travailler au chantier durant l'hiver, Marie-Anne, accompagnée de ses filles, fait la trappe en raquettes depuis la petite rivière du Cerf jusqu'à la baie Laplante. Après tannage, les peaux de visons et de rats musqués sont ensuite vendues au bureau de poste de Napoléon Grenier au Wabasse. Guérisseuse, ses remèdes amérindiens font merveilles. Généreuse, elle assiste comme sage-femme à la naissance des premiers enfants de la colonie. Les hommes étant partis au chantier, elle vient dormir quotidiennement pendant quinze jours, avec ses filles, chez Georgiana Boismenu sur le point d'accoucher.

Avec les années, la terre des Landry comptera jusqu'à dix vaches. Le beurre, moulu et placé dans la saumure, est ensuite vendu aux sœurs Notre-Dame à Mont-Laurier. La terre nourrit toute la famille et seuls le sel et le sucre sont achetés à Notre-Dame-de-Pontmain. Très jeunes, les filles aident déjà leurs parents aux travaux de défrichement, conduisant le cheval, pilant le bois, le roulant dans les feux d'abattis qui brûlent pendant des jours.

En 1930, les Landry se résignent à quitter leur terre en raison de la crue de la petite rivière du Cerf occasionnée par la construction du barrage des Cèdres à Notre-Dame-du-Laus. Leur terre passe aux mains de Napoléon Blais établi tout près à la décharge du petit lac du Cerf et leur maison entièrement recouverte de bardeaux de cèdre peints en vert est déplacée et relocalisée sur la rive ouest de la Lièvre, sur une pointe avançant dans l'eau en aval de la ferme Beaulieu. Réinstallés en amont de Mont-Laurier, ils voient mourir leur fille Catherine à dix-huit ans alors qu'Odéli, l'aînée, épouse Joseph Brisebois, un solide cultivateur. Les nouveaux mariés s'établissent en haut du rapide de la Tortue au nord de Mont-Laurier où ils élèveront cinq enfants qui prendront racines autour d'eux.

Une vie paisible

« Il n'y avait pas de chemin. Ma mère faisait une bonne boucane le soir pour sortir les maringouins. Nous prenions l'eau à la petite rivière du Cerf. Elle était claire et nous voyions les poissons se promener dans l'eau. Nous n'avions pas de nouvelles, pas de bonnes ni des méchantes non plus. Tous les dimanches, il fallait aller à la messe à Notre-Dame-de-Pontmain. »

Odéli Landry-Brisebois 1988



Joseph Boismenu et Georgiana Faubert arrivés dans la colonie de Lac-du-Cerf en 1918.

Les accès à Lac-du-Cerf

« La deuxième année après notre arrivée le gouvernement a fait bâtir les deux ponts sur l'île Longue pour aller à Notre-Dame-de-Pontmain. Mon mari a posé le bardeau sur la couverture des ponts... Plus tard, sur le côté de Kiamika, c'était un portage à travers des souches pour nous rendre sur le chemin. Rendu chez les Valiquette, ça nous donnait cinq milles de portage. »

Georgina Faubert-Boismenu 1979

Joseph et Georgiana Boismenu

Joseph Boismenu, son épouse Georgiana Faubert et leur enfant Georgiana âgée de treize mois, arrivent à leur tour dans la petite colonie de Lac-du-Cerf en août 1918. Natif de Saint-Canut dans la région de Sainte-Scholastique, Joseph Boismenu suit ses parents qui s'installent à Montréal en 1911. Il y exerce le métier de barbier et travaille dans une fabrique de boîtes de bois. En août 1916, à l'âge de vingt ans, il épouse Georgiana Faubert, une jolie vendeuse de crème glacée de vingt-deux ans. Craignant d'être enrôlé et de devoir aller combattre en Europe, il quitte Montréal pour trouver refuge dans le nord à l'été 1918.

Le jeune couple et la petite Georgiana voyagent par le petit train du Nord jusqu'à Mont-Laurier où les attend Honoré Faubert fils, leur beau-frère. Une voiture les amène ensuite jusqu'à la traverse de Jos Blais en aval du lac à Barbotte. Le vingt août, le couple Boismenu traverse la Lièvre pour atteindre la colonie de Lac-du-Cerf où les accueille Aurore Faubert, la sœur de Georgiana. Leur bagage traverse aussi la rivière sur un chaland bien sommaire fait de deux chaloupes mises côte à côte avec une rangée de planches servant de plate-forme ; Joseph et Honoré conduisent cette embarcation de fortune à l'aide de longues perches. Après la traversée du lac à Barbotte, les bagages sont ensuite acheminés jusqu'au chantier d'Honoré par l'étroit sentier de portage qui conduit colons et pêcheurs au petit lac du Cerf.

Afin d'assurer un revenu pour sa petite famille, Joseph s'engage d'abord comme gardien à la ferme Wabassée à l'embouchure du ruisseau des Îles. Durant ces quelques mois le couple loge chez Joseph Blais et chez Amable Robert sur la rive ouest de la Lièvre. Georgiana y donne naissance à Béatrice, sa deuxième fille.

Déterminé à s'installer en permanence à Lac-du-Cerf, Joseph prolonge le sentier de portage depuis la maison d'Honoré Faubert jusqu'à baie Bonnet Rouge sur le grand lac du Cerf. Ces lots qui vont du petit lac au grand lac sont ceux qu'il choisit pour s'établir et pour élever les enfants que la Providence entend bien lui donner.



Les Boismenu devant leur modeste chantier au nord du petit lac du Cerf.

Pour Joseph et Georgiana débutent alors les difficiles premières années de colonisation. Déjà fort habile avec un marteau ou des ciseaux Joseph doit maintenant apprendre à manier la hache et le godendart. Installés dans un premier chantier très rudimentaire en bois rond construit par Amable Robert qui y avait fait chantier, les Boismenu entreprennent abattis et brûlis. Joseph travaille la terre neuve durant l'été et monte au chantier jusqu'au lac Santa Maria après une marche de sept milles durant l'hiver. Dès l'âge de douze et treize ans, ses jeunes fils l'y suivront plus tard. De son côté Georgiana apprend aussi à aimer la vie dans un pays de colonisation. Elle sarcle les légumes de son jardin, aide Joseph aux premières récoltes de foin et d'avoine, boulanges un bon pain qui fera plus tard les délices du docteur Albiny Paquette et de monseigneur Joseph-Eugène Limoges propriétaires de chalet au nord du grand lac du Cerf. Elle prépare aussi d'excellentes viandes fumées grâce au petit fumoir construit par Joseph près de la maison; la fumée donne bon goût à la viande qui peut être ainsi conservée plus longtemps bien enveloppée dans la glacière. Seule sans son homme et ses fils les plus vieux durant l'hiver, elle voit aux divers travaux sur la terre qui comptera jusqu'à neuf vaches et trois chevaux, Elle fait le train, entre le bois et charroye l'eau depuis le lac avec un tonneau monté sur un traîneau tiré par un cheval.

*Joseph
Boismenu,
cultivateur et ouvrier*

« Papa était bon pour cultiver. Il avait toujours du beau foin. Il semait beaucoup de trèfle et beaucoup de légumes. La cave était toujours pleine de carottes, de navets, de choux, de betteraves. L'été on n'aimait pas sarcler mais l'automne on aimait bien les manger. »

Adrien Boismenu 1990

« Joseph Boismenu a travaillé à la couverture des deux ponts de l'île Longue en 1919. Ça prenait deux hommes pour le servir. Il clouait son bardeau rapidement car avant de venir à Lac-du-Cerf, il travaillait dans une manufacture où il fabriquait des boîtes de bois. Il entrait un clou d'un seul coup de marteau. Il était adroit et cognait vite. »

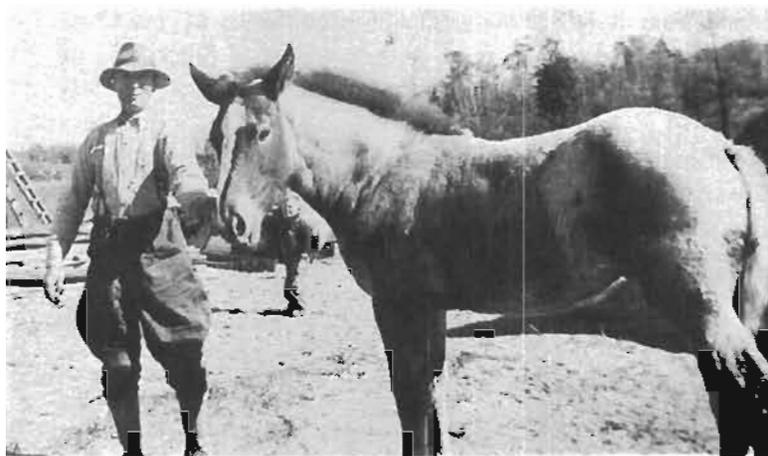
Alexandre Faubert 1989

En 1919, Joseph retrouve son marteau pour travailler pendant plusieurs jours à la pose de tout le bardeau de cèdre sur le toit des deux ponts-couverts qui enjambent la rivière du Lièvre à l'île Longue. Avec ces ponts, la traversée de la rivière est rendue facile pour atteindre le village de Notre-Dame-de-Pontmain où se trouvent église, écoles, magasins-généraux et moulin à scie. Du côté de Saint-Gérard de Kiamika le chemin est encore pénible puisque les colons de Lac-du-Cerf doivent faire un long portage de 5 milles (8 kilomètres) à travers les souches pour atteindre de rang des Valiquette.

Joseph Boismenu a rapidement perçu un autre destin économique pour la colonie de Lac-du-Cerf. L'abondance du gibier en forêt et du poisson dans les lacs lui laisse présager un développement touristique très intéressant. À cette époque, il n'est pas rare de voir des colons établis sur la Lièvre venir étendre illégalement des raies pour capturer des centaines de poissons qui sont ensuite salés et conservés pour nourrir la famille durant l'hiver. Pour mettre fin à cette pêche abusive et émettre des amendes aux coupables le garde-pêche Jean-Baptiste Scott de Mont-Laurier se tient régulièrement aux aguets sur une île du grand lac du Cerf.

Convaincu de l'avenir de l'industrie touristique, Joseph Boismenu érige un premier chalet sur la rive du petit lac du Cerf qu'il loue aux amateurs de pêche et de chasse venus de Mont-Laurier et de Saint-Jérôme. Il transporte lui-même en brouette les bagages de ces touristes à travers le sentier de portage depuis le lac à Barbotte; ainsi débute la pourvoirie Boismenu reprise ensuite par son fils et ses petits-fils. Georgiana l'aide aussi en cuisinant pour les touristes et en tenant les premiers chalets bien propres.

Désireux de solidifier cette économie touristique de la pêche et de la chasse, Joseph entre en contact avec Rosario Wester, le gérant de l'hôtel des Sabourin à Mont-Laurier, qui amène régulièrement chasseurs et pêcheurs au chalet des Pins Rouges dans la baie Bonnet Rouge. Il sait Wester bilingue et dynamique. Il lui paraît être l'homme idéal pour donner de solides assises à l'industrie touristique de Lac-du-Cerf. Après négociation, Joseph échange à Rosario Wester un grand terrain au nord de la baie Bonnet Rouge contre un cheval trotteur. Marché conclu, Wester arrivera au



Joseph Boismenu et son jeune cheval.

nord du grand lac du Cerf à la veille de la deuxième guerre. L'alliance de ces deux hommes annonce déjà de beaux lendemains pour la petite colonie ; ils seront de toutes les luttes politiques, économiques, scolaires, paroissiales visant à sortir Lac-du-Cerf de son isolement et à l'affirmer comme une jeune municipalité progressive.

Joseph et Georgiana élèveront huit enfants sur les bords du petit lac du Cerf, Georgiana, Béatrice, Joseph, Gérard, Adrien, Alexandre, Émile, Germaine qui prendront racines dans le canton et uniront leur destin à celui d'autres fils et filles de pionniers, Saint-Louis, Maillé, Ouimet, Filion, Grenier, Charbonneau, autant de familles dont des noms résonnent encore bien clair dans toute la Haute-Lièvre. Joseph meurt en 1965 après avoir passé quarante-sept ans de sa vie à Lac-du-Cerf. Georgiana ira le rejoindre vingt-un ans plus tard en 1986.

À compter de 1950, Joseph, l'aîné des fils, prend la relève de son père dans la pourvoirie de chasse et pêche familiale et il augmente le nombre de chalets à louer. Né en octobre 1921, il a été transporté par son père, couché dans le foin dans le fond d'une chaloupe pour être baptisé à Saint-Aimé-de Lac-des-Iles par le curé Eugène Bourque. Dès l'âge de treize ans, avec son jeune frère Gérard, il guide les touristes américains qui s'amènent aux saisons de pêche et de chasse, ramant sur de longues distances pour les voir satisfaits de leurs prises. Avec Hormidas Robert, il guide

aussi pour Rosario Wester au lac des Iles et au lac Croche à l'est du grand lac du Cerf. Aux touristes, il fait connaître les meilleurs endroits et apprend des trucs qui rapportent de belles prises et de belles chasses dans l'espoir de les voir revenir l'année suivante. Comme son père, Joseph travaille aussi en forêt et sur la ferme où son épouse Gisèle Maillé nourrit vaches, chevaux, porcs, poules et lapins.

En 1978, la pourvoirie Boismenu qui compte à ce moment neuf chalets passera à la troisième génération alors que Larry, Sylvain et Lévis, les trois fils de Joseph en font l'acquisition.

LA DÉCENNIE 1920 - 1930

Henri et Alexina Filion

Frédéric et Jeanne Filion

Attirés par la qualité des terres agricoles de la Haute-Lièvre que leur vante tant leur oncle Noé établi dans la vallée de la Kiamika, les deux frères Henri et Frédéric Filion partent du lac Maskinongé près de Saint-Jovite avec famille et bagages pour venir s'établir dans le nord du canton Dudley à deux pas du gros rapide Wabassée en 1922. Frédéric, le cadet, et son épouse Jeanne Lafleur s'établissent sur le lot quarante-neuf du dixième rang alors que son frère aîné Henri, arrivé avec son épouse Alexina Therrien et les petites Thérèse âgée de vingt mois et Yvette âgée d'un mois seulement, entreprend de défricher le lot voisin qui touche au lac Tomkin.

Le chemin carrossable s'arrête alors sur la terre de Joseph Piché à l'ouest du rang des Valiquette et de là un sentier de portage qui serpente en forêt le long de la Lièvre permet d'atteindre la vieille ferme du Wabassée et la terre des Arbic occupée par Joseph et Joséphine Turpin depuis 1915. Les Filion atteignent leurs lots par ce sentier et s'installent au départ dans d'anciens chantiers forestiers de la compagnie Maclaren. Ils entreprennent alors les longues journées de défrichement avec abattis et brûlis. Si Frédéric et Jeanne quittent Lac-du-Cerf après huit ans pour aller s'établir en



Alexina et Henri Filion entourés d'une partie de leurs enfants sur la ferme familiale dans le nord du canton Dudley.

Abitibi, Henri et Alexina prennent solidement racines dans le nord du canton y élevant quinze enfants: Thérèse et Yvette nées à Saint-Jovite, Alice, Lucien, Jean-Paul, Lucille, Fernand, Aline, Pauline et Nicole, Conrad, Zotique, Françoise, Suzanne, Micheline nés à Lac-du-Cerf.

Avec les années la terre d'Henri et Alexina Filion comptera jusqu'à vingt vaches et deviendra l'une des plus belles de la région. Pendant qu'Alexina s'occupe de son grand jardin, Henri travaille aux champs avec ses fils. Comme plusieurs autres pionniers de Lac-du-Cerf, il est aussi guide de pêche au printemps et à l'été et guide pour la chasse au chevreuil en automne. Les touristes peuvent pensionner à la maison familiale ou s'installer dans l'un des trois chalets qu'Henri a érigé sur le joli lac Tomkin à la pointe sud de sa terre. Durant les saisons touristiques il fait le tour des camps jusqu'au club Saint-Jérôme sur le petit lac du Cerf, en boggy, pour offrir des quartiers de viande qu'il pèse sur sa petite balance. Au cours de l'hiver, il roule les chemins et passe des heures à trapper au lac Gaucher.

Entreprenant, Henri fonde le cercle Agricole à Lac-du-Cerf. Il se retrouve aussi à la présidence régionale de l'Union des cultivateurs catholiques et à la présidence de la Coopérative agricole et de la Commission scolaire. Il occupe aussi des postes de premier plan au conseil municipal.

Après avoir vendu leur terre à leur fils Conrad au début des années soixante, Henri et Alexina Filion s'établissent dans le village de Lac-du-Cerf à l'emplacement autrefois occupé par le moulin d'Alexandre Léonard sur la deuxième terre de son père Alexis. Ils y érigent des chalets locatifs et y célèbrent leur soixantième anniversaire de mariage en 1979. Henri décédera en 1981 alors qu'Alexina le rejoindra l'année suivante.

André et Félicité Boudrias

Peu après qu'Eusèbe Saint-Louis et ses deux fils Émile et Donat eurent entrepris le défrichement du lot de Napoléon Blais à la décharge du petit lac du Cerf où il entend construire un moulin à scie et ouvrir une terre, André et Félicité Boudrias arrivent à Lac-du-Cerf en 1923 avec Zotique, Blanche, Jeanne et Lorenzo leurs quatre enfants. Le couple arrive de Saint-Aimé de Lac-des-Iles mais André est originaire de Notre-Dame-de-Pontmain et Félicité est la fille d'Herménégilde et Marguerite Valiquette établis au nord du canton Dudley depuis 1880.

Empruntant un chemin de chantier ponté le long de l'eau, le couple vient s'installer à l'ouest du lac Long à mi-chemin entre le lac Tomkin et le grand lac du Cerf. Deux camps, récemment occupés par l'équipe d'hommes du contremaître Adolphe Paquette engagé à l'ouverture du chemin arrivant du rang des Valiquette, leur servent de premières habitations. Ces chantiers sont d'anciens camps forestiers, l'un ayant servi de cuisine et l'autre de dortoir pour les bûcherons.

André Boudrias prend un lot pour lui-même et deux autres pour ses fils de seize et neuf ans. Les mois suivants sont consacrés à faire de la terre neuve, deux acres sur chaque lot, afin de satisfaire aux exigences de l'agent des terres qui passe deux à trois fois par année pour vérifier si le défrichement progresse. Durant l'hiver, alors que les trois plus jeunes de la famille vont à l'école du rang des Valiquette où enseigne Bernadette Beauchamp, Zotique monte au chantier avec son père pour aider au revenu familial; les gages d'un bûcheron sont alors de 30 \$ mensuellement avec un 5 \$ supplémentaire pour le cheval.

Quatre ans seulement après son arrivée à Lac-du-Cerf, André Boudrias décède brusquement en allant à la pêche à l'âge de quarante-sept ans. Sa veuve Félicité se remarie avec Ludger Charbonneau, un veuf établi dans la colonie avec Alphonse Désormeaux et son fils Auguste depuis 1924. Cette nouvelle union permet à Ludger d'aller chercher quatre de ses cinq enfants qui sont pensionnaires dans divers orphelinats depuis le décès de leur mère Délima Gaudreault.

Ludger Charbonneau

Après le décès de son épouse Délima Gaudreault lors de l'accouchement de son fils Hector et après avoir placé ses autres enfants Edouard, Eugène, Raymond et Marie dans différents orphelinats, Ludger Charbonneau quitte la vallée de la Kiamika pour s'établir en colonie à Lac-du-Cerf en 1924. Il se construit un chantier sur le lot trente-quatre du neuvième rang au nord du grand lac du Cerf où durant les deux premières années il héberge Alphonse et Auguste Désormeaux arrivés en même temps que lui comme colons dans le canton Dudley.

Ludger repousse la forêt, bâtit maison et écurie. Il vend aussi un peu de bois et entaille les plus beaux érables de son lot d'accommodation pour ajouter un peu à son modeste revenu. Après son remariage avec Félicité Valiquette la veuve d'André Boudrias en 1927, il peut aller chercher sa fille et ses fils à l'orphelinat d'Huberdeau. Ils l'aideront grandement à défricher toute sa terre qui nourrira jusqu'à douze vaches. La terre est bonne. La récolte de pois donne annuellement entre trente et quarante poches. La fleur de sarrasin, récoltée et moulue au moulin de Zotique Reno à la sortie du lac des Écorces, est en quantité suffisante pour en vendre aux autres colons. La crème, ramassée par Albiny Regimbald, prend le chemin de la beurrerie Bernier à Rapide-de-L'original. Les premières récoltes se font à la petite faux mais c'est une grande terre entièrement défrichée et équipée de toute la machinerie nécessaire à l'époque qui sera vendue à Annandoza Caron arrivé de Val-Barrette en 1944. Ludger Charbonneau décède dix ans plus tard en 1954.



Ludger Charbonneau et son jeune fils Edouard.

Alexis et Rose-Emma Léonard

Incités par leurs amis Filion et Nantel venus s'établir dans la vallée de la Kiamika, Alexis Léonard et son fils aîné Léo de Saint-Jovite accompagnent les frères Henri et Frédéric Filion dans un voyage de reconnaissance des lots de colonisation qui s'ouvrent dans le nord du canton Dudley en 1922. Augustin Paradis, le beau-frère d'Alexis et Liguori Léonard son neveu, déjà montés une première fois quelques mois auparavant, sont aussi du voyage.

Après avoir marché les différents lots offerts entre le rang des Valiquette et l'ancienne ferme Wabassee, les Léonard se construisent un petit chantier en bois où ils se nourrissent de perdrix pendant les premiers abattis. Ils sont aux brûlis lorsque le feu s'échappe et consomme une grande partie de la forêt jusqu'à la ferme Wabassee, obligeant tous les défricheurs à dormir le long d'une tranchée faite autour de la montagne Brûlée pour surveiller l'incendie. Après quelques semaines de ce dur travail, le retour à Saint-Jovite se fait en train au début de l'automne.

L'année suivante, en 1923, Alexis Léonard revient continuer le défrichement avec son fils Léo et son neveu Adélard Barbe. Alexis et Adélard retournent à Saint-Jovite avec l'automne alors que Léo hiverne chez Frédéric Filion établi à l'ouest du lac Tomkin depuis 1922.

Après avoir planifié l'achat de la terre de Joseph Piché à l'ouest du rang des Valiquette, Alexis Léonard prend alors la décision, à quarante-quatre ans, de transplanter sa famille de Saint-Jovite à Lac-du-Cerf au printemps 1924, espérant trouver plus facilement dans ces terres neuves des lots intéressants pour établir ses fils.

Alexis fait d'abord encan sur sa terre située à mi-chemin entre Brébeuf et Saint-Jovite. Avec les deux étalons, Léo monte le premier à Lac-du-Cerf pour faire les semences. L'exode du reste de la famille se fait ensuite au mois de mai. Le ménage et les animaux qu'il a gardés sont amenés en gare de Saint-Jovite d'où, montés dans un convoi ferrovière, ils font le voyage jusqu'à Val-Barrette. René Ouimet, qui a épousé Palmyre, la fille aînée d'Alexis, accompagne les animaux dans ce voyage en train où Léo les attend à la gare de Val-Barrette. Aux petites heures du matin, Alexis et son

épouse Rose-Emma Paradis éveillent tous les enfants et la famille entreprend alors un long voyage de plus de cent milles (160 kilomètres) en «express», une solide voiture à deux sièges tirée par les deux juments. Le voyage les conduit jusqu'à Lac-du-Cerf en passant par le chemin Chapleau entre La Minerve, Nomingue et Saint-Gérard de Kiamika. Dans la brume matinale Alexis est hanté par tous ces souvenirs qu'il laisse derrière lui : une enfance passée à Saint-Jovite ; la naissance de ses quatre premiers enfants Palmyre, Léo, Dorina et Athanase ; la mort de Clara Saint-Amour son épouse et d'Athanase son fils âgé d'un an, emportés par la diphtérie le même jour en décembre 1909 ; son deuxième mariage avec Rose-Emma Paradis de Brébeuf après deux ans et demi de veuvage ; la naissance de nouveaux enfants, Albéria, Simone, Thérèse, Cécile, Léon, Albertine et Alexandre le dernier né de onze mois ; une belle grande terre de quatre lots dont deux sont entièrement essouchées et nourrissent vingt-huit vaches à lait, treize chevaux et cinquante moutonnes ; une belle sucrerie à 1 mille (1,6 kilomètre) de la maison ; une grande maison à deux pas de l'école du rang de Brébeuf longtemps partagée avec ses parents.

Après un voyage mémorable qui dure toute la journée, de deux heures du matin à dix heures et demie du soir, avec une voiture dont les deux ressorts ont cédés en chemin, les deux chevaux arrivent complètement épuisés au canton Dudley. Les parents et les enfants ne valent guère mieux. Enceinte de plusieurs mois d'Aldéi, Rose-Emma a confié à Dorina le soin de porter le petit dernier Alexandre âgé de onze mois durant tout le voyage ; elle s'y courbaturera sérieusement le dos. A leur arrivée, la famille Piché occupe encore la maison achetée par Alexis si bien que les enfants s'endorment couchés par terre sous l'escalier. Alexis et Rose-Emma, épuisés, s'endorment ensuite, lui silencieux, elle pleurant à chaudes larmes. Alexis n'exprimera jamais de regret d'être venu établir sa famille à Lac-du-Cerf.

Le lendemain, alors que la crue printanière de la Lièvre atteint pratiquement la maison, la famille Piché déménage enfants et meubles chez le grand-père Herménégilde Valiquette tout près alors qu'Alexis se rend chercher ses animaux à la gare de Val-Barrette pour les ramener à pied



Alexis Léonard et Rose-Emma Paradis arrivés dans la colonie de Lac-du-Cerf en 1924.

Alexis Léonard au labour.



jusqu'à sa nouvelle terre entre la Lièvre et le lac Tomkin. Ainsi débute une nouvelle tranche de vie pour la famille Léonard. Alexis continue de défricher et de retourner la terre avec ses fils, utilisant autant les bœufs que les chevaux pour les travaux de labour; la ferme comptera une dizaine de vaches, quatre chevaux, cochons, poules et moutons. Durant l'hiver, Léo, l'aîné de seize ans, charroie du bois avec la paire d'étalons pour Mathias Lacasse ou pour Johnny Nadeau du Wabassee qui opère un moulin à scie entre Bédard et Terre-Haute dans la région du lac Saguy. Alexis en fait autant pour Joseph Blais, Calixte et Louis Grenier qui bûchent à l'est du grand lac du Cerf, suivant le chemin ponté du ruisseau Croche et descendant dangereusement les portes de l'Enfer pour amener le bois jusqu'à la baie Lefebvre.

Après avoir vendu du bois et en avoir charroyé pour Napoléon Blais jusqu'à la gare de Val-Barrette, Alexis achète un moulin à scie transportable à Mont-Saint-Michel et il scie le bois apporté par les colons des alentours. Il achètera un second moulin à scie transportable quelques années plus tard à Val-Limoges et cette petite entreprise passera ensuite aux mains de son fils Alexandre.

De son côté, Rose-Emma, généreuse, devient l'une des femmes les plus appréciées du canton. Déjà au travail au matin avant que les petits gars se lèvent pour aller aux lièvres, elle est l'âme de la maison. Elle fait tout l'ordinaire alors que les enfants sont traversés de l'autre côté de la Lièvre pour aller à l'école chez Portelance, au lac Rouge.

Elle baratte son beurre qu'elle garde dans des pots de grès avec de la petite saumure, entretient un grand jardin fleuri et tient magasin-général dans la maison pendant quelque temps. Elle file au rouet la laine qu'elle fait carder à Mont-Laurier, tisse au métier catalognes et étoffes pour les chemises de ses hommes et les robes de ses filles. La nuit, elle passe de longues heures à tricoter, coudre, raccommoder près du poêle qu'elle tient bien chaud et veille à ce que les derniers nés, Aldéi, Émile, Jean-Paul, Yvon et Madeleine ne prennent froid. Elle est aussi la sage-femme en qui toutes les mères de la colonie ont grande confiance. Aux premières contractions, l'eau est mise à chauffer sur le poêle et les enfants courent la chercher. Elle s'amène à pied depuis le lac Tomkin. Elle connaît bien son travail; priant silencieusement, elle n'a jamais perdu un enfant au cours des très nombreux accouchements où elle a œuvré. Elle prendra soin de son Alexis jusqu'à ce que ses «tornons» cessent dans la maison en 1973. Elle le suivra dans la terre de Lac-du-Cerf six mois plus tard, après soixante-et-un ans de vie commune.

Tour à tour les enfants Léonard prennent racines à Lac-du-Cerf et dans les paroisses environnantes unissant leur destin à d'autres fils et filles de pionniers qui ont œuvré à la colonisation de la Haute-Lièvre. L'aîné Léo épouse Albina, la fille de Trefflé et Angéline Lachaine devant le curé Adélard Fauteux de Saint-Gérard de Kiamika. Établi près de ses beaux-parents, il travaille la terre durant l'été et monte au chantier jusqu'au lac Baskatong sur la rivière Gatineau durant l'hiver. Pour des salaires minimes, ce travail dure de septembre à Pâques avec un temps de répit pour le Jour de l'an. Au début, Albina le suit pour y travailler comme cuisinière mais avec la venue des premiers de ses onze enfants, elle demeure à la maison pour prendre soin de l'ordinaire. Elle fait le train avec les plus grands, tire l'eau du puits avec la brimbale, charroye l'eau à l'écurie à l'aide d'un joug, souvent dans l'attente d'un autre enfant.

Après le malheureux incendie de leur maison dans la vallée de la Kiamika en 1937, Léo et Albina reviennent s'établir à Lac-du-Cerf sur le lot de colonisation qu'il avait pris à son premier voyage en 1922. Une corvée des parents et des amis les aide à se reconstruire une nouvelle maison.

*Rose-Emma
Léonard,
sage-femme*

« Elle était forte à son corps mais douce avec les femmes. Elle était bonne et connaissait son métier. Elle priait tout bas et faisait des examens comme un médecin. Elle connaissait son affaire et faisait ça pour rien. Elle ne voulait pas être récompensée. »

Bianche Boudrias-Gaudreault 1989

Soutenue par l'infatigable Albina, Léo redevient colon, construit étable et grange. Alors que les plus jeunes passent la journée avec l'institutrice Thérèse Bisailon à l'école du rang des Valiquette après avoir été chercher les vaches jusqu'à l'ancienne ferme du Wabassée, les garçons les plus vieux, âgés de douze ou treize ans, travaillent avec leur père, à faire de la terre neuve, à faire du tremble, à bûcher au chantier. A la saison des petits fruits sauvages, fraises, framboises, bleuets, Albina amène tout son petit monde à la cueillette et la récolte est ensuite vendue dans le village de Saint-Gérard de Kiamika pour se payer quelques commodités dans la maison.

Courageuse, Albina soutient son homme dans ses malchances et ses moments de découragement. Pendant qu'il est à labourer au bout de son lot d'où s'enfuient les nombreux chevreuils, elle entreprend de laver le plancher de la maison au lessi de cendre, priant pour que cessent ces difficiles années où la graisse a pris la place du beurre sur la table.

Emmanuel et Marie-Rose Constantineau

Julien et Lucienne Constantineau

Les frères Emmanuel et Julien Constantineau arrivent dans la colonie de Lac-du-Cerf en 1925. Empruntant le nouveau chemin en construction qui va du rang des Valiquette jusqu'à la baie Bonnet Rouge, Emmanuel et son épouse Marie-Rose Huberdeau, arrivant d'Ivry près de Saint-Agathe-des-Monts, s'établissent à l'ouest du lac à Dick sur le lot quarante-deux du neuvième rang. Pendant qu'elle voit à tout l'ordinaire dans le modeste chantier du départ, lui défriche la terre et descend faire scier son bois au moulin à scie d'Adrien Meilleur à Val-Barrette. Durant l'hiver, alors que les enfants, René, Adrien, Marie-Jeanne, Étienne et Roger bravent les bourrasques de neige pour se rendre à l'école du rang des Valiquette, Emmanuel en fait autant dans les chantiers de la compagnie Maclaren.

Après le décès de Marie-Rose, Emmanuel ne garde que ses deux jeunes fils aînés avec lui. Les trois plus jeunes enfants sont placés dans la parenté. Désormais il ne gardera

que peu d'animaux sur sa terre, préférant gagner sa vie en travaillant au moulin à scie d'Armand Paquette.

Son frère Julien, originaire de Saint-Sauveur-des-Monts, marié à Lucienne, la fille d'Alphonse et Alexina Léonard, à Saint-Gérard de Kiamika en 1925, s'installe sur la deuxième terre voisine au nord-est du lac à Dick durant la même année. Les jeunes époux âgés respectivement de vingt et un et dix-huit ans projettent d'ouvrir une belle terre et d'avoir une nombreuse famille. Ils réussiront l'un et l'autre.

Julien passe de longues journées à abattre et entasser les billots de tremble pendant que Lucienne garde le chantier bien propre en lavant régulièrement le plancher rustique avec brosse et lessi de cendre. Fort habile au tir à la carabine, il abat au premier saut le chevreuil qui nourrit la famille. Forte et robuste, Lucienne donne seize enfants à Lac-du-Cerf, Adélaré, Lucien, Agathe, Claire, Jean-Paul, Aurore, Bernadette, Claudette, Jean-Guy, Noël, Réjeanne, André, Ernest, Julienne, Léo et Lise. Durant les fortes chaleurs de l'été, elle travaille au grand jardin. Elle passe de longues heures à aider son homme dans les récoltes, raclant avec un râteau de bois au grand soleil et mangeant de la poussière près du moulin à battre le long de la grange. Elle trouve aussi du temps pour aller ramasser plusieurs seaux de framboises avec les enfants à l'ancienne ferme Wabasseé



Lucienne Léonard et Julien Constantineau avec une partie de leurs seize enfants.

où Julien vient jeter à la Lièvre la « pitoune » coupée sur sa terre. Durant l'hiver, alors que son homme et ses fils les plus âgés montent au chantier jusqu'à la ferme Tapini au nord de Ferme-Neuve, elle reste seule avec les plus jeunes se chargeant de faire tout le train et de faire boire les animaux avec l'eau qu'elle charroye du puits dans un tonneau monté sur un traîneau.

Tout ce travail des Constatineau sera mis en évidence en 1953 alors que leur ferme sera, avec celle d'Émile Saint-Louis sur l'île Longue, la première du canton inscrite au concours du Mérite agricole. Après avoir cédé leur terre à leur fils André, Julien et Lucienne décèdent à une semaine d'intervalle au début de mars 1978.

Ulric et Délia Gaudreault

Paul et Blanche Gaudreault

Après avoir lu un volume vantant les mérites de la colonisation mais surtout attiré par le paradis de pêche et de chasse que représente le canton Dudley, Ulric Gaudreault, un tailleur originaire des Cantons de l'est, quitte Montréal avec son épouse Délia Lavallée et ses fils Paul, Lucien, Hervé et Martial pour s'établir à Lac-du-Cerf à l'automne 1925. Leurs premiers repas y sont faits de pâtés aux écureuils et de pâtés aux bleuets cueillis au mont Limoges.

Ulric prend deux lots de colonisation au sud du lac Mallonne alors que son fils aîné de vingt-deux ans Paul, achète les lots de Joseph Miljours qui quitte le canton. Depuis 1923, les Miljours étaient établis avec leurs trois garçons et leurs deux filles sur la pointe qui avance dans le lac Mallonne où ils faisaient des traverses de chemin de fer qu'ils vendaient à la gare de Val-Barrette.

La famille Gaudreault arrive à Lac-du-Cerf avec des amis, la famille Saint-Pierre, qui s'établissent dans la baie de l'Église au nord du grand lac du Cerf; après la mort du père, les Saint-Pierre quitteront bientôt la colonie cependant. Ulric Gaudreault quitte aussi Lac-du-Cerf après quelques années mais après le décès de son épouse il reviendra y vieillir jusqu'à quatre-vingt-neuf ans se soignant aux herbages.



Ulric Gaudreault arrivé à Lac-du-Cerf à l'automne 1925.

De son côté, le fils aîné, trouve la vie de colon bien sédentaire. Officier chauffeur des engins dans la marine canadienne, bilingue, il trouve beaucoup plus facilement à gagner sa vie dans la région métropolitaine qu'à Lac-du-Cerf malgré son amour de la nature, de la chasse et de la pêche. Tout comme son ami Albert Dancause fils, mécanicien et amateur de motocyclettes comme lui, il hésite beaucoup à établir définitivement sa famille dans le canton. Invariablement, il tend à retourner vers des emplois plus lucratifs dans la région montréalaise. Après avoir construit un petit chantier et entrepris de défricher le lot de son beau-père André Boudrias à l'ouest du lac Long, il vend le tout à Léo Léonard en 1944 et retourne une nouvelle fois à Laprairie au sud de Montréal.

Plus tard, la beauté et le calme de Lac-du-Cerf finiront de le séduire au grand plaisir de son épouse Blanche Boudrias toujours amoureuse de son coin natal. Il s'installe en permanence dans le canton Dudley, travaille dans les engins des moulins à scie, à la construction du barrage Kiamika et à l'entreprise touristique de Rosario Wester où la langue anglaise et ses qualités de mécanicien le servent grandement. Les trois premiers enfants de Paul et Blanche, Gérald, Lucien et Claude sont nés dans la région métropolitaine alors que les suivants, Richard, Geneviève, Françoise, Paul et Suzanne ont vu le jour à Lac-du-Cerf.

Avenant et Élénore Émard

Après avoir voyagé à travers toute l'Amérique du nord, Avenant Émard, natif de l'état de New-York aux États-Unis, s'établit à Val-Barrette à la fin de la première guerre mondiale. L'année scolaire terminée, il s'amène au nord du petit lac du Cerf durant les étés 1924 et 1925 pour y défricher avec ses fils Elphège et Eugène un lot de colonisation voisin de celui de Joseph Boismenu au nord où il entend venir établir sa famille. Durant ces semaines d'abattis et de brûlis, père et fils, logés dans un rudimentaire chantier au pied de la montagne, se lèvent quotidiennement à cinq heures du matin pour défricher même si le bruit et les mouvements du cheval mangeant à proximité, de l'autre côté d'une mince cloison, les empêchent souvent de dormir.

À l'été 1926, Avenant et son épouse Éléonore Vadeboncoeur, une Huronne originaire de Duhamel, viennent s'installer définitivement à Lac-du-Cerf avec leurs fils âgés de quatorze et treize ans et leur fille Béatrice. Ils arrivent sur le lot trente-trois du huitième rang qu'ils ont commencé à défricher en passant par le lac à Barbotte sur la Lièvre, traversant les lots de Josephat Cyr, Cyrille Poirier, Honoré Faubert et Joseph Boismenu pour arriver chez eux. Installée dans une habitation encore fort modeste, toute la famille s'attelle à la tâche de l'abattis et du brûlis. Les premières récoltes à travers les souches sont assez minces et la viande de chevreuil est souvent au menu. Le plus beau bois abattu est charroyé pour être scié au moulin de Napoléon Blais à la décharge du petit lac du Cerf où Donat Saint-Louis se charge de le mesurer. Avenant travaillera quelque temps avec lui à ce moulin, lui apprenant quelques mots d'anglais et y laissant un doigt dans la grande scie.

Son épouse Éléonore ne vit pas longtemps à Lac-du-Cerf. Elle disparaît assez tôt en 1927 à quarante-neuf ans, un mois après le mariage de sa fille Béatrice avec Eusèbe Gareau, un cultivateur établi à l'est du lac Écho sur la Lièvre. De son côté, Avenant ira vieillir en solitaire dans une maison achetée de Wilfrid Bonami après avoir vendu sa terre au cœur de Lac-du-Cerf à Raymond Charbonneau. Il disparaîtra en 1960 à soixante-dix-neuf ans.

En 1928, Eugène Émard achète pour 200 \$, de Napoléon Blais le propriétaire du moulin à scie où il travaille, le lot de colonisation qu'Alphonse Désormeaux et son fils Auguste ont commencé à défricher au nord du grand lac du cerf en 1924 et 1925. Deux ans plus tard cependant, il remet ce lot à Napoléon Blais et retrouve les 175 \$ déjà versés qui sont aussitôt investis dans l'achat d'une grosse automobile usagée au garage de Ben Laurin à Mont-Laurier. Malchanceux, son nouveau véhicule se retrouve au fond de la rivière du Lièvre en face de la maison de Georges Racine après seulement 100 milles (160 kilomètres) de route. En 1935, il quitte Lac-du-Cerf pour s'établir sur un lot de colonisation en Abitibi.

De son côté, Elphège, son frère aîné, épouse Yvonne, la fille d'Adélard et Julie Barbe en 1930 après avoir travaillé quelque temps chez Louis Grenier. Les jeunes mariés de vingt ans à peine s'établissent sur le lot trente-six du

Elphège Émard, menuisier

« Il était adroit, dessinait, sculptait. Il fut un temps où on pouvait dire qu'il avait fait plus que la moitié des constructions de la paroisse... Il dessinait les plans de maisons et de granges. Les gens venaient le voir pour se faire faire des plans. Il calculait aussi les quantités de bois nécessaires... tous les dos de calendriers de la maison étaient tapissés de plans... »

Bernard Émard 1989



La petite famille d'Yvonne Barbe et d'Elphège Émard sur la galerie de leur maison de pièces à Lac-du-Cerf.

neuvième rang. Elphège défriche et cultive la terre alors qu'Yvonne voit au jardin et à l'ordinaire de la maison. Inventif, il imagine un système original pour avoir de l'eau dans la demeure; un réservoir installé au grenier et servant à alimenter baignoire et lavabo est régulièrement rempli par la course d'un chien à l'intérieur d'une grande roue de dix pieds de diamètre qui actionne la pompe à l'eau. Ce système fonctionnera pendant vingt ans, suscitant la curiosité des touristes et des passants. Pendant treize ans Elphège garde jusqu'à sept chevreuils dans un véritable petit jardin zoologique près de sa maison. Chevreuils et oursons sont ensuite cédés à la pisciculture de Saint-Faustin dans les Laurentides et au jardin zoologique de Granby. Ingénieur, il dessine plans de maisons et de granges pour plusieurs habitants du canton et ses calculs sur la quantité de bois nécessaire sont rigoureusement exacts. Fort habile de ses mains, il ouvre une boutique à bois en 1945.

Avec l'aide de ses fils Fernand et Bernard, il y fabrique portes et châssis à la main; une porte dans la boîte se vend alors 8\$. La boutique contribue grandement au revenu familial et munie d'un moteur à gaz elle arrive à produire jusqu'à soixante-quinze chaloupes certains printemps. A compter de septembre 1948, Elphège s'engage, pour 3\$ quotidiennement, à faire le transport scolaire des élèves du nord du canton jusqu'au nouveau couvent érigé près de

l'église ; ces premiers voyages confiés à son fils aîné Fernand se font en « express » l'été et en traîneau l'hiver. Le revenu de la vente du lait livré de porte en porte avec une voiturette tirée par un chien, à 7 ¢ la pinte, rapporte aussi un peu, malgré les difficultés à récupérer les bouteilles vides.

En 1954 son fils aîné Fernand achètera les six chalets locatifs construits par Auguste Désormeaux sur la pointe ouverte par Ovila Labelle au lac Mallonne. En copropriété avec ses deux fils, Fernand qui voit à la boutique à bois et Bernard qui voit à la bonne marche de la ferme familiale, Elphège y finira ses jours en s'occupant de cette entreprise touristique qui comptera jusqu'à dix-huit chalets.

De son côté Eugène Émard revient d'Abitibi en 1937, retrouve son automobile usagée sous sept pieds (2 mètres) d'eau dans la Lièvre et la vend pour 2,50 \$ à Ovila Constantineau qui travaille avec lui comme draveur. Après avoir épousé la jeune Lucille Raymond de Notre-Dame-de-Pontmain l'année suivante, il s'installe dans le chalet des Pins Rouges dans le fond de la baie Bonnet Rouge et travaille en forêt à l'ouest du grand lac du Cerf. Au printemps 1939, il érige un petit camp au coin des routes qui viennent de Notre-Dame-de-Pontmain et de Saint-Gérard de Kiamika sur un emplacement de 200 X 200 pieds (33 X 33 mètres) que lui cède son père Avenant. Six mois plus tard, Rosario et Berthe Wester s'établissent en face de chez lui où ils se font construire maison et magasin par Armand Paquette sur un grand terrain de la terre de Joseph Boismenu. Le Coin au village prend ainsi forme à l'automne 1939.

Après deux ans, Eugène vend son petit camp à Rosa Gauthier-Beaudry qui arrive de Val-Barrette pour ouvrir un restaurant à la croisée des routes ; le marché se fait en échange d'une vache à lait qu'il va chercher et ramène à pied depuis Lac-des-Écorces. Peu après, il cède une autre partie de terrain pour permettre à Ferrier Forget d'y ériger une grosse maison de pièces. En 1943, il vend à nouveau une partie de son terrain à Lyen Boudrias de Notre-Dame-de-Pontmain pour la construction de sa boutique de forge qui deviendra peu à peu un atelier de mécanique-automobile. Un autre camp de bois rond qu'il a érigé servira

temporairement d'école au Coin, avant la construction du couvent Notre-Dame-de-Fatima en 1948.

Afin d'être exempté du service militaire, Eugène obtient un lot de colonisation au lac Baptiste-Lefebvre où il transporte ses pénates pendant la deuxième guerre mondiale. Il y demeure cinq ans, avec quelques vaches et quelques moutons, faisant de la terre neuve, coupant du bois qu'il vend au moulin à scie de René Meilleur, aidé de Lucille qui travaille au champ et en forêt avec lui après avoir bien enveloppé ses petits afin que les moustiques les laissent en paix. Après la guerre le couple Émard vend ce lot à Origène Martel qui va y développer le domaine Dutrisac. Après avoir travaillé aux buanderies du séminaire Saint-Joseph et de la femme Tapini et après avoir été concierge scolaire pendant plusieurs années à Montréal, Eugène reviendra s'établir sur la rive du lac Mallonne avec Lucille. Au milieu des fleurs sans nombre, ils y passeront des jours paisibles, nourrissant les chevreuils durant l'hiver et traversant ensemble les terribles épreuves de la vie.

Adélard et Julie Barbe

Adélard Barbe, bedeau à Saint-Jovite, monte une première fois dans la colonie de Lac-du-Cerf à l'été 1923 avec Alexis et Léo Léonard. Trois ans plus tard, incité par son épouse Julie Bisson, il prend la décision de venir s'y établir comme colon avec ses quatre filles, Yvonne, Germaine, Marielle et Jeanne. Il répond ainsi au vœu souvent exprimé par son oncle Alexis Léonard de les voir venir vivre dans le canton Dudley où Julie, déjà très malade, espère retrouver la santé.

Adélard et Julie s'établissent dans le rang neuf entre le lac Long et le grand lac du Cerf sur le lot où Jean Credger détenait un billet de location depuis 1923. Leur premier chantier d'habitation est rapidement monté par une corvée à laquelle participent Elzéar Maillé, Avenant, Elphège et Eugène Émard, Ludger Charbonneau, Alphonse et Auguste Désormeaux arrivés depuis quelques mois pour défricher aussi des lots de colonisation à Lac-du-Cerf.

Aidé de ses filles qui coupent les petites branches, Adélarde relève un défi gigantesque d'ouvrir une terre neuve, sans garçon, avec son épouse malade. Malgré les soins du docteur Albiny Paquette qui s'arrête la voir en venant à la pêche au grand lac du Cerf, Julie disparaît assez tôt après son arrivée sur le lot dont elle avait souvent rêvé. Dès lors Adélarde arrive à faire vivre sa petite famille avec un cheval, un porc, une vache ou deux et en vendant du bois équarri servant de traverses de chemin de fer à Val-Barrette. Après avoir vendu sa terre à Bernard Caron en 1949, il disparaît à son tour en 1966 à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Joseph et Lisa Proulx

Après son mariage à Lisa Poirier à Notre-Dame-de-Pontmain en 1928, Joseph Proulx s'établit sur un demi lot cédé par son beau-père Cyrille Poirier au nord-ouest du petit lac du Cerf. Il y construit un premier chantier qui passera ensuite aux mains de Patrice Bondu. Cette terre sera ensuite rachetée par Yvon Gareau en 1938 après son mariage à Georgette Godmer.

Les colons du lac Écho

«Ma grand-mère Gareau est partie du lac Écho en 1930 lorsqu'ils ont inondé la rivière avec le barrage des Cèdres. Ça faisait cinquante-deux ans qu'elle restait là. Elle était arrivée en canot de bois. Il n'y avait pas de chemin. Ils montaient par la rivière et par les portages des Indiens. La route était du côté de Pontmain. Ceux qui se sont bâtis de l'autre côté de la rivière, Francis Paquette, Arthur Saint-Louis, mon oncle Eusèbe Gareau, n'ont jamais eu de chemin.»

Yvon Gareau 1989

LA DÉCENNIE 1930 - 1940

En 1930, avec la construction du barrage des Cèdres et la crue des eaux de la Lièvre en amont, plusieurs familles riveraines sont dans l'obligation de relocaliser animaux et machineries agricoles ailleurs dans les paroisses voisines. La colonie de Lac-du-Cerf perd ainsi les familles Noé Landry et Napoléon Blais, établies respectivement en 1918 et 1923 au nord de la petite rivière du Cerf, qui partent pour s'établir à Mont-Laurier. Le canton Dudley perd aussi la famille Gédéon Ayotte établie à l'entrée du chenail de l'est à l'île Longue depuis 1894. Les Ayotte partent quelques mois pour l'Abitibi avant de revenir à la pointe sud de l'île Longue dans la municipalité de Notre-Dame-de-Pontmain.

Ce grand dérangement en Haute-Lièvre permet cependant à Lac-du-Cerf s'accueillir les familles Dicaire et Gareau qui doivent quitter leur terre au lac à Foin et au lac Écho.



La construction du barrage des Cèdres en amont de Notre-Dame-du-Laus entraîne une importante crue des eaux sur la Lièvre et sur la petite rivière du Cerf en 1930.

Léon et Rose de Lima Dicaire

Laissant à leur fils Joseph et à son épouse Laurette Lebrun nouvellement mariés en 1930 sa terre en partie inondée au lac à Foin en aval de Notre-Dame-de-Pontmain, Léon et Rose de Lima Dicaire viennent s'installer avec leur famille au nord de la petite rivière du Cerf. Ils s'établissent avec leurs fils Léandre, Hermas et Palma marié à Simone Lemery depuis quelques mois à peine, occupant la terre de Napoléon Blais qui déménage à Mont-Laurier en raison de la crue des eaux qui rendent son moulin à scie inopérant. La scierie défaite par la compagnie Maclaren et la machine à bardeau vendue à Adhémair Cyr du lac Rouge, les Dicaire s'installent dans la grande maison de Napoléon Blais sur le promontoire rocheux qui surplombe la petite rivière. Léon achète la paire de chevaux de Napoléon Blais et aidé de ses fils, il travaille à essoucher la terre avec un cabestan durant tout l'automne. En corvée, parents et amis viennent l'aider à construire son hangard à voitures. Pendant qu'il voit aux animaux amenés de sa terre du lac à Foin, son épouse fait un grand jardin qui lui donne beaucoup de cannage pour l'hiver et lorsqu'il part pour le chantier à la Babiche avec Palma, elle prend charge du train avec ses deux autres fils et



La maison de Napoléon et Exilia Blais surplombant la petite rivière du Cerf est achetée par Léon et Rose de Lima Dicaire en 1930.

La sucrerie de la famille Dicaire
entre le petit et le grand lac du
Cerf.



Palma Dicaire établi à la décharge
du petit lac du Cerf.

sa belle-fille. Après le décès de Rose de Lima au printemps 1937, sa brue Simone prend tout l'ordinaire de la maison à sa charge.

En 1946 Palma et Simone deviennent propriétaires de la ferme et alors qu'il travaille en forêt au lac Saint-Germain elle s'occupe de la cuisine de ses bûcherons. À chaque printemps, le couple accueille aussi plusieurs amateurs de pêche. Palma entaille également les érables dans la belle forêt qu'il partage avec Eusèbe Gareau entre les deux lacs du Cerf; il occupe le bas alors qu'Eusèbe Gareau entaille les arbres dans le haut de la montagne Sèche.

Après avoir vu naître ses cinq enfants, Bernard, Pauline, Anine, Gilbert et Rachel, Palma décède tragiquement en décembre 1950, écrasé sous son bélier mécanique alors qu'il travaillait à Ferme-Neuve. Après son mariage avec Georgette Léonard en 1952, son fils aîné Bernard achètera la terre de sa mère Simone.

De son côté, Joseph Dicaire quitte sa terre du lac à Foin en 1936 pour s'établir à Lac-du-Cerf sur le lot trente-deux du sixième rang, la terre ouverte par Gédéon Ayotte et occupée par Antonio Martel et son père Jules entre 1933 et 1936. Il occupe l'endroit durant quelques mois mais à la mort de sa mère Rose de Lima, il remet son lot à Gédéon Ayotte et préfère quitter le canton.

Après avoir séjourné à Kiamika, à Notre-Dame-de-la-Salette et avoir travaillé comme barbier à Timmins en Ontario, Joseph revient à Lac-du-Cerf en 1938. Il s'installe chez son frère Palma pendant quelques mois durant l'hiver et au printemps il achète le lot de la Source, l'ancienne terre d'Élie Brousseau où Alex Gareau lui vend son petit chantier. Il vend sa chaise de barbier pour acheter une première vache et durant l'hiver, il travaille aux différents chantiers de la compagnie Maclaren. Quelques années plus tard, Joseph et Laurette achèteront la terre de Patrice Bondu, qu'ils ont possédée durant quelques mois en 1936.

Elzéar et Dorina Maillé

Elzéar Maillé naît avec le siècle à Montford en août 1900. Vingt-quatre ans plus tard, il épouse Dorina Léonard âgée de dix-neuf ans née à mi-chemin entre Brébeuf et Saint-Jovite. Les deux tourtereaux se marient en Haute-Lièvre cependant, à l'école de Saint-Gérard de Kiamika à la mi-juillet, deux mois après l'exode de la famille Alexis Léonard de Saint-Jovite à Lac-du-Cerf.

Le jeune couple s'établit d'abord dans la région de Brébeuf pendant deux ans avant de revenir en colonie dans le canton Dudley en 1926 à l'invitation d'Alexis, le père de Dorina. Les Maillé s'établissent sur le lot que Zotique Boudrias a commencé à défricher avant de partir pour Val-Barrette mais après quelque temps ils repartent à nouveau pour la région de Brébeuf.

Incapable de se trouver un emploi après avoir vu son fils Lorenzo mourir de diphtérie et sa maison placardée pendant quarante jours, Elzéar reprend le chemin de la Haute-Lièvre en 1929 pour rejoindre son beau-frère René Ouimet établi comme journalier sur la voie ferrée à Val-Barrette depuis 1927.

En 1930, Elzéar et Dorina quittent Val-Barrette pour se fixer définitivement comme colons à Lac-du-Cerf à l'ouest du lac Long dans le neuvième rang. Dès lors, le travail d'abattis et de brûlis commence pour eux. Ils se construisent une maison de pièces et après avoir défriché et pilé toute la journée avec son bœuf, Elzéar profite de la tiédeur de la

*Elzéar Maillé,
saigneur*

« Avant les fêtes, mon père et ma mère faisaient boucherie... les trippes, la saucisse, le boudin, c'était pas drôle. Moi, je ramassais le sang. Mon père allait saigner des cochons un peu partout. Son couteau était rendu plus petit que le petit doigt à force de l'affiler. Tout le monde venait le chercher pour tuer les animaux... Quand ils avaient un animal de malade, souvent ils venaient le chercher. Il remplaçait le vétérinaire. »

Huguette Maillé-Marier 1989

nuit afin de ménager ses chevaux pour descendre une charge de bois équarri qu'il vend comme traverses de chemin de fer à Val-Barrette.

Au défrichage et à la récolte à la petite faux, il ajoute le travail de canteur dans les moulins à scie afin de subvenir aux besoins de sa famille qui grandit rapidement. Il fait aussi des manches de hache sur un chevalet qu'il entre dans la maison par mauvais temps; pour ce faire il choisit du beau frêne qu'il adoucit au pas-de-chèvre. Avec son petit cheval blond dont il est si fier il descend ensuite vendre son travail aux magasins-généralistes Émile Lauzon, Rémi Moncion et Aimé Prévost à Mont-Laurier. Il façonne aussi divers outils en bois et fait tremper de l'écorce d'orme pour le tressage du fond de chaises.

En plus de voir à ses animaux qu'il aime et qu'il soigne tel un vétérinaire, pleurant à la mort de sa jument Mode, il fait aussi boucherie pour les autres cultivateurs pendant une semaine en novembre généralement. Il va d'une ferme à l'autre pour saigner un bœuf, une vache, un veau à l'occasion mais surtout des porcs car c'est la viande préférée. Pendant que les enfants se cachent pour ne pas entendre les cris de l'animal, le cochon est saisi aux oreilles et à la queue, traîné et couché de côté, la tête pendante pour faciliter la saignée. Le couteau est enfoncé dans le cou pour rompre la jugulaire et le sang, recueilli dans une poêle et transvidé dans une chaudière, doit être gardé au frais et remué constamment pour en faire du boudin. Le porc est



Elzéar Maillé et ses beaux chevaux.

ensuite ébouillanté, gratté ou brûlé soigneusement. Pendu la tête en bas, Elzéar l'ouvre de la queue à la tête et le vide de ses intestins. pendant que le corps vidé reste suspendu dans l'obscurité pendant vingt-quatre heures avant de le dépecer, les intestins sont lavés et retournés, remplis du sang de l'animal, de lait, sel, oignon et de lard pour faire un bon boudin.

Très tôt ses enfants l'aident. Ils travaillent avec lui à plumer de la pruche mangés par les moustiques, font la traite des vaches et rentrent les foins. À tour de rôle, ils aident aussi le voisin René Meilleur, occupé à son moulin à scie; ils y font la traite de la vache, nettoient l'écurie, écrèment le lait avec un séparateur à main pour 25 ¢ quotidiennement. L'été, ils ramassent des petites fraises équeutées qu'ils vendent à 25 ¢ pour une chaudière de quatre livres.

Elzéar a aussi le don d'arrêter le feu et le sang et il porte une grande dévotion à Saint-Joseph, se rendant en train jusqu'à l'oratoire du Mont-Royal pour demander guérison. La statue du saint est d'ailleurs bien en évidence dans la nouvelle grande maison de quarante pieds (12 mètres) où Dorina brosse régulièrement les planchers de bois à genoux au lessi de cendre.

Dans le temps des Fêtes la chaleureuse maison des Maillé grouille de monde alors que la longue table de cuisine est remplie de ragoûts, de rôtis de bœuf et de tourtières. Les plus petits sont attirés par le blanc manche de toutes les couleurs alors que les plus grands dévorent déjà des yeux les beignes, les gâteaux trois couleurs, les tartes aux framboises et aux bleuets que Dorina a posés sur les divers meubles de la maison.

En 1963, Elzéar quittera son épouse Dorina et ses onze enfants Gisèle, Gabrielle, Jean-Guy, Orient, Jeannette, Hélène, Conrad, Huguette, Lionel, Louissette et Gaétan pour retrouver Saint-Joseph.

Rosina, Lorenzo et Aline Paquette

En 1931, un an après la mort de son époux Joseph Paquette, Rosina Rivest quitte la rive ouest de la Lièvre dans

le canton Wabassée pour s'établir en face dans le canton Dudley sur la terre ouverte par Cyrille et Marie Arbic en 1882 et reprise en main par Joseph et Joséphine Turpin, la sœur de Rosina, à compter de 1915.

Rosina arrive seule avec sa fille Jeanne et son fils Lorenzo âgé de quatorze ans. Débrouillard, il prend charge de la terre même si la première année s'avère difficile car tous les animaux meurent durant l'hiver. Il doit donc repartir un nouveau troupeau en achetant six génisses de Léon Grenier. Pour aider aux finances de la famille, il monte en chaloupe travailler à la ferme Wabassée pour Billy Kay durant l'été et fait du bois pour la compagnie Maclaren durant l'hiver. Il fait aussi quelques travaux de construction dont l'érection du foyer dans le chalet des Pins Rouges des Sabourin au grand lac du Cerf. Sur sa terre qui compte plus de cent acres, il doit régulièrement chasser des champs d'avoine non seulement les chevreuils mais aussi les nombreux chevaux et les bœufs que la compagnie Maclaren fait paître dans les prés de l'ancienne ferme Wabassée sur la rive est de la Lièvre. Ces deux fermes ne sont séparées que par une simple clôture s'embaras et la Maclaren n'est pas toujours de bon voisinage. Lorenzo récupère d'ailleurs comme écurie un petit camp érigé par Ulric Gaudreault et son fils Martial dans une baie de la rivière après qu'ils en eurent été chassés par la compagnie qui n'aime pas voir d'établissements sur des lots où il y a du bois intéressant.

Les Paquette doivent traverser régulièrement la Lièvre en chaloupe pour porter la crème au chemin ou pour aller à l'église de Saint-Aimé de Lac-des-Iles. Du côté de Lac-du-Cerf il n'existe encore qu'un simple sentier en forêt pour rejoindre de chemin du lac Mallonne où Lorenzo doit transporter sacs de farine ou de sucre sur son dos. En 1942, il épouse Aline Duciaume de Notre-Dame-du-Laus mais la crainte de la maladie pour ses enfants dans un endroit sans accès routier l'amène à vendre à Joseph Grégoire en 1950, à regret, sa belle terre fertile qui nourrit alors quatorze vaches.

La terre sera par après rachetée par Martial Gaudreault alors que Lorenzo et Aline s'établissent dans le village de Lac-du-Cerf dans une grande maison construite par leur beau-frère Auguste Désormeaux.

René et Palmyre Ouimet

Devenu orphelin de père dès l'âge de onze ans et dès lors responsable de la ferme familiale dans le quatrième rang entre Saint-Faustin et Saint-Jovite, René Ouimet n'a pas l'occasion de fréquenter l'école bien longtemps. Quelques années plus tard, alors qu'il est ouvrier de chemin de fer à Saint-Jovite, il épouse Palmyre, la fille aînée d'Alexis et Clara Léonard établis à mi-chemin entre Brébeuf et Saint-Jovite.

En mai 1924, il monte en Haute-Lièvre pour la première fois dans le train qui amène les animaux de son beau-père à Val-Barrette. Deux ans plus tard, incité par celui-ci, il quitte Saint-Jovite en octobre pour venir s'établir en colonie à Lac-du-Cerf. Parti de la rivière la Diable à neuf heures du matin, il entreprend un voyage de 100 milles (160 kilomètres) avec cheval et boggy par le chemin Chapleau. Il atteint la Lièvre douze heures plus tard. Le même soir il est à la gare de Val-Barrette avec son beau-père Alexis Léonard pour attendre épouse et enfants qui montent par le train avec le ménage. Les Ouimet arrivent dans le canton Dudley avec trois enfants, Henri, Rhéal et Yvette, un quatrième, Hervé est décédé en bas âge à Saint-Jovite.

Le couple s'établit d'abord dans un des chantiers d'Henri Filion sur le lot que son frère Frédéric a commencé à défricher entre la Lièvre et le lac Tomkin. Un an après cependant, en 1927, René déménage sa famille à Val-Barrette avec sa vache, son cochon et ses poules, le travail comme ouvrier sur la voie ferrée lui assurant un meilleur revenu que son maigre lot de colonisation.

Cinq ans plus tard, en mars 1932, au plus creux de la crise économique alors que les salaires se payent souvent en nature avec patates, farine ou sucre, il prend la décision de venir s'établir à Lac-du-Cerf sur un lot de colonisation qu'il a pris soin de marcher. Pour 35 \$, il achète d'Eugène Émaré le lot de colonisation que Lucien Gendron, le beau-frère de Ludger Charbonneau, avait commencé à défricher quelques années plus tôt. Avec une corvée de la parenté et des amis, il y construit un petit chantier.

Aidé de ses fils aînés Henri et Rhéal et un bon cheval, René défriche et essouche son lot. Avec les années, il

René et Palmyre Oulmet avec quatorze de leurs enfants.



arrivera à labourer soixante-cinq acres de terre. Aidée de sa plus vieille, Yvette, Palmyre l'appuie dans tout son travail, s'occupant des poules, des cochons et des quelques vaches, cannant la viande de chevreuil, sarclant un très grand jardin qui nourrit sa nombreuse famille et trouvant encore le temps pour œuvrer intensément dans la vie paroissiale et sociale de Lac-du-Cerf.

Pour René, les hivers se passent au chantier avec les plus vieux de ses fils, rapportant les quelques dollars indispensables. La vente de bois et la vente de terrains de villégiature à Champagne, Desroches, Jérôme sur le bord du lac Baptiste-Lefebvre aident aussi grandement aux finances de la famille.

Quatorze autres enfants, Gérard, Fernand, Henriette, Léona, Gisèle et Gilles, Alice, Ghyslaine, Rhéa, André, Liliane, Jacques, Marie-Reine et Murielle s'ajouteront aux trois premiers enfants arrivés de Saint-Jovite. Palmyre décède en mai 1965, à soixante et un ans, grandement regrettée par sa famille et toute la paroisse. René la rejoindra trente-quatre ans plus tard en mars 1989.

Eusèbe et Béatrice Gareau

En 1927, Eusèbe Gareau, le filleul d'Eusèbe Saint-Louis, épouse Béatrice, la fille d'Avenant et Éléonor Émard qui se sont établis dans la colonie de Lac-du-Cerf l'année précé-

dente. Les nouveaux époux s'établissent sur la terre que les Gareau occupent depuis 1878 au lac Écho alors que les grands-parents d'Eusèbe étaient montés dans le haut de la Lièvre en canot de bois en suivant les portages des amérindiens Ouescharinis. Trois ans plus tard cependant, en 1930, Eusèbe et Béatrice doivent quitter l'endroit, tout comme les familles de Francis Paquette et d'Arthur Saint-Louis, en raison de la montée des eaux à la suite de l'érection du barrage des Cèdres.

Avec leur neveu Yvon, le couple Gareau se retrouve à Masson pendant deux ans alors qu'Eusèbe devient chauffeur de taxi. Après l'incendie de leur maison, les Gareau reviennent s'établir à Lac-du-Cerf en 1932. Alors qu'Eusèbe achète de Raphaël Valiquette l'ancien lot ouvert par Cyrille Poirier à compter de 1915, son frère Alex achète de son côté l'ancien lot ouvert par Élie Brousseau dans le rang six.

Aidé de son neveu Yvon, Eusèbe entreprend d'essoucher l'endroit qui compte alors trente acres de terre neuve. Excellent guide de chasse, il conduit les touristes jusqu'au lac Carré et au lac de la Mouche. De son côté Béatrice l'aide grandement aux travaux de la ferme qui comptera jusqu'à douze vaches.

À chaque printemps, après avoir fait laver les chaudières par ses deux enfants Rachèle et Achille qu'il adore, Eusèbe entaille la belle érablière qu'il partage, avec Joseph Boismenu d'abord et avec Palma Dicaire ensuite, au pied de la montagne Sèche entre les deux lacs du Cerf. Après d'agréables parties de sucre, accompagné de la petite Rachèle, il monte annuellement en Abitibi pendant quelques jours pour vendre son délicieux sirop à de fidèles clients de ce coin du Québec qui n'ont pas le plaisir de produire ce délice printanier.

Après le mariage de leur fille Rachèle à Gabriel Lemieux, Eusèbe et Béatrice vendront leur terre à Conrad Maillé en 1960.

Alphonse et Alexina Léonard

Originaires de Saint-Sauveur-des-Monts et de Mont-Rolland, Alphonse et Alexina Léonard résident d'abord à Mont-

Le sirop d'érable d'Eusèbe Gareau

« Quand papa avait fini de faire son sirop d'érable et son sucre, nous partions deux ou trois jours pour aller vendre ça. Nous partions tous les deux pour aller dans le bout de l'Abitibi. Il avait ses clients qui l'attendaient à tous les ans. »

Rachel Gareau-Lemieux 1989

Laurier et à Ferme-Rouge avant de venir s'établir à Lac-du-Cerf en 1932. Ils s'installent dans la grosse maison de pièces érigée par Lucien Gendron à l'ouest du lac Long sur le lot voisin de leur gendre Julien Constantineau, le mari de Lucienne. Leur arrivée est fort bienvenue car ils sont serviables et généreux tout comme les autres colons de Lac-du-Cerf sur qui on peut compter pour prêter des instruments de travail, des voitures, des chevaux, pour veiller des malades et pour aller chercher le docteur Élie, pour garder les enfants afin d'aider une voisine à se relever de couche, pour donner et partager la viande du chevreuil abattu dans le champ d'avoine en août.

Longtemps sage-femme et assistante du docteur Albiny Paquette à Mont-Laurier, Alexina ne chôme pas et s'occupe de tout l'ordinaire sans eau courante ni électricité, prêtant main forte aux travaux de la ferme. De son côté, Alphonse travaille la terre avec un bœuf pour nourrir quelques vaches et pour 25 ¢ par jour il se rend faire de la terre neuve chez Henri Fillion au lac Tomkin afin d'ajouter un peu au revenu familial. Après son décès en 1940, Alexina, fière de ses fils Joseph, Omer, Gérard, Ubald et Mathias qui ont fait leur cours commercial au séminaire de Mont-Laurier, entreprend de les établir sur des lots de colonisation à Lac-du-Cerf avant de décéder à quatre-vingt-seize ans. Elle a cédé sa terre à Mathias en 1944 qui avec Albertine, la fille d'Alexis et Rose-Emma Léonard, donnera quinze enfants, Marie-Paule, Normand, Pauline, Pierre, Marie-Anne, Gilbert, Jean-Luc, Gabriel, Réjean, Réjeanne, Estelle, Jacinthe, Lucie, France, Claudine au canton.

Antonio et Clarisse Martel

Arrivant de Saint-Gérard de Kiamika, les époux Antonio Martel et Clarisse Grenier, respectivement originaires de Notre-Dame-de-la-Paix et Notre-Dame-de-Pontmain, s'établissent en colonie de Lac-du-Cerf en 1933, sur le lot quitté par Gédéon et Julie Ayotte à la crue des eaux de 1930. Aidé de son père Jules qui vit avec eux, Antonio y construit un petit camp qu'il habite pendant trois ans avant de déménager ses pénates en Abitibi après avoir remis son lot à Gédéon Ayotte.

Patrice et Yvette Bondu

Petit-fils de Valentine et Jean Bondu venus de France pour ouvrir une auberge au rapide des Cèdres en amont de Notre-Dame-du-Laus au milieu du XIX^e siècle, Patrice Bondu s'installe comme colon en 1936 avec son épouse Yvette Grenier sur la terre que son père Joseph-Noël avait d'abord cédé à Josephat Gougeon entre le lac Dudley et l'île Longue, en face de la pension Beaulieu. Il préfère ce travail de défricheur à celui de scieur, souvent très froid en hiver, au moulin paternel cédé à son frère Hormidas au lac du Camp.

Durant la même année cependant, les difficultés de communication avec le village de Notre-Dame-de-Pontmain en raison de l'absence de pont l'amène à relocaliser sa famille dans la petite colonie de Lac-du-Cerf. Il y achète le lot ouvert par Gédéon et Julie Ayotte à la fin du XIX^e siècle et s'installe dans un camp qu'y ont construit Antonio Martel et son père Jules. Il érige une étable et entreprend d'agrandir la terre neuve déjà faite. Le sol est bon et arrive à nourrir six à sept vaches, veaux, cochons, moutons et volailles. Lait, crème, beurre, légumes du jardin, poisson, viande de porc, de bœuf ou de chevreuil ne manquent pas sur la table. De son côté, Yvette fait tout l'ordinaire, coud, fabrique cadeaux et tricote lainage pour ses onze enfants Cécile, Mariette, Mario, Réjean, Chrisriane, Lévis, Bertrand, Daniel, Charles, Jean-Luc et Suzanne.

À compter de 1945, Patrice commence à travailler au moulin à scie de Langevin et Forest au village de Lac-du-Cerf pour ajouter au revenu familial. Il apprend à scier avec Auguste Désormeaux et retrouve les mêmes gestes posés, tout enfant, à la scierie de son père à l'ouest de Notre-Dame-de-Pontmain. Après avoir vendu sa terre à Joseph Dicaire, il s'installe au village dans une maison achetée d'Herménégilde Marier.

Devenu scieur au moulin McIntyre acheté par Oscar Flamand au ruisseau du Diable à Kiamika, il y travaille quelques années avant de devenir gérant pour la compagnie Nicholson qui achète ce moulin. Pendant un temps il travaille aussi à Mont-Laurier sur la rive du ruisseau Villemaire, supervisant Gérard Blais, lorsque la compagnie

Yvette et Patrice Bondu avec six de leurs enfants.



achète le moulin à scie Flamand-Huberdeau à l'entrée sud de la ville. Il y vit la première grève de l'entreprise lorsque ses bûcherons cessent leur travail au lac Croche à l'est du grand lac du Cerf.

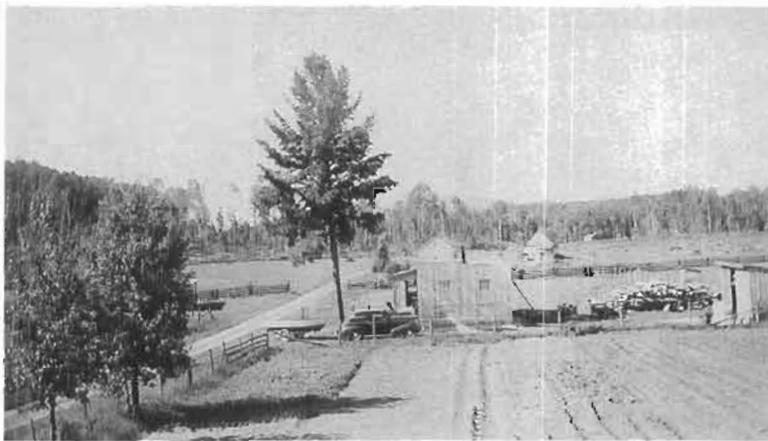
Après la vente du moulin Nicholson à Albert Bacman, Patrice revient à Lac-du-Cerf où il achète, en 1956, le petit moulin à scie d'Origène Martel érigé près de l'ancienne grande scierie Langevin et Forest. En été, il scie au moulin où Yvette tient les livres. En hiver, il monte en forêt avec ses fils aînés faire la coupe de bois, souvent difficilement obtenue après négociations gouvernementales, sur les concessions de la compagnie Maclaren. Yvette et ses filles aînées Mariette et Christiane y font la cuisine pour les nombreux bûcherons.

Après avoir acheté divers terrains limitrophes au cœur du village, Patrice construit un nouveau moulin à scie qu'il cédera à ses fils Mario et Réjean en 1974. L'année suivante il ouvre un petit dépanneur dans le village qu'il cède ensuite à son fils Charles en 1976. Travailleuse, Yvette tiendra un petit magasin de linge au sous-sol de sa maison par la suite.

L'amour du travail

« Un jour, j'ai pensé avoir gaspillé la vie de mes enfants à tant vouloir monter cette entreprise mais le Bon Dieu m'a aidé et j'ai pas manqué mon coup. Je leur ai donné l'amour du travail et ce sont de bons travailleurs. J'ai donné à tous mes enfants un terrain pour se construire et un terrain au bord de l'eau. »

Patrice Bondu 1989



Le chemin du neuvième rang en arrivant au grand lac du Cerf.

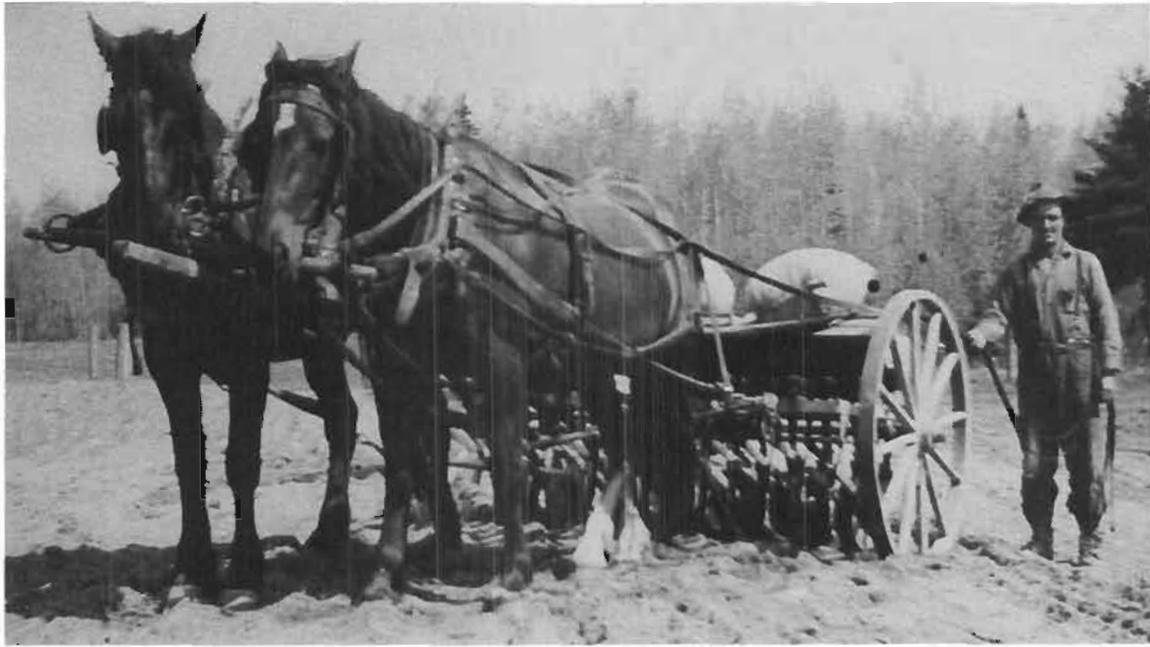
Alcide et Rose-Alma Gravel

Originaire de Notre-Dame-du-Laus, Alcide Gravel s'établit dans le neuvième rang au nord du grand lac du Cerf en 1938 après son mariage avec Rose-Alma, la fille d'Alphonse et Alexina Léonard. Il entreprend donc de continuer le défrichement du lot de colonisation ouvert par Auguste Désormeaux une dizaine d'années plus tôt. Le couple Gravel donne trois filles, Marie-Jeanne, Carmelle et Pierrette à Lac-du-Cerf avant de quitter le canton pour la région montréalaise au milieu de la décennie 1960. Alcide y gagnera sa vie comme menuisier alors que sa terre sera prise en main par son beau-frère Mathias Léonard et son épouse Albertine.

Yvon et Georgette Gareau

Élevé au lac Écho jusqu'à la crue des eaux de 1930, Yvon Gareau revient de Masson à dix-sept ans en 1932, avec son oncle Eusèbe et sa tante Béatrice qui achètent l'ancienne terre ouverte par Cyrille Poirier en 1915.

Cinq ans plus tard Yvon épouse Georgette Godmer. L'année suivante, en 1938, il achète le lot où Joseph Proulx s'est établi dix ans plus tôt après son mariage avec Lisa Poirier. Dès lors, les époux Gareau entreprennent d'agrandir la partie cultivée du lot situé au sud-ouest du lac Allais en y faisant de la terre neuve. Pendant qu'Yvon



Yvon Garceau au temps des semences.

bûche, Georgette conduit le cheval et pile le bois. Afin d'ajouter au revenu de la famille, il travaille comme guide de chasse à l'automne, comme bûcheron pour Palma Dicaire, Adélar Constantineau ou Joseph Beaulieu en hiver et comme draveur pour la compagnie Maclaren sur la Lièvre et sur la rivière du Sourd au printemps.

De son côté Georgette s'occupe de tout l'ordinaire et prend soin des enfants Huguette, Pierrette, Henriette, Gaston, Roger, Yves, Gaétan, Alain et Jude. Elle aide grandement aux travaux de la terre, soignant vaches, chevaux, moutons, faisant la menuiserie, travaillant dans le ciment et conduisant le tracteur.

Josephat et Amanda Cyr

Après son mariage à Amanda Ducharme de Saint-Jean-sur-le-Lac en septembre 1930, Josephat Cyr vient s'établir en permanence sur un lot qui va de la rivière du Lièvre au lac Allais dans le septième rang du canton Dudley. Le couple s'installe d'abord dans le petit chantier de trappeur le long du sentier de portage entre le lac à Barbotte sur la rivière et

le petit lac du Cerf où Joseph vient trapper depuis 1914. Avec les années la terre des Cyr comptera cinq vaches, deux chevaux, cochons et poules. Josephat et Amanda y élèveront douze enfants, Aurèle, Philippe, Angèle, Valorise, Yvon, Marie-Reine, Claudette, Marie-Anne, Bernard, Wilfrid, Rémi et Orise.

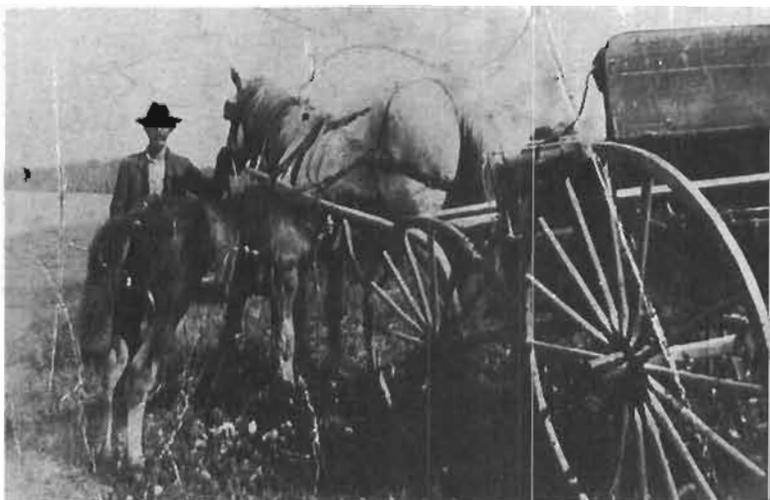
Calixte et Ida Grenier

Établis sur les deux lots au nord de Joseph Cyr dans le rang sept depuis leur mariage à Lac-des-Écorces en mai 1937, Calixte Grenier et Ida Gratton travaillent la terre. Pendant qu'il passe de longs mois au chantier durant l'hiver, elle s'occupe des enfants, Réjean, Denis, Jérémie et Hortense qui décédera en 1944. La terre des Grenier compte cinq vaches, deux chevaux, moutons, cochons, veaux et poules.

LA DÉCENNIE 1940 - 1950

Albéria et Gisèle Léonard

Albéria, le fils aîné du second mariage d'Alexis Léonard, prend la relève sur la terre paternelle au nord du lac



Josephat Cyr avec jument et poulain.

Tomkin, dans le onzième rang du canton, en 1941, un an après son mariage avec Gisèle, la fille d'Alphonse et Alexina Léonard. Pendant qu'il laboure, voit aux animaux, entaille les érables dans la montagne Brûlée, fait bouillir l'eau recueillie dans un grand chaudron sur la terre qu'il a travaillée depuis son arrivée en 1924, Gisèle voit à l'ordinaire de la maison, boulange, lave à la planche, soigne les poules et les cochons, aide au train et prépare de délicieuses conserves qui seront mangées durant les mois d'hiver.

Afin d'ajouter au revenu familial, Albéria vend des beaux pins pour la fabrication de portes et des châssis. Après l'achat du garage d'Albert Dancause en 1950, il deviendra garagiste pendant quinze ans avant de devenir entrepreneur forestier pour la compagnie Maclaren par la suite. Albéria et Gisèle donneront cinq enfants à Lac-du-Cerf: André, Colette, Philippe, Roland et Robert.

Raoul et Jeanne Gougeon

Propriétaire des lots qui longent la petite rivière du Cerf au sud depuis 1939, Raoul Gougeon, le fils d'Ovide Gougeon de Notre-Dame-de-Pontmain, vient s'établir à Lac-du-Cerf après son mariage à Jeanne Godmer en 1942. Pendant les deux décennies suivantes, le couple occupe une petite maison dans une boucle au nord de la petite rivière qui va du petit lac du Cerf à la rivière du Lièvre. Alors que Raoul ajoute un salaire d'appoint au revenu de sa terre en travaillant comme scieur au moulin à scie d'Origène Martel ou en forêt pour Palma Dicaire, Jeanne voit à traire les vaches, nourrir les cochons, faire le train à l'écurie et récolter les légumes du jardin.

Le couple Gougeon quitte le canton Dudley pour Montréal en 1961 afin d'y rejoindre leurs filles mais aussi pour s'assurer un meilleur revenu. Sept ans plus tard, en avril 1968, Raoul et Jeanne reviennent s'établir à Lac-du-Cerf. Le mois suivant leur fils René revient à son tour. Après que son père se fut établi dans le village en 1970 où il travaille comme scieur au moulin à scie de Patrice Bondu, il achète la grande terre paternelle qui comprend trois lots à Lac-du-Cerf et deux autres dans la municipalité de Notre-Dame-de-Pontmain, entre la petite rivière du Cerf et le lac

Dudley. Ces derniers lots ont été défrichés et occupés au début du siècle par son grand oncle Josephat Gougeon jusqu'à la crue de la Lièvre en 1930. Patrice Bondu d'abord et Lucien Paradis ensuite les ont occupés par après.

Sur cette grande terre de cent-vingt-cinq acres, René et son épouse Ghislaine garderont jusqu'à vingt-cinq animaux à bœuf dont un superbe taureau charolais de 2 200 livres (4 840 kilos) mais cette production agricole n'étant pas suffisamment rentable, les animaux seront vendus et la terre mise en location.

Wilfrid et Ginette Bonami

Natif de Brunet près de Mont-Laurier en 1896, Wilfrid Bonami arrive de l'Abitibi avec son épouse Ginette Lyrette et ses quatre premiers enfants, Louise, Laurette, Réal et Éliane en 1942. Les Bonami s'installent d'abord chez Patrick Duffy pendant quelques mois avant d'obtenir leur lot de colonisation dans le dixième rang du canton Dudley entre le lac Caron et le lac Bonami. Arrivés en même temps avec leurs filles Jeannine et Éva, leurs beaux-parents Oscar et Delmina Brunet s'établissent comme voisins au nord sur le lot trente-trois bouclé par le ruisseau qui va du lac Baptiste-Lefebvre à la baie Lefebvre.

Venus à Lac-du-Cerf pour y établir leurs enfants, Wilfrid et Ginette entreprennent de défricher et d'essoucher leur terre où ils nourrissent poules, vaches et chevaux. Pendant qu'elle s'occupe des trois derniers nés André, Thérèse et Christiane, elle sarcle le jardin, coud pour toute la maisonnée et cuit du bon pain. Lui ajoute au revenu de la terre en vendant du bois de chauffage et de la pitoune, en faisant du sirop d'érable, en travaillant au moulin à scie d'Auguste Désormeaux et comme guide de pêche pour Rosario Wester ou Réal Valiquette.

Bon vivant, d'origine espagnole, Wilfrid est un excellent musicien et un acteur remarquable; ses comédies qu'il écrit lui-même et ses danses font les délices des soirées paroissiales au sous-sol de l'église.

Le couple Bonami occupe sa terre de Lac-du-Cerf pendant deux décennies avant de la vendre à leur fille Éliane en 1961.



Ginette et Wilfrid Bonami arrivés à Lac-du-Cerf en 1942.

Léon et Lucille Léonard

Jean-Paul Léonard

Émile et Germaine Léonard

Aldéi et Claire Léonard

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, Alexis et Rose-Emma Léonard, maintenant établis sur une belle terre au Coin du village, entreprennent de placer quatre de leurs fils sur divers lots de Lac-du-Cerf.

Marié à Lucille Léonard en 1945, Léon s'établit d'abord dans le neuvième rang à l'est du lac à Dick. Le couple donnera onze enfants au canton : Ronald, Présille, Murielle, Yolande, Léonie, Serge, Vianney, Daniel, Alain, Jean-Paul et Brigitte. Trois ans plus tard, Jean-Paul Léonard reçoit le lot de la pointe du lac Mallonne dans le huitième rang alors que son frère Émile reçoit le lot situé immédiatement au sud du lac Mallonne. Après avoir épousé Germaine Diotte de Sain-Gérard de Kiamika, celui-ci s'y construit une bonne maison en 1949. Tout en cultivant la terre qui comptera dix vaches dont la crème est envoyée à Mont-Laurier, il travaille comme bûcheron durant l'hiver et construit un premier chalet locatif sur le bord du lac Mallonne afin d'ajouter au revenu familial. De son côté Germaine s'occupe de Joanne et Sylvain, voit à tout l'ordinaire de la maison et aide aux travaux de la ferme ; Elle est particulièrement dévouée dans le mouvement de l'A.F.É.A.S.. Avec les années, ils vendront des chalets de villégiature sur le bord du lac Mallonne.

Plein d'initiative malgré l'accident de chasse qui l'ampute d'un bras à quatorze ans, Aldéi Léonard s'établit à son tour au lac Mallonne en 1950 après son mariage à Claire Constantineau. Il y nourrit cinq vaches laitières et rachète également le lot de son frère Jean-Paul décédé dans un accident de la route. Équipé d'une arroseuse qui lui permet d'offrir ses services aux autres cultivateurs, Aldéi cultive de grands champs de pommes de terre qu'il achemine aux entrepôts de la coopérative agricole de la vallée de la Lièvre à Mont-Laurier. Aldéi et Claire débiteront aussi la culture en serres. Ils donneront naissance à dix enfants : Claude,

Gaétan, Jacques, Lucien, Clément, Yvan, Maurice, Pierrette, Michel et Gilles.

Émile et Georgiana Saint-Louis

Le survol de la colonisation de Lac-du-Cerf ne peut être complété sans quelques lignes touchant Émile Saint-Louis et Georgiana Boismenu qui s'établissent sur l'île Longue en 1940.

Avec un octroi de 250 \$ du ministère de la Colonisation, le couple s'y construit une bonne maison et y défriche entre trente-cinq et quarante acres de terre avec abattis et brûlis. Émile y retrouve les mêmes odeurs que vingt ans plus tôt alors qu'il ouvrait la terre neuve de Napoléon Blais avec son père Eusèbe et son frère Donat à la décharge du petit lac du Cerf.

Baignée par les eaux de la Lièvre à l'ouest comme à l'est la jolie ferme des Saint-Louis à beaucoup de cachet entre les deux ponts-couverts de l'île Longue. Toujours à l'emploi de la compagnie Maclaren comme gardien de «boom» qui empêche les billots de s'échouer le long des berges, Émile y construit quelques chalets locatifs et guide les touristes jusqu'à la Babiche sur la Lièvre et jusqu'à la baie Laplante sur le petit lac du Cerf durant les deux mois complets que dure alors la saison de la chasse au chevreuil.

Georgiana pensionne les chasseurs et avec ses enfants elle loge jusqu'à cinquante personnes dans sa maison. Son beau potager où l'on retrouve fraises, framboises, cerises, pommes et raisins lui vaut prix et nombreux éloges. Concurrents en 1950, 1953 et 1956, les Saint-Louis sont honorés par le Mérite du défricheur ce qui leur vaut de beaux voyages à Québec avec banquet au Château Frontenac, bénédiction du cardinal Roy et allocution du premier ministre Duplessis... comme récompense.

LE COLON DÉFRICHEUR

S'il ne veut pas s'attirer les foudres de la compagnie James Maclaren qui détient le droit de coupe des forêts de la Haute-Lièvre depuis la décennie 1860, le colon qui désire s'établir dans le canton Dudley doit être détenteur d'un

La compagnie Maclaren et la colonisation

« À peine eût-on appris qu'il était question de la fondation d'une paroisse à Lac-du-Cerf qu'on a commencé à couper le bois de commerce au ruisseau Flood où il y a de la bonne terre. Les chantiers ont fonctionné à plein en cet endroit. Il ne peut y avoir de bois de commerce si on l'enlève. Quoi qu'il en soit, ce serait une bonne chose si le colon avait du bois de commerce sur son lot. »

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1941

billet de location du ministère de la Colonisation pour le lot qu'il défriche.

Depuis la prise de possession du Canada par Jacques Cartier au nom du roi de France, tout le sol du Québec est la propriété de la couronne de France d'abord, de la couronne britannique ensuite, après la conquête anglaise. À l'époque de la Nouvelle-France la tradition orale et les textes de loi parlent déjà du chemin du roi et des terres de la couronne. Afin de gérer efficacement ce territoire royal, les divers gouvernements de l'histoire l'ont subdivisé, en seigneuries le long du Saint-Laurent d'abord, en cantons dans le reste du pays par la suite. Le Québec est ainsi quadrillé en multiples cantons, divisés en rangs et subdivisés en lots. Le territoire de Lac-du-Cerf se trouve dans les rangs six, sept, huit, neuf et dix du canton Dudley.

Généralement, le colon désireux d'y prendre un lot vient d'abord marcher le canton afin de faire le meilleur choix possible. La colonisation de la Haute-Lièvre visant avant tout l'exploitation agricole, il lui faut rechercher la proximité de l'eau où le sol est plus fertile. Il recherche aussi la proximité d'une bonne source pour alimenter maison et bâtiments, évitant les pentes trop abruptes difficiles aux labours. La qualité et la grosseur des arbres qui y poussent sont d'excellents indicateurs pour choisir un lot.

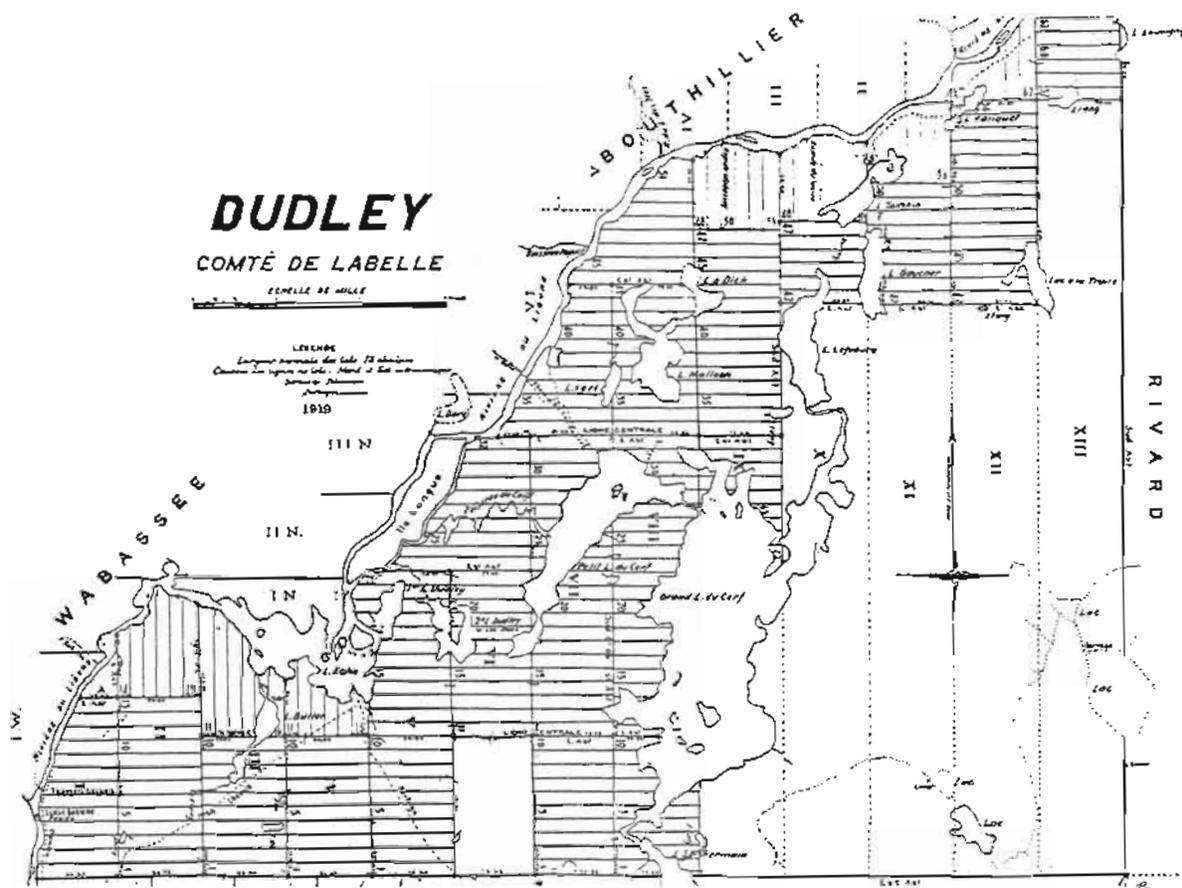
Son choix fait, le colon fait ensuite la demande d'un billet de location auprès d'un agent des terres gouvernemental. Aldéric Ouellette de Rapide-de-l'Original à Mont-Laurier est celui qui a charge de la Haute-Lièvre entre 1910 et 1940. Pour obtenir son premier billet de location, le colon verse 30 \$. Il versera ensuite 5 \$ annuellement pendant cinq ans. Selon la grandeur de la terre, s'il défriche entre vingt et quarante acres il en devient officiellement propriétaire après ce laps de temps. Son lot est alors « patenté » devant le notaire Roméo Ouellette de Mont-Laurier. Les sommes versées durant ces cinq ans sont facilement remboursées avec les primes distribuées par l'agent des terres qui visite Lac-du-Cerf deux à trois fois par année, versant aux colons 10 \$ pour chaque acre défriché et semé en avoine et 20 \$ pour chaque acre labouré. Ces conditions d'établissement en colonie **date de 1890** alors que le curé Labelle était sous-ministre **de la colonisation** à Québec.

Commencée assez timidement de long de la Lièvre en amont et en aval de la ferme Wabassée au cours des deux dernières décennies du XIX^e siècle, la colonisation du canton Dudley connaît une nouvelle vigueur durant la première guerre mondiale. La conscription militaire des jeunes gens entre dix-sept et trente-cinq ans ne souriant pas à tous, ce canton offre des lots intéressants pour entreprendre un défrichage agricole loin des recruteurs militaires.

Le colon de cette époque arrive souvent de la région montréalaise et des Basses-Laurentides. Pour 2 \$, il peut faire le voyage en train jusqu'à Val-Barrette ou Mont-Laurier. De là, avec une voiture à cheval, il peut atteindre la région de Lac-du-Cerf où il est alors certainement impressionné par les belles terres agricoles du rang des Valiquette dans le nord du canton ou par la grande ferme Beaulieu en aval de l'île Longue. En arrivant par Saint-Gérard de Kiamika, il peut atteindre le cœur du canton Dudley en empruntant les sentiers de portage des bûcherons et des pêcheurs qui se rendent aux lacs Tomkin, Gaucher et Baptiste-Lefebvre. Par le canton Bouthillier et le chemin de Lac-des-Iles, il traverse la Lièvre au lac à Barbotte ou avec le chaland de Joseph Blais un peu en aval. De là, par un chemin de portage, il peut atteindre le petit lac du Cerf. Un autre sentier de portage relie ensuite ce lac au lac Mallonne et au grand lac du Cerf.



La maison de Pierre Beaulieu constitue le relais des colons entre Lac-du-Cerf et Notre-Dame-de-Pontmain.



La carte du canton Dudley de 1919 indique le chemin de portage entre la traverse de Joseph Blais et le petit lac du Cerf de même que le chemin de portage entre les lacs Tomkin et Baptiste-Lefebvre.

Souvent, le colon monte d'abord à l'automne pour construire un chantier sommaire en bois rond qu'il recouvre d'un toit légèrement en pente. Il entreprend aussi un premier défrichement afin de diminuer un peu les difficultés d'établissement de la petite famille qui le suivra au printemps suivant. Durant ces premières semaines, il trouve facilement à se loger dans le chantier d'un colon déjà installé tout près, l'entraide étant essentielle dans une colonie.

Si les déplacements d'hiver peuvent se faire assez aisément dans les chemins de chantiers qui sont régulièrement glacés avec le passage d'un traîneau chargé d'un tonneau qui laisse lentement échapper de l'eau, les chemins de printemps deviennent souvent de véritables bourbiers. La

montée de la famille se fait parfois dans des conditions très pénibles par des chemins pontés dans les endroits marécageux et quasi impraticables en raison des ventres de bœuf.

Les enfants endormis après leur arrivée dans le petit chantier, le couple de colon rêve alors à une bonne maison avec grands défrichements, grange, écurie, étable, remise, beaucoup de foin, de grain, des légumes en abondance, des greniers bien fournis et des saloires jamais vides. Le lendemain cependant, le rêve fait place à la réalité car tout reste à faire. Le colon doit avoir bonne santé, énergie, patience, mais surtout soutien de l'épouse et aide des enfants. Débutent alors des journées de travail sans fin, accordées au rythme des saisons. Faire de la terre, c'est d'abord débarrasser un terrain assez grand autour du chantier de tout ce qui l'encombre, arbres, arbrisseaux, branches, herbes séchées, afin de ne pas donner prise au feu lorsque viendra le temps des brûlis.

L'opération du bûchage prend la semaine d'un colon par arpent s'il travaille dans le bois franc et une ou deux journées de plus s'il travaille dans un bois mou bien embarrassé. Le nettoyage et le brûlage prendront la moitié du même temps. Les billots les plus intéressants sont gardés pour les futures constructions, le reste est brûlé le soir quand le vent s'apaise. Quand il bûche dans le bois franc, le colon choisit un endroit un peu élevé pour y traîner avec cheval ou bœuf sept à huit billots qu'il met les uns à côté des autres. Au moyen de leviers, il met ensuite une autre rangée de billots sur la première et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un seul billot vienne coiffer le tas. Il y met ensuite le feu. Le bois franc brûle en tout temps. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'il sèche et c'est souvent en plein hiver, au milieu des neiges, qu'il y met le feu. Le nombre de ces feux qui s'élèvent dans la colonie varient entre six et sept tas à l'acre selon l'épaisseur de la forêt. Dans le bois mou, les arbres de moins de six pouces (15 centimètres) sont rasés à la souche. Abattus, ébranchés, coupés en billots de longueur convenable, ils sont laissés étendus sur le sol pour sécher. Lorsque l'abattis est suffisamment sec, le colon y met le feu. Quand le feu a passé, les billots restant sont tassés et allumés à nouveau. La fumée des brûlis des premiers colons

Les brûlis

« Mon père mettait le bois en tas dans le jour et il attendait le soir quand il y a moins de vent pour y mettre le feu afin que ça ne court pas trop grand. Il en faisait brûler tous les soirs jusqu'à dix ou onze heures. Il coupait de gros merisiers par bout, les traînait avec son cheval et les mettait en tas pour les brûler; le bois ne se vendait pas et il n'y avait pas de chemin. »

Odéil Landry-Brisebois 1988

« Le petit bois se coupait à la hache. Le gros bois se coupait au godendard. Nous mettions tout ça par tas que nous faisons brûler le soir pour que ce ne soit pas dangereux pour le feu. »

Yvon Gareau 1989

L'essouchement

« Nous attendions une couple d'années pour essoucher, le temps que les racines pourrissent. Nous travaillions une demi-journée pour arracher une souche de pin avec trois hommes et une bonne « team » de chevaux. Nous essouchions en coupant les racines et en pelletant. Nous arrachions ça avec des chevaux. »

Yvon Garenau 1989

qui défrichent au nord-ouest du petit lac du Cerf est visible à ceux qui s'installent au nord du lac Tomkin.

Après le défrichement, le travail d'essouchement est tout aussi pénible. Il faut enlever le tronc restant et les racines profondément enfouies dans la terre. Pour ce faire, il est nécessaire s'attacher un gros câble à la souche et de tirer avec le bœuf ou le cheval jusqu'à ce que les racines craquent et que la souche décolle sans effort. Ce travail, qui nécessite plusieurs bras, se fait assez bien avec les souches d'épinettes et de sapins dont les racines courent à ras le sol mais il en est tout autrement avec les souches de merisiers, d'ormes ou de pins. Ces dernières résistent et demeurent encore longtemps au milieu des pièces de grain et de foin. Après l'entassement des souches arrachées un nouveau feu s'élève pour les brûler longtemps dans la nuit. Le sol forestier est ainsi converti en sol arable par son passage au beau noir alors que visages et vêtements de toute la famille en sont noircis de suie.

À la petite pioche, le colon doit ensuite casser le sol cousu de racines et tenter un premier labour. C'est le dur travail du printemps. Le cheval, attelé à la charrue, tire de toutes ses forces souvent empêtré par une racine qui a résisté à l'essouchement ou une pierre qui risque de briser le soc. Le colon suit en arrière ballotté d'un côté et de l'autre par le mouvement de son cheval à qui il crie à tue-tête en tirant sur les guides. La terre neuve, le brûlé, soulevée avec un grattoir ou une herse en branche de bois franc, est ensuite semée en marchant dans les sillons tracés par la charrue. Le colon s'empresse ensuite de ramener le sol sur la semence par un second tour de ce hersage avant que la volée d'oiseaux ne vienne la dérober.

La première semence est celle de la graine de mil. Des patates, du blé d'inde, des fèves, des navets peuvent être aussi semés au printemps. Quelques mois plus tard, le colon sème de la graine de foin là où ces légumes ont été récoltés. Le semeur laisse ensuite agir la nature en espérant que le climat soit favorable. Une gelée tardive peut diminuer la récolte de moitié en abîmant la frêle petite tige à peine sortie. Un soleil trop ardent peut brûler l'épi. Un vent trop violent peut tout gâcher. Une pluie trop abondante peut faire pourrir la graine ou la racine. Même les petits animaux

et les très nombreux chevreuils du canton constituent des prédateurs indésirables qui minent la récolte. Le colon est toujours à la merci de bien des intempéries et de bien des aléas mais la bénédiction des semences au jour des Rogations met cependant la Providence de son côté.

Une fois les semailles terminées, en attendant les jours de récoltes, le colon utilise les jours libres pour réparer ou faire un bout de clôture afin d'éviter que ses animaux n'aillent endommager sa récolte ou celle du voisin. Une bête laissée une heure dans la moisson peut devenir très préjudiciable et faire naître une belle chicane de clôture d'autant plus qu'un animal qui saute la clôture une fois est reconnu pour recommencer. Ces journées sont aussi le temps de fendre le bois de poêle pour la saison froide, de réparer le chantier ou le puits, d'entreprendre la construction d'une grange ou d'un hangar ou seront remisés charrue, herse, paire de roues sur lesquelles sont montés charette à foin et tombereau, faux, faucilles et autres outils. Certains colons prennent aussi une journée ou deux pour tondre les moutons qu'ils débarrassent de leur toison avant les grosses chaleurs de l'été. L'animal attrapé est conduit dans l'enclos où il est attaché. Avec de gros ciseaux, des forces, le colon lui coupe la laine à ras la peau. Toute la bergerie y passe. La laine fort grasseuse est ensuite trempée dans un grand chaudron de fer dont l'eau est souvent changée. Après multiples lavages et rinçages la laine est étendue sur l'herbe pour sécher au soleil. Elle est ensuite ramassée dans des poches de jute en attendant l'automne pour la carder et la filer.

Le temps des récoltes venu, la levée se fait tôt le matin pour profiter de la fraîcheur de l'aube afin d'avancer l'ouvrage. Le fauchage n'est pas facile au début car les souches et les pierres sont encore nombreuses dans les champs. Le colon fauche pendant des heures, sous le soleil ardent, ne s'arrêtant que pour avaler une gorgée d'eau fraîche apportée par l'épouse ou les enfants ou pour affûter sa faux avec une pierre qu'il apporte toujours avec lui. Avec arrêts pour les repas, ce dur travail dure jusqu'à la brunante.

Durant les premières années, le colon n'est pas riche et la famille doit se contenter de ce qu'elle a à portée de la maison et se suffire à elle-même. Elle arrive à produire



Le temps des foin.



Le temps des labours.



René Oulmet et deux de ses
fillettes entourant Palmyre,
occupée à la tonte d'une brebis.

presque tout le nécessaire pour subvenir à la nourriture, au vêtement et au chauffage. Les enfants n'y sont pas oisifs et commencent à se rendre utiles dès l'âge de six ans. La venue d'un nouveau-né est une joie mais aussi une promesse de deux autres bras pour travailler la terre quelques années plus tard. Avant même de marcher à l'école du rang des Valiquette ou à l'école Saint-Léon au nord du petit lac du Cerf, il suit ses frères et sœurs pour aller cueillir fraises des champs, framboises ou bleuets. Il ramasse aussi les patates à l'automne mais son plus dur travail consiste à ramasser les roches dans les champs, souvent pieds nus. Les jeux sont rares : jeux de balle, jouets de bois, traîneaux fabriqués par le père ou le frère aîné. Les fillettes disposent parfois de poupées de chiffon.

Dès la première année, un colon intelligent et travailleur fait près de dix arpents de terre et il a une vache ou deux avec les bâtiments suffisants. Après ces dix arpents défrichés et ensemencés, il arrive à subvenir à son entretien et progresse d'année en année si sa besogne est bien menée. Après quatre ou cinq ans, il est ainsi en mesure de se bâtir une bonne maison. Les premières constructions étant toujours temporaires en raison de la proximité de la forêt et du danger d'incendie durant les brûlis, il a gardé les plus beaux billots lors du défrichement. Ne disposant pas toujours de planches sciées au moulin, les premières maisons permanentes de Lac-du-Cerf sont souvent de solides constructions en pièces équarries à la grande hache et blanchies au lait de chaux. Le colon trouve facilement le pin, l'épinette, la pruche et le cèdre pour se bâtir et se clôturer tout à son loisir. Il trouve aussi les bois francs en quantité suffisante pour la menuiserie, l'ameublement et les besoins de la terre. L'éclairage se fait à la lampe à l'huile jusqu'à la décennie 1950 et le chauffage ne lui coûte que la peine de hûcher son bois. Pour l'huile, le sucre, les clous, divers travaux de forge, il fait le voyage en voiture à cheval jusqu'à Notre-Dame-de-Pontmain, Saint-Gérard de Kiamika et même Mont-Laurier pour échanger ces produits contre des quartiers de porc ou de bœuf, des légumes ou du bois de chauffage.

L'aide des enfants

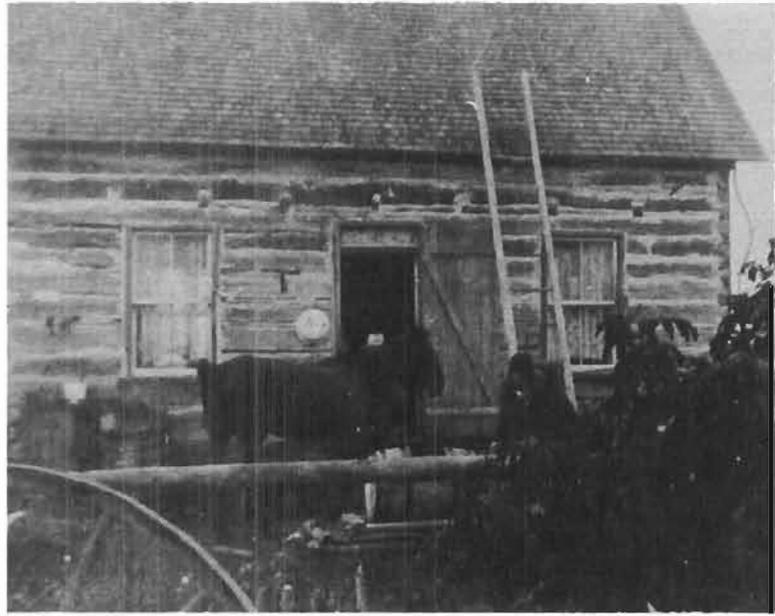
« Le printemps on charroyait du fumier et le samedi on faisait du bois de poêle. Plus jeunes nous allions aux fraises, aux framboises et aux bleuets. Maman attelait les chevaux et allait vendre ça à Kiamika. Elle avait une grosse clientèle. L'été c'était le sorlage des légumes, l'automne nous ractions le foin avec des râtaux en bois entre les souches, sur la terre neuve. Nous mettions ça en petites « vailloches ». Nous allions chercher les vaches à la ferme du Wabassee mais nous avions peur car il y avait des ours dans ce bout là. »

Géraldine Léonard-Beaudry 1990

Deux voyages annuels à Mont-Laurier

« Nous allions à Mont-Laurier deux fois par année, en voiture à cheval, dans le printemps et pour les fêtes. Il n'y avait pas de bons chemins. Nous partions le matin très tôt et revenions le soir très tard. Nous faisons toutes nos commissions. »

Alberia Léonard 1989



De solides maisons de pièces équarries assemblées à queue d'aronde remplacent peu à peu les modestes chantiers du début de la colonisation.





Les familles Léonard, Oulmet et Paquette au départ pour la cueillette de framboises à l'ancienne ferme Wabassée dans le nord du canton.



Une sortie endimanchée en « express » chez les Boismenu.

LA FEMME COLONISATRICE

Les mots suffisent à peine pour bien décrire tout le courage et l'abnégation de ces premières femmes venues vivre en colonie, épauler et soutenir leur homme, donner la vie en abondance pour assurer la relève et la continuité de Lac-du-Cerf. Elles vivent l'attente d'un nouvel enfant dans l'anxiété et l'angoisse parfois. Quand vient le temps « d'acheter », elles envoient les enfants chez la voisine en leur disant que les sauvages vont passer et qu'à leur retour ils auront un petit frère ou une petite sœur. Elles accouchent à la maison et partagent souffrances et joies avec les généreuses sages-femmes du canton, Mary-Ann Mackanabé et sa fille Marie-Anne Wadeau, mémère Gareau du lac Écho et mémère MacGrégor du Wabasse, Edmire Beaulieu, Cléopée Poirier, Rose-Emma Léonard, sa fille Dorina, sa brue Albina et toutes les autres qui prêtent main forte à une voisine, une parente, une amie.

Relevée de l'accouchement, la femme reprend rapidement le collier, surveillant le nouveau-né qui demande attention, prenant soin des autres petits souvent nombreux, leur apprenant le signe de la croix et les premières prières.

Infirmière pour toute la maisonnée, elle veille les malades, aide les agonisants, fait la toilette des morts qui sont exposés sur les planches dans la maison. S'inspirant des remèdes des Ouescharinis, elle apaise bien des maux en ébouillantant racines et arbustes qu'elle cueille en août avant que ne se forment de nouveaux bourgeons pour le printemps : herbe à dinde cueillie lorsque la fleur est encore blanche pour la grippe et la colique, cataplasmes de quenouilles pour les brûlures, racines de fougère triple-roche pour le mal d'estomac, feuilles de tabac pour arrêter l'écoulement du sang, citrouille pour l'inflammation de la vessie, tremble ébouillanté pour les vers, racines de mûrier pour la diarrhée, cataplasmes de graines de lin pour l'inflammation des poumons, sirop d'écorce de pruche, de peuplier ou de sapin avec oignon et ail pour la coqueluche, écorce de tremble ébouillantée bue à tous les matins pendant vingt-et-un jours pour une bonne purgation, onguent à moutarde pour les gencives et le mal de dent, cataplasmes de moutarde pour la grippe ou le rhume. La mère soigne

Les accouchements

« Dans mes maternités, je n'ai pas connu l'hôpital. J'accouchais à la maison. Quand on pouvait avoir le docteur, c'était le docteur Désiré Elie de Val-Barrette. Il y avait aussi ma belle-mère qui était sage-femme et qui allait aux malades. Quand je le pouvais, je la secondais. Il fallait s'entraider. J'ai mis une trentaine d'enfants au monde parce que bien des fois quand le médecin arrivait tout était fini. »

Albina Lachaine-Léonard 1977

L'herbe à dinde pour la grippe

« Pour la grippe, ma mère nous faisait boire de l'herbe à dinde. Elle sucrant ça avec du miel mais quand elle n'en avait pas nous buvions la tisane quand même. Elle ramassait l'herbe à dinde quand elle était encore blanche, avant qu'elle fleurisse. Elle la coupait et séparait le baume de l'herbe. Elle les faisait sécher à l'air avant de les mettre dans des pots de verre. »

Béatrice Boismenu-Saint-Louis 1990

elle-même tout son monde et lorsqu'elle n'arrive pas à chasser le mal elle fait demander le docteur Élie de Val-Barrette. En hiver, il s'amène en traîneau à chien mais au printemps il faut aller à sa rencontre sur le chemin arrivant de Saint-Gérard de Kiamika pour être sûr qu'il atteigne Lac-du-Cerf souvent isolé en raison des mauvais chemins.

Toujours levée à l'aube, elle vit les jours courts de l'hiver qui obligent à rester à l'intérieur et les jours longs de l'été passés presque entièrement en plein air. Elle garde le modeste chantier et la maison de pièces bien propres, lavant le plancher d'épinette ou de pin à la brosse et au lessi de cendre. Elle fait l'ordinaire pour toute la famille onze cents fois par année. Au début, si elle n'a pas de poêle dans le chantier, elle imite amérindiennes et cuisiniers des anciens chantiers et cuit patates et fèves au lard dans un chaudron de fonte enterré dans les braises rouges d'un bon feu. Elle pétrit la pâte et cuit le pain car une femme qui fait du bon pain est une bénédiction du ciel. Elle fait cuire à petit feu, brasse et surveille les légumes de son potager et les petits fruits cueillis et triés pendant des heures avec les enfants pour en faire ketchup et confitures qui agrémenteront les repas en hiver.

Pendant longtemps la sauce brune accompagne les grillades de lard salé et les patates qui se mangent parfois avec pains rôtis, graissés, salés et poivrés. Les omelettes, la poule avec bouillon et sauce sont aussi au menu et les bouillis de légumes sont souvent faits avec du lard plutôt que du bœuf. Le lard bouilli dans le lait est un plat réservé au dimanche. Brochets et truites sont faciles à prendre dans les lacs du canton et le chevreuil est excellent en août; le colon qui en tue en partage la viande avec les familles voisines afin que rien ne se perde. Le sucré est fait de sirop d'érable ou de miel et de mélasse achetés à Notre-Dame-de-Pontmain ou Saint-Gérard de Kiamika.

Au jardin, la femme surveille la croissance des plants, sarcle, éclaircit, arrose, butte au besoin, chasse les insectes. Elle cueille d'abord le radis, le légume le plus hatif, ensuite la laitue en feuilles, les pois, échalottes, haricots qu'elle sèche, les concombres, les betteraves et les carottes. Les légumes sont mangés nature ou cuits dans un bouilli. Le concombre est un régal avec de la crème sure. Pour



Albina Léonard et sa fille Lucille
• cannant • les conserves de l'hiver.

l'emplacement de son jardin, elle doit concilier les vents dominants, la proximité du puits, le temps d'ensoleillement et l'éloignement de la maison. Disposé du côté du soleil levant parce que le soleil du matin succédant à la nuit fraîche est le meilleur durant l'été, le jardin est clôturé pour le préserver de la gourmandise des vaches et des poules. Les enfants ne peuvent y pénétrer à moins d'une permission. Avec les années, elle y ajoutera des talles de gadeliers, de groseilliers, de cerisiers, de senelliers, de framboisiers et de pimbinus dont les petits fruits font confitures et vins qui ne sont pas « piqués des vers ».

Elle a aussi la charge de conserver les aliments. Carottes et navets sont enterrés dans la cave ou dans un caveau à l'extérieur selon la méthode des amérindiens qui faisaient de grands trous dans le sol, nattés en dedans avec de l'écorce de bouleaux et couverts de terre pour garder leur

légumes. Les quartiers de lard sont gardés dans la saumure d'un saloir. Les quartiers de bœuf sont soit, placés dans une chaudière déposée dans l'eau froide d'une source ou du puits, soit mis dans une poche de coton enterrée dans la glace et de brin de scie ou enfouis dans l'avoine pour l'hiver. Georgiana Boismenu conserve plus longtemps ses viandes grâce au petit fumoir construit par son Joseph. Les œufs se conservent enfouis dans le sel. Lait, crème et beurre sont gardés dans une boîte dans l'eau froide de la source ou du puits.

La femme est aussi couturière pour la maisonnée et fait pratiquement tous les vêtements elle-même. La production de laine de six ou sept bêtes comble les besoins annuels de la famille, elle la carde et la file pour en faire l'étoffe nécessaire aux habillements et aux couvertures de lit. Elle tricote bas, mitaines, chandails, tuques, foulards jusque tard dans la nuit, à la lueur de la lampe après que la prière du soir soit faite et que les enfants soient couchés, murmurant des prières pour son homme et ses plus vieux partis en forêt. Elle travaille au métier pour fabriquer catalognes et rideaux qui habilleront la maison. Elle pique à la main les belles courtes-pointes, seule ou avec des amies. Elle coud et rapièce tout le linge de la maisonnée qu'elle lave et frotte jusqu'à l'user lorsque la famille travaille dans le noir.

Elle est aussi de tous les travaux de la terre. Elle épaule son homme dans la terre neuve, pile le bois, conduit les chevaux durant les labours. Elle est au poulailler, à l'étable, à l'écurie pour faire boire et nourrir les animaux. Elle cueille les œufs, fabrique beurre et savon, traite les vaches dévorées par les moustiques que la chaudière à boucane n'arrive pas toujours à chasser. Elle fend le bois et fauche à la petite faux. Elle engrange et bat au moulin, mangeant de la poussière comme les hommes. Avec l'aide des enfants, la cueillette des petits fruits sauvages et celle des patates et des navets, la dernière récolte de l'automne, sont siennes.

En hiver, quand le mari et les fils aînés sont montés au chantier, elle prend charge de toute la besogne, même enceinte. Par tous les temps, elle soigne les animaux et nettoie l'étable. Elle charroie l'eau à la tonne et au joug depuis la source ou sort les bêtes qu'elle mène au puits dont elle brise la glace pour en tirer l'eau qu'elle verse dans

La conservation de la crème

« Nous avions une bonne source chez-nous dans le bois. Mon père l'avait creusé et nous mettions la « canisse à lait » dedans. Aussitôt qu'il avait passé le lait, il brassait la crème dans l'eau pour qu'elle refroidisse. Nous attendions qu'elle soit très froide et nous la vidions dans la « canisse » à la source. La crème était bonne et se conservait bien. »

Odéil Landry-Brisebois 1988

Le charroyage de l'eau à la tonne sur un traîneau tiré par un cheval chez les Boismenu.

Des femmes courageuses

« L'été j'allais faire mon lavage à une source au pied de la petite montagne. J'amenaient mon linge sale, le lavais et le ramenois tout mouillé dans des seaux. »

Laurette Lebrun-Dicaire 1989

« Quand les hommes partaient pour les chantiers l'hiver, il fallait traire les vaches, faire le pain, élever la famille, laver à la planche, charroyer l'eau. Ce n'était pas toujours rose. »

Blanche Boudrias-Gaudreault 1989

« Dans le temps des foins, je mettais mon bébé dans un carrosse attaché en arrière de la charrette et moi j'étais sur la charge pour placer le foin où les bottines quand c'était dans les récoltes de l'avoine. C'était pas toujours drôle dans les chaleurs. »

Albina Lachaine-Léonard 1977

« Pendant que mon mari travaillait en forêt ou guidait, moi j'avais soin des enfants, je tirais les vaches à la main. J'ai eu dix enfants, neuf sont vivants. Je faisais le manger, le docteur, la couture, le tricotage. Je faisais mon pain. J'ai été ouvrier et j'ai souvent été vétérinaire. »

Georgette Godmer-Gareau 1989



une auge. Elle rentre le bois de la cordée après s'être frayé un chemin à travers les bancs de neige accumulés par le vent.

Quelle force tranquille anime ces femmes de Lac-du-Cerf, angoissées par l'attente des nombreux nouveau-nés, inquiétées par le feu, le vent, l'isolement, les sinistres hurlements des loups dans la forêt toute proche, la traversée des hommes arrivant des chantiers par le grand lac du Cerf souvent fort venteux, blessées par la maladie, les accidents ou la mort d'un enfant?

Avec foi, oubli de soi, dévouement, optimisme, elles vivent au jour le jour, profitant des petits bonheurs qui passent en n'alourdissant pas le fardeau du jour avec celui de la veille ou du lendemain. Solides, ingénieuses, sachant tout faire, calculant le moindre sous, elles sont l'âme de la colonie. Fidèles, profondément attachées à leur homme, à leurs enfants, à la terre où elles versent larmes et sueurs, elles écrivent sans le savoir les plus belles pages de l'histoire de Lac-du-Cerf.

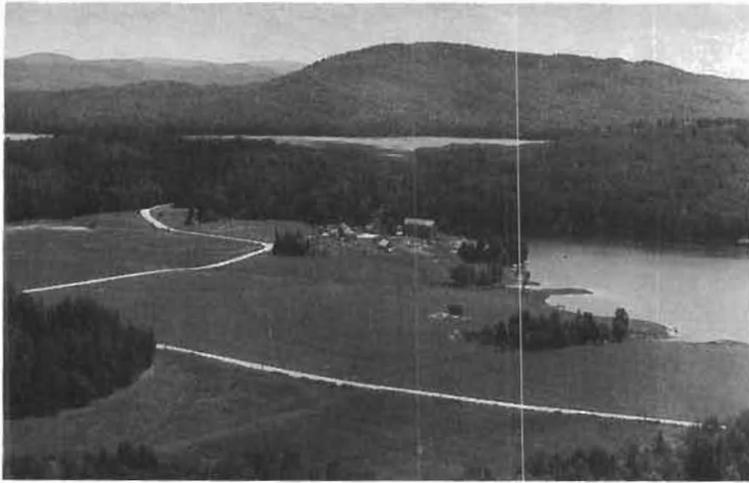


L'ÉCONOMIE AGRICOLE



La vague de colonisation de la fin du XIX^e siècle laisse peu de traces agricoles dans le canton Dudley. Les terres ouvertes le long de la Lièvre à cette période seront abandonnées à cause de la crue des eaux de 1930 ou en raison des communications difficiles qui obligent les colons à traverser la rivière en chaloupe ou en chaland pour atteindre le grand chemin entre Notre-Dame-de-Pontmain et Lac-des-Iles.

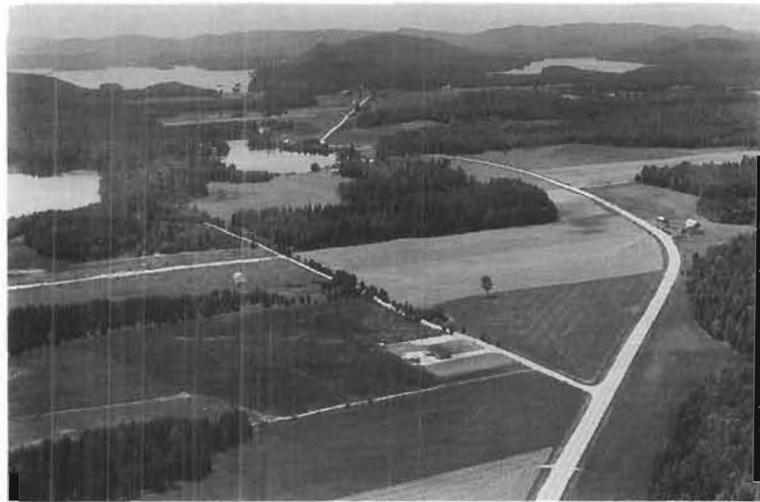
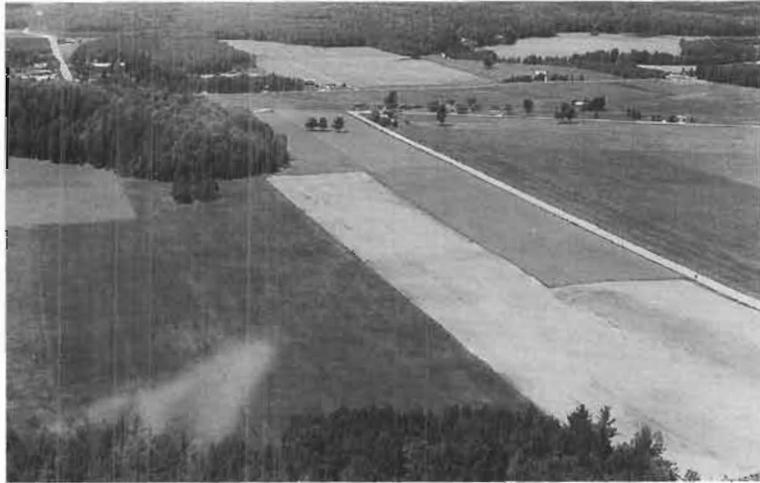
C'est surtout la colonisation venue à compter de la première guerre mondiale qui développe une agriculture de subsistance d'abord et quelques exploitations agricoles d'importance par la suite. Si plusieurs lots s'avèrent peu propices à la culture en raison de la maigre fertilité naturelle, du relief accidenté et de la présence de roches qui rendent trop difficiles l'utilisation de la machinerie agricole. Lac-du-Cerf offre cependant deux grands îlots de culture intéressants : un premier s'étend entre le petit lac du Cerf, la petite rivière du Cerf et le lac à Barbotte sur la Lièvre et le second, plus étendu, court de la baie Bonnet Rouge au lac Tomkin entre les lacs Mallonne et Baptiste-Lefebvre. Dans le premier, les Poirier, Faubert, Landry, Boismenu, Cyr, Proulx, Dicaire, Gareau, Bondu, Gougeon et dans le second les Filion, Charbonneau, Léonard, Constantineau, Émard, Barbe,



Des paysages agricoles au nord-ouest du petit lac du Cerf.

Gaudreault, Maillé, Ouimet, Gravel, et Bonami mettent beaucoup de temps et de sueur à transformer des lots de colonisation en des terres agricoles qui compteront chevaux, volailles, moutons, porcs et entre huit et dix vaches généralement.

Le paysage agricole y est partout semblable. Le colon devient peu à peu cultivateur et sa principale dépendance est la grange-étable localisée près de la maison en essayant de s'en servir comme coupe-vent tout en tenant compte de l'emplacement du tas de fumier afin d'éviter les fortes odeurs à la maisonnée. Le bâtiment est assez vaste car les animaux y séjournent au-delà de six mois par année et il



Des paysages agricoles au nord du grand lac du Cerf.

faut y engranger le fourrage même si la longueur de l'hiver amène le cultivateur à ne garder que le nombre de vaches suffisant pour la consommation familiale de lait. Aux premiers jours de juin, les bêtes sont sorties de l'étable et vivent à l'extérieur lorsque la terre est assez sèche, les nuits suffisamment chaudes et l'herbe assez longue.

Dans les champs tout autour poussent sarrasin, pomme de terre et pois mais le foin et l'avoine à grain sont les deux plus importantes cultures car la production est surtout laitière. Les vaches ne vont pas dans ces champs là; leurs

pacages se trouvent en des endroits plus accidentés et plus ou moins essouchés selon les terres où, matin et soir, les enfants vont les chercher pour la traite. Les prés les plus riches sont pour les bêtes à cornes et les chevaux alors que les moutons sont placés sur des sols plus pauvres, les endroits humides conviennent aux porcs. S'il n'y a pas de source d'eau dans le champ, le cultivateur doit y placer de grandes auges en bois qui servent d'abreuvoirs et il doit les remplir d'eau régulièrement car une vache laitière boit seize litres d'eau quotidiennement. Dans le champ, le colon prend soin de garder quelques bouquets d'arbres où les animaux trouvent refuge contre les chauds rayons du soleil en été. Le cultivateur garde aussi une partie de sa terre en « bois debout » où il coupe son bois de chauffage et son bois de construction. Il y entaille aussi les érables au printemps et y chasse perdrix, chevreuils et lièvres. Certains disposent d'un autre lot d'accommodation qui remplit ce rôle.

Sur la terre, après la floraison des pommiers, merisiers, fraisiers, framboisiers, trèfles et marguerites, vient la saison des récoltes du foin et de l'avoine durant l'été. Après ces deux récoltes, celle des pois se fait en septembre lorsque les cosses prennent une teinte jaunâtre. Après égrenage, les pois sont mangés en soupe. Cuites avec du lard, les fèves connaissent le même sort. La récolte des patates se fait quand la feuille commence à jaunir et à flétrir. La charrue passe alors à côté des plants pour que l'oreille ramène en surface le plus grand nombre de pommes de terre possible. Les enfants suivent et ramassent celles qui sont sorties de terre alors que la mère et les plus vieux déterrent les autres à la pioche. Triées, les patates abîmées ou trop petites sont données aux cochons. Les plus grosses sont placées dans la cave et le surplus est vendu à Mont-Laurier. Les carottes sont arrachées en les empoignant par les feuilles et le collet est ensuite coupé afin d'empêcher la racine de végéter durant l'hiver. Les navets et les betteraves sont arrachés de la même façon et laissés un temps à l'air libre pour les faire durcir. Ces légumes sont ensuite entreposés dans la cave ou le caveau. La récolte du chou, dont la conservation est plus difficile, se fait en dernier. Les choux sont servis en soupe ou dans les bouillis.

Soumise à un climat plus rigoureux et à une période de végétation plus courte, l'agriculture de Lac-du-Cerf donne des rendements moindres que sur les rives de l'Outaouais ou dans la plaine du Saint-Laurent. Pendant longtemps elle est une économie de subsistance où le cultivateur produit pour nourrir sa famille avant tout. La beurrerie de Lac-des-Iles, la beurrerie Bernier de Rapide-de-L'Original et celle de la coopérative agricole à Mont-Laurier constituent les premiers débouchés pour la crème. Un ou deux cultivateurs tirent un mince profit de la vente du lait ou de la viande de boucherie aux touristes ou au magasin-général Martel mais tous doivent ajouter un revenu d'appoint pour subvenir à leur famille nombreuse. Certains louent des chalets érigés sur la rive du lac poissonneux qui touche à leur terre. Plusieurs, père et fils aînés, se retrouvent bûcherons pour la compagnie Maclaren ou pour les entrepreneurs forestiers, ouvriers aux moulins à scie Blais, Léonard, Meilleur, Paquette, Langevin et Forest, Martel, Bondu ou Caron, guide de pêche ou de chasse pour les pourvoies Boismenu, Valiquette ou Wester. Avant la naissance des premiers enfants l'épouse accompagne souvent son homme pour travailler comme cuisinière au chantier durant l'hiver. Les filles aînées trouvent aussi de l'emploi à l'entretien des chalets dans les pourvoies.

Les agriculteurs de Lac-du-Cerf comptent sur l'appui de monseigneur Joseph-Eugène Limoges, l'évêque de Mont-Laurier entre 1922 et 1965 et sur celui d'Albiny Paquette, le député-ministre du comté Labelle entre 1935 et 1958, qui ont leur chalet de pêche et de villégiature sur le grand lac du Cerf pendant plusieurs années. Si le gouvernement du second met sur pied le crédit agricole qui offre des taux d'intérêts réduits pour l'achat d'équipement et subventionne le drainage des terres, le premier marque profondément l'agriculture de toute la Haute-Lièvre car il perçoit le monde rural comme l'élément le plus stable de la société en raison de son maintien vivace des valeurs sociales et religieuses traditionnelles. Il obtient l'établissement de l'agronome Victor Racine qui visite et conseille les agriculteurs du canton, leur parlant déjà de modernisation et de spécialisation. Il fait naître une école d'agriculture dans son séminaire à Mont-Laurier où plusieurs fils et filles de Lac-du-Cerf

acquièrent les notions d'organisation d'une ferme, de bonne culture et d'élevage des animaux. Ces jeunes Fillion, Léonard, Émard, Caron, Dicaire prendront la relève des parents qui ont fondé le Cercle agricole pour assurer une meilleure connaissance de l'agriculture. Regroupés par l'agronome Germain Ouellette dans le cercle des Jeunes agriculteurs qui les anime avec rencontres et séances de cinéma, les conduit à diverses expositions et colloques à travers le Québec à compter de juillet 1947, ces vingt-sept garçons et filles deviennent des chefs de file. Avec épouses qui ont souvent reçu une formation aux écoles ménagères d'Upton ou de Nominigüe, à l'école d'Agriculture ou à l'école Normale de Mont-Laurier, ces couples jouent un rôle social d'importance à la coopérative agricole régionale, au conseil municipal, à la commission scolaire, à la caisse populaire de Saint-Gérard de Kiamika ou dans l'Union des producteurs agricoles. Leur apport est inestimable dans le développement de Lac-du-Cerf.

Ce déploiement d'énergie n'empêche pas l'agriculture du canton de connaître aussi sa vague de désaffection. Plusieurs fils et filles de cultivateurs du canton partent pour Mont-Laurier ou pour la région montréalaise dans l'espoir de trouver un revenu et un mode de vie plus satisfaisant. Ceux qui persévèrent modernisent leurs installations et améliorent leur production. Les terres s'agrandissent et les tracteurs se multiplient à compter de la décennie 1950. La machinerie occupe une place grandissante au détriment des



Hubert et Yvon Léonard, deux jeunes agriculteurs qui prendront plus tard le relais de leurs pères à Lac-du-Cerf.

On me prie de vous annoncer que mardi soir à 7 h il y aura un programme de vues animées, données gratuitement par le cercle des jeunes agriculteurs. Vous y êtes tous invités. Ces vues porteront sur un sujet agricole. Les jeunes agriculteurs se feront un devoir d'y assister. Ils feraient bien de se rendre un peu avant l'heure pour mettre de l'ordre dans la salle et placer les bancs.

Une invitation du curé Marcel L'Allier à l'assemblée des jeunes agriculteurs en novembre 1950.

chevaux dont le nombre diminue. Le forgeron Lyen Boudrias se fait mécanicien et les cultivateurs deviennent producteurs agricoles. Les fermes s'adaptent aux nouvelles conditions de l'économie mais le travail et le soutien de toute la famille, épouse et enfants, demeurent indispensables à la réussite des exploitations agricoles qui continuent à porter le flambeau.

La ferme Léo et Hubert Léonard

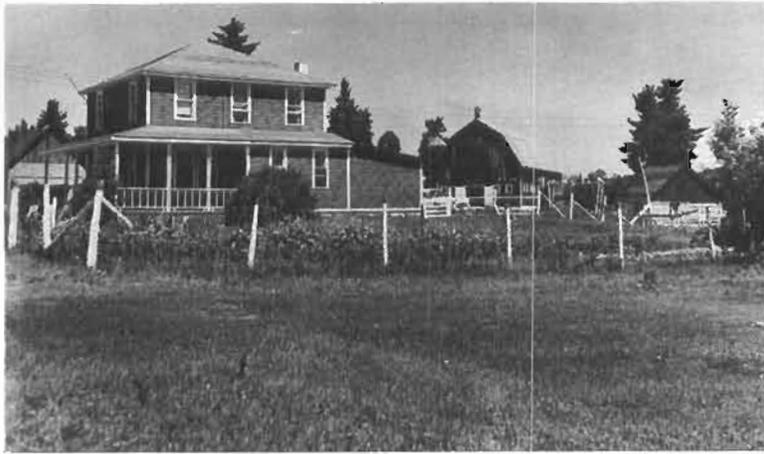
En 1944, après avoir vendu du bois pour la somme nécessaire à Donat Saint-Louis de Mont-Laurier, Léo et Albina Léonard achètent, pour 1 500 \$, le lot de Paul Gaudreault qui repart pour Laprairie. Après des années de travail et de malchance, Léo cède sa première terre plus au nord dans le canton à son fils aîné Gérald pour s'établir à l'ouest du lac Long sur cette nouvelle terre qui lui donnera beaucoup de satisfaction. Fortement appuyé de son épouse et de ses enfants, il y construit une bonne maison et une bonne grange alors que la crème ramassée par Albiny Regimbald pour la beurrerie de Mont-Laurier lui rapporte un revenu intéressant.

Albina Lachaine - Léonard

« En l'absence de son mari parti au chantier, elle doit tout faire seule : le travail de la ferme, la boulangère, la couture, le savon, l'entretien et l'éducation des enfants. Parfois, il lui fallait passer la nuit debout pour réchauffer la maison. Sage-femme à l'occasion, elle a mis au monde une quarantaine d'enfants. Elle assiste aussi le docteur Elie de Val-Barrette à plusieurs reprises. »

Georgette Léonard-Ditaire 1977

La famille Léonard présente toujours fièrement son bétail aux expositions agricoles annuelles qui se tiennent au village. À la suggestion de l'agronome Eugène Lortie et de l'inspecteur Edgar Forget, elle accepte de s'inscrire au concours gouvernemental du Mérite agricole en 1953, 1956 et 1959, une compétition québécoise échelonnée sur les trois années, à trois années d'intervalles. Dès lors tous les membres de la famille prennent charge d'une partie du cheptel, vaches, moutons, porcs, volailles. La famille fait le grand ménage des bâtiments, balaie, racle, brosse murs et planchers, lave à grande eau. Les abreuvoirs, auges, rateliers sont nettoyés, les stalles des chevaux solidifiées. Les perchoirs des poules sont nettoyés. Les abords de la maison sont fleuris et par une belle journée le lait de chaux, qui sert de désinfectant, est appliqué au blanchissoir sur tous les bâtiments, à l'intérieur comme à l'extérieur. Tout ce travail est indispensable car les juges portent leur attention autant sur la propreté et la tenue générale de la ferme que sur le soin des animaux. Les Léonard se classent au deuxième



La maison et les bâtiments de la ferme de Léo et Hubert Léonard à l'ouest du lac Long.



Léo et Albina Léonard avec leurs onze enfants.

rang a trois reprises, Léo et Albina se méritant ainsi prix en argent et beaux voyages au château Frontenac à Québec. Pour souligner tout ce travail et cette belle réussite, la ferme est le site d'une grande fête en novembre 1959 à l'occasion du concours des jeunes bovins de la Haute-Lièvre. Le couple Léonard et ses onze enfants, Lucille, Gérard, Géraldine, Georgette, Denis, Gaston, Marcel, Denise, Hubert, Lisette et Irénée font alors les choses en grand pour accueillir les nombreux invités parmi lesquels on compte le sous-ministre Lalande du ministère de l'Agriculture, des

Le mérite du Défricheur

«Trois ans plus tard, il fallait recommencer pour la médaille d'or. Ça débordait d'effort et de courage. Toute la famille s'est mise de la partie. On a agrandi toutes les parties et blanchi les bâtiments de la cave au grenier. On est parvenu à conserver neuf cent quatre-vingt-neuf points sur mille... Quelle chaleur ça nous a fait d'avoir réussi... On est arrivé deuxième avec voyage à Québec et un prix de 300 \$... un vrai voyage de nocés.»

Albina Lachaine-Léonard 1977

représentants des chaînes alimentaires Steinberg et Dominion, les agronomes Eugène Lortie et Gérard Beauchamp ainsi que les reporters de divers journaux et de la télévision de Radio-Canada. Au fil des années, les fermes Henri Filion, Julien Constantineau, Bernard Caron et Émile Saint-Louis se méritent aussi des honneurs semblables à ces concours gouvernementaux.

La ferme, où Léo a érigé trois chalets locatifs sur le bord du lac Long, est ensuite prise en charge par son fils Hubert et son épouse Henriette Soucy à compter de l'automne 1961. Particulièrement actif, le couple fait accompagner la modernisation de la ferme de cours de formation. Impliqués au sein de la Société d'agriculture, de la Coopérative de la vallée de la Lièvre, de l'U.P.A. et du syndicat des producteurs laitiers, Hubert et Henriette voient tout leur travail souligné par la remise de la médaille de bronze en 1983 et de la médaille d'or du Mérite agricole en 1988.

À compter de 1968, le couple s'associe à Irénée et Micheline Léonard dans l'exploitation d'une belle érablière qui comptera onze mille cinq cents entailles. Dès lors, annuellement, à la fin du mois de mars et pendant les quelques semaines suivantes, alors que les nuits de gel alternent avec les jours de dégel et que le soleil réchauffe l'écorce des arbres, la sève toute spéciale, riche des sucres de l'hiver, monte dans le tronc et s'écoule dans tout leur réseau de tubelure jusqu'à un tuyau majeur, atteignant le réservoir par gravitation. L'érablière Léonard est bien loin de l'époque où Eusèbe Gareau, Palma Dicaire ou Albéria Léonard couraient les érables dans la neige avec un joug et deux chaudières qu'ils versaient ensuite dans le tonneau-réservoir tiré par un cheval. En 1989, le groupe se porte acquéreur de l'érablière Deshamais dans la municipalité de Des Ruisseaux à l'entrée de Mont-Laurier sur la route arrivant de Lac-des-Îles. La cabane à sucre de cette érablière leur permettra de servir des repas typiques au grand public. Inscrite dans les catégories sirop et bonbons à l'érable, l'érablière Léonard se classe quatrième sur cinquante-sept participants au Festival de l'érable de Plessisville dans les Bois-Francs en mai 1991.

Avec les années, la ferme Léonard du lac Long passera des vaches laitières aux bovins de boucherie.

Les fermes Armandoza et Bernard Caron

Après avoir travaillé à la boutique à bois de son oncle Michel à Mont-Laurier pendant un an et à la Canada Flooring de Montréal pendant sept ans, Armandoza Caron de Val-Barrette vient s'établir à Lac-du-Cerf avec son épouse Alice Deschambault au printemps 1944. Il devient alors propriétaire de la terre de Ludger Charbonneau à l'entrée du village dans le rang neuf et il entend établir ses fils sur des terres avoisinantes.

La crème de la ferme est acheminée à Mont-Laurier alors que Bernard, le fils aîné, livre quelques pintes de lait à 20 ¢ l'unité dans le village avec une voiturette tirée par un chien. Pour ajouter au revenu familial, Armandoza travaille aussi sur le planeur du moulin Langevin et Forest. Il s'équipe également d'un planeur et opère un moulin à scie acheté à Val-des-Bois par la suite.

Après avoir fréquenté Henriette Ouimet à bicyclette ou avec le tracteur paternel, Bernard Caron l'épouse à l'automne 1949. Le couple s'établit sur la terre d'Adélar Barbe, voisine de celle de son père où naîtront leurs onze enfants, Claude, Michelle, Lorraine, Denis, Danielle, Yves, Sylvain, Jacques, Line, Benoit et Suzanne. Bernard y construit maison et grange mais la première année s'avère



Armandoza et Alice Caron avec leurs onze enfants.

Un métier exigeant

« Si l'U.P.A. n'avait pas travaillé pour les cultivateurs, il n'en resterait plus un seul dans la région de Mont-Laurier. Le cultivateur doit être intelligent. Il faut qu'il soit avocat, administrateur, vétérinaire, comptable et parfois notaire. C'est un métier très exigeant. »

Bernard Caron 1990

difficile, ne récoltant que trois voyages de foin pour nourrir ses cinq vaches. Afin de boucler le budget familial, il fait la récolte du blé d'inde chez les autres cultivateurs et occupe le poste de secrétaire de la municipalité et de la commission scolaire pendant une dizaine d'années, succédant à Henri Ouimet.

En 1956, incité par monseigneur Godin qu'il guide à la chasse sur le grand lac du Cerf, Bernard entreprend de se doter d'animaux pure race et il incitera son père à faire de même. Il commence avec cinq têtes et, vendant par la suite deux bêtes croisées pour en acheter une de race, il transforme tout son troupeau et s'inscrit au contrôle gouvernemental officiel à compter de 1957. Les fermes de son père et d'Henri Filion le suivront dans cette voie. Ce contrôle signifie l'accueil mensuel d'un inspecteur gouvernemental que l'agriculteur doit ensuite voyager jusqu'à la ferme contrôlée suivante qui se trouve à grande distance parfois. Ce contrôle scientifique permet de mieux connaître les qualités de production d'une vache et les avantages de la faire vêler ou pas.

En 1966, à la demande de l'agronome Jean Dufour, Bernard Caron quitte Lac-du-Cerf pour s'installer à la ferme de l'école d'Agriculture à Mont-Laurier. Il confie alors ses taures à Gilles Valiquette qui arrive de Mont-Laurier et amène ses vaches laitières à l'arrière de la polyvalente de Mont-Laurier. Trois ans plus tard, il vend son troupeau laitier et revient sur la terre de son père qui compte encore dix vaches à Lac-du-Cerf. Il y reprend la production laitière avec un nouveau troupeau acheté à Lachute. Durant toutes ces années, il se dévoue grandement pour la cause de l'agriculture, marchant à Ottawa et à Québec pour obtenir augmentation du prix du lait, creusage des fossés, égouttement, rabatement sur l'essence, remises de 70% des taxes municipales et scolaires, aidant les producteurs de bois à signer les premières conventions avec les compagnies forestières et les moulins à scie.

Fier de ses bêtes, il participe régulièrement aux expositions agricoles de Mont-Laurier, Maniwaki et Ferme-Neuve où il se mérite le grand prix du troupeau. En 1987, Bernard cède son entreprise agricole à son fils Denis.

La ferme Alexis et Yvon Léonard

En 1949, Yvon, dix-neuf ans, le plus jeune fils d'Alexis et Rose-Emma Léonard, prend la relève de son père sur la ferme qu'il exploite au Coin du village depuis 1943. Le travail en forêt, dans le bois franc ou la pruche, pour Gérard et Adrien Boismenu ajoute au revenu mais Yvon est avant tout un homme de la terre. Durant plusieurs années il est l'un des principaux des nombreux participants aux expositions agricoles de Lac-du-Cerf qui sont marquées d'une fête champêtre, d'un souper et d'une danse dans la boutique à bois d'Auguste Désormeaux.



Des scènes de l'exposition agricole annuelle de Lac-du-Cerf durant la décennie 1950.

S'étendant depuis le Coin du village jusqu'à l'arrière de l'église paroissiale de l'autre côté du mont Alexis, la ferme Léonard est certes l'une des belles du canton. Elle est équipée de toute la machinerie moderne, tracteurs, trayeuse automatique électrique, conduit dans l'étable, laveuse automatique après la traite. Guidé par l'agronome Eugène Lortie qui lui fait acheter des bouvillons au printemps qui sont engraisés pour être revendus en février suivant, Yvon fait l'expérience de l'élevage des bœufs de boucherie qu'il présente au Salon de l'agriculture à Montréal pendant dix jours durant quatre années. Bernard Dicaire, Conrad Maillé, Liette Léonard de Lac-du-Cerf participent aussi à ce salon avec soixante autres éleveurs du Québec. Après avoir engraisé jusqu'à vingt bouvillons, son expérience lui dicte plutôt de concentrer son entreprise sur les vaches laitières.

Yvon, célibataire habitant avec ses parents depuis sa naissance, prendra soin d'eux jusqu'à leur décès. Il vendra son exploitation agricole à Vianney Léonard le fils de son frère Léon en 1978.

La ferme Palma et Bernard Dicaire

Né au moment où son grand-père Léon se procure un appareil pour essoucher la terre qu'il vient d'acheter de Napoléon Blais à la décharge du petit lac du Cerf, Bernard Dicaire n'est pas bien vieux lorsqu'il quitte l'école Saint-



Les vaches laitières de la ferme Léonard broutant à deux pas de l'église paroissiale.



La ferme de Palma et Bernard Dicaire à la décharge du petit lac du Cerf.

Léon pour aider son père Palma sur la terre paternelle et au chantier l'hiver. À dix-huit ans, il perd son père dans un tragique accident de travail à Ferme-Neuve. Avec sa mère Simone Lemery et appuyé de son épouse Georgette Léonard et de ses enfants Gaétan, Sylvie, Diane, Jean-Pierre et Céline, il connaîtra les hauts et les bas de l'agriculture durant les quatre décennies suivantes.

Au départ, il achète un tracteur neuf et se procure peu à peu la machinerie moderne : presse à foin, moissonneuse-batteuse, trayeuse automatique. Bien équipé il peut même offrir ses services aux autres agriculteurs. Conseillé par les agronomes, il adapte sa ferme au marché. En plus de son excellent troupeau de vaches laitières dont plusieurs sont de race pure, il élève des moutons et des porcs qu'il tue et vend. Il fait aussi l'élevage de bouvillons de boucherie, passant annuellement une semaine au Salon de l'agriculture de Montréal où ses bêtes sont fort appréciées.

Avec l'achat de l'ancienne terre d'Honoré Faubert qui aboute le petit lac du Cerf à l'est en 1966, Bernard augmente maintenant sa culture de pommes de terre qu'il entrepose dans les grands bâtiments de la Coopérative agricole à Mont-Laurier, à deux pas du nouveau club de golf. À cette fin, l'achat d'une arracheuse automatique vient

Palma Dicaire et son fils

« Quand mon père vivait, il m'amenaient toujours avec lui. J'étais son chien de poche et j'aimais bien ça. À l'âge de douze ans, il m'envoyait à Mont-Laurier chercher du gaz dans une remorque. Il avait confiance en moi. Quand je l'ai perdu, il m'a toujours suivi où j'allais. Il était très bon et toujours gai. Il riait toujours. Nous n'avons jamais manqué de rien. J'ai conservé les biens de mes parents et grands parents comme ils les avaient vus il y a soixante ans. Je suis conservateur et j'aime les vieilles choses. Mon père était plus vaillant que moi, il aimait les belles autos. »

Bernard Dicaire 1989

L'aide de l'épouse et des enfants

« Les débuts ont été assez difficiles... ma mère Simone me vendit sa terre un bon prix et ainsi j'ai pu arriver. Avec l'aide de ma femme et des enfants, tout a été assez bien. J'avais acheté un tracteur neuf et j'avais toute la machinerie nécessaire. J'allais travailler pour les autres cultivateurs pour m'aider à payer mes machineries... Les agronomes étaient présents pour nous aider à améliorer notre ferme. »

Bernard Dicaire 1990

alléger le travail de toute la famille. Il fait aussi du sirop d'érable au printemps et le transport du bois par camion durant l'automne et l'hiver.

Bernard Dicaire s'implique à la commission scolaire et au conseil municipal mais il réserve cependant la majeure partie de ses heures d'engagement social à des organismes agricoles: cercle agricole, coopérative de la Vallée de la Lièvre, coopérative régionale de Papineau, Union des producteurs agricoles. Avec Yvon Gareau, Bernard Caron, Hubert Léonard et Conrad Lacasse il est de l'imposante manifestation de vingt-cinq mille agriculteurs du Québec venus présenter leur revendications au gouvernement Johnson à Québec en 1967.

La fête champêtre chez les Filion

« Une fête champêtre devant réunir tous les agriculteurs du comté a été organisée par Victor Racine, notre agronome régional, mardi le 24 juillet, sur la ferme modèle de monsieur Henri Filion. C'est un honneur pour notre paroisse de voir que l'un des siens a été cette année l'objet d'une attention particulière de la part des officiers du ministère de l'agriculture. C'est donc un devoir d'y assister. L'invitation s'adresse aux dames, aux hommes qui s'occupent de la terre, aux jeunes agriculteurs et aux jeunes éleveurs. Il y aura des démonstrations, des concours d'appréciation et des prix d'encouragement seront distribués. Le programme de la journée est affiché à la porte de l'église. »

Marcel L'Allier ptre 1951

Henri Filion observant sa belle ferme dans le nord du canton Dudley.

La ferme Henri et Conrad Filion

Au fil des années, la terre ouverte en 1922 dans le nord du canton Dudley par Henri et Alexina Filion est devenue une des plus belles fermes de la Haute-Lièvre. Tout autour des solides bâtiments la famille Filion cultive plus de cent acres de terre sur quatre lots de large. La culture de la patate, de la luzerne et la production des vingt vaches laitières y sont scientifiquement contrôlées. La belle ferme obtient la médaille de bronze en 1953 et la médaille d'argent du Mérite agricole en 1956 avec bourses en argent et voyages à Québec pour les propriétaires en guise de récompense.



En 1961, Henri et Alexina s'installent dans le village de Lac-du-Cerf où ils opéreront pendant quinze ans une entreprise de cinq chalets locatifs dans la baie Bonnet Rouge. Leur grande terre du nord-ouest du lac Tomkin passe aux mains de leur fils Conrad qui a obtenu de remarquables résultats scolaires à l'école d'Agriculture de Mont-Laurier. Appuyé de son épouse Huguette Forget, il entend relever le défi mais privé d'une partie du fourrage nécessaire au troupeau à la suite de la vente de la deuxième ferme de son père à Kiamika à son frère Jean-Paul, il doit réduire son nombre de vaches de vingt à treize. Afin de rencontrer les paiements de la ferme, il doit aussi travailler comme bûcheron en forêt durant les mois d'hiver.

Dans l'espoir d'un meilleur revenu, Conrad change l'orientation de la ferme en passant des vaches laitières aux animaux de boucherie mais après un accident de travail en forêt il perd l'énergie et la capacité nécessaires à la transformation et la modernisation de l'entreprise. Son rêve s'achève avec la vente de la ferme en 1972.

La ferme Conrad Maillé

Après quelques années à travailler au moulin à scie de René Meilleur et à couper de la pruche pour Gérard Boismenu et Henri Ouimet de l'autre côté du grand lac du Cerf, traversant soir et matin dans des conditions de vent parfois dangereuses, Conrad, le fils d'Elzéar et Dorina Maillé, achète la terre d'Eusèbe et Béatrice Gareau au nord-ouest du petit lac du Cerf en 1960. Cette terre, ouverte par Cyrille Poirier en 1915, n'a pas encore l'eau à l'étable et les animaux doivent aller boire au petit lac voisin de la grange-étable.

Six mois après l'achat de la terre, Conrad commence les premières améliorations : eau dans l'étable, nouvelle grange, nouvelle maison. Au fil des années tous les anciens bâtiments disparaissent pour faire place à des constructions neuves, le travail en forêt aidant à rencontrer les paiements.

Équipée de toute la machinerie nécessaire, la ferme montera jusqu'à vingt-cinq vaches mais sans aide ni relève, Conrad abandonne la partie après vingt-neuf ans de travail.

La ferme Bernard Émard

Les grandeurs et les misères de l'agriculture sont aussi le lot de Bernard Émard et de son épouse Hélène Maillé qui prennent en main l'exploitation de la terre d'Elphège et Yvonne Émard à compter de 1962. En plus de l'industrie laitière, le couple y entreprend l'élevage de porcelets avec cinquante truies, passant des nuits à surveiller la naissance des petits car les truies n'ont pas l'instinct maternel et il faut essuyer et mettre les porcelets au chaud pour ne pas en perdre.

L'élevage du porc est abandonné en 1967 et la ferme reconvertie à l'industrie laitière avec quarante vaches. La production atteint trois cent mille litres de lait industriel annuellement et certains hivers l'étable abrite jusqu'à quatre-vingts têtes de bétail. Aidé des enfants dès leur jeune âge, le couple travaille sans relâche car la traite quotidienne ne laisse pas beaucoup de répit. L'entreprise est la première à être équipée d'un nettoyeur d'étable automatique. Un conduit dans l'étable permet d'éviter le transport manuel de vingt-cinq à trente chaudières à lait à toutes les traites. La ferme est aussi équipée d'un silo vertical avec videur automatique. Toute cette transformation laisse interrogateurs les agriculteurs nostalgiques qui se rappellent ces journées de septembre où il fallait battre le grain couverts de sueur et de poussière, la manœuvre nécessitant alors jusqu'à six personnes dont deux enfants qui vidaient les casseaux à mesure qu'ils se remplissaient de grains. Le moulin à battre était alors mû par un «horse power», trottoir incliné de marches d'érable actionné par le pas d'un ou deux chevaux.

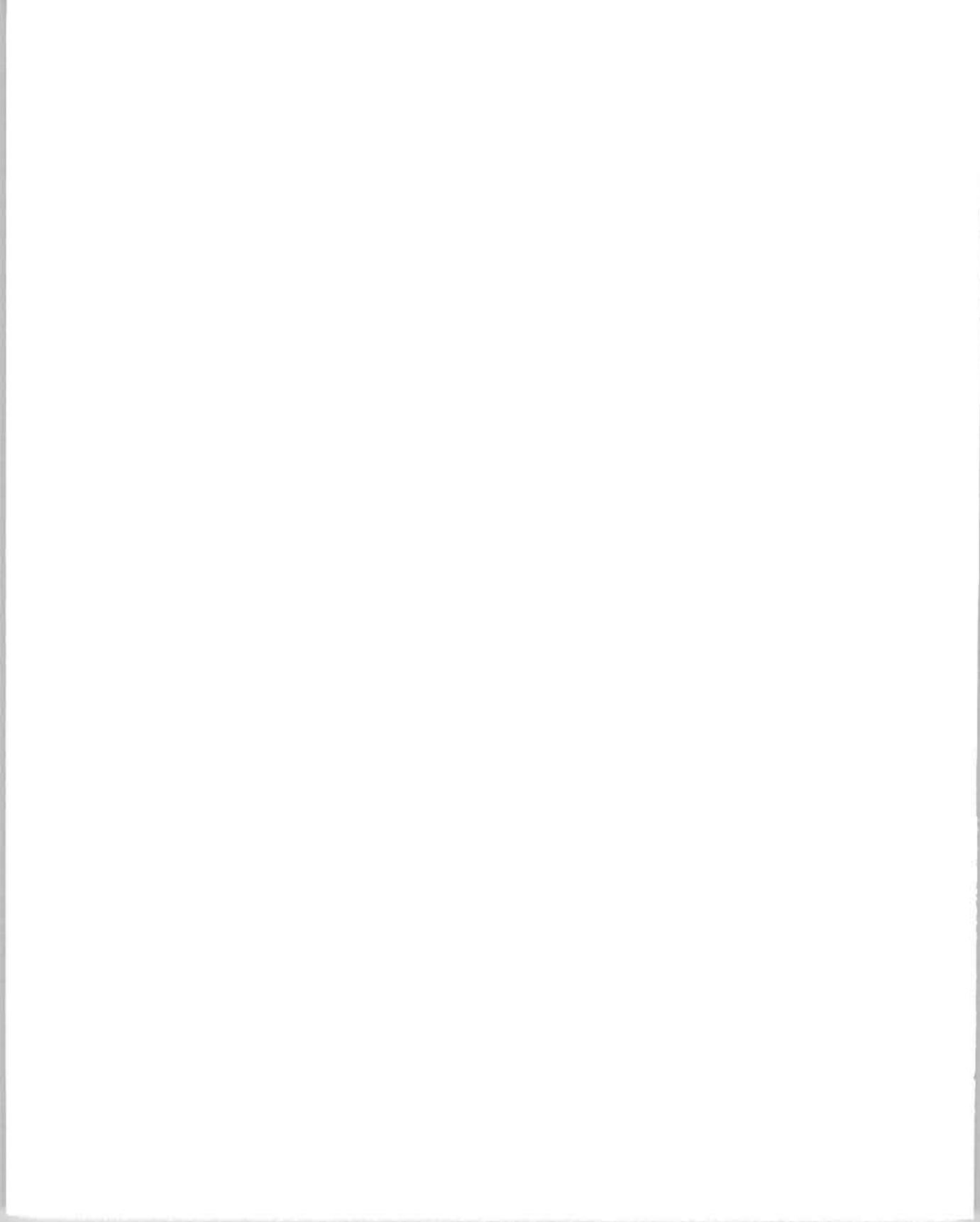
L'entreprise agricole des Émard sera décorée de l'ordre du Mérite agricole avec voyage à Québec pour ses propriétaires mais elle connaîtra cependant une fin bien triste. Après une difficile cause judiciaire occasionnée par l'imprudence routière d'un employé en juillet 1977, Bernard doit vendre son bétail et son quota laitier pour payer amendes et avocats. Le malheureux incendie de son étable en mars 1981 viendra mettre fin à son rêve d'industrie laitière.

La ferme Mathias Léonard

Après l'achat de la terre de leur beau-frère Alcide Gravel au milieu de la décennie 1960, Mathias et Albertine Léonard la transforment graduellement en une belle ferme modèle. Ils y font ériger une nouvelle maison et une grange-étable avec tout l'équipement nécessaire.

Au décès de Mathias en 1984, son fils Gilbert prend la relève sur la ferme du rang neuf. Le lait produit par le troupeau de vingt vaches laitières est d'excellente qualité et se mérite, en 1988, le premier prix pour le lait de transformation dans toute la Haute-Lièvre, depuis Notre-Dame-de-Pontmain jusqu'à Sainte-Anne-du-Lac.

Après soixante-quinze ans, la production tient bon à Lac-du-Cerf mais les difficultés et les inquiétudes sont encore nombreuses : le manque de relève, le coût élevé de l'achat d'une ferme pour les jeunes agriculteurs, la fluctuation des taux d'intérêt, l'augmentation des coûts d'exploitation avec la hausse vertigineuse du prix des herbicides, des insecticides et des engrais.





L'ÉCONOMIE FORESTIÈRE

LES BÛCHERONS ET LES DRAVEURS

L'INDUSTRIE DU SCIAGE

LES BOUTIQUES À BOIS

*Pour aller
au chantier
de Jos Blais*

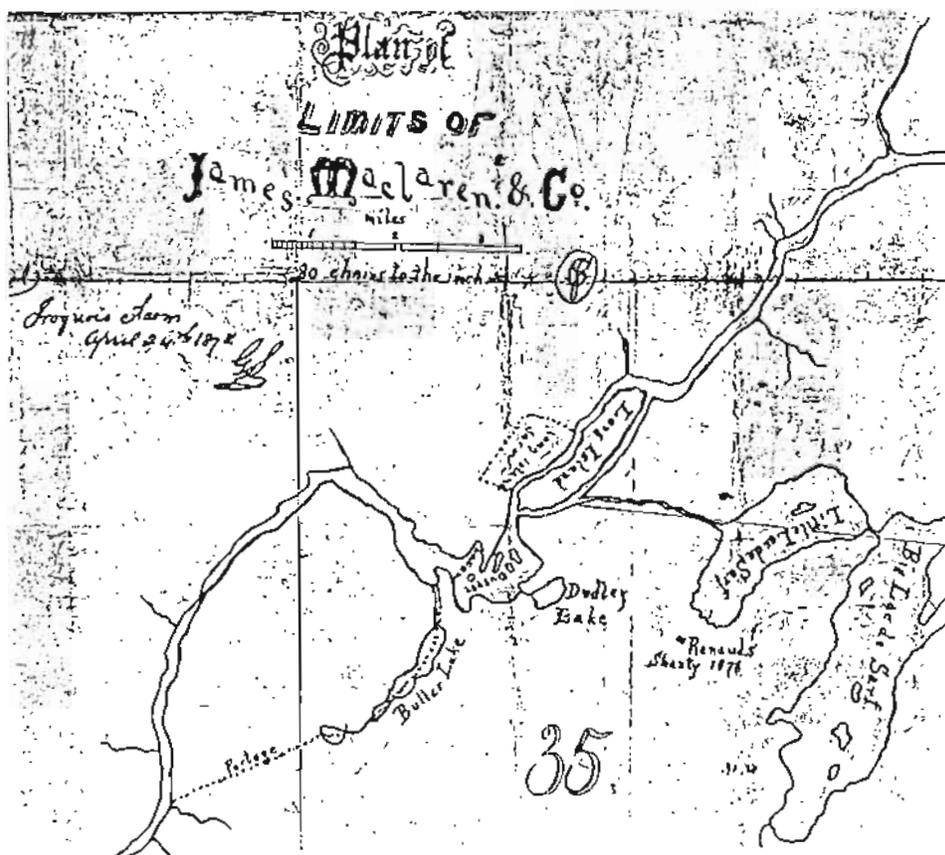
« Je m'en allais un jour au grand lac du Cerf visiter le chantier d'un « jobber » du nom de Jos Blais... je me trompai de route et j'arrivai sur le petit lac du Cerf. Je fis le tour du petit lac espérant trouver un chemin qui me conduirait au grand. Ayant trouvé un rétréci - je ne savais pas qu'il ne gelait jamais même par les plus gros froids - je m'embarquai dessus. À peine ai-je fait quelques pas dessus que j'entends craquer la glace. Je rebroussai chemin et retournai sur mes pas. »

Joseph Guérin 1904

LES BÛCHERONS ET LES DRAVEURS

ébutée avec les entrepreneurs forestiers Baxter Bowman et Lévis Bigelow de Buckingham à compter des années 1824 et 1826, la coupe forestière dans tout le bassin de la Lièvre devient l'exclusivité de la compagnie James Maclaren à partir de 1901.

À compter de 1876, les hûcherons du chantier Renaud sont à l'œuvre au sud de la baie Laplante du petit lac du Cerf. Par la suite, pins, épinettes et pruches du canton Dudley sont principalement coupés à l'est du lac Baptiste-Lefebvre et du grand lac du Cerf en direction du lac Santa Maria et du lac Croche. Les entrepreneurs forestiers coupant alors le bois pour la compagnie Maclaren y sont Bill Doggs qui construit la glissoire au dessus de la rivière souterraine à la décharge du petit lac du Cerf, Jean-Baptiste Lefebvre qui donne son nom au lac, Calixte Grenier et Joseph Blais qui a aménagé un chalard pour traverser la Lièvre à la hauteur du lac à Barbotte afin d'amener hommes et chevaux aux camps de son chantier. Durant la première moitié du XX^e siècle, Adélard Constantineau et Joseph Beaulieu de Notre-Dame-de-Pontmain, Palma Dicaire, Yvon Gareau et Albéria Léonard de Lac-du-Cerf prendront leur relève. Entre 1948 et 1962, employant une douzaine d'hommes, Gérard et Adrien Boismenu y coupent la pruche pour la compagnie Maclaren durant l'été et le bois franc pour Albert Bacman de Mont-Laurier durant l'hiver.



Une carte de la compagnie James Maclaren indique l'emplacement du chantier Renaud au sud du petit lac du Cerf en 1876.



La coupe forestière avec haches et godendart dans les forêts du canton Dudley.





La sortie du bois des forêts de la Haute-Lièvre.



Deux bûcherons et leurs chevaux traversant le grand lac du Cerf en chaland.

Au cours des premières décennies de colonisation de Lac-du-Cerf, pratiquement tous les hommes établis dans le canton, Arbic, Turpin, Faubert, Boismenu, Landry, Léonard, Émard, Constantineau, Charbonneau, Dicaire, Ouimet, Gareau, Gougeon travaillent à la hache et au godendart dans les chantiers de la Maclaren entre septembre et Pâques afin d'ajouter un revenu d'appoint à la terre qu'ils sont à défricher. Ils s'y amènent à pied avec leurs fils aînés parfois âgés d'à peine douze ans et une paire de bons chevaux pour certains. En 1923, ce travail de bûcheron rapporte 1 \$ par jour mais varie si l'homme œuvre avec son cheval. Dix ans plus tard, durant la crise économique, le salaire du bûcheron René Ouimet atteindra à peine 50 ¢ quotidiennement.

Ces hommes bûchent et scient à l'est du canton Dudley en suivant le ruisseau Flood mais ailleurs également en Haute-Lièvre, à la Babiche, à la rivière du Sourd, au ruisseau du Diable, à la montagne du Diable, au lac Nadeau, au nord de la ferme Tapini, sur le grand lac Baskatong et même au Témiscamingue où quelques uns iront gagner la somme nécessaire pour prendre épouse sans redescendre à Lac-du-Cerf pour le temps des fêtes. Certains de ces jeunes bûcherons de treize ou quatorze ans deviendront à leur tour des entrepreneurs forestiers quelques années plus tard.

À l'arrivée sur le site de la coupe, la première tâche est souvent la construction du camp où les bûcherons passent l'hiver. Le bâtiment rustique est habituellement érigé sur un petit plateau afin d'éviter les inconvénients des eaux du dégel au printemps. Le site choisi est idéalement au centre de la coupe à faire afin que les hommes n'aient pas plus de trois milles à faire dans tous les sens pour effectuer leur travail. Avec les années, les camps passent des modestes cambuses avec grand foyer de cendre au centre et toit en auges de cèdre à des constructions améliorées où la cuisine et les dortoirs sont séparés. Les premiers chantiers de Lac-du-Cerf sont faits de bois rond. Des arbres ébranchés sont posés par terre de manière à former un carré et une incision est faite aux extrémités de chaque tronc afin d'emboîter les arbres placés dans le sens contraire. La construction s'élève ainsi par des couches d'arbres superposés. Les interstices entre les arbres sont calfeutrés avec de la mousse ou de

Le travail en forêt

« J'ai travaillé sur la ferme jusqu'à quinze ans. Je suis alors allé travailler dans la montagne du Diable pour un contracteur. Je bûchais au godendart et l'argent que je faisais, je le ramenaï à mes parents jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. J'ai travaillé cinq ans pour Damose Michaudville à Val Viger. Je bûchais, je pilais. »

Denis Léonard 1990

l'écorce de cèdre. Le toit, légèrement en pente, est formé de planches fendues recouvertes avec du papier goudronné maintenu en place par des lattes. Le camp où dorment plus de trente hommes sur des couchettes superposées est chauffé avec un baril métallique monté sur quatre petites pattes de fer qui donne l'impression d'une grosse truie au centre de la place. Les bûcherons y étalent tout près chaussons et mitaines afin de les faire sécher et réchauffer pour le lendemain. Quelques sièges, une meule et des pierres à aiguiser, des lampes à l'huile, un miroir et le nécessaire de toilette de chacun complètent l'ameublement.

Au bout des longues tables et des bancs du camp servant de cuisine trône un gros poêle où, aidé d'un jeune garçon, le cuisinier ou la cuisinière prépare les repas: pain, fèves, grillades de lard, soupe aux pois, mélasse et thé très fort. L'écurie pour les chevaux et des abris pour protéger le foin et la nourriture sont les autres bâtiments. Dans ces camps et au travail, les contremaîtres Joseph Morin, Willy Kelly, Rodolphe Saint-Louis et les autres sont les dépositaires absolus de l'autorité et n'ont de compte à rendre qu'à la compagnie Maclaren ou à l'entrepreneur forestier qui les emploie.

Après avoir déjeuné tôt le matin, avoir attelé leurs chevaux et installé le bois de travers d'où part la chaîne à piler, les hommes travaillent à la hache et au godendart en équipe de deux avant l'apparition des scies à chaîne; ce dur travail explique le nombre restreint d'arbres abattus en une journée et la hauteur de la coupe sur les plus vieilles souches encore visibles dans le canton.

Après l'abattage et l'ébranchage, le bois coupé en longueur de douze et seize pieds (4 et 5 mètres) est ensuite monté sur un traîneau à l'aide d'un bois de travers coché et d'un pic muni d'un crochet. Les charretiers amènent ensuite ces billots dans des chemins difficiles qu'ils doivent entretenir tout l'hiver en les glaçant et en y travaillant la neige avec la pelle et les pieds. Le bois est amené jusqu'aux ruisseaux Flood et Croche et descend par les dangereuses portes de l'Enfer jusqu'à la baie Lefebvre du grand lac du Cerf. Ce travail est exigeant et nécessite des hommes forts et travailleurs d'autant que les contremaîtres y sont parfois d'une dureté extrême.



Les charretiers à l'oeuvre dans les chantiers de Lac-du-Cerf.

Depuis la baie Lefebvre, une partie du bois coupé prendra plus tard le chemin glacé entretenu par Léo Léonard en passant par les lacs Baptiste-Lefebvre et Tomkin pour atteindre le grand chemin jusqu'au moulin à scie d'Oscar Flamand à Saint-Gérard de Kiamika. La majeure partie du bois quitte cependant le canton par les eaux. Après la fonte de la glace au printemps, le bois accumulé dans la baie Lefebvre est dravé jusqu'à la rivière souterraine à l'ouest en empruntant la passe qui relie les deux lacs du Cerf. Ce travail se fait la nuit, à la lueur des fanaux, pour éviter les forts vents du grand lac. L'opération s'effectue à l'aide d'un cabestan, un grand radeau surmonté d'une grosse souche encochée solidement fixée au centre. Alors qu'un premier groupe de draveurs relie une bonne quantité de billots au cabestan à l'aide d'un boom, un autre groupe va jeter une ancre reliée au radeau à un mille (1,6 kilomètres) au large. La charge de billots et le cabestan franchissent ensuite cette distance en une heure et demi grâce à la force d'un bœuf ou d'un cheval tirant sur le câble de l'ancre. L'animal monté sur le cabestan tourne lentement autour du treuil et rapproche ainsi la charge de billots de la pesée, un homme voyant à ce que le câble s'enroule bien autour de l'arbre central. Cette traversée des deux lacs du Cerf, de mille en mille jusqu'à la dam à la décharge du petit lac du Cerf, dure toute la nuit. En ramant durant tout le jour, l'équipe des

La drave sur les lacs du Cerf

« Nous traversons le boom sur le grand lac du Cerf. Une chaloupe de drave avec quatre rameurs allait jeter l'ancre au large. Quand l'ancre était accrochée, le cheval roulait le câble de bois autour du « taureau » pendant qu'un homme surveillait pour ne pas qu'il se mêle. Le travail se faisait la nuit et c'était plus facile quand il y avait bon vent. »

Yvon Gareau 1989

« Au printemps, la compagnie Maclaren arrivait avec son bois pour le descendre dans la « slide » à la décharge du lac du Cerf. Ils amenaient le bois à la « slide » de quatre pieds de large et cinq cents pieds de long. Il y avait des hommes en haut avec leur gaffe pour envoyer le bois dans la « slide ».

Émile Saint-Louis 1989

La drave en 1930

« J'ai commencé à draver à quatorze ans. Les journées étaient dures : quinze, seize heures par jour, quatre repas, de la brunante le matin à la brunante le soir. La nourriture était solide : de la soupe aux pois, des beans, des grillades. Nous mangions dehors, sur nos genoux, penchés pour ne pas qu'il mouille dans notre plat. Nous dormions dans une tente de toile, souvent détrempés dans des couvertes toutes trempées. »

Yvon Gureau 1989

L'essor des moulins à scie

« Le prolongement de la voie ferrée jusqu'à la Lièvre va permettre un développement remarquable de l'industrie du sciage. Les permis de coupe émis dépassent bientôt les cent millions de pieds annuellement et l'on compte plus d'une centaine de moulins à scie, de diverses importances, permanents ou portatifs, dans un rayon de quarante milles autour du terminus ferroviaire à Mont-Laurier. »

Luc Coursol 1985

draveurs d'Adrien Demers ramène ensuite cabestan et chevaux jusqu'à leur point de départ pour préparer la traversée de la nuit suivante. Ce long travail dure pendant un mois à tous les printemps.

À la décharge du petit lac du Cerf, l'obstacle de la rivière souterraine est franchi grâce à une glissoire à bois de 400 pieds (135 mètres) de longueur qui descend en tournant jusqu'à la petite rivière du Cerf en contre bas. La porte de la glissoire ouverte, le bois et l'eau s'engagent dans cette auge de 6 pieds (2 mètres) de large. Des côtés hauts de cinq pieds (1,5 mètre) empêchent les billots de sauter en bas. Tout le bois descend assez rapidement sous l'œil vigilant d'un draveur qui surveille les embâcles possibles, commandant l'arrêt des opérations à l'aide d'un drapeau lorsqu'un problème se pose au tournant de la glissoire. Rendu en bas, le bois passera devant le moulin à scie de Napoléon Blais érigé du côté nord de la rive en 1924. Par la petite rivière du Cerf, il atteint ensuite la rivière du Lièvre à la hauteur de l'île Longue où Émile Saint-Louis est chargé de mettre en place le boom qui l'empêche de s'échouer dans les parties les plus basses le long des rives.

Les billots sont ainsi acheminés en flottant et en descendant dans les autres glissoires aménagées en aval jusqu'aux moulins de la compagnie Maclaren, à Buckingham pour le papier et à Masson pour le bois de sciage. Entre l'île Longue et le sud de la Lièvre, les draveurs mangent et dorment en plein air sous de grandes bâches.

L'INDUSTRIE DU SCIAGE

Le moulin à scie de Napoléon Blais

La première scierie entrée en opération à Lac-du-Cerf est celle de Napoléon Blais sur la petite rivière du Cerf, à la décharge du petit lac du Cerf, en 1924. Elle demeurera en marche jusqu'à la montée des eaux de la petite rivière en 1930.

Après avoir vendu sa manufacture de portes et de châssis de Mont-Laurier à l'industriel Samuel « Bidou » Ouellette qui désire diversifier son entreprise de sciage, Napoléon Blais

vient s'établir au pied de la glissoire à la sortie de la rivière souterraine en 1922. D'Arthur Saint-Louis du lac Écho, il achète les lots qui longent la petite rivière du Cerf au nord, depuis le petit lac du Cerf jusqu'à la rivière du Lièvre. Afin de l'aider dans son entreprise de sciage et dans le défrichage de ses lots, il engage Eusèbe Saint-Louis, l'un de ses employés préposé au charroyage de la croûte et du bran de scie alors qu'il opérait une autre scierie en face de l'île Major sur la rive est du lac des Îles. Eusèbe, qui a dû vendre la coupe de bois de son lot de Lac-des-Îles à Samuel Ouellette afin de payer un moteur qu'il avait acheté pour opérer une scierie en société avec Pierre Bonicalzi, s'amène à Lac-du-Cerf. Il arrive avec ses deux fils Lucien-Émile douze ans et Herméus-Donat dix ans, au début de juillet 1922, dans l'«express» d'Alcide Lauzon, un oncle de la famille venu travailler avec eux. Arrivés au départ pour défricher le lot de colonisation de Napoléon Blais, ti-Mil, ti-Mus et leur père Eusèbe se logent d'abord dans un petit chantier érigé par leur oncle Arthur Saint-Louis avant de s'installer ensuite au pied de la glissoire dans le camp du gardien Rondeau qui surveille dam et glissoire pour la compagnie Maclaren à chaque printemps. Il s'agit d'un bien modeste chantier qui n'a que trois côtés, le quatrième étant formé par le galet à l'arrière. Eusèbe y fait la cuisine et

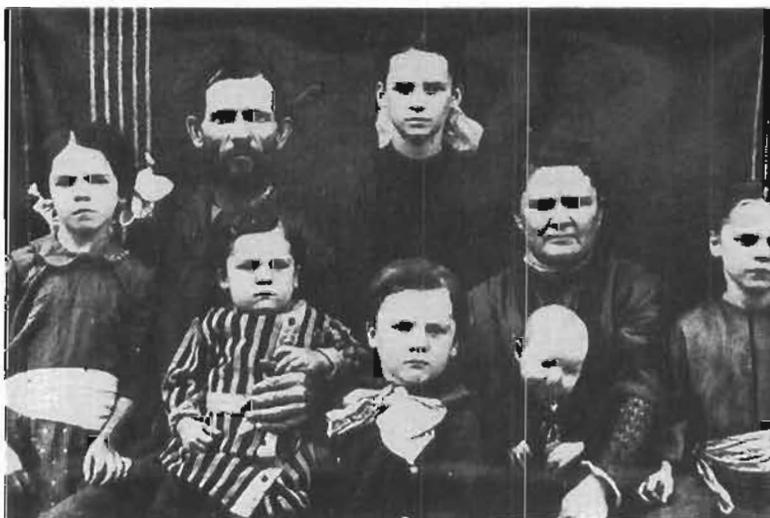


Napoléon Blais, le propriétaire du moulin à scie sur la rive nord de la petite rivière du Cerf à la sortie de la rivière souterraine.

Pauvres mais heureux

« Il y avait un camp à trois pans de sept ou huit pieds carrés. Le quatrième côté, c'était le galet. Nous étions fiers et heureux comme des rois, nous entendions passer l'eau la nuit. Nous faisons une vie heureuse malgré notre pauvreté. Nous mangions bien. Monsieur Napoléon Blais nous amenait des provisions. À tous les samedis il montait à Mont-Laurier en voiture. »

Émile Saint-Louis 1989



La famille d'Eusèbe Saint-Louis arrivée à Lac-du-Cerf en 1922.

apprend à ses fils à faire la sauce sans trop de «mottons». Aidés de quelques colons, Faubert, Prézeau, Raymond, Beaulieu, établis dans les environs, les Saint-Louis défrichent environ dix-huit acres de terre durant ce premier été, se permettant même d'allumer des feux d'abattis malgré les interdits de la compagnie Maclaren. A l'automne, logés chez leur tante Edmire Beaulieu, les deux garçons retournent sur les bancs de l'école à Notre-Dame-de-Pontmain avant de revenir aider leur père l'été suivant.

Après avoir fait ériger une dam pour garder l'eau à un niveau constant au grand déplaisir de la compagnie Maclaren qui descend le bois sur la petite rivière, Napoléon Blais entreprend la construction de son moulin à scie en 1924 avec les Saint-Louis et d'autres ouvriers venus de Notre-Dame-de-Pontmain. Par une entrée de 20 pieds (6 mètres) de long et de 8 pieds (2,5 mètres) de haut qui descend de 3 pieds (1 mètre), l'eau sous pression y fait tourner deux turbines de trente-cinq et quarante-cinq forces qui actionnent la scierie. Le moulin à deux étages comprend aussi une machine à lattes et une machine à bardeaux.



Un dessin d'Yvon Tremblay d'après un croquis d'Eugène Émard représentant le moulin à scie de Napoléon Blais sur la petite rivière du Cerf.

L'année suivante, Napoléon Blais entreprend la construction de la maison à deux étages sur les hauteurs rocheuses au nord de la petite rivière. Lucien et Joseph Bisailon, Palma Bondu et David Robert y travaillent comme menuisiers et ouvriers alors que Joseph Boismenu et le jeune Donat Saint-Louis sont chargés de la pose des bardeaux de cèdre sur le toit. Après avoir vendu sa belle maison de la rue Mercier au docteur Louis-Marie Grignon, il s'y installe avec son épouse Exilia Allen et ses quatre enfants Claire, Philippe, Marie-Anna et Vianney.

De leur côté Eusèbe Saint-Louis et ses fils quittent aussi le modeste chantier à trois pans où le dégel du printemps les laisse littéralement à la floue, pour s'ériger une petite maison de l'autre côté de la petite rivière du Cerf sur des lots de colonisation qu'ils entreprennent de défricher. Ils y vivront des heures d'angoisse alors que la petite Annette, l'une des quatre filles de la famille, se perd en forêt pendant deux jours en mai. Après des heures de recherche en direction de la baie Laplante et l'aide d'une cinquantaine de draveurs dirigés par Basile Trudel œuvrant tout près, elle ressort du bois après deux nuits, complètement noircie par la cendre des brûlis, sur la terre d'Eusèbe Gareau à l'est du lac Écho, le bruit des bateaux de drave l'ayant guidée jusqu'à la Lièvre.

En opération pendant six ans, le moulin à scie emploie une dizaine d'hommes, Saint-Louis, Bondu, Grenier, Beaulieu, Lefebvre, Désormeaux, Émard, Maillé, Martel qui viennent du canton et de Notre-Dame-de-Pontmain pour travailler à raison de 1 ou 2 \$ par jour selon l'expérience. Les colons de Lac-du-Cerf y font scier bouleaux, sapins, épinettes, pins et trembles. Les lourdes charges de bois franc utilisées pour la fabrication de planchers sont ensuite descendues avec des chevaux à Mont-Laurier alors que les voyages de bois mou sont acheminés à la gare de Val-Barrette pour être expédiés vers Montréal. Avec l'addition d'une boutique à bois dans le haut du moulin, Donat Saint-Louis, rapide, habile et apprécié de Napoléon Blais, cesse d'encaisser le bardeau pour y travailler sur les diverses machines, pour corroyer, planer, scier et mortaiser le bois avec Henri Bisailon. Ils y fabriquent portes et châssis en grande quantité, un meuble pour le restaurant James



La construction de la grange-étable de Napoléon Blais en 1925.

Donat et Émile Saint-Louis

« Donat, c'était un bon homme. C'est lui qui taillait les châssis avec monsieur Bisailon. Monsieur Blais ne le gardait pas pour faire des gros travaux, pour scier de la croûte comme nous autres... c'était son préféré. Je l'ai vu souvent à quatre pattes en train de caïsser le bardeau... Vers trois heures de l'après-midi, je voyais passer Émile Saint-Louis avec une belle « team » de chevaux gris, chargé de châssis, de portes et de bois embouveté. Il s'en allait à Mont-Laurier et descendait la nuit en passant par la ferme Rouge. »

Eugène Émard 1989

Marano à Mont-Laurier et même un gros bateau de 24 pieds (7 mètres) pour faire la drave sur le grand lac du Cerf. L'imposante embarcation sert aussi aux familles établies près du moulin pour se rendre à la messe dominicale à Notre-Dame-de-Pontmain, sautant par dessus le boom en arrivant à la rivière du Lièvre.

Durant plus de deux ans, les employés du moulin, habitués à la sauce brune et au lard salé, seront aux anges avec la bonne cuisine de Marie-Louise Lefebvre alors que ses «grands-pères», ses pâtés aux framboises et ses «cipâtes» faits de trois rangs de pâte au beurre entre-coupés de trois rangs de patates, oignons et viande, sont des régals.

Le moulin à scie est aussi le théâtre d'un tragique accident en juillet 1929 alors qu'Eusèbe Saint-Louis, œuvrant à charroyer croute et bran de scie avec cheval et tombereau, est brutalement happé par une forte courroie sous le moulin et violemment projeté dans un trou de turbine. Alerté, son fils Donat, qui travaille alors en haut dans la scierie, s'empresse d'arrêter le moulin pour le voir aussitôt ressortir en lambeaux, un bras arraché mais toujours conscient. Accourue sur les lieux, Marie-Anne Landry réussit à faire cesser l'hémorragie avec cataplasme de feuilles de tabac. Amené en «express» à la ferme Beaulieu de l'autre côté de la Lièvre, le malheureux est ensuite transporté à l'hôpital de Buckingham où, avec le foie déchiré par les côtes brisées, il décède durant la nuit.

Avec l'érection du barrage des cèdres à Notre-Dame-du-Laus afin de régulariser les eaux de la Lièvre en 1930, la crue de la petite rivière du Cerf oblige Napoléon Blais à mettre fin aux opérations de son moulin. L'année suivante marque aussi la fin de l'utilisation de la glissoire à bois au-dessus de la rivière souterraine; le bois coupé à l'est du grand lac du Cerf sera désormais sorti par camions.

Les Blais repartent pour Mont-Laurier avec tristesse car la Providence a voulu qu'ils perdent leurs jeunes enfants à Lac-du-Cerf. Leur terre est rachetée par Léon et Rose de Lima Dicaire du lac à Foin qui laissent la leur en partie inondée à leur fils Joseph pour venir s'établir à Lac-du-Cerf avec leurs autres enfants.

Le moulin à scie disparu, Émile et Donat Saint-Louis épouseront bientôt, en février 1936 et en mai 1937, les

deux sœurs Georgiana et Béatrice, les filles de Joseph et Georgiana Boismenu établis au petit lac du Cerf depuis 1918. Émile et Georgiana s'établissent sur l'île Longue dans la paroisse de Notre-Dame-de-Pontmain où ils élèveront une famille de seize enfants. De leur côté Donat et Béatrice s'installeront plutôt à Mont-Laurier pour élever leur fille et leurs treize garçons. En charge des hommes et des machines dans la nouvelle entreprise de Napoléon Blais sur le ruisseau Villemaire à Mont-Laurier, Donat en deviendra propriétaire en 1939, perpétuant ainsi pendant des années, à Rapide-de-l'Original et sur la rue Achim par la suite, l'industrie du bois de sciage initiée à Lac-des-Iles par son père Eusèbe au début du siècle.

Le moulin à scie d'Alexandre Léonard

En raison de la disparition du moulin de Napoléon Blais en 1930, le sciage du bois à Lac-du-Cerf devient dès lors l'affaire quasi exclusive de la scierie transportable de Johnny Nadeau du Wabasse qui opère depuis plusieurs années en s'installant temporairement ici et là dans le canton. Opérant au nord de la baie Bonnet Rouge en 1939, le moulin portatif transforme non seulement le bois amené avec des chevaux par les colons mais aussi celui d'Herménégilde Valiquette coupé au ruisseau Flood et dravé par le grand lac du Cerf jusque dans la baie. Aidé de Léon Léonard et de son beau-frère Georges Racine, Johnny Nadeau y scie jusqu'à 4 000 pieds (1 320 mètres) par jour.

En 1940, Alexandre Léonard occupe le même endroit et y installe de façon stationnaire le moulin à scie transportable que son père Alexis opère sur sa terre dans le nord du canton depuis son achat à Val-Limoges quinze ans plus tôt. Cette scierie transforme le bois des cultivateurs à cet endroit pendant quatorze ans alors qu'en 1954, après un sérieux accident de travail à Val-des-Bois, Alexandre déménage moulin à scie et maison sur la route 311, plus au nord que la scierie d'Armandoza Caron et celle de René Meilleur de Val-Barrette érigée près du lac Long dix ans plus tôt. Le déplacement de son moulin sur le lot de son beau-père Julien Constantineau permet à Alexandre de céder son terrain au pied du mont Alexis pour une nouvelle orientation du chemin conduisant à l'église dans la baie plus à l'est.

Un petit moulin à scie actionné par les pas des chevaux montés sur un «horse-power».



Le moulin à scie de René Melleur à l'ouest du lac Long.



« Les Industries de Lac-du-Cerf »

Arrivé pour construire la maison de Rosario et Berthe Wester en 1939, Armand Paquette entreprend la construction d'une scierie au fond de la baie Bonnet Rouge sur un terrain acheté de Joseph Boismenu l'année suivante. Pendant quatre ans, il y scie le bois des cultivateurs du matin au soir avant de s'associer à Auguste Désormeaux et Origène Martel pour lancer «Les Industries de Lac-du-Cerf» en 1944.

De son côté, après l'incendie de la boutique à bois que son père et lui opèrent à la décharge du lac des Écorces depuis trois ans, Origène Martel vient s'établir à Lac-du-Cerf avec son épouse Laurette Ouimet et ses onze enfants au printemps de 1944. Après quelques semaines passées dans le chalet des Pins Rouges au fond de la baie Bonnet Rouge,

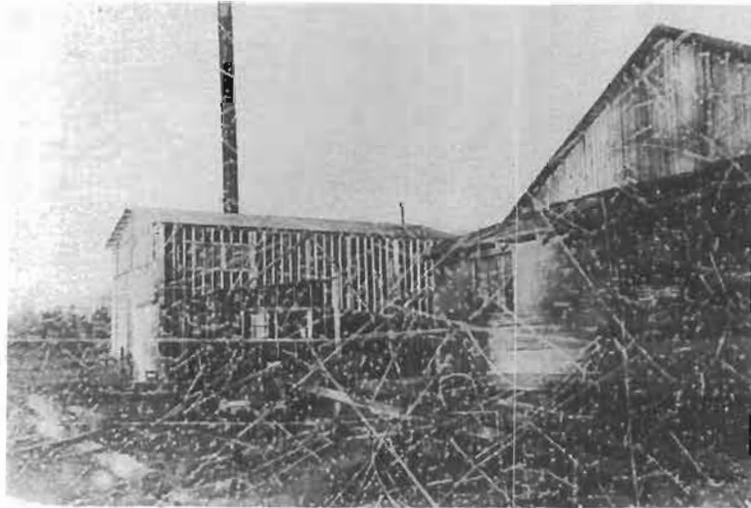
la famille Martel aménage dans une grande maison de 64 X 34 pieds (19 X 10 mètres) érigée sur la rue principale du village. Une corvée leur permet de terminer la construction pour les fêtes de Noël.

Dans l'entreprise «Les Industries de Lac-du-Cerf», Armand Paquette amène sa scierie, Auguste Désormeaux sa boutique de portes et chassis et le gérant Origène Martel son expérience dans l'industrie du bois. Après avoir suivi un cours pour apprendre le séchage du bois, il a travaillé dans la fabrique de formes de souliers de son père à Iberville et dans la boutique à bois achetée de Zotique Reno à la sortie du lac des Écorces. Afin d'assurer de meilleures assises à l'entreprise, les trois associés entreprennent d'augmenter le pouvoir du moulin à scie en y ajoutant une chambre à vapeur. Palma Dicaire est chargé d'ériger le mur de briques autour de la chambre de chauffage et Pierre Martel lui vient en aide en nettoyant les vieilles briques de leur mortier après les avoir fait tremper dans une solution acide. Le village n'étant pas encore doté de l'électricité, cette chambre à vapeur chauffée avec la croute et le bran de scie est essentielle. La vapeur sous pression sert à faire tourner le moulin actionnant l'arbre de couche encerclé de larges courroies qui font tourner les diverses machines.

« Les industries de Lac-du-Cerf »

« C'étoit un petit moulin appartenant à Armand Paquette qu'ils ont grossi avec ce système à vapeur qui faisait fonctionner un gros engin... Il n'y avait pas d'électricité encore à Lac-du-Cerf. Le pouvoir de la vapeur faisait fonctionner le moulin. Il y avait un arbre de couche principal avec diverses courroies. »

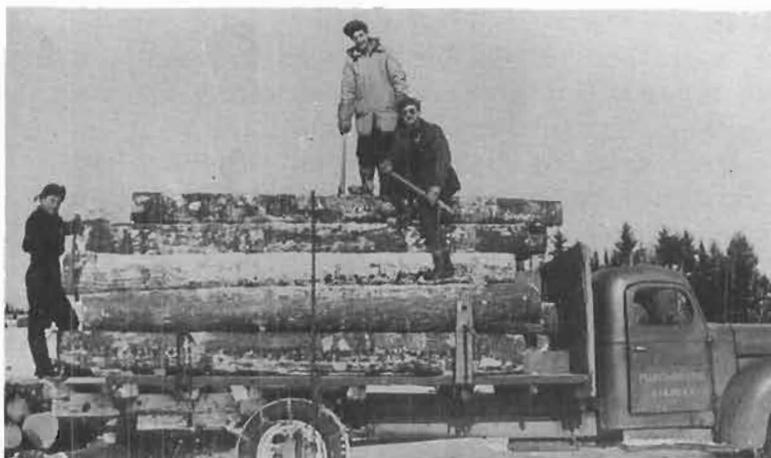
Pierre Martel 1990



Les installations des «Industries de Lac-du-Cerf».



Le transport du bois aux
Industries de Lac-du-Cerf.



Après l'incendie de la scierie Langevin et Forest à Val-Barrette, les associés arrivent à convaincre le groupe de reconstruire leur nouvelle scierie-manufacture à Lac-du-Cerf en association avec «Les Industries de Lac-du-Cerf». Cet investissement de 100 000 \$ permettra à l'entreprise d'opérer six jours par semaine, vingt-quatre heures par jour, employant plus de vingt hommes.

Après quelques mois seulement cependant, la mésentente s'installe entre les actionnaires. Origène Martel quitte le groupe pour opérer un petit moulin à scie tout près sur un terrain acheté de Joseph Boismenu. Il y achète le petit pin des cultivateurs pour fabriquer bois tourné, clous de bois et moulures de maisons. En difficulté avec la compagnie Maclaren pour sa coupe de bois au ruisseau Flood, l'entreprise Langevin et Forest est mise en faillite quelques mois plus tard, Armand Paquette et Auguste Désormeaux y perdant investissements monétaires, équipements et machineries. Les bâtiments de l'entreprise sont défaits en 1955.

PATRICE BONDU

Entrepreneur forestier

Lac-du-Cerf

TÉL 914-J-3

La scierie et les « Maisons de pièces » Bondu

Après quelques années d'opération avec Raoul Gougeon comme scieur, Origène Martel vend son moulin à scie à Patrice Bondu qui entreprend de l'opérer avec ses fils en 1955.

En 1974, Mario et Réjean Bondu achètent la scierie de leur père en s'entendant pour donner de l'expansion à

l'entreprise. Deux ans plus tard ils entreprennent de fabriquer des maisons de pièces en pin avec queue d'aronde ; ces jolies maisons allient la beauté et la chaleur du bois au cachet qui rappelle les habitations de la période de colonisation des cantons du Nord. Les premières maisons sont d'abord livrées dans la région de Trois-Rivières. Le marché européen de la Suisse et de l'Allemagne s'ouvre ensuite. Les frères Bondu ajoutent de nouvelles machineries à l'entreprise, donnant ainsi du travail à quarante employés qui œuvrent à deux chiffres durant l'été. Donat Saint-Louis, qui avait œuvré dans la boutique à bois de Napoléon Blais sur la petite rivière du Cerf cinquante ans plus tôt y revient pour travailler sur le planeur en remplacement d'Armandoza Caron, un autre habile menuisier, qui prend sa retraite.

Après quatre années d'association avec son frère, Réjean se retrouve seul propriétaire. Appuyé de son épouse Louisette Maillé, il fait encore progresser l'entreprise. Après construction de bureaux et ouverture d'une quincaillerie, le moulin à scie est complètement reconstruit et la manufacture de portes et de châssis français exporte régulièrement en Suisse. En 1980, un grand séchoir à bois est ajouté à l'entreprise pour améliorer la qualité du bois des fenêtres, des planchers et de la finition intérieure qui sont maintenant vendues à travers le monde, en Europe, aux Antilles, en Argentine et même à Tahiti dans l'océan pacifique où Réjean Bondu et Gérald Léonard iront ériger une belle maison de Lac-du-Cerf pour un important homme d'affaires chinois.

En 1985, la scierie cesse ses activités. Les billots de pin sont maintenant sciés au moulin Hormidas Bondu à Notre-Dame-de-Pontmain mais toute la finition des maisons demeure à la manufacture de Lac-du-Cerf. Sous la supervision du gérant Gaston Saint-Louis, l'entreprise emploie régulièrement une trentaine d'employés et participe aux divers salons de l'Habitation des grands centres afin de mieux publiciser les maisons de pièces et les maisons à panneaux fabriquées à Lac-du-Cerf. Entrepreneur audacieux, Réjean Bondu verra son apport économique à la Haute-Lièvre reconnu avec l'attribution du titre d'homme du mois par le C.I.D.E.L., le comité intermunicipal de développement de Labelle en octobre 1985.

Un premier emploi

« J'ai fini l'école au couvent de Lac-du-Cerf. J'ai ensuite commencé à travailler pour mon père Patrice au moulin à scie qu'il avait acheté de monsieur Martel. J'ai commencé à travailler à quinze ans. Il faisait très froid mais j'aimais mieux avoir froid qu'aller à l'école. »

Réjean Bondu 1990



La préparation du bois pour le séchage au moulin à scie de Patrice Bondu.



LES MAISONS DE PIÈCES BONDU INC.



Une belle résidence érigée par «Les Maisons de pièces Bondu» de Lac-du-Cerf.



Une vue d'ensemble de l'entreprise «Les Maisons de pièces Bondu» de Lac-du-Cerf.

LES BOUTIQUES À BOIS

Canton de belles essences de bois, Lac-du-Cerf est aussi la patrie d'habiles artisans qui sentent, palpent et goûtent le bois tel du bon pain. La première boutique à bois à voir le jour est celle de Napoléon Blais au deuxième étage de son moulin à scie sur la petite rivière du Cerf. Entre 1925 et 1930, Henri Bisailon et Donat Saint-Louis y façonnent de nombreuses portes et fenêtres que l'on retrouve dans les maisons de toute la région.

Les trois boutiques à bois suivantes, celles d'Auguste Désormeaux, d'Elphège Emard et d'Herménégilde Marier, débutent leurs opérations à la même époque, durant la décennie 1940.

La boutique d'Auguste Désormeaux

Après être venu commencer les premiers défrichements avec Ludger Charbonneau de Saint-Gérard de Kiamika en 1924, Alphonse Désormeaux arrive de Val-Barrette avec son épouse Aurélie et ses enfants, Joseph, Gérard, Auguste, Yvonne, Thérèse, Simone et Cécile pour s'établir en colonie au nord du grand lac du Cerf. Afin d'augmenter le revenu familial, il travaille aussi au moulin à scie de Napoléon Blais pendant quelques mois avec ses fils aînés mais à la mort de son épouse, il quitte Lac-du-Cerf pour Sainte-Agathe-des-Monts. Seule sa fille Yvonne demeure alors liée au canton. À son mariage, elle s'établit dans le huitième rang sur le lot qui va de celui de son père au lac à Duffy. Son mari David Robert, remarquable chasseur, préfère cependant la vie plus mouvementée de trappeur, de guide de chasse et pêche et de draveur pour la compagnie Maclaren à celle de colon-défricheur. Les Robert céderont ce lot à l'irlandais Patrick Duffy qui arrive au début de la décennie 1940.

En décembre 1935, revenu de Montréal pour s'établir à Lac-du-Cerf, Auguste Désormeaux, le troisième fils d'Alphonse, épouse Jeanne Paquette, la sœur de Lorenzo établi sur une grande terre riveraine de la Lièvre au nord-ouest du lac Mallonne. Les nouveaux mariés se logent d'abord dans un petit chalet en bois rond sur la rive sud de la baie Bonnet Rouge mais chassés par la compagnie

Le petit chantier d'Auguste et
Jeanne Désormeaux sur la rive
sud de la baie Bonnet Rouge.



Maclaren, ils se relocalisent de l'autre côté de la baie où Auguste construit une bonne maison.

Auguste travaille dans divers moulins à scie et comme guide de chasse et pêche mais le travail qu'il préfère est celui qu'il fait dans sa boutique à bois qu'il a construite près de sa maison. Aidé de Jeanne et équipé de toute la machinerie nécessaire pour corroyer, planer, scier et mortaiser le bois, il fabrique portes et châssis et de belles chaloupes qui savent braver les vents du grand lac du Cerf.

En 1944, il incorpore sa boutique à bois dans «Les Industries Lac-du-Cerf» avec Armand Paquette et Origène Martel mais quelques années plus tard cependant, il perd investissement et machinerie dans la faillite de l'entreprise Langevin et Forest.

La boutique d'Herménégilde Marier

Venu s'établir à Val-Barrette avec ses parents lors du prolongement du chemin de fer, Herménégilde Marier a appris le travail du bois dans la boutique de son grand-père

à La Conception. Après son mariage à Blanche Beaudry en 1933, il travaille à la fois comme menuisier, cuisinier et guide de pêche.

Lors de la construction de l'église de Lac-du-Cerf en 1940, son beau-frère Edouard Beaudry lui demande de venir prêter main forte aux frères Bisailon comme menuisier. Il s'y charge de la pose des châssis et de la finition intérieure. Reparti ensuite pour Val-Barrette pendant deux ans, il revient pour fabriquer portes et châssis dans «Les Industries de Lac-du-Cerf» du groupe Paquette-Désormeaux-Martel.

Après une année passée à Val-d'Or, il s'établit définitivement à Lac-du-Cerf où il passera toutes les années suivantes au cœur du village à deux pas du Coin. Il fabrique de belles chaloupes dans sa boutique à bois érigée près de sa maison mais il est aussi un menuisier apprécié pour la construction à la réparation de chalers au bord des lacs du canton ou de résidences dans le village. Confessionnaux, autel, balustrade en chêne à l'église, pupitres pour l'école, affiches pour les rues, croix du cimetière et même monuments funéraires en ciment sont aussi ses œuvres. Sa boutique à bois sera reprise en main par son gendre Lionel Maillé en 1979.

La boutique d'Elphège Émard

À son tour, Elphège Émard ouvre une boutique à bois sur la terre paternelle durant la décennie 1940. Sans électricité encore, avec un moteur à gaz pour actionner les diverses machines servant à travailler le bois, aidé de ses fils Fernand et Bernard, il y fabrique portes, châssis et chaloupes avec amour. Certains printemps la boutique livre jusqu'à soixante-quinze chaloupes qui sont vendues dans toute la région. Toutes les moulures sont faites avec les rabots. Le travail est bien fait car l'artisan aime le bois et il aime son métier.

La boutique est aussi un lieu de rencontre où les voisins, Edouard Charbonneau et Armandoza Caron, viennent discuter de voirie, de politique et de femmes, parfois, quand les plus jeunes n'entendent pas.

La boutique de Raymond Charbonneau

Après avoir œuvré plusieurs années comme bûcheron et entrepreneur forestier, Raymond Charbonneau, le fils de Ludger, doit réorienter son travail à la suite d'une sérieuse blessure à la main. Déjà habile ouvrier, il suit alors des cours de lecture de plans à Mont-Laurier et entreprend ensuite la construction et la réparation de maisons et de chalets à Lac-du-Cerf. Il construit également une boutique à bois près de sa maison sur la côte à la sortie ouest du village en direction de Notre-Dame-de-Pontmain où il fabrique escaliers, armoires et lucarnes pour les maisons de pièces Bondu. Le commerce fermera ses portes à son décès en 1980 et la boutique à bois sera intégrée à l'entreprise des maisons de pièces Bondu.

La boutique de Jacques Charbonneau

La dernière boutique à voir le jour est celle de Jacques Charbonneau, le fils aîné d'Edouard et Germaine, sur la terre paternelle à la sortie nord du village. Après des études en menuiserie à Mont-Laurier, Jacques travaille d'abord cinq ans à la fabrication d'armoires de cuisine pour l'entreprise Théo Minault à Hull avant de venir s'établir à son compte à Lac-du-Cerf en 1976.

Avec l'essor des maisons de pièces vendues à travers tout le Québec et même à l'étranger, sa boutique connaît des années de grande prospérité mais la faillite de l'entreprise « Les Maisons du Patriote » le laisse avec un goût amer et une perte financière de 50 000 \$. En dépit de ce sérieux revers, Jacques continue encore à façonner de belles armoires de cuisine en face de son élevage de sangliers.



Chapitre

L'ÉCONOMIE TOURISTIQUE



es Algonquins Oueskarinis sont certes les premiers à découvrir toute la richesse faunique du canton Dudley. Pendant des centaines d'années, ils remontent annuellement la Waboz Sépi, la rivière du Lièvre, et atteignent le Piwapiti par les lacs Dudley, la petite rivière du Cerf ou les lacs Tomkin et Baptiste-Lefebvre. Ils y passent une grande partie de l'année, de l'automne au printemps, à trapper, à pêcher le poisson qu'ils fument ensuite, à chasser les nombreux wapitis dont les peaux leur servent pour la fabrication des vêtements et des mocassins mais également comme produit de troc pour obtenir le quartz, le silex et le riz sauvage des Hurons qui descendent marchander par l'Outaouais à tous les printemps.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les premiers colons établis en amont et en aval de l'île Longue sur la Lièvre, Grenier, Paquette, Beaulieu, Gougeon, Ayotte les imitent à leur tour. Ils viennent y chasser le cerf toujours abondant et pêcher des centaines de poissons qu'ils salent pour nourrir la famille durant l'hiver. Arrivé dans la colonie avec ses parents en 1915, Honoré Faubert raconte avoir alors pêché trente-cinq brochets en une demi-heure à peine sur le grand lac du Cerf.

Les premiers chalets

Avec le prolongement de la voie ferrée jusqu'à Mont-Laurier en 1909 la Haute-Lièvre devient plus accessible aux

amateurs de pêche et de chasse montréalais. Durant la décennie 1920, le curé Pierre Neveu de Saint-Gérard de Kiamika fréquente régulièrement le petit camp de pêche construit en 1921 par Herménégilde Valiquette dans la baie Lefebvre du grand lac du Cerf. Ce premier chalet est à l'origine de la pourvoine des Valiquette.

Par la terre d'Herménégilde Valiquette, ouverte par son père en amont du rapide Wabasse en 1880, les pêcheurs peuvent aussi atteindre le club Santa Maria géré par les Chevaliers de Colomb de Mont-Laurier. Accompagnés de guides venus des cantons Kiamika et Dudley qui portent pour eux, ils atteignent le camp situé à 9 milles (15 kilomètres) de la rivière du Lièvre, à l'arrière du ruisseau Flood, à travers bosses, roches et tourbières. Durant la décennie 1930, le Santa Maria comptera vingt-trois lacs et des camps pouvant accueillir trente-cinq personnes.

À la même époque en 1922, Joseph Bondu, propriétaire d'un moulin à scie au lac du Camp à l'ouest de Notre-Dame-de-Pontmain, érige à son tour un premier chalet sur le petit lac du Cerf où les professionnels et hommes d'affaires Louis-Marie Grignon, Ernest Charette, Albiny Paquette de Mont-Laurier, Victor, Georges et Gustave Léonard, Nantel, Bureau, Lefort, Gougeon, Archambault, Lapointe, Bélanger, Barrette, Francœur, Guay, Latour de Saint-Jérôme obtiennent la location exclusive du droit de pêche sur le lac pour une période de cinq ans à compter de 1923. Joseph Boismenu, un colon établi sur la rive nord depuis 1918, est chargé de surveiller le camp pendant leur absence et de voir au respect de ce droit de pêche exclusif.

Après l'incendie de ce premier chalet, les membres de Saint-Jérôme en font ériger un nouveau au même endroit alors que ceux de Mont-Laurier préfèrent s'en faire construire un autre dans la baie de l'Église sur le grand lac du Cerf. Avec quelques amis, Alphée Boisvert, Louis Bédard, Adélard Lamoureux, le chanteur folklorique Charles Marchand et d'autres, grands amateurs de musique comme lui, Albiny Paquette aime à y passer des jours de détente. Si les journées s'y passent à la poursuite de chevreuils ou de perdrix et à la pêche avec Edouard Charbonneau comme rameur, les soirées se terminent en chanson autour du piano au chalet.

Le club Santa Maria

« La région de Lac-du-Cerf possède aussi plusieurs lacs à truite rouge. C'est aussi dans cette région, à neuf milles de la route d'auto, que se trouve le territoire du club Santa Maria. Ce magnifique territoire, situé dans la région du ruisseau Flood et du lac Murphy, est ouvert au public aux conditions les plus avantageuses. »

**Le Syndicat touristique
de Mont-Laurier 1934**

« Quel beau spectacle nous attend ! Le club possède dix-huit lacs. L'honorable Albiny Paquette, secrétaire de la province, est le président d'honneur et Maurice Lalonde, député fédéral de Labelle, en est le vice-président d'honneur... le charme des paysages, l'atmosphère de calme, de repos, de quiétude qu'on y respire à pleins poumons. Ici, plus d'ennuis, plus de peines, plus de tracas, c'est la détente complète, absolue. On respire et on admire. »

Paul Boyer 1939

Des excursions musicales

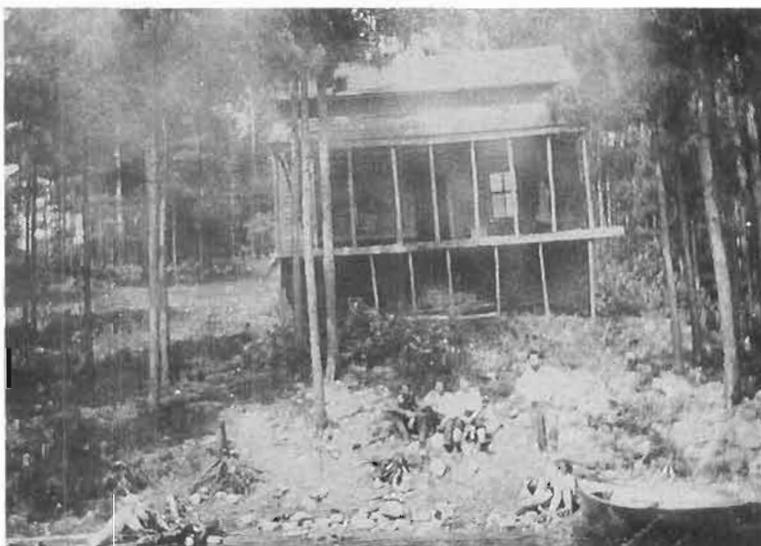
« J'ai toujours été lié d'une solide amitié avec le chanteur folklorique Charles Marchand. Accompagnés de Messieurs Gibban, O'Brien, Louis Bédard et Alphée Boisvert, musiciens bien connus, nous avons fait ensemble plusieurs excursions de pêche à Lac-du-Cerf et jamais nous ne sommes revenus bredouilles. Était-ce dû aux mélodies que nous chantions en chœur et qui charmaient et attiraient davantage les poissons que les appâts traditionnels ? Enigme ? Les randonnées en forêt furent les plus agréables que j'ai faites. »

Albiny Paquette 1977

**Le camp du club Saint-Jérôme sur
la terre de Joseph Boismenu au
nord du petit lac du Cerf.**



**Le camp de pêche érigé par
Herménégilde Valiquette dans la
baie Lefebvre du grand lac du Cerf
en 1921.**





Le camp du groupe de Mont-Laurier dans la baie de l'Église au nord du grand lac du Cerf.

Herménégilde et Olivier Valliquette
avec un groupe de pêcheurs au
départ pour le club Santa Maria.



Une belle région de chasse et de pêche

« Un bon chemin gravelé laisse le village de Kiamika et conduit au grand lac du Cerf. Là, nous tombons au milieu d'une des plus belles régions de chasse et de pêche du comté de Labelle et même de toute la province de Québec.

Le grand lac du Cerf, d'une longueur de près de six milles, possède de grandes baies variant d'un à deux milles de profondeur et il est renommé pour la pêche à la truite grise. Nous y voyons plusieurs camps aménagés pour le tourisme. »

**Le Syndicat touristique
de Mont-Laurier 1934**

Avec la décennie 1920 et le développement de l'automobile, le budget de la voirie se taille une place de plus en plus grande dans celui du Québec. Les routes s'allongent, se ramifient et les postes d'essence poussent à tous les croisements. Le conseil municipal de Mont-Laurier fait maintenant connaître les attraits touristiques de la Haute-Lièvre dans une importante revue de chasse et pêche américaine et avec le prolongement de la route nationale jusqu'à la Lièvre en 1926, le nombre de touristes s'accroît. En 1929, Gustave Sabourin, propriétaire de l'hôtel Château Laurier à Mont-Laurier, entreprend la construction du Manoir des Pins Rouges et de quelques chalets de villégiature dans un endroit enchanteur sur la rive du lac des Écorces à quelques minutes seulement de la station de chemin de fer de Brunet. L'endroit fait les délices des jeunes mariés montréalais et Rosario Wester, le gérant de l'auberge, offre aussi un service de pourvoirie en forêt où chasseurs et pêcheurs peuvent passer des heures agréables dans le chalet de l'entreprise situé au fond de la baie Bonnet Rouge à Lac-du-Cerf. Le camp est alors accessible par le nouveau chemin de colonisation qui va du rang des Valliquette au grand lac du Cerf.

Le grand lac exerce aussi son charme sur monseigneur Joseph-Eugène Limoges, l'évêque de Mont-Laurier depuis 1922. Guidé à la rame par Édouard Charbonneau, il découvre l'endroit avec le curé Pierre Neveu de la cathédrale pour une première fois en 1931. Après avoir visité divers lacs de la Haute-Lièvre, il porte son choix sur la baie de



Le chalet Julius de monseigneur Limoges érigé dans la baie de l'Église au nord du grand lac du Cerf.

l'Église, où était érigé le camp du club de Mont-Laurier avant son incendie, pour y faire ériger un vaste chalet dans les grands pins par Jules Toralli, l'entrepreneur montréalais qui vient de terminer la construction du séminaire Saint-Joseph sur la colline Alix à Mont-Laurier. Baptisé Julius, le chalet comprend vivoir, réfectoire, cuisine, chambres avec une grande véranda sur la façade. En mai 1932, l'évêque y fait transporter son bateau «Le Voltigeur» et sa chaloupe «La Pucelle» par un camion de l'entreprise Toralli mais le bateau s'avère cependant trop gros et il est revendu à un ami désireux de naviguer sur les eaux du fleuve Saint-Laurent.

Conduit par Irénée Cadieux, son fils Denis, Adélarde Lamoureux ou son fils Alfred, Mgr Limoges vient s'y détendre quelques heures ou quelques jours avec des prêtres de l'évêché après la distribution des prix de fin d'année au séminaire. Ils en profitent pour y pêcher le maskinongé ou la truite grise et pour entreprendre de joyeuses parties de cartes en soirée. La fête de la Saint-Jean-Baptiste est l'occasion de pavoiser le chalet de nombreux drapeaux du Sacré-Cœur. L'endroit est aussi loué à des amis américains ou canadiens. Le chalet sert également de lieu de repos et de détente pour quelques heures aux finissants du séminaire et aux finissantes de l'école Normale. En juin 1936, les quinze finissantes normaliennes s'y rendent avec les religieuses de l'école. Après le pique-nique, les jeunes filles font un tour sur le lac avec «Adjutor» la chaloupe verchère de 20 pieds (6 mètres) venue remplacer «Le Voltigeur», histoire de tester la voracité des maringouins. La

Mgr Limoges à Lac-du-Cerf

«Monsieur l'abbé A.P. Neveu, curé de la cathédrale, me parla avec beaucoup d'éloges du grand lac du Cerf où souvents fois, alors qu'il était curé de Kiamika, il allait faire des excursions de chasse et de pêche très fructueuses. En septembre 1931, je me rendis au grand lac du Cerf accompagné de monsieur l'abbé Neveu et du futur donateur. L'impression fut excellente à tous points de vue. On me conduisit à l'endroit où le docteur Albiny Paquette de Mont-Laurier possédait autrefois un chalet qui fut détruit par un incendie.»

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1931

journée de plein air se termine avec le salut du Saint-Sacrement chanté à l'église de Notre-Dame-de-Pontmain. Quinze ans plus tard, Monseigneur Limoges offrira ce chalet aux paroissiens de Lac-du-Cerf qui en feront le presbytère de Notre-Dame-de-Lourdes.

La pourvoirie Boismenu

Cet attrait des deux lacs du Cerf n'échappe pas à Joseph et Georgiana Boismenu qui défrichent et travaillent leur lot de colonisation riverain au nord. Arrivés en 1918 avec l'intention de devenir colon afin que Joseph échappe à l'enrôlement militaire, ils saisissent rapidement tout l'impact économique du tourisme naissant.

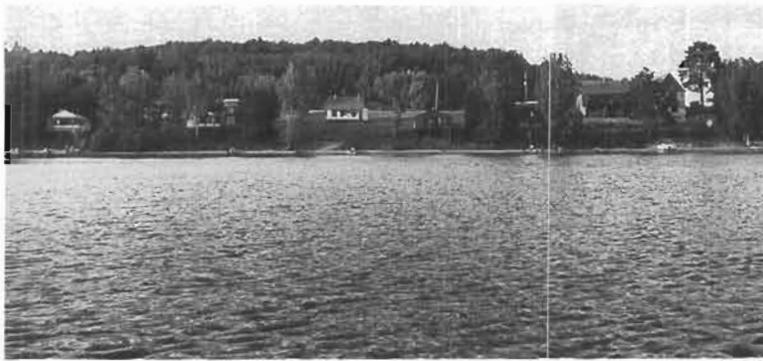
Avant même la construction des deux ponts couverts de l'île Longue en 1919, Joseph se rend accueillir les chasseurs et les pêcheurs au lac à Barbotte sur la Lièvre. Il les aide à «porter» nourriture et bagages jusqu'au bord du petit lac du Cerf où il ouvre sa terre. Devenu plus tard gardien du club Saint-Jérôme avec responsabilité d'en chasser les pêcheurs importuns et d'y faire la glace pour 5 \$ par mois, il n'attend que la fin de ce bail de location exclusif du droit de pêche pour transformer son chantier de colon en camp de pêche et pour construire huit autres chalets qu'il loue aux touristes. Le sentier de portage pour s'y rendre en laisse plusieurs sceptiques mais la beauté du lieu et les belles prises font merveilles. Avec Hormidas Robert et ses fils Joseph, Gérard et Adrien qui travaillent pour lui, il apprend à pêcher aux arrivants, patiemment, sans exiger de salaire. L'avant-midi se passe avec un groupe et l'après-midi avec un autre.

De son côté, Georgiana qui aime le public et ce type d'entreprise, accueille les touristes avec beaucoup de chaleur. Elle apprend quelques rudiments de la langue anglaise pour mieux comprendre la conversation avec les Américains qui se pointent de plus en plus, fait la correspondance avec les clients du Canada et des États-Unis, reçoit tout le monde, entretient tout l'intérieur des chalets, lave le linge, fait la cuisine, prend un soin jaloux de ses touristes, en pensionne à l'occasion, sans électricité ni

La pourvoirie Boismenu

« Papa s'est toujours occupé de tourisme. Nous guidions l'été pour la pêche et l'automne pour la chasse. Il n'y avait pas beaucoup d'ouvrage et nous en profitions pour gagner durant la saison touristique. Mes parents étaient cultivateurs mais ils étaient aussi pourvoyeurs touristiques. C'était très bon car nous avons un district avec beaucoup de lacs, de belles rivières à poissons, de belles forêts pour la chasse et de la bonne nourriture pour le chevreuil... il y a aussi beaucoup de lièvres et de perdrix. »

Adrien Boismenu 1990



Quelques chalets de la pourvoirie Boismenu au nord du petit lac du Cerf.



L'ancien chalet du club Saint-Jérôme maintenant intégré à la pourvoirie Boismenu.

téléphone pendant plusieurs années. Elle trouve encore du temps pour soigner les poules, lapins, cochons et vaches de la ferme.

Leur pourvoirie passera aux mains de leur fils aîné Joseph en 1950 qui la cédera à son tour à ses fils Larry, Sylvain et Lévis en 1978. Quatre ans plus tard Lévis périra dramatiquement dans les eaux du petit lac du Cerf.

La pourvoirie Wester

Fils d'un père artiste peintre d'origine belge et allemande chargé de la décoration intérieure de l'église Sainte-Anne-

de-Beaupré et de celle de Notre-Dame-de-la-Salette sur la rivière du Lièvre au tournant du siècle, Rosario Wester a vu le jour à Montréal en 1902. Dès l'âge de douze ans, il commence à travailler. Monté dans le Nord, il devient commis de la compagnie forestière Maclaren avant d'acheter un restaurant près de la gare à Mont-Laurier. Il occupe ensuite le poste de gérant du Château Laurier durant l'hiver et du manoir des Pins Rouges sur le lac des Écorces durant l'été, deux hôtels propriétés de la famille de Gustave Sabourin. Durant toute la décennie 1930, il accompagne régulièrement des touristes au chalet de pêche et de chasse des Pins Rouges dans la baie Bonnet Rouge du grand lac du Cerf et au lac des Iles plus à l'est où il possède un club.

En 1939, Joseph Boismenu, déjà propriétaire de quelques chalets de pêche et de chasse sur la rive nord du petit lac du Cerf, lui propose de venir s'établir en permanence comme pourvoyeur à Lac-du-Cerf afin d'insuffler un nouveau dynamisme à l'économie touristique. Pour ce faire, les deux hommes troquent un cheval trotteur contre un grand terrain depuis la baie Bonnet Rouge jusqu'au Coin, à la croisée des routes arrivant de Notre-Dame-de-Pontmain et de Saint-Gérard de Kiamika. Rosario Wester y construit un premier chalet et quittant l'hôtel Green Valley qu'il opère depuis un an à Saint-Gérard de Kiamika, il arrive à Lac-du-Cerf en automobile, la première du village, avec sa jeune épouse Berthe Lavigne et son premier fils âgé de six mois à peine à l'automne 1939. Aussitôt installé, il entreprend la construction d'un second chalet alors qu'Armand Paquette, logé chez eux, se charge de leur construire une bonne maison au Coin qui servira aussi de magasin-général.

GENERAL OUTFITER

CANOE TRIPS. — HUNTING AND FISHING
EXCURSIONS.

"SPECKLED TROUT" FISHING" A SPECIALTY.

Write for informations :

ROSARIO WESTER

KIAMIKA. - - - - - Côté LABELLE, Qué.



La maison et le magasin-général de Rosario et Berthe Wester au coin de Lac-du-Cerf.



Les guides Rosario Wester et Armand Paquette en portage à dos.

En raison de la baisse des voyages due aux diverses restrictions pendant la deuxième guerre mondiale, la pourvoirie connaît des débuts assez modestes et Wes doit travailler à préparer les arbres servant au support des lignes téléphoniques pour ajouter au revenu familial. Quand arrive la saison de la pêche, bagages sur le dos, il voyage et portage, à pied, à l'aviron ou à la rame, sur d'importantes distances et malgré les forts vents du grand lac du Cerf afin de satisfaire ses touristes américains qu'il accueille pour 10 \$

Rosario Wester, un pourvoyeur

« Rosario Wester a amené beaucoup de touristes même s'il avait beaucoup de misère à les transporter dans le mauvais chemin au printemps. Il a fait le plus gros développement pour le tourisme. Il employait plusieurs guides et il faisait venir des Américains car il parlait anglais et français. »

Yvon Gareaux 1989

La pourvoirie Wester

« Les camps Wester sont situés sur les bords enchanteurs du grand lac du Cerf. De très bonnes chaloupes sont à la disposition de notre clientèle et des chaloupes sont également ancrées sur chacun des lacs de notre territoire de pêche. Le grand lac et le petit lac du Cerf se distinguent par leurs très belles prises de truites grises. Nous y pêchons également le maskinongé et le brochet »

Rosario Wester 1958

« La pourvoirie est opérée par quatre frères, Michel, Raymond, Louis et André qui ont pris la relève de leur père. En fait de pourvoyeurs compétents, on fait difficilement mieux au Québec. On retrouve pas moins de soixante-dix embarcations à quai sur l'immense et magnifique grand lac du Cerf et d'autres disséminés en bordure du parc Labelle. Quant à leurs chalets, au nombre de vingt-six, ils sont tous pour la plupart pourvus de l'électricité et souvent d'un système de chauffage au gaz propane. »

Roger Labonté 1971

par semaine durant les premières années. Et plusieurs nuits se passent à la belle étoile. Chevaux et camions viendront heureusement alléger cette tâche avec les années. Dynamique, il fait régulièrement paraître des publicités dans les journaux et revues aux États-Unis, d'où lui vient la grande majorité de sa clientèle de pêcheurs, afin de faire connaître Lac-du-Cerf. Il achète aussi une partie de la rive ouest du petit lac du Cerf au sud de sa décharge dans la rivière souterraine.

De son côté, Berthe, travailleuse, s'occupe non seulement de ses sept enfants André, Michel, Louis, Raymond, Pierre, Isabelle et Louise mais elle fait aussi tout le ménage et le lavage des chalets. Elle a soin de la vache achetée de Joseph Boismenu, donne les déjeuners et les soupers où elle sert l'excellent sirop d'érable fait au chaudron par Rosario, prépare les lunchs du midi, tient le bureau de poste et sert au petit magasin-général qui offre diverses marchandises, de la viande aux bonbons.

Généreux, les Wester logent le curé-missionnaire Donat Dumouchel venu à pied de Notre-Dame-de-Pontmain et aident plusieurs familles en donnant du travail. Avec beaucoup de ténacité, ils montent une entreprise touristique d'importance qui offre en toutes saisons les divers services nécessaires à la pratique de la pêche dans la paix et la tranquillité.

Après trois décennies, en 1968, les fils de la famille prennent la relève de la pourvoirie qui compte alors soixante-dix embarcations à quai et vingt-six chalets avec électricité et chauffage autour des beaux lacs du canton. Voisins du parc Papineau-Labelle, les six chalets pouvant accueillir quarante-sept personnes du territoire exclusif des Wester permettent d'excellentes pêches et chasses sur les lacs des Iles, du Chef, Lyon, du Canard, Pit et Gardner au sud-est du grand lac du Cerf.

La pourvoirie et le Pavillon Valiquette

Après l'incendie de son garage-automobile à Saint-Gérard de Kiamika en 1946, Réal Valiquette, le fils de Lorenzo, se joint à son oncle et parrain Herménégilde Valiquette qui fait chantier au lac Baptiste-Lefebvre. Installée dans un petit



De belles prises à la pourvoirie Wester.



Une partie des chalets de la pourvoirie Wester dans la baie Bonnet Rouge du grand lac du Cerf.



Le plus ancien chalet érigé sur le grand lac du Cerf en 1921 est à l'origine de la pourvoirie Valiquette.

camp en bois rond construit près du chalet érigé dans la baie Lefebvre du grand lac du Cerf par les Valiquette et le curé Pierre Neveu en 1921, son épouse Juliette Constantineau prend charge de la cuisine des bûcherons, Cyr, Charbonneau, Forget, Constantineau, Boivin, Gaudreault, Gougeon, Huberdeau et quelques autres qui travailleront pour eux.

La coupe de bois de l'hiver terminée, les deux camps accueillent ensuite pêcheurs et chasseurs qu'Herménégilde et Réal se font un plaisir de guider. Avec l'aide d'Adhémar et Thérèse Cyr les époux Valiquette construiront bientôt d'autres chalets tout autour des premiers. L'entreprise fonctionne très bien. Juliette s'occupe de la cuisine, de l'entretien intérieur des chalets et des quelques vaches alors que Réal accueille les touristes et les amène aux meilleurs endroits pour prendre poissons et gibiers. En plus de trois camps au lac Croche dans le club des Guides, la pourvoirie Valiquette comptera dix chalets dans la baie Lefebvre et quatre autres achetés de René Meilleur et Eddy Crépeau à la pointe du quai dans la baie Bonnet Rouge. Avec la transformation du grand chalet en pavillon hôtelier en 1961, l'entreprise disposera également de treize chambres à louer.

Surplombant la baie au milieu des grands pins, le pavillon Valiquette a beaucoup de charme et il est fréquenté non seulement par les touristes mais également par les résidents de Lac-du-Cerf à compter du moment où il transforme son permis saisonnier de vente de boissons alcoolisées en permis annuel. A l'excellente cuisine, Réal et Juliette ajoutent aussi des soirées de spectacles qui font salle comble. Paul Brunel, Marcel Martel, Ti-blanc Richard, Lévis Bouliane s'y produisent régulièrement. L'endroit est aussi un tremplin pour les artistes locaux qui y font leurs premières armes: Carole Lemieux et l'orchestre des jeunes Christian, Marc et Ronald Valiquette. Le propriétaire Réal et son frère Herman sont eux-mêmes de remarquables violoneux ayant appris dès l'âge de neuf ans avec leur père Lorenzo, l'un des meilleurs archets du canton.

Dynamique, l'hôtellerie Valiquette est très fréquentée, organisant course de canots, de motoneiges, importants tournois de pêche avec messe sur place, dîner, souper et danse en soirée. Chaque fin de semaine de la saison estivale



Un groupe de motoneigistes au Pavillon Valiquette.

amène aussi une noce avec repas pour cent cinquante personnes. Le banquet de cinquantième anniversaire de mariage d'Alexis et Rose-Emma Léonard y comptera deux cent vingt-cinq invités en 1962.

En 1974, Réal et Juliette vendent le grand pavillon et six chalets de la pourvoirie à Paul Charette de Missisauga en Ontario. Après quelques reventes par la suite, Robert et Fleur de Mai Lafrenière de la Haute-Gatineau deviennent propriétaires de l'entreprise en 1978. Quatre ans plus tard, à la suite de l'incendie de l'auberge, la pourvoirie est prise en main par Maurice et Gisèle Meloche de Saint-Eustache qui continueront d'offrir d'intéressants forfaits de pêche et de chasse. En plus des chalets pouvant accueillir vingt personnes, le Pavillon du Cerf offre la possibilité de camping sur le bord de la baie Lefebvre. De leur côté, les Valiquette cèdent leurs deux derniers chalets, dont le plus ancien camp érigé sur les lacs du Cerf en 1921, au docteur André-Jean Ouellette de Mont-Laurier en 1985.

L'Auberge « Red Bonnet »

Né à Saint-Calixte près de Chersey en 1887, l'Irlandais Patrick Duffy a d'abord été conducteur de tramway à Montréal avant de venir s'établir sur une terre voisine du

petit lac Désabrais au pied de la coupe de pierre à Mont-Laurier. Après son mariage avec Albina Prudhomme de Lac-des-Écorces, il tient d'abord hôtel à L'Annonciation, cultive à nouveau la terre et devient ensuite propriétaire d'un petit garage de réparation mécanique en face de la maison du docteur Désiré Elie à Val-Barette. Après le décès de son épouse le lendemain de Noël 1930, il remet d'abord ses trois enfants Florence, Carmen et Lionel aux soins de ses beaux-parents pendant un an avant de les confier aux Sœurs Grises qui ouvrent alors l'hospice Sainte-Anne à Mont-Laurier. Il traverse les difficiles années économiques suivantes en travaillant comme contremaître dans les chantiers durant l'hiver et comme guide de pêche au camp des Pins Rouges sur le grand lac du Cerf où son jeune fils Lionel l'accompagne parfois.

Lorsque Rosario Wester, l'ancien gérant du Manoir des Pins Rouges du lac des Écorces, vient s'établir à Lac-du-Cerf en 1939, Patrick Duffy le suit quelques mois plus tard et travaillera pour lui comme guide pendant plusieurs années. Son travail avec les touristes pêcheurs est très apprécié. Il vit sur la terre achetée de David et Yvonne Robert au sud du lac Mallonne. Dix ans plus tard, en décembre 1949, son fils Lionel épouse Evelyne, la fille d'Albert et May Dancause et au printemps suivant le couple achète le chalet des Pins Rouges de la famille Sabourin dans la baie Bonnet Rouge.

Avec ce premier camp qu'il loue alors 35 \$ par semaine, débute la petite pourvoirie qui grandira jusqu'à huit chalets avec les années.

En 1960, après avoir démoli le grand camp des Pins Rouges, les Duffy construisent une grande maison de pension pour les touristes qui devient l'auberge «Red Bonnet» avec l'obtention d'un permis touristique permettant de servir des boissons aux pensionnaires. L'auberge offre le service de guides de pêche et de chasse, la location de chalets, de chaloupes et la vente de blocs de glace car plusieurs camps n'ont pas l'électricité durant les premières années. Après avoir vendu son commerce à Oneil et Denise Marier en juin 1976, Lionel Duffy décède quelques semaines plus tard à cinquante ans. Au cours des années qui suivront, l'entreprise pouvant accueillir vingt-deux personnes en auberge et trente-deux autres dans les six chalets voisins

Participons à toutes les manifestations

RED BONNET LODGE

Chasse et pêche
Lionel Duffy, prop.

Lac-du-Cerf

Tél.: 914-W-12



L'auberge et les chalets de l'entreprise Bonnet Rouge dans la baie du même nom.

sera successivement propriété de Jean-Luc et Claudine Bondu, Robert Lafontaine, Claude Gamache, Denis Gougeon et Isabelle Wester.

Le club des Guides

En 1946, Rosario Wester et Joseph Boismenu, œuvrant constamment comme deux alliés, s'adjoignent Herménégilde Valiquette, Patrick Duffy, Jim Milks, Édouard Charbonneau et une douzaine d'autres guides pour former un club et louer du gouvernement québécois un vaste territoire de pêche et de chasse à l'est du grand lac du Cerf. Wes y agira comme secrétaire responsable pendant plus de vingt ans avant de passer le flambeau à son fils Raymond.

Les membres ont le droit d'y monter leurs touristes, des américains y passant une semaine généralement, pour y pêcher et y chasser l'orignal, le chevreuil et l'ours. Le territoire comprend le lac Croche, appelé aussi Perras, et les

petits lacs Longeau, Joyah, Duffy, Tinon, Benac, Puant. L'accès est assez difficile et ne se fait qu'à pied pendant des années, avec portage à dos après avoir traversé le grand lac du Cerf à la rame en dépit des forts vents fréquents. Chevaux et véhicules 4 X 4 plus tard permettront de mieux vaincre l'abrupte montée. Certains y érigent des chalets pour agrémenter le séjour de leurs touristes dans cette nature sauvage.

Avec la création du parc Papineau-Labelle en 1971, le club des Guides, voisin de cette grande réserve faunique, est dans l'obligation de réduire son nombre de membres aux seuls propriétaires de chalets sur le lac Croche. Les Boismenu, Wester, Valiquette et Duffy devront cependant voir à l'ensemencement des lacs et agir comme agents auxiliaires pour assurer le respect de la faune et de ses règlements auprès des touristes pêcheurs et chasseurs. En juillet 1992, de nouvelles règles gouvernementales viendront réduire le nombre de membres à un seul: Adrien Boismenu.



Un des camps de Rosario Wester dans le club des Guides à l'est du grand lac du Cerf.



Une assemblée du club des Guides avec les Boismenu, Charbonneau, Mills, Wester et Duffy.

L'hôtel Francine

Avec l'amélioration de la route nationale qui traverse les Laurentides et son asphaltage jusqu'à Mont-Laurier, les touristes se font de plus en plus nombreux après la deuxième guerre mondiale. En 1947, Joseph Boismenu vend un grand terrain sur la rive du petit lac du Cerf à son frère Aurèle, ferblantier à l'emploi de l'entreprise Canadair à Ville Saint-Laurent, pour y construire une maison de pension touristique, l'hôtel Francine, du nom de la fille aînée de son mariage à Alice Roy.

Pendant qu'Alice voit à l'entretien des six chambres et à la cuisine, aidée de Rachel Gareau ou Marjorie-May Dancause, Aurèle doit assurer un revenu familial supplémentaire en guidant ses touristes ou ceux de son frère et en travaillant à la coupe du bois pour Donat Saint-Louis ou pour ses neveux Gérard et Adrien Boismenu qui coupent de la pruche de l'autre côté du grand lac du Cerf.

Cédant leur petit hôtel à leur neveu Émile Boismenu en juin 1959, Aurèle et Alice reprennent le chemin de Montréal afin de permettre à leurs enfants de poursuivre plus facilement leurs études. L'hôtel Francine sera par la suite la proie des flammes.

Un bel endroit de villégiature

« Nos ressources naturelles ici sont nos forêts, nos lacs innombrables et poissonneux, nos paysages et nos beautés pittoresques sans pareilles, de quoi charmer les plus blasés. Il n'y a pas de plus bel endroit de villégiature que la paroisse de Lac-du-Cerf. »

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1941

La solitude et la paix du lac Tomkin

« Je me mêle de mes affaires. J'aime la chose sociale mais je déteste les commérages. L'atavisme du milieu rural ne me plaît pas. Je suis arrivé définitivement en 1965 mais je connaissais Lac-du-Cerf. J'y venais bien avant cette date comme touriste pour me reposer dans l'un des camps d'Henri Filion, un des pionniers de l'endroit. Je recherchais la solitude du lac Tomkin où j'avais la grande paix. »

Paul-Émile Naud 1989

Les chalets locatifs

Pendant plusieurs années, l'économie touristique de Lac-du-Cerf est essentiellement axée sur la pêche et la chasse. Dans ce cadre, les Valiquette, les Boismenu, les Wester et les Duffy sont les premiers à développer l'industrie de la location de chalets sur les deux lacs du Cerf. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale cependant, le tourisme des villégiateurs atteint maintenant tous les lacs du canton Dudley.

La beauté des panoramas, les montagnes couronnées de verdure d'où l'on aperçoit les ondulations irrégulières de la forêt qui s'étend à perte de vue, les superbes lacs reliés en chapelet les uns aux autres, les eaux limpides, les plages et les hauts-fonds sableux charment plusieurs citadins à la recherche de beautés naturelles encore sauvages et de lieux de repos exceptionnels loin des soucis de la ville. Ce sont cette paix et ce calme que trouveront Paul-Émile Naud et son épouse Marie-Jeanne Vallée qui louent l'un des chalets d'Henri Filion au lac Tomkin pendant quelques étés avant d'en devenir propriétaires et d'inciter neveux et nièces à venir s'y construire de belles résidences d'été.

Imitant les Boismenu et les Faubert sur le petit lac du Cerf, les Filion sur le lac Tomkin, qui trouvent un intéressant revenu d'appoint avec la location de leurs chalets, plusieurs cultivateurs riverains d'un lac du canton font de même : les Léorard au lac Long, les Ouimet au lac Baptiste-Lefebvre, les Dicaire au petit lac du Cerf, les Beaudry et les Léonard au lac Mallonne, sans compter les chalets des Gaudreault sur la rivière du Lièvre, ceux des Saint-Louis sur l'île Longue et le domaine Dutrisac qu'Origène Martel développe au lac Baptiste-Lefebvre.

Le Domaine du lac Mallonne

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, Auguste Désormeaux érige une série de six chalets locatifs au nord de la pointe au lac Mallonne. Après avoir opéré cette entreprise pendant une dizaine d'années, il la vend à Fernand Émard en 1954. En copropriété, Elphège, Fernand et Bernard Émard construiront ensuite une douzaine



Le nord du grand lac du Cerf à vol
d'oiseau.



Une partie des chalets du
Domaine du lac Maltonne.



d'autres camps, se partageant les profits de la location. L'entreprise accueille principalement le tourisme montréalais de villégiature qui prend l'habitude d'y passer quelques semaines pour goûter au soleil, à l'air pur et vivifiant de l'été. Toujours disponible, Elphège fait les commissions, guide les nouveaux arrivants, amène les plus jeunes voir son petit jardin zoologique, fait connaître les attraits géographiques du canton et se montre bien discret sur les épanchements amoureux des locataires au chalet « Lune de Miel » réservé aux nouveaux mariés.

La moitié des chalets Émard deviennent la propriété de Robert Dancause et Christianne Saint-Louis en 1984. Leur entreprise offre la possibilité de loger quatre-vingt personnes. Durant l'été, les touristes peuvent faire la location de chaloupes, canots, pédalos et planches à voile alors qu'aux saisons printanières et automnales, l'endroit devient un pied à terre pour les amateurs de pêche et de chasse. L'entreprise offre également les cours, les excursions et tout l'équipement nécessaire à la plongée sous-marine. Denis Léonard deviendra propriétaire des derniers chalets de Fernand Émard à l'été 1992.

Le camping Dicaire

En 1972, Georgette et Bernard Dicaire entreprennent les démarches nécessaires pour procéder à l'ouverture d'un camping sauvage avec un plan de vingt-quatre terrains préparé par Origène Martel. Le terrain de camping est situé sur la rive nord du petit lac du Cerf sur l'ancienne terre

ouverte par Honoré et Rosanna Faubert en 1915. Passée successivement aux mains de Louis et Nathalie Grenier, d'Honorius et Léonie Gauvreau qui la louaient au père Jeannotte pour y cultiver des pois, la terre est devenue la propriété des Dicaire en 1966.

Active et travailleuse, Georgette ne ménage par ses heures pour faire progresser son entreprise. Elle organise fêtes champêtres avec épluchette de blé d'inde, concours de pêche, courses de chaloupes et diverses activités qui font le grand plaisir non seulement des campeurs installés sur le site mais des autres villégiateurs en vacance autour des lacs et des résidants du village également.

Vingt ans après son inauguration, le camping Dicaire compte cinquante-deux emplacements dont trente-deux pour les roulottes avec eau courante, toilettes et douches intérieures. Dans un site exceptionnel, l'entreprise offre toutes les caractéristiques des plus beaux campings.



Le camping Dicaire au nord-ouest du petit lac du Cerf.

La pourvoirie Saint-Louis

La dernière pourvoirie à voir le jour à Lac-du-Cerf est celle de Michel Saint-Louis et de son épouse Marie-Jeanne Gougeon en 1986. Située au nord de la baie Laplante sur le petit lac du Cerf, l'entreprise offre quatre chalets locatifs avec plan américain ou européen. Initié dès l'enfance par

L'abondance du chevreuil

« Dans ce temps là, il y avait beaucoup de chevreuils. Chez-nous il y avait beaucoup de bois. Nous semions des champs d'avoine et certaines années nous ne pouvions en récolter parce que les chevreuils l'avaient tout mangé. Alors, pour nous récompenser, nous tirions un chevreuil pour le manger... »

Albéria Léonard 1990

son père Émile qui possède une entreprise semblable sur l'île Longue, Michel offre toutes les facilités nécessaires, chaloupes, guides, plate-formes pour la chasse au chevreuil et la chasse à l'ours, à la carabine ou à l'arc. L'entreprise offre aussi la possibilité de camper sur place.

L'impact économique du tourisme

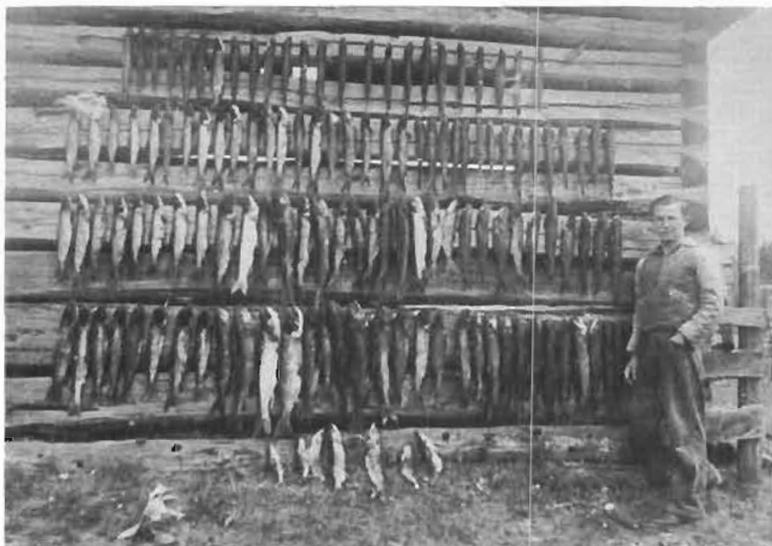
Ouvert avec l'économie forestière et colonisé avec l'économie agricole, le canton Dudley se donne assez tôt une troisième vocation avec le tourisme. Au travail de bûcheron l'hiver, à celui de draveur au printemps, les colons-défricheurs de Lac-du-Cerf ajoutent celui de guide aux saisons de pêche et de chasse. Avec le développement des pourvoiries Wester, Boismenu et Valiquette, l'économie touristique acquiert ses lettres de noblesse et plusieurs cultivateurs ajoutent un revenu supplémentaire à une agriculture parfois assez maigre et toujours fragile. Certains feront même de ce métier de guide leur principale occupation.

Région de lacs et de forêts de pruche où abondent poissons et gibiers, le canton Dudley donne ainsi naissance à des générations de guides, les fils apprenant très tôt les trucs des pères: les Valiquette, les Boismenu, les Wester,



**L'amérindien Olivier Chéclippe,
un guide apprécié.**

Hormidas et David Robert, Ludger et Édouard Charbonneau, Olivier Chéchippe, Jim Milks du Wabassee, Patrick et Lionel Duffy, Henri Filion, Eugène Énard, Eusèbe et Yvon Gareau, Émile Saint-Louis et ses fils de l'île Longue, Paul Gaudreault, Henri Ouimet, Armand Paquette, Armand Lépine, Wilfrid Bonami et combien d'autres qui apprennent leurs connaissances aux touristes inexpérimentés venus du Canada et des États-Unis. Ils sont de véritables ambassadeurs pour Lac-du-Cerf car leur travail et leurs connaissances sont indispensables à une économie touristique durable et rentable. Amoureux de la nature, connaissant les saisons, les pluies, les neiges et les vents, l'humeur du poisson et du gibier, ils deviennent souvent trappeurs entre les saisons de chasse et de pêche, capturant castors, martres, loutres, visons, loups-cerviers comme l'ont si longtemps fait les Algonquins Oueskarinis à travers le canton Dudley.



Pour à peine quelques dollars quotidiennement, le guide travaille de sept heures le matin à dix-neuf heures le soir. Il porte bagages et canot sur de longues distances jusqu'au lac Croche où il a monté ses chaloupes avec l'aide de chiens durant l'hiver, avironne pendant des heures, aide les touristes à s'orienter en forêt, leur apprend à pêcher et à

Guide et trappeur

« J'ai guidé pour Gérard et Joseph Boismenu pendant cinq ans. Ensuite, j'ai été gardien de club pendant dix-neuf ans. J'ai eu une ligne de trappe pendant onze ans. J'ai toujours fait ça chasser et trapper. J'ai guidé plusieurs années pour Réal Valiquette. »

Alexandre Boismenu 1989



Des guides de pêche efficaces.



De beaux trophées de chasse.



Des guides et des chasseurs heureux.

chasser, leur montre les meilleurs trucs pour mieux réussir, prépare les repas, apprête viandes sauvages et poissons. Toute la journée, il rame sur le petit et le grand lac du Cerf jusqu'au lac Baptiste-Lefebvre au nord et au lac Saint-Germain au sud afin que les pêcheurs ramènent brochets, maskinongés, truites grises, ouananiches ou achigans. Il effectue ce même travail au Wabasse pour la prise des dorés et il arrange ensuite les prises de la journée qu'il dépose dans une boîte avec glace et bran de scie. À la saison d'automne, il effectue un travail similaire avec les chasseurs de perdrix, de chevreuils, d'orignaux et d'ours noirs.

Les retombées économiques du tourisme sont importantes et elles atteignent toute la population de Lac-du-Cerf. Les pourvoyeurs y trouvent certes leurs comptes mais ils ne sont pas les seuls. À ces cultivateurs qui œuvrent comme guides, il faut ajouter ceux qui tirent un profit en louant les camps érigés sur les lacs attenant à leur terre ou en vendant des terrains pour la construction des premiers chalets de villégiature d'Émile Lemay, Armand Bastien, Édouard Vanier ou Rodrigue Bélanger qui se multiplieront avec la décennie 1960. Au village, magasin-général, stations-service, restaurants, auberges voient leur chiffre d'affaires augmenter sensiblement aux saisons touristiques. Ouvriers, menuisiers, fabricants de chaloupes y trouvent aussi leur compte avec la construction, la réparation et l'entretien des nombreuses résidences secondaires érigées autour des lacs car les touristes des premières années, bien accueillis, deviennent des habitués. Charmés par les attraits du canton, ils s'y achètent ou s'y font construire un chalet invitant souvent leurs amis citadins à faire de même. À l'heure de la retraite, plusieurs transformeront ces chalets du début en belles résidences permanentes et ajouteront de nouvelles teintes à la fresque politique et sociale de Lac-du-Cerf. Véritable tonique, l'économie touristique fait quadrupler la population du canton durant la saison estivale.



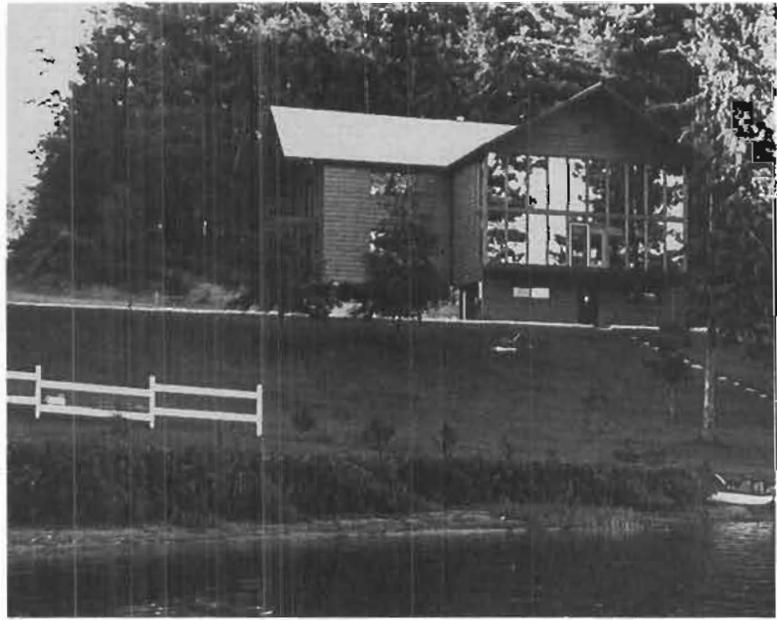
J'aime Lac-du-Cerf

« Depuis six ans, je suis l'heureuse propriétaire d'un chalet-maison à Lac-du-Cerf. Après avoir été séduite par le paysage au point de ne plus avoir envie de passer mes vacances ailleurs, j'ai appris à connaître les habitants du village et il s'est créé de solides liens d'amitié entre plusieurs d'entre eux et moi.

Suis-je encore pour eux une touriste de la ville? Peut-être... mais du fait que mon mari repose dans le petit cimetière... j'espère un jour être considéré comme un membre de la communauté villageoise. »

Josette Quiot-Le Bourhis 1982

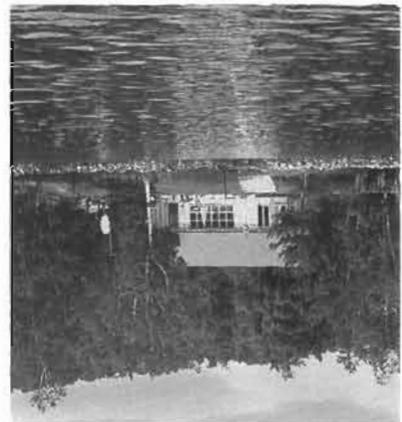
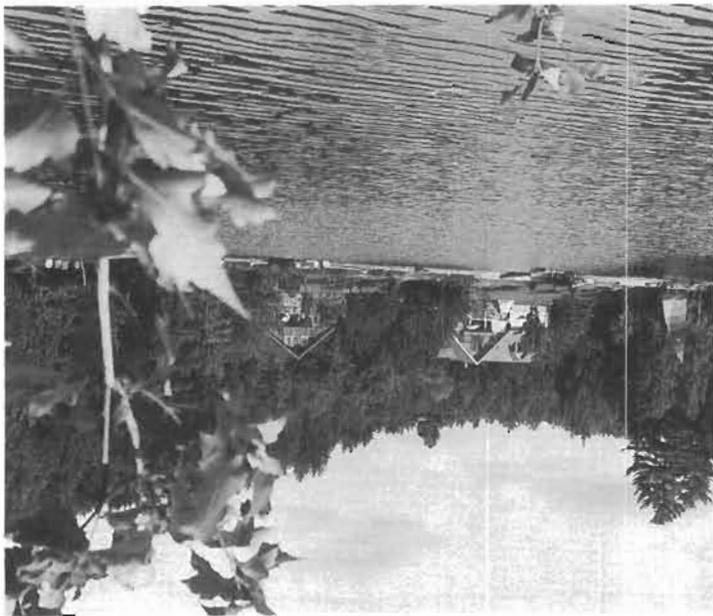
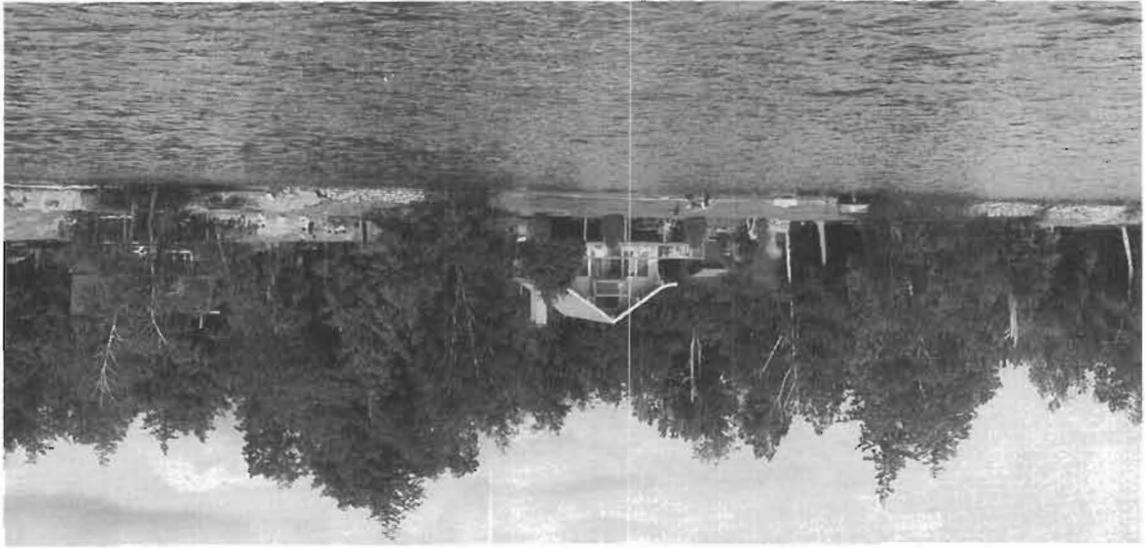
Le développement domiciliaire de la famille Saint-Louis dans la baie des Scouts.

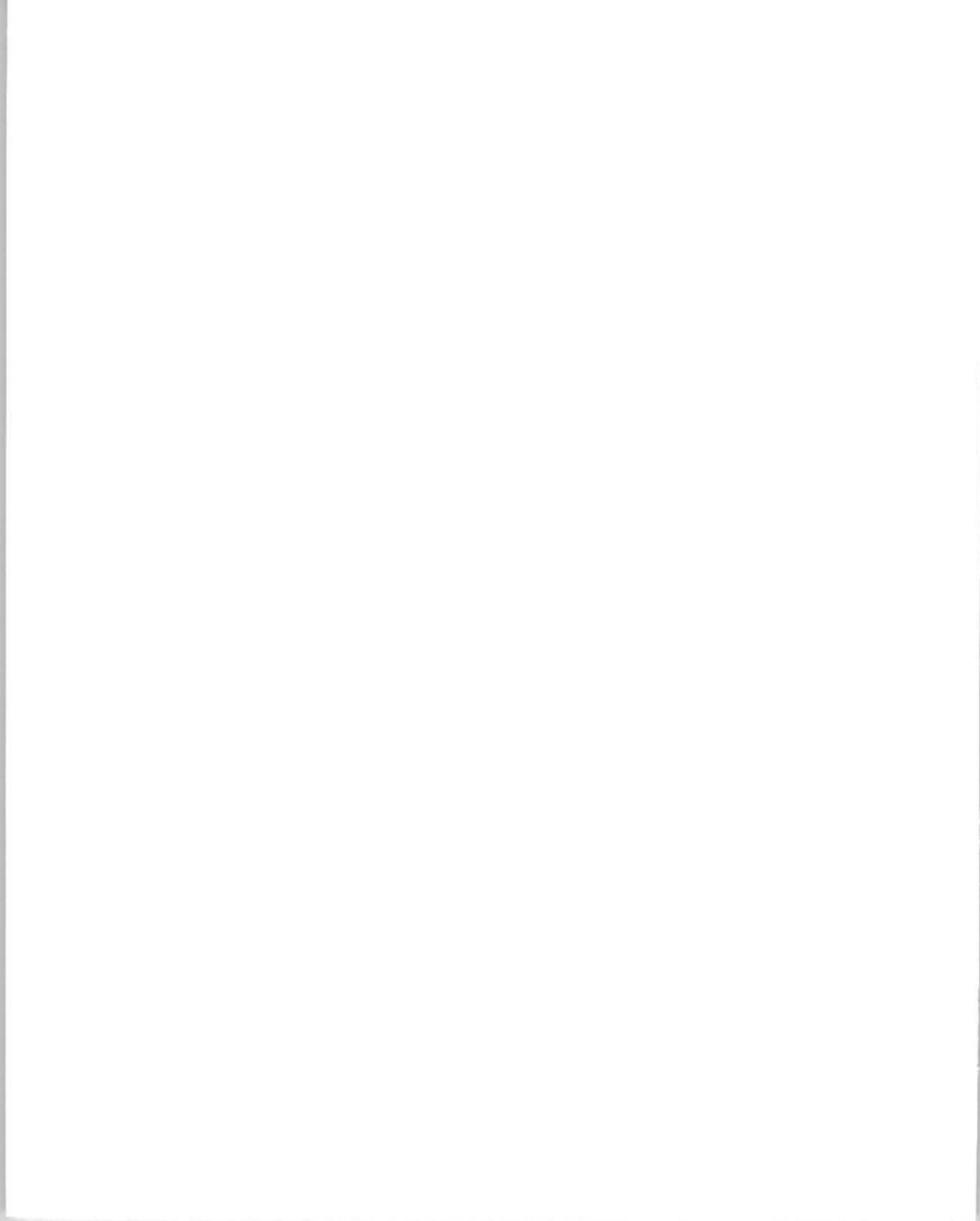


*De belles résidences
aux abords des lacs du canton.*



197







LA VIE COMMERCIALE

LES COMMERCES

LES SERVICES

LES COMMERCES

Les magasins-généralistes, épiceries et dépanneurs



itués aux extrémités du canton, les deux premiers magasins d'alimentation à naître dans la colonie de Lac-du-Cerf sont ceux de Napoléon Blais sur la petite rivière du Cerf à l'ouest en 1924 et celui d'Alexis et Rose-Emma Léonard près de la rivière du Lièvre au nord l'année suivante. Ces petites

épiceries occupent quelques tablettes dans une pièce de leur maison privée respective et dépannent les autres familles de colons qui viennent à pied ou en canot, sur de longues distances parfois, pour acheter lard salé, graisse, farine, sel, sucre, tabac, mélasse, huile à lampe et quelques boîtes de cannage.

Quinze ans plus tard, à leur arrivée à Lac-du-Cerf en 1939, Rosario et Berthe Wester ouvrent un magasin pour desservir le village naissant et les groupes de touristes qui s'amènent aux saisons de pêche et de chasse. Érigé au Coin, le magasin Wester offrira aussi le service de la poste et du téléphone. L'autobus d'Hormidas Bondu de Notre-Dame-de-Pontmain qui fait la navette le long de la Lièvre s'y arrête régulièrement l'été à neuf heures le matin et à dix-sept heures l'après-midi. À la saison hivernale, plus tranquille pour les familles de cultivateurs, la place devient lieu de rassemblement et de discussions. Le magasin étant bientôt équipé de la première radio à batterie du village, le curé Donat Dumouchel vient y écouter le hockey du samedi soir.

Le magasin Wester

« Nous ouvrons le magasin sept jours par semaine. C'était rempli tout l'hiver. Tout le monde était assis sur deux grands bancs. Les hommes s'installaient en avant et les femmes en arrière, chacun parlant de leurs affaires. »

Berthe Lavigne-Wester 1989

À l'automne 1945, à l'incitation d'Elzéar Maillé, Origène Martel lance son fils aîné de seize ans, Pierre, qui vient de terminer ses études à Iberville sur le Richelieu, dans l'aventure d'un magasin-général. La petite épicerie ouvre d'abord ses portes dans la grande maison familiale au cœur du village. Le commerce augmentera de superficie par la suite.



Lac-du-Cerf en 1942

« Il y a présentement une église construite à Lac-du-Cerf. Un curé résident sera nommé sous peu. Actuellement, il y a une cinquantaine de familles qui vont à cette église tous les dimanches en été et tous les mois en hiver. La très grande majorité sont des colons. Le cercle Agricole formé de colons compte vingt-quatre membres. Le nombre de touristes est considérable. Depuis le commencement de la saison, les comps ont reçu cent cinquante autos. Sur le parcours du chemin projeté, il y a huit colons qui ont commencé à ouvrir leur lot et sept établissements projetés. »

Henri Bertrand 1942

Le magasin-général de Rosario et Berthe Wester au Coin de Lac-du-Cerf.



Le magasin-général Martel sur la rue Principale de Lac-du-Cerf.

Un voyage à Lac-du-Cerf en 1945

« Nous sommes arrivés à Val-Barrette à deux heures dans la nuit par le petit train du Nord. Nous avons couché là. À sept heures du matin, nous sommes embarqués dans la petite « sleigh » couverte tirée par deux trotteurs de monsieur René Ouimet qui venait chercher la poste pour le Lac-du-Cerf. Il avait un fanal en dedans pour chauffer un peu. Par moment nous courrions en arrière du traîneau pour nous réchauffer les pieds. Vers midi, nous sommes arrêtés à Kiamika, à la pension Lachaine, pour dîner. Nous avions les pieds gelés... Après avoir diné et s'être réchauffés, nous sommes repartis pour Lac-du-Cerf mais là les chevaux de monsieur Ouimet ne trottaient plus car ils avaient de la neige jusqu'au ventre... nous sommes arrivés à Lac-du-Cerf vers cinq heures dans l'après-midi. »

Pierre Martel 1990

Les magasins en gros ne faisant pas encore la livraison jusqu'à Lac-du-Cerf, Pierre doit régulièrement faire le voyage à Montréal avec sa voiture de marque Ford 1938 avec carrosserie en bois pour acheter sa marchandise : biscuits chez David et chez Stuart, quincaillerie et verrerie chez Alexis Nihon. Il lui faut faire preuve de beaucoup d'astuce car le rationnement instauré durant la guerre sur la viande, le sucre, le beurre, le lait en boîte, est toujours en vigueur et pour acheter dans le gros les épiceries doivent respecter leur quota préalablement établi par le gouvernement. Durant l'été Armandoza Caron fournit le lait au magasin en le livrant dans une voiturette tirée par un chien alors qu'en hiver le lait et les autres marchandises arrivent de Mont-Laurier avec la grosse autoneige Bombardier d'Hormidas Bondu qui fait le voyage depuis Notre-Dame-de-Pontmain et Saint-Gérard de Kiamika à tous les deux jours. En raison des mauvais chemins, le lourd véhicule de dix places, habituellement occupé par le double de passagers, verse souvent dans la neige.

Avec la fin de la deuxième guerre mondiale, l'activité commerciale prend un nouvel essor à Lac-du-Cerf qui compte alors trois automobiles, celle de Rosario Wester achetée 100 \$ pour aller chercher diverses marchandises à la gare de Val-Barrette ou à Mont-Laurier, celle d'Armand Paquette et celle d'Origème Martel qui fait monter jusqu'à



La Ford de Pierre Martel devant les installations des « Industries de Lac-du-Cerf ».



La livraison du lait à domicile sur la rue Principale de Lac-du-Cerf.

dix passagers lorsqu'il fait le voyage à Mont-Laurier. Entre 1944 et 1948, la population passe de deux cent vingt-quatre à trois cent quatre-vingt-sept personnes, de trente-six à cinquante-six familles résidentielles, de huit à vingt familles de villégiateurs. Le curé Donat Dumouchel s'établit en permanence au presbytère à l'automne 1946 et le couvent est en construction près de l'église. Les plus jeunes achètent leur crème glacée au restaurant du Coin de madame Beaudry et les plus âgés disposent maintenant d'une table de billard au magasin Martel. L'électricité n'est pas encore là mais l'activité économique est en net progrès. Les moulins à scie Léonard, Meilleur, Langevin et Forest sont en opération. Les boutiques à bois d'Auguste Désormeaux, d'Elphège Émard et d'Herménégilde Marier produisent portes, châssis et chaloupes en belles quantités. Le forgeron Lyen Boudrias devient de plus en plus mécanicien et Albert Dancause est à construire un garage qui offrira essence et mécanique car les premières camionnettes de Rosario Wester et Palma Dicaire font des envieux et plusieurs pensent à s'en procurer. Armandoza Caron tient maison de pension pour les passants et le canton compte maintenant vingt-cinq chalets à louer. La population double durant la saison estivale et la pêche attire de plus en plus de tounstes aux pourvoiries Wester, Boismenu et Valiquette. Avec les neiges la tranquillité est plus grande et le calme du village n'est brisé que par le passage des lourds camions charroyant les billots jusqu'aux moulins à scie.

En 1950, Pierre Martel accueille sa tante Cécile Martel et son oncle Armand Sainte-Marie qui s'associent à lui dans son commerce. Avec ces nouveaux partenaires d'affaires, la petite épicerie s'installe dans une nouvelle bâtisse et devient le magasin-général Martel et Sainte-Marie. L'entreprise doit alors supporter le crédit sans intérêt car la paye est bonne mais lente, spécialement en hiver où les entrepreneurs forestiers ne sont payés qu'à tous les deux ou trois mois.

Après cinq ans de cette association, Pierre quitte Lac-du-Cerf en 1955 après avoir vendu sa part à son oncle. Il s'établit à Montréal et, incité par Osé Chevrier, il devient chauffeur de taxi et de limousine avant d'occuper le poste de gérant dans l'entreprise Murray Hill. En 1962, toujours attaché au canton Dudley, il devient propriétaire du

Lac-du-Cerf en 1945

« 267 âmes
40 familles résidentielles et 10 familles
de villégiateurs
1 chapelle, 1 presbytère, 1 salle
paroissiale, 2 écoles
2 moulins à scie, 2 sucreries
1 marchand, 1 restaurant, 1 poste
d'essence
12 chalets à louer, 2 pensions d'été
1 bureau de poste, 1 centre téléphonique
2 000 acres en exploitation
2 500 acres à exploiter
135 000 \$ de valeur foncière
10 000 \$ de machineries
170 vaches à lait, 65 chevaux, 120
cochons
90 moutons, 12 bœufs, 900 poules. »

Donat Dumouchel ptre 1945

Au magasin Martel et Sainte-Marie

« C'était gai car les gens venoient compter leurs « flips » de chasse, de pêche, de bois. C'était amusant pour moi. Ça été un gros changement dans ma vie. J'avais été élevée en ville et à Lac-du-Cerf il y avait tellement d'expressions et de coutumes que je ne connoissais pas. C'était très instructif pour moi. Je n'avais jamais vu tout l'abattis nécessaire pour faire un chemin dans le bois et je trouvais très impressionnants tous ces camions qui passaient chargés de gros billots »

Cécile Martel-Sainte-Marie 1975

MARTEL & SAINT-MARIE	
MAGASIN GÉNÉRAL	
LAC DU CERF, P. Qué.	
DATE: 21 oct 1950	
SOLD TO / VENDU À	
Fabrique du Lac	
des Cerf	
2. papier peint	
5.50	

domaine Dutrisac, qui rappelle la mémoire d'une aïeule maternelle, où il vient régulièrement passer les fins de semaine. Ce beau domaine développé sur le lot de colonisation d'Eugène Émard au lac Baptiste-Lefebvre a été aménagé par son père Origène qui, après la vente de son moulin à scie au village à Patrice Bondu en 1955, y a construit une bonne maison, fait le lotissement pour quarante-cinq terrains, construit sept chalets en plus de celui des Émard baptisé «Le Pionnier» et vendu quelques terrains pour les villégiateurs intéressés à s'y construire un chalet. Après l'achat du domaine, Pierre songe d'abord à le vendre après remise en état mais, de nouveau séduit par l'endroit, il s'y installera en permanence à compter du printemps 1988.

Après le départ de Pierre Martel en 1955, Cécile et Armand Saint-Marie continuent d'opérer le magasin-général jusqu'en 1960 alors que Admira et Blanche Vachon deviennent à leur tour propriétaires de l'entreprise où la jeune Louisette Maillé vient leur donner un coup de main durant la saison estivale. Ils l'opèrent jusqu'en septembre 1967 avant de passer le flambeau à un couple plus jeune, leur nièce Jeannine Forget et son mari Yves Allaire.

Les Allaire arrivent alors de Trois-Rivières mais leurs racines familiales sont profondément enfouies dans la terre de la Haute-Lièvre : Yves est le petit fils d'Émery Allaire, l'un des fondateurs de Notre-Dame-du-Laus en 1870 alors que Jeannine est directement apparenté aux Lafontaine et aux Guérin, les pionniers de Ferme-Neuve et du canton Kiamika. Tous les deux diplômés en commerce, ils n'hésitent pas à doubler la superficie de l'entreprise après

Yves Allaire, marchand-général

« Ce magasin là était à vendre depuis deux ou trois ans. Il y avait même un carton tout jauni par le soleil dans la vitrine. C'était intéressant mais il fallait aimer ça. Les gens qui m'ont le plus appris sont les clients. J'ai beaucoup apprécié les jeunes. Dans un magasin-général de campagne, on demande de faire crédit. Les jeunes me l'ont demandé et ils ont été très sincères avec moi car je n'ai jamais perdu un sou. »

Yves Allaire 1989

YVES ALLAIRE	
Marchand général Epicier-boucher licencié Ferrerie	
Lac-du-Cerf	Tél.: 314-J.2



Une vue générale du village
durant la décennie 1960.

quelques mois d'opération afin d'offrir tous les produits de quincaillerie à la clientèle en plus de l'épicerie générale. Après dix années, ils vendront leur commerce à Gilles Valiquette en mars 1978.

Enfants de pionniers du canton, les époux Gilles et Liliane Valiquette donnent un nouvel essor au commerce. Alors qu'elle s'occupe principalement de l'épicerie qui demeure un véritable magasin-général avec centrale téléphonique et dépanneur financier, lui se consacre entièrement au commerce des matériaux de construction, quadruplant le chiffre d'affaires de sa quincaillerie. Progressifs, les Valiquette engagent Murielle Ouimet comme secrétaire à plein temps et mettent en place un système d'achat informatisé. En mars 1989, le commerce d'épicerie passe aux mains de Jacques Caron alors que Gilles continue d'opérer sa quincaillerie et son commerce de matériaux. En 1992, son fils Stéphane et son épouse Lyne Maillé se joignent à lui dans l'entreprise.

Au chapitre des commerces d'alimentation, il faut ajouter l'épicerie «Au bon Marché» construite par Raymond Charbonneau au nord de la rue Principale. Propriété de Jean-Guy Hotte et Pauline Viger, des montréalais qui passent l'été au lac Mallonne depuis plusieurs années, le commerce est en opération pendant deux ans entre juillet 1972 et septembre 1974. Quatre ans plus tard, l'entreprise offrira divers kiosques et manèges pour l'amusement des enfants durant trois étés successifs.

Avec les années, de petits dépanneurs s'ajoutent à ces épiceries. Ainsi, en 1957, Georgiana Boismenu ouvre un petit commerce d'alimentation doublé d'une lingerie dans une petite construction érigée à deux pas de sa maison au sud de la rue Principale. Elle opère le petit dépanneur en copropriété avec sa fille Béatrice qui demeure alors à Mont-Laurier jusqu'en 1961. Le commerce passe alors à son petit-fils Gaston Saint-Louis qui agrandit la superficie de la petite entreprise en la relocalisant tout près dans la maison à deux étages érigée par Auguste Désormeaux qu'il déplace depuis son site originel plus à l'ouest dans le village. Le dépanneur redevient la propriété de sa mère Béatrice Saint-Louis en 1962 et après deux ans d'opération, elle le cède à son frère Adrien Boismenu qui tiendra le commerce jusqu'au malheureux incendie qui consume l'édifice en avril 1967. Après reconstruction sur le même site, Adrien et Lucille Boismenu y tiendront un foyer d'accueil. De son côté Adrien continue d'opérer sa pourvoirie qui compte trois chalets dans le club des Guides au lac Croche et cinq autres sur le petit lac du Cerf, séparés de la pourvoirie de son frère Joseph par l'ancien chalet du club de Saint-Jérôme érigé au début de la décennie 1920.

En 1975, Patrice et Yvette Bondu ouvrent à leur tour un dépanneur à deux pas de l'ancien dépanneur Boismenu-Saint-Louis après avoir vendu leur moulin à scie à leurs fils Mario et Réjean. Après une année d'opération, ils cèdent le commerce à leur fils Charles et à son épouse Julie Duffy qui le garderont à leur tour pendant onze ans avant de devenir propriétaire de l'Auberge près des Lacs de l'autre côté de la rue principale. Propriété depuis 1986 de Rolland Léonard et de son épouse Louise Wester, l'épicerie-dépanneur licenciée est ouverte sept jours par semaine et offre le service d'un comptoir postal en tout temps.

Une vache en échange d'un petit camp

« J'ai vendu mon petit camp à madame Beaudry pour une vache. J'ai été obligé d'aller la chercher à Lac-des-Écorces à pied. J'ai marché toute la journée avec la vache. J'ai jamais trouvé le temps aussi long car elle n'était pas jasante. »

Eugène Émard 1989

Les restaurants et l'Auberge « Quatre-Saisons »

À l'exemple de Patrick Duffy, un ami dont elle a un temps gardé les enfants après le décès de son épouse, Rosa Gauthier-Beaudry arrive de Val-Barrette en 1941 avec son fils Édouard pour ouvrir le premier restaurant de Lac-du-Cerf. Après avoir troqué le terrain d'Eugène Émard en face



Le restaurant de madame Rosa Beaudry au Coin du village.

du magasin Wester pour une vache, elle fait ériger son restaurant par Herménégilde Marier, l'époux de sa fille Blanche. Elle y tiendra commerce pendant près de sept ans.

Disposant d'une table de billard où madame Beaudry affronte les commis-voyageurs pour 5¢ de la partie, d'un gramophone et d'une radio à batterie permettant aux amateurs l'écoute des exploits de Maurice Richard le samedi soir, le restaurant est très achalandé, spécialement après les messes du dimanche alors que l'on peut se procurer la liqueur à 5¢ et une excellente crème glacée que madame Beaudry fait elle-même. Pour un chip ou un Pepsi, ses espiègles petits fils Oneil et André lui donnent un coup de main lorsqu'Édouard est occupé au conseil municipal de Notre-Dame-de-Pontmain ou qu'il se rend chez sa dulcinée Géraldine. Le restaurant sert aussi des repas aux conducteurs de camions qui transportent du bois durant les mois d'hiver.

Après la mort de sa mère en 1947, Édouard Beaudry laisse le commerce pour travailler à plein temps sur son lot de colonisation. À son salaire de chauffeur de bouilloire au moulin à scie de René Meilleur il ajoute le revenu de location de ses cinq chalets érigés sur sa terre au lac Mallonne, appuyé de son épouse Géraldine Léonard qui s'occupe des enfants, des animaux de la ferme et de l'entretien des chalets.

Après le départ des Beaudry pour le lac Mallonne, la construction du restaurant au Coin est louée à Léon Léonard où son épouse Lucille vendra de beaux chapeaux pendant quelque temps avant d'aménager de l'autre côté de la route où elle tiendra un petit restaurant dépanneur pendant dix ans. De son côté, Léon travaille au moulin à scie Meilleur en plus de passer le courrier, mener taxi, agir comme ambulancier et aller chercher le docteur Elie à Val-Barrette avec sa petite camionnette.

En 1955, Henri Ouimet fait l'achat d'un terrain sur la rive nord du grand lac du Cerf pour y construire à son tour un petit restaurant reconnu pour le bon goût de ses pommes de terre frites. Trois ans plus tard, en 1958, le commerce devient la propriété de son frère Gérard et de son épouse Laurette Filion qui vont y œuvrer sans relâche pendant vingt ans. Les Ouimet ne chôment pas. Pendant que Laurette accueille pêcheurs et chasseurs très tôt le matin pour le déjeuner, Gérard s'appareille pour aller les guider durant toute la journée. Les soupers s'étirent aussi en soirée jusqu'au retour tardif des derniers rentrés. Certains dimanches soir Laurette doit servir jusqu'à soixante repas mais les enfants sont heureusement d'une grande aide autant à la salle à manger qu'au dépanneur. L'endroit sert également de secrétariat scolaire et municipal puisque Gérard occupe les postes de secrétaire de la commission scolaire et de la municipalité pendant plusieurs années. À deux pas de l'église et du couvent, les époux et les enfants Ouimet sont aussi de tous les travaux, de toutes les corvées pour l'entretien de l'église, pour la préparation des différentes célébrations et décorations.

Café du Cerf

Repas léger

Gérald Ouimet, prop.

Lac-du-Cerf

Tél.: 915-W-3

Au chapitre de la restauration, il faut aussi inclure la patate frite mobile de Raymond Charbonneau et de son épouse Carmen Duffy qui s'installe au terrain de balle lorsque la saison de baseball commence. Débutée en 1968 lors d'un concours de pêche à la pourvoirie Valiquette, le petit restaurant mobile tiré par une automobile fait partie du décor lors des diverses festivités estivales durant quatre ans. Tout le monde y fait la queue pour une excellente frite, un hamburger ou un hot-dog. En 1972, Jean-Guy Maillé et son épouse Myrande Marier deviennent propriétaires du casse-croute et l'installe de façon permanente à côté de leur station-service l'année suivante. En 1975, ils vendent à leur tour le petit restaurant Pique-Assiette à Réjeanne Boismenu et André Diotte qui construiront le restaurant Quatre Saisons de l'autre côté de la rue l'année suivante. Ils opèrent le commerce pendant quelques années avant d'en faire la location par la suite. À l'automne 1987, le restaurant devient la propriété de Lucien Fleurant et Nicole Valiquette mais dès le printemps suivant ils vendent l'entreprise à Paul et Thérèse Labranche, un couple de citoyens séduit par la région depuis quelques années.

Le dernier restaurant à voir le jour à Lac-du-Cerf est la Cabane à Mado en 1981 alors que Madeleine Ruel fait déménager un bâtiment à l'arrière de l'Auberge près des Lacs pour le transformer en petite salle à manger à deux pas du centre civique et du centre communautaire. Le



L'auberge Quatre-Saisons sur la rue Principale.

commerce offre des repas mais aussi des articles de pêche et des souvenirs. Daniel Gauthier deviendra propriétaire de l'entreprise en 1988 avant de la céder à son tour à Danielle Ouimet à compter de juin 1991.

L'industrie de la restauration de Lac-du-Cerf compte aussi l'Auberge près des Lacs au nord de la rue Principale en face des bureaux de l'entreprise des maisons de pièces Bondu. Ouverte en 1962 par le drummondvillois Régino Dubois, cette entreprise offrant excellents repas, bar, chambres et motels connaîtra plusieurs propriétaires durant les trois décennies suivantes: Rosaire Sanche, Maurice Ballard, Réjean Meilleur, Philippe Orreindy, Charles Bondu et Julie Duffy, qui loueront un temps à Jean et Gertrude Lacoste et finalement Robert et Fleur de Mai Lafrenière qui entreprennent d'importantes rénovations en 1992 et offrent aussi le service de traiteur.



L'atelier de réparation de Lyen Boudrias sur la rue Principale.

Les garages-automobiles

Lyen Boudrias, le fils de Napoléon de Notre-Dame-de-Pontmain, arrive à Lac-du-Cerf d'abord comme forgeron en 1943, durant la deuxième guerre mondiale. À dix-huit ans, il achète un emplacement au nord de la rue principale pour construire boutique de forge et habitation. Marié à Gilberte Lavigne en août 1945, il devient ainsi le beau-frère de Rosario et Berthe Wester.

Avec la fin de la guerre, les touristes en automobile se font de plus en plus nombreux et les cultivateurs délaissent aussi peu à peu les chevaux pour les tracteurs. Cette nouvelle situation amène Lyen Boudrias à transformer son travail de forgeron en celui de mécanicien. En 1949, il érige une nouvelle bâtisse avec atelier mécanique et pompe à essence afin de mieux desservir sa nouvelle clientèle. Habile mécanicien, spécialement pour fabriquer des pièces au tour, il fait toute la mécanique et la soudure, non seulement des camions et des automobiles mais des moteurs hors bord également. Avec les années soixante, il prend à contrat l'entretien des chemins d'hiver de la municipalité. Pour ce faire, il achète d'anciens camions de l'armée, toujours robustes, qu'il transforme et adapte avec les charrues nécessaires au déblayage de la neige. En 1975, son fils

Lyen Boudrias, un mécanicien

« Il a ouvert les chemins pendant plusieurs années. Il devait faire l'entretien de sa machinerie lui-même car ses camions n'étaient pas neufs. C'était des camions de l'armée, des camions usagés. Il modifiait, il réparait, il était très bon avec le tour. Il était très habile pour faire ses réparations lui-même. »

Lucienne Boudrias 1990

André se joint à lui pour l'entretien des chemins qui se font maintenant à l'année.

Lyen Boudrias décède en juin 1985, à soixante-cinq ans, après un dramatique accident à son garage. À la suite d'une mauvaise manœuvre, il est écrasé sous la roue du tracteur d'une fendeuse à bois qu'il avait mise au point.

Arrivé six mois après son fils Albert Junior qui travaille comme conducteur de camion au moulin à scie de Langevin et Forest, Albert Dancause de Laprairie érige, en 1947, un garage de mécanique automobile avec du bois acheté chez Albéria Léonard dans le nord du canton. La construction et la pompe à essence sont situées à l'est de la route à l'entrée nord du village. Albert Dancause et son épouse May Dobbs, qui ont temporairement habité dans de petits chantiers dans le rang neuf pour des périodes de six mois, de deux et de trois ans à compter de 1934, logent au deuxième étage de l'atelier mécanique. Habile machiniste, Albert travaille aussi au moulin à scie de Langevin et Forest et à celui d'Oscar Flamand à Saint-Gérard de Kiamika.

En 1950, trois ans à peine après sa dernière arrivée, Albert Dancause, véritable pigeon-voyageur, quitte à nouveau le canton pour retourner travailler sur la rive sud de Montréal, non sans d'abord avoir été l'un des membres fondateurs du club de la Boucane, le premier club des loisirs de Lac-du-Cerf. Ses enfants, Albert, Evelyne et Marjorie-May prendront cependant racines en Haute-Lièvre en épousant des enfants de Lac-du-Cerf, Francine Caron, Lionel Duffy et Claude Gaudreault.

Après le départ d'Albert Dancause, Albéria Léonard prend le garage en main après avoir vendu ses animaux sur la terre paternelle qu'il occupe au nord du lac Tomkin. Alors que son épouse Gisèle tient un petit dépanneur attendant et loge quelques hommes travaillant au transport du bois pour lui, Albéria exploitera l'entreprise pendant quinze ans jusqu'à la construction d'un nouveau garage-automobile dans le village.

Le troisième garage de mécanique automobile à naître à Lac-du-Cerf est celui de Jean-Guy Maillé, arrivé à un an de Val-Barrette en 1930, avec ses parents Elzéar et Dorina Maillé. Dès l'âge de neuf ans il aide son père qui défriche et laboure son lot avec un bœuf à l'ouest du lac Long et à



Albert et May Dancause avec leurs trois enfants.



Le garage-automobile d'Albert Dancause devenu la propriété d'Albéria Léonard.

quatorze ans, il est déjà à l'emploi du moulin de René Meilleur leur voisin au nord, au salaire de 50 ¢ quotidienne-ment pour des journées de dix heures d'un dur travail à rouler les billots jusqu'à la scie, sans relâche, rapidement, afin de fournir les scieurs. Après quelque temps à travailler au chantier coopératif de Brébeuf-Saint-Jovite avec son frère cadet Orient, il entre à l'emploi de Fernand Brière de Kiamika comme mécanicien.

Son goût de la mécanique l'amène à faire l'achat de cinquante automobiles usagées de William Grenier de Mont-Laurier pour la somme de 2 500 \$ en 1954. Malgré de longues heures passées à remettre toutes ces mécaniques en bon état, il trouve aussi le temps de travailler dans la construction et surtout le temps pour fréquenter et épouser Myrande Marier, la fille de Blanche et Herménégilde, en 1956. L'année suivante, il quitte son emploi au garage Brière pour construire son propre commerce au Coin du village à Lac-du-Cerf. Il ouvre les portes de son garage en juin 1957. Travailleur, il y œuvre inlassablement pendant plus de trente ans, tous les jours de la semaine, ne fermant qu'à Noël et au Jour de l'an, jusqu'à l'automne 1988. Son entreprise est alors achetée par Robert Dancause qui l'opère pendant trois ans avant de louer le commerce à Jude Gareau au printemps 1992. Le garage continue d'offrir les produits Shell, la mécanique, la soudure, le remorquage jour et nuit, alors que Jean-Guy Maillé se remet à la réparation et à la vente de voitures usées de l'autre côté de la rue à l'ouest.

En 1976, René Gougeon, employé de l'usine Sogefor de Lac-des-Iles qui travaille dans le fer et la soudure depuis

GARAGE CHAMPLAIN

Jean-Guy Maillé, prop.

Réparations générales - Lavage - Graissage
Vendeur d'autos-neige BOMBARDIER

Lac-du-Cerf

Tél.: 914-W-4

L'âge de seize ans, ouvre aussi les portes d'un garage de mécanique automobile sur la rue Principale avec son frère Gilles. Aidé de son épouse Ghislaine Ouimet, René y travaille beaucoup pendant quatre ans avant de vendre sa bâtisse à Réjean Bondu en 1980 qui l'intègre dans son entreprise de maisons de pièces.

Les autres commerces

L'activité commerciale se complète avec quelques autres entreprises qui ont marqué et marquent encore l'histoire de Lac-du-Cerf.

Au chapitre des commerces liés aux loisirs, il faut parler du mini-putt de Gaétan Maillé et Pierre Wester ouvert à l'entrée nord du village en 1973 où plusieurs s'amuse agréablement durant les belles journées de l'été, du service aérien de Gilles Caron sur le grand lac du Cerf, des cours de plongée de Christian Valiquette, de la chasse aux sangliers offerte par Jacques Charbonneau à l'entrée nord du village, du petit garage de vente et de réparation de motoneiges de l'entrepreneur en construction Claude Gaudreault qui disparaîtra dans un incendie après être passé aux mains de son fils Claude.

Dans le domaine alimentaire, en plus de la boucherie-auberge d'Eddy Crépeau disparue dans les flammes à la pointe du quai dans la baie Bonnet Rouge, Lac-du-Cerf a compté sur les petits restaurants tenus par Benoît Turgeon et par Gérard Léonard où étaient servis liqueurs, cafés, hot-dogs et crème glacée durant la décennie 1950. Plus tard, deux autres entreprises offriront santé et bon goût: les

Lac-du-Cerf auto-neige enrg.

Vente et service
Claude Gaudreault, prop.

Lac-du-Cerf

Tél.: 915-W-22

distributeurs Lionel Racine et Éléonore Rousseau qui offrent des aliments régénérateurs d'origine chinoise à base d'herbes concentrées et l'érablière Léonard qui offre sirop, tire et bonbons à l'érable.

Dans le vêtement, il faut mentionner l'habile couturière Jeanne Godmer-Gougeon qui vend du tissu pendant deux ans avant de s'installer dans le village où elle tient magasin de linge entre 1970 et 1974 avant de transformer son local en atelier de rembourrage d'abord et en atelier-magasin de céramique, donnant des cours dans les villages avoisinants, par la suite, à compter de 1985. Yvette Grenier-Bondu tient aussi un magasin de linge au sous-sol de sa maison pendant cinq ans après la vente de son dépanneur à son fils Charles en 1976. Lucille Léonard fait aussi la vente de laines et de tissus sur la rue Principale alors que Christiane Saint-Louis offre tissus et coupons au Domaine du lac Mallonne.

Au chapitre de la coiffure, Lac-du-Cerf comptera le salon de Carole Pelneault sur le chemin de l'Église, celui de Sandra Léonard et le centre Mille et une « Coupes » de Danielle Racine sur la rue Principale.

Dans le domaine de l'habitation, les bons ouvriers et les bons menuisiers, Ouimet, Gaudreault, Maillé, Charbonneau, Léonard, sont nombreux à Lac-du-Cerf. Les intéressés à la construction d'une résidence ou d'un chalet peuvent aussi faire appel à l'électricien Denis Gougeon, à René Gougeon qui offre, terre, gravier et installations septiques, et à Claude Léonard dont l'entreprise de sciage s'occupe aussi de déneigement et de transport général.

La Chambre de commerce

Au printemps 1965, Rosario Wester lance l'idée de mettre sur pied une Chambre de commerce à Lac-du-Cerf dans le but de développer l'économie du canton en étant l'instigatrice de différents projets de mise en valeur et en appuyant les groupes sociaux ou organismes dans leurs démarches auprès des autorités gouvernementales. Renseignements pris auprès de la Chambre de commerce de Montréal, il s'avère qu'un tel organisme doit compter trente-deux membres au minimum lors de sa fondation. Pour

atteindre ce nombre, les solliciteurs Rosario Wester, Lionel Duffy et Origène Martel étendent le projet aux municipalités voisines de Saint-Gérard de Kiamika et Val-Barrette.

La Chambre de commerce régionale naît donc officiellement à la mi-juillet 1965 de la volonté commune des gens d'affaires de ces trois municipalités désireux de mieux planifier le développement économique. Lionel Duffy, le premier président et Origène Martel, le vice-président, sont entourés des directeurs Michel, Raymond et André Wester, Albert Dancause, Réal Valiquette, Gérald Ouimet, Martial Gaudreault et Bernard Caron. La chambre compte près de soixante membres au départ.

Le premier projet lancé par le nouvel organisme est celui d'une grande enseigne de 20 x 12 pieds (6 x 4 mètres), illuminée, érigée à l'entrée sud du village de Lac-des-Écorces sur la route nationale arrivant de la région métropolitaine. L'immense panneau, fait par Lionel Maillé et lettré par Léo Lalonde de Mont-Laurier, souhaite la bienvenue aux visiteurs, indique les distances à franchir pour atteindre Val-Barrette, Saint-Gérard de Kiamika, Lac-du-Cerf et présente les divers services qu'on y retrouve : hôtelleries, pourvoiries, commerces de restauration, guides, sports pratiqués, plages, chalets à louer et terrain à vendre.



Une vue aérienne du village de Lac-du-Cerf.

LES SERVICES

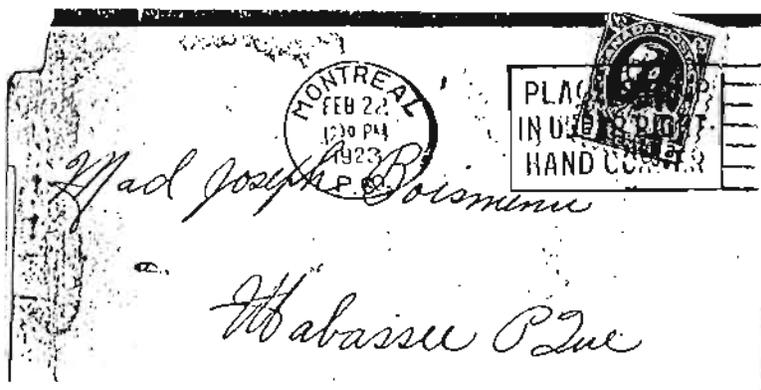
La poste

Les premiers colons établis au nord du petit lac du Cerf reçoivent d'abord leur courrier postal chez Siméon Grenier qui tient un petit bureau de poste en aval de la ferme Wabassée sur la rive ouest de la rivière du Lièvre. Le postillon Dominique Saint-Louis fait alors la difficile navette en raison des mauvais chemins de l'époque entre Notre-Dame-du-Laus et Mont-Laurier. Avec son autobus en été et sa grosse autoneige en hiver, Hormidas Bondu de Notre-Dame-de-Pontmain assurera aussi ce service quelques années plus tard. Pour leur part, les colons établis aux environs du lac Tomkin dans la partie nord du canton font affaire avec le bureau de poste de Saint-Gérard de Kiamika dont le courrier arrive à la gare de Val-Barrette.

En 1939, las d'un service postal souvent irrégulier et lent en hiver, Rosario Wester et Joseph Boismenu se rendent à Ottawa pour plaider la cause de la petite communauté de Lac-du-Cerf qui compte alors trente familles totalisant quatre-vingt-dix personnes. Ils en reviennent avec l'engagement gouvernemental d'ouvrir un bureau de poste dans le canton, rapportant aussi chacun une robe en cadeau à leur épouse.

Le premier bureau de poste de Lac-du-Cerf est ouvert quelques mois plus tard en 1940 au magasin Wester au coin du village. En 1945, le bureau de poste sera déplacé

Durant les premières décennies de colonisation, le courrier de Lac-du-Cerf est adressé au bureau de poste de Wabassée.



tout près chez Jeannette et Rhéal Ouimet alors que René, son père, est chargé de transporter le courrier depuis la gare de Val-Barrette jusqu'au village. En hiver, ce voyage dure pratiquement toute la journée.

Les Ouimet auront la charge du bureau de poste de Lac-du-Cerf pendant un quart de siècle jusqu'à sa fermeture en 1970. Pendant ces années, le service de postillon est assuré par Zéphir Chénier et son fils Rémi de Notre-Dame-de-Pontmain. À compter de 1948, Léon Léonard prend la relève à son tour.

Le téléphone

Le service téléphonique arrive à Lac-du-Cerf avec l'initiative de Rosario Wester en 1944. Afin d'amener la compagnie Lievre Valley Telephone, propriété de la compagnie forestière James Maclaren, à desservir Lac-du-Cerf avec un téléphone payant, il arrive à convaincre les cultivateurs du canton de fournir chacun six poteaux et de les poser bénévolement depuis le rang des Valiquette jusqu'au Coin dans le village.

Le nouveau service sort grandement la petite communauté de son isolement. Installé au magasin Wester, le téléphone à batterie payant, où il faut littéralement crier pour un appel interurbain, est fort utile en cas de maladie ou de mortalité. Le docteur Elie de Val-Barrette peut désormais offrir ses conseils à distance alors que les enfants Wester courent avertir les gens chez eux lors d'un appel. Le premier appel téléphonique se fera le vingt-neuf novembre 1944 alors que Gérald Léonard fait demander le docteur Elie par Rosario Wester pour la naissance de sa petite sœur Lisette, la fille cadette de Léo et Albina.

Le deuxième appareil téléphonique du village sera installé au magasin-général Martel sur la rue Principale.

L'électricité

Le retour du gouvernement Duplessis au pouvoir en 1945 amène la création de l'Office de l'électrification rurale, la formation de coopératives d'électricité et la construction de lignes de transmission à cette fin. Le gouvernement favorise

aussi les emprunts à long terme avec des taux d'intérêts réduits pour les cultivateurs. Il paye jusqu'à concurrence de soixante-quinze % sur le reste de la somme à payer et offre un délai de dix ans pour rembourser le capital. Cette situation plus avantageuse explique l'arrivée du service de l'électricité à Lac-du-Cerf à compter de l'été 1949 avec la Coopérative de Mont-Laurier. Auguste Désormeaux est élu directeur de l'entreprise qui dessert peu à peu toutes les régions rurales de la Haute-Lièvre.

L'installation se fait progressivement dans le canton durant les mois et les années suivantes. Certaines maisons ne seront pas dotées de ce service avant 1955. Chaque famille sociétaire sert ses lampes à l'huile au grenier et Cécile Sainte-Marie vend ses premiers moulins à laver électriques à Auguste Désormeaux et Elphège Énard.

La santé

Remèdes amérindiens, soins attentifs des mères et des épouses, sage-femmes et dévouement inlassable du docteur Désiré Elie de Val-Barrette résument les services de santé de la colonie de Lac-du-Cerf durant ses premières décennies. Les premières améliorations significatives viendront de Mont-Laurier à compter de 1931 alors que les médecins de l'Unité Sanitaire voient à la prévention des maladies contagieuses et que les infirmières administrent vaccins et font des visites à domicile. En 1936, le docteur Gustave Roy met sur pied un petit hôpital avec chirurgie dans l'hospice Sainte-Anne qui sera relocalisé dans la municipalité de Des Ruisseaux, de l'autre côté de la rivière du Lièvre, avec la construction de l'hôpital Notre-Dame-de-Sainte-Croix confié aux sœurs Marianites en 1950. Avec des routes qui s'améliorent et des moyens de transport plus rapides, la population du canton se rend maintenant à Mont-Laurier pour recevoir soins et services aux cliniques médicales de la rue de la Madone ou au Centre hospitalier régional.

En septembre 1977, Lac-du-Cerf connaît une nouvelle amélioration avec l'ouverture du centre Communautaire qui peut désormais recevoir les services offerts par les médecins et infirmières du Centre local des Services communautaires qui vise non seulement à l'amélioration de la santé et de la

Le bienfait du C.L.S.C.

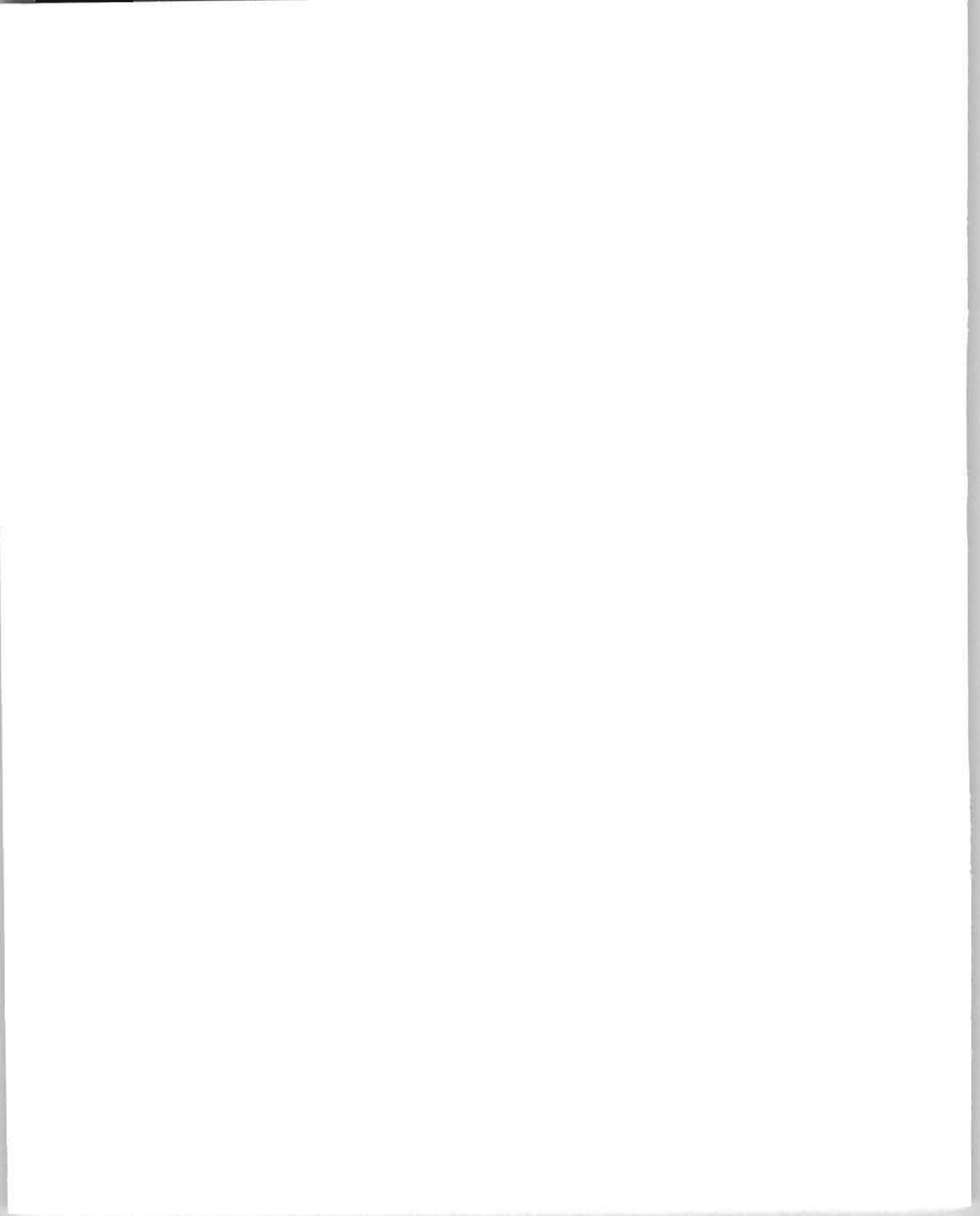
« Nous avons le C.L.S.C. qui vient nous visiter. Ça rend beaucoup service. Nous ne sommes pas obligés d'aller à Mont-Laurier à moins que le médecin décide de nous faire passer des examens. Je remercie le gouvernement d'avoir mis cela à notre service. »

Georgiana Faubert-Baismenu 1979



Le dévoué docteur Désiré Elie de Val-Barrette dessert la colonie de Lac-du-Cerf durant plusieurs années.

condition sociale mais à la régionalisation des services également. Successivement, les docteurs André-Jean Ouellette, Claude Labelle et Michel Massé s'y présenteront régulièrement .



A large, light gray, stylized number '9' is centered on the page. It has a thick, elegant stroke with a loop at the top and a long tail that curves to the left.

Chapitre

LA VIE RELIGIEUSE



es premières familles de colons établies le long de la Lièvre entre l'île Longue et le rapide Wabassée sont desservies par le curé missionnaire Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus qui vient régulièrement célébrer les offices religieux dans la mission de Notre-Dame-de-Pontmain à partir de 1879. À compter de 1884, l'endroit dispose d'une première chapelle. En septembre de cette année-là, plusieurs de ces colons se rendent assister à la messe célébrée en plein air par le curé Antoine Labelle à la ferme Rouge. L'apôtre de la colonisation du Nord y marque la prise de possession du canton Kiamika par la Société de colonisation de Montarville. Le couple Onésime Grenier et leur fils Onésime, le couple Théodore Nadeau et leur fils Thomas, le couple algonquin Thomas MacKanabé et leurs enfants Thomas, Abraham, Élizabeth, Mary-Ann et Manney, le couple Magloire Valiquette sont parmi les assistants venus en canot du Wabassée pour assister à cette inauguration.

Le curé Trinquier devient une véritable légende dans les hauts de la Lièvre car il dessert tous les colons jusqu'au nord de la ferme Neuve en plus de faire une visite annuelle en hiver dans tous les chantiers forestiers au nord de Notre-Dame-du-Laus. Durant plusieurs années, dans de petits chantiers, dans les premières maisons de pièces ou dans les modestes chapelles, il dessert toutes les colonies dans le

bassin de la rivière : les colons de Notre-Dame-de-Pontmain à compter de 1873, ceux de Saint-Gérard de Kiamika à compter de 1884, ceux de Notre-Dame-de-Fourvières de Rapide-de-l'Original à compter de l'année suivante et ceux de Saint-Aimé de Lac-des-Iles à compter de 1887. C'est lui qui procédera au mariage de Cyrille et Marie Arbic, de Gédéon et Julie Ayotte, les deux premiers couples à rejoindre les Valiquette dans le canton Dudley.

Avec la formation de la paroisse de Saint-Gérard de Kiamika située à l'arrivée du chemin Chapleau sur la Lièvre, le curé Joseph-Aimé Lemonde prend charge de Saint-Aimé de Lac-des-Iles jusqu'à la nomination de Clément Arpin, le premier curé résident arrivé en 1907, et de Notre-Dame-de-Pontmain jusqu'à l'installation du premier curé résident, l'abbé François-Xavier Barrette en 1907 également. Les colons qui s'installent dans le canton Dudley à cette époque doivent donc se rendre à Notre-Dame-de-Pontmain, Saint-Aimé de Lac-des-Iles ou Saint-Gérard de Kiamika selon les distances à franchir en canot ou à pied pour avoir divers services religieux, baptêmes, mariages, retraites, obsèques. Cyrille Arbic qui défriche en aval du Wabassee en 1882 doit descendre à Notre-Dame-du-Laus pour épouser Marie Grenier qui vivait de l'autre côté de la rivière près de chez lui. Leur fils de quinze ans Zotique, mort en décembre 1900, est enterré dans le cimetière de Notre-Dame-de-Pontmain et eux-mêmes, décédés en 1914, reposent dans celui de Saint-Aimé de Lac-des-Iles. Joseph et Rosanna Piché, établis au nord du lac Tomkin font baptiser Herménégilde, leur plus vieux, à Saint-Gérard de Kiamika en 1899 alors qu'en octobre 1921, Joseph Boismenu, installé au nord du petit lac du Cerf doit se rendre par les eaux de la Lièvre et du ruisseau pour faire baptiser son fils Joseph à Saint-Aimé de Lac-des-Iles.

Cette situation continuera jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale pour les colons de Lac-du-Cerf. Ceux de la partie ouest du canton Dudley traversent la rivière en aval immédiat de l'île Longue pour se rendre à l'église de Notre-Dame-de-Pontmain érigée en 1902 où, successivement, les curés Barrette, Travers, Lasalle, Thibault, de Grandpré et Dumouchel les accueillent pour les baptiser, les confesser, les bénir et les enterrer. Dans la partie nord de Lac-du-Cerf,

La messe Dominicale

« Nous étions contents d'aller à la messe le dimanche. Nous sortions de l'église et nous étions fiers de rencontrer tout le monde quand nous sortions dehors après la messe. Si on faisait un bi, on demandait l'aide de tout le monde. Si on avait besoin d'un renseignement, on le demandait. Je trouvois ça familial de se rencontrer après la messe. »

Laurette Lebrun-Dicaire 1989

L'église de Notre-Dame-de-Pontmain accueille les colons de la partie ouest de Lac-du-Cerf.



les familles voyagent par la route longeant la Lièvre jusqu'à l'église de Saint-Gérard de Kiamika inaugurée en 1905 où, successivement, les curés Lemonde, Yelle, Bazin, Neveu et Fauteux les reçoivent, célèbrent leurs mariages et procèdent aux obsèques de leurs morts. Ces paroisses et ces missions relèvent de l'archevêque d'Ottawa jusqu'à la formation du diocèse de Mont-Laurier en 1913. À compter de cette date la Haute-Lièvre passe sous l'autorité religieuse de monseigneur François-Xavier Brunet et de son successeur monseigneur Joseph-Eugène Limoges à partir de 1922.



L'église de Saint-Gérard de Kiamika accueille les colons de la partie nord de Lac-du-Cerf.

Durant les premières années, l'assistance aux pratiques religieuses dominicales est très irrégulière pour les colons de Lac-du-Cerf. Les mauvais chemins, les tempêtes de neige, les voyages en canot l'été et en raquettes l'hiver, les traversées de la Lièvre sur la glace avant la construction des deux ponts à l'île Longue, le peu de vêtements convenables pour les enfants sont autant d'obstacles pour ces familles qui doivent demeurer à jeun depuis minuit pour avoir droit à la communion une fois rendus à Notre-Dame-de-Pontmain ou Saint-Gérard de Kiamika. Même si l'église est loin, ces premières familles sont très religieuses. La prière est récitée quotidiennement, matin, soir et avant les repas. Les enfants apprennent très tôt à faire leur signe de croix et à s'agenouiller pour réciter le «Je vous salue Marie» ou le «Notre-Père». Après le souper, la prière se fait en famille alors que grands et petits s'agenouillent pour réciter le chapelet avec

les parents en face du crucifix ou d'une image sainte. Le dimanche, le jour du seigneur est respecté et, après la traite des vaches du matin, si la famille ne peut se rendre à l'église, elle ne manque pas de dire un chapelet. Au dimanche des rameaux, les vieux rameaux sont brûlés et remplacés par les nouveaux de la saison; placés au-dessus du linteau de la porte, bien en évidence, ils protègent contre la foudre, les ouragans et les incendies. Le matin de Pâques, levés tôt avant l'aube, les hommes vont cueillir l'eau magique conservée précieusement pour l'année.

En août 1939, guidés par Joseph Boismenu et Rosario Wester désireux de mettre fin à ce difficile isolement religieux, les trente-cinq chefs de famille du canton Dudley présentent une requête à l'évêque de Mont-Laurier, monseigneur Limoges, qui a son chalet «Julius» dans la baie de l'Église au nord du grand lac du Cerf, pour qu'il accepte d'envoyer régulièrement un prêtre pour desservir les familles établies entre le lac Tomkin au nord et la rivière du Lièvre à l'ouest. En octobre suivant, accompagné du curé Pierre Neveu de la cathédrale de Mont-Laurier, l'évêque préside une rencontre avec les familles de Lac-du-Cerf à son chalet. Il approuve le projet et donne le terrain, le lot trente et un du neuvième rang, devant servir à la construction de l'église. Il accepte également de mettre son chalet, qui est érigé sur ce lot, à la disposition du curé qui y viendra en mission. Henri Filion, Rosario Wester et Patrice Bondu sont dès lors désignés comme syndics avec charge de faire défricher le terrain où sera construite l'église. Mgr Limoges autorise également le curé Donat Dumouchel de Notre-Dame-de-Pontmain à se rendre célébrer la messe mensuellement à la petite école Saint-Léon au nord du petit lac du Cerf. La petite mission comprend alors vingt familles de Notre-Dame-de-Pontmain et onze familles de Saint-Gérard de Kiamika. La première messe est célébrée le dix-huit novembre 1939 alors qu'Alexandre Boismenu agit comme servant de messe du curé Dumouchel. Un mois plus tard, le missionnaire revient y célébrer la messe de Noël, le vingt-trois décembre, devant cinquante personnes.

Au début de 1940, l'évêque de Mont-Laurier obtient un droit de coupe de bois de 30 000 à 40 000 pieds (10 000 à 13 000 mètres) et une subvention de 800 \$ de l'abbé Jean

Le grand catéchisme

« Mes parents avaient un grand catéchisme... qui se promenait. En haut d'une page, c'était marqué : Toujours, toujours, jamais, jamais sortir de l'enfer. J'avais assez peur d'aller chez le diable et qu'il vienne me revirer avec sa grande fourche... »

Béatrice Boismenu-Saint-Louis 1990

Une requête pour avoir une mission

« Nous soussignés, citoyens du canton Dudley, région de Lac-du-Cerf, demandons le privilège d'avoir une mission dans le centre que votre excellence voudra bien nous désigner entre le pont de la Lièvre du côté sud et du côté nord jusqu'aux alentours du lac Tomkin et nous ne cessons de prier : Adélord Barbe, Achille Bisailon, Joseph Boismenu, Patrice Bondu, Édouard Charbonneau, Ludger Charbonneau, Emmanuel Constantineau, Julien Constantineau, Josephat Cyr, Auguste Désormeaux, Josephat Dicaire, Palma Dicaire, Patrick Duffy, Elphège Émard, Avenant Émard, Eugène Émard, Henri Filion, Eusèbe Gareau, Paul Gaudreault, Raoul Gougeon, Alcide Gravel, Calixte Grenier, Alexis Léonard, Madame Alphonse Léonard, Gérard Léonard, Joseph Léonard, Léo Léonard, Mathias Léonard, Ubaldo Léonard, Elzéar Maillé, René Ouimet, Armand Paquette, Lucien Paradis, David Robert, Rosario Wester. »

30 août 1939

La première messe à l'école Saint-Léon

« L'école était remplie à sa capacité. Durant la messe, les enfants de l'école chantèrent des cantiques accompagnés par l'institutrice mademoiselle Courtemanche. Environ soixante personnes communièrent pieusement. Après le dernier évangile, le curé fit un sermon d'action de grâce. La quête a donné 3,21 \$: 1 \$ pour le missionnaire, 50 ¢ à la fabrique et une balance de 1,71 \$ à la caisse. »

Donat Dumouchal ptre 1939

Bergeron du ministère de la Colonisation à Québec. Malgré certaines difficultés avec la compagnie forestière Maclaren qui accepte mal cette brèche dans son monopole sur les forêts, le bois est coupé et acheminé près du chalet de Mgr Limoges. L'endroit choisi pour l'église est très beau, au milieu de grands pins en face du grand lac du Cerf, mais le chemin pour s'y rendre est encore tortueux et fort boueux au printemps.

L'érection du temple débute le premier juin 1940. Après une collecte paroissiale, Émile Bisailon, ses fils Lucien, Aimé et son neveu Henri prennent charge de la construction de l'église dessinée par l'architecte Lucien Parent de Montréal. L'édifice mesure 90 x 30 pieds (27 x 9 mètres) avec une sacristie de 30 x 14 pieds (9 x 4 mètres) et une salle paroissiale avec plancher en béton au sous-sol. Herménégilde Marier venu de Val-Barrette est heureux de se voir confier la pose des fenêtres et la finition intérieure alors que les paroissiens donnent de nombreuses heures de travail, en corvée, pour faire avancer la construction. À la mi-octobre, une réunion de paroisse prend la décision d'emprunter 1 500 \$ afin d'accélérer les travaux pour terminer l'église avant l'hiver.

Venu prendre quelques jours de repos au chalet de Mgr Limoges avec sept autres confrères, le père Pausé c.s.c. du collège Saint-Laurent célèbre la première messe dans le temple le vingt-sept octobre 1940. Le vingt-cinq décembre



L'église de Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf érigée en 1940.

suisant, l'abbé Picard du séminaire de Mont-Laurier y officie la première messe de minuit devant cent vingt-cinq personnes. Adélarde Barbe a fait un bon feu dans le gros poêle du sous-sol et la chaleur bienfaitrice rejoint les familles recueillies dans l'église par une grille au centre du plancher. Jeanne Chevrier a préparé les plus jeunes qui portent l'Enfant-Jésus jusqu'à la crèche alors que la chorale naissante des Émard, Wester, Duffy, Boismenu entonne « Il est né le divin Enfant ». L'émotion est grande dans la petite communauté rassemblée, heureuse de dire merci à Dieu pour la santé et pour la vie.

Au printemps suivant, malgré un rapport de classification du sol qui ne laisse guère d'espoir à une colonisation agricole qui aurait un caractère de continuité à Lac-du-Cerf, l'abbé Bergeron du ministère de la Colonisation verse un autre montant de 700 \$ à Mgr Limoges afin de terminer divers travaux à l'église. Une lettre signée par le curé missionnaire Dumouchel et par Patrice Bondu, Auguste Désormeaux, Emmanuel Constantineau, Lucien Paradis, Adélarde Barbe, René Ouimet, Elphège Émard, Rosario Wester, Avenant Émard, Eugène Émard, Ferrier Forget, Patrick Duffy, Léo Léonard, Lionel Duffy, Henri Filion, Yvon Gareau, Josephat Cyr, Calixte Grenier remercie l'évêque de Mont-Laurier pour son soutien à la petite colonie.

La bénédiction solennelle du temple a lieu le cinq octobre 1941 au moment de l'année où les forêts du canton ont pris leurs plus belles teintes automnales et cette date marque aussi le début du pèlerinage annuel organisé à Lac-du-Cerf. Pour célébrer l'événement et accueillir dignement monseigneur Limoges, Herménégilde Marier et quelques autres ont érigé une grande arche de sapinage au Coin du village, entre le magasin Wester et le restaurant de madame Beaudry.

La nouvelle paroisse de Lac-du-Cerf est formée d'un territoire détaché de Saint-Gérard de Kiamika et de Notre-Dame-de-Pontmain et l'évêque la dédie à Notre-Dame-de-Lourdes perpétuant ainsi la tradition de la vallée de la Lièvre où plusieurs paroisses, Notre-Dame-de-la-Salette, Notre-Dame-de-la-Garde, Notre-Dame-du-Laus, Notre-Dame-de-Pontmain, Notre-Dame-de-Fourvières, Notre-Dame-du-Saint-Sacrement, sont consacrées à la Vierge. Les arrondissements

Un emprunt pour compléter l'église

« À une assemblée des franc-tenanciers et autres paroissiens de la mission de Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf, ce quinzième jour d'octobre 1940, étaient présents Eusèbe Gareau, René Ouimet, Yvon Gareau, Auguste Désormeaux, Patrice Bondu, Avenant Émard, Patrick Duffy et un bon nombre d'autres.

Il a été proposé par Eusèbe Gareau et secondé par René Ouimet qu'une somme de 1 500 \$ soit empruntée pour rendre logeable l'église en construction, pour laquelle construction le gouvernement provincial a déjà accordé un octroi de 3 500 \$. Adopté à l'unanimité. »

Donat Dumouchel prêtre 1940

La première messe de minuit à l'église

« Cela avait été organisé par Jeanne Boudrias-Chevrier. J'en avais les larmes aux yeux quand les enfants se sont avancés bien lentement, habillés tous de la même façon avec le brassard au bras et un petit calice pour que le prêtre y dépose une hostie. Quand l'un d'eux déposa le petit Jésus, la chorale se mit à chanter « Il est né le divin Enfant » C'était de toute beauté et je pleurais. »

Lucille Raymond-Émard 1989

La grande croix de sapinage érigée au Coin du village lors de la bénédiction solennelle de l'église en octobre 1941.



La bénédiction de l'église

« Un grand nombre de fidèles des paroisses environnantes ont assisté à cette cérémonie malgré la pluie torrentielle qu'il faisait. On a compté trente-deux automobiles. À midi, le dîner, organisé par les fidèles de la mission sous la direction de monsieur Wester, a été servi à de nombreux convives. À deux heures eut lieu une séance donnée par les élèves externes du séminaire de Mont-Laurier... Après la séance tous les assistants qui remplissaient la salle sont montés à la chapelle pour y réciter le chapelet avec chant des mystères du Rosaire. De nouveau nous avons fait vénérer la relique de Sainte-Bernadette à ceux qui n'avaient pu assister à la cérémonie du matin. La grand'messe a été chantée par monsieur l'abbé Aimé Joyal, assisté de messieurs C. Martial et P.E. Gauthier comme diacre et sous-diacre. »

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1941

religieux de la nouvelle paroisse sont aussi dédiés à Marie: Notre-Dame-de-Lourdes pour le village, Notre-Dame-de-Fatima pour le rang conduisant à Saint-Gérard de Kiamika et Notre-Dame-du-Rosaire pour le rang conduisant vers l'île Longue.

Le lendemain de la bénédiction du temple, monseigneur Limoges procède à la bénédiction de la cloche de l'église qui est ensuite hissée au clocher. Don de la paroisse de Gracefield sur la rivière Gatineau, cette cloche de 510 livres (232 kilos) coulée à la fonderie Troy Bell de New-York, a été baptisée **Mary-Euxodie-Ganne** soixante-dix ans plus tôt, en octobre 1871, par le curé Eusèbe Faure récemment arrivé de France pour œuvrer dans la première mission catholique sur le territoire du diocèse de Mont-Laurier.

Le premier pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes est marqué d'un dîner en plein air avec les succulentes fèves au lard cuites sur la braise dans les grands chaudrons de fonte de l'équipe de Rosario Wester. Cette tradition du pique-nique à Lac-du-Cerf se perpétuera pendant plusieurs années pour des centaines de pèlerins de toutes les paroisses du diocèse, venus prier Marie en août, allant de l'église à la grotte de la Vierge. En 1948, très attaché à Notre-Dame-de-Lourdes, Mgr Limoges y conduit les évêques Vachon d'Ottawa, Décelles de Saint-Hyacinthe, Ross de Gaspé, Desranleau de Sherbrooke, Forget de Saint-Jean, Lafortune de Nicolet et Melançon de Chicoutimi.

Le 8. Pèlerinage annuel.
 Trois Messes. à 7, 8 et 10 heures. - Environ 350 com-
 assistances - environ 100 personnes - Présence
 B. Desjardins. R. P. Bernard, prédicateur.
 Le curé M. Passeau, l'abbé Denis Villeneuve -
 Tous mes paroissiens ont assisté et communiqué -
 La prédication des 3 chapitres. - Direction à Marie.
 Grande piété bon ordre. Procession extérieure.
 Bénédiction du T. S. Sacrament. Vénération de la
 Relique de St. Bernadette. Indulgences. 90. 8.
 Donat Dumouchel p.

Un compte-rendu du pèlerinage de 1946 fait par le curé Donat Dumouchel.

Monseigneur Joseph-Eugène
 Limoges présidant la cérémonie
 lors du pèlerinage annuel à
 Lac-du-Cerf.



La foule des fidèles sur le chemin en face de l'église lors du pèlerinage annuel.



La pittoresque petite église s'embellit et s'enrichit avec les années. Lors du pèlerinage des finissantes et de cinq religieuses de l'école Normale Christ-Roi en juin 1942, l'abbé Aimé Joyal du séminaire Saint-Joseph leur chante le Salut du Saint-Sacrement et pour l'occasion il étrenne un vestiaire et un confessionnal installés quelques jours plus tôt par l'ébéniste Louis Godard de Mont-Laurier. À la fin du même mois, les paroissiens souscrivent près de 100 \$ pour l'achat d'un calice et Notre-Dame-de-Lourdes reçoit, un bénitier, un encensoir et un calice, dons de la paroisse de Saint-Adolphe d'Howard dans le sud du diocèse. Quelques semaines plus tard, le curé Limoges d'Aylmer, neveu de l'évêque de Mont-Laurier, offre une patène, des burettes sur plateau et un voile huméral à la paroisse où les quêtes dominicales faites par Adélarde Barbe rapportent alors entre 8 et 10 \$.

En juillet 1943, le bénéfice tiré de la vente du surplus de bois ayant servi à la construction de l'église permet l'achat du Chemin de la Croix. Acheté pour la somme de 140 \$, apporté et installé par l'architecte David Deshaies de Nicolet, il est l'œuvre de sœur Madeleine du Calvaire des sœurs de l'Assomption de Nicolet qui a su mettre beaucoup d'expression de souffrances et de résignation dans la figure du Christ. Mgr Limoges procède à sa bénédiction en octobre suivant en présence de tous les paroissiens, des abbés



L'abbé Donat Dumouchel et deux confrères nourrissant des chevreuils sur la rive du grand lac en face de l'église.

Donat Dumouchel, Cyrille Lévesque, Yvan Trottier et des séminaristes Irénée Bélanger et Denis Villeneuve. L'année suivante, un don de 100 \$ de Joseph Martin de Montréal, d'abord prévu pour l'érection d'une croix de chemin, servira à l'aménagement d'une grotte dans la montagne à l'ouest de l'église et à l'achat d'une statue de la Vierge. En décembre 1945, l'abbé Donat Dumouchel offre une statue du Sacré-Cœur et une autre de Saint-Joseph qui seront placées de chaque côté du chœur dans le temple qu'il aime beaucoup. L'année suivante, en corvée, les Léonard, Ouimet, Filion, Énard, Maillé, Charbonneau, Boismenu, Gareau, Dicaire, Bonami, Cyr et Gougeon procèdent à la construction d'un abri à l'est de l'église où les chevaux seront protégés de la pluie, de la neige et du vent durant les offices religieux.

Durant les six premières années suivant la construction de l'église, la paroisse n'a pas de curé résidant. Au cours de la saison estivale, les prêtres enseignants du séminaire de Mont-Laurier desservent Lac-du-Cerf durant leurs vacances scolaires. Voyageés par Rosario Wester, ils logent dans l'ancien chalet épiscopal près de l'église. L'abbé Yvan Trottier y fait les premiers exercices de chant d'une chorale qui sera ensuite confiée au maître-choriste Elphège Énard alors que ses confrères profitent de leurs heures de loisir pour nettoyer le sous-bois attenant. Durant le reste de l'année les curés desservant, Donat Dumouchel et Eugène Samson, viennent de Notre-Dame-de-Pontmain dans des conditions souvent difficiles. En hiver, arrivés en grosse autoneige, ils couchent chez Rosario Wester ou parfois chez Palma Dicaire alors qu'Auguste Désormeaux et son épouse Jeanne s'occupent de chauffer et préparer l'église pour la messe du lendemain. Au printemps, ils font souvent ce trajet à pied ou bien il faut aller les chercher en chaloupe ou en tracteur jusqu'à la pension Beaulieu de l'autre côté de la Lièvre en raison des forts mauvais chemins du canton.

En mai 1946, une requête à monseigneur Limoges, signée de la main de cinquante-cinq paroissiens, demande la nomination d'un curé permanent. Après acceptation de cette demande par l'évêque de Mont-Laurier lors du pèlerinage annuel qui regroupe plus sept cents personnes à Lac-du-Cerf, un bélier mécanique du ministère de la Colonisation entreprend de terminer l'essouchage des abords de l'église

Les pèlerinages à Lac-du-Cerf

« Le pèlerinage local a lieu le treize septembre. Nous avons donné environ deux cent cinquante repas. Plusieurs personnes communient et assistent à la grand'messe en plein air sur le portique de la chapelle. Mgr l'évêque assiste en « magna capa » M. l'abbé Léopold Limoges du séminaire chante la messe. L'abbé Fortin dirige la chorale. L'abbé Joyal résume dans un court sermon ce que la Sainte Vierge a fait pour la France et le Canada. »

Aimé Joyal ptre 1942

« Le troisième pèlerinage en date du 12 septembre 1943 a été un véritable succès. Belle assistance, nombreuses communions, grande piété. Grande messe solennelle avec assistance au trône de son excellence Mgr J.E. Limoges; célébrant de la messe, l'abbé Yvan Trottier; prédicateur, l'abbé Omer Villeneuve; commentaire des apparitions de Lourdes, récitation du très saint Rosaire et chemin de la croix; vœux animés: les apparitions de Lourdes; cérémonie du soir et procession au flambeau. »

Donat Dumouchel ptre 1943

Le curé Dumouchel dessert la mission de Lac-du-Cerf en grosse motoneige durant l'hiver.



Une première grotte à la vierge

« La chapelle de Lac-du-Cerf est dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes. Non loin de la chapelle il y a un rocher et au bas des marais que nous pourrions canaliser pour faire un ruisseau qui se déverserait dans le lac et rappellerait un peu le Gave. Dans le rocher au-dessus, il faudrait creuser une niche pour y mettre une statue de Notre-Dame-de-Lourdes.

Si la chose vous agréait nous emploierions votre offrande pour faire ces travaux ou acheter la statue de la Vierge. »

Mgr Joseph-Eugène Limoges 1943

Un missionnaire en auto à la neige

« J'ai un paroissien qui vient de se fabriquer une auto à la neige. Alors je m'en servirai pour faire la mission du Lac-du-Cerf vendredi le vingt février courant. Les fidèles pourront remplir leur devoir pascal. Selon votre désir, j'irai tous les mois. »

Eugène Samson ptre 1942

alors qu'Armand Paquette et Auguste Désormeaux se chargent de déplacer le chalet Julius dont l'évêque fait don à la jeune paroisse pour le transformer en presbytère. Le grand camp remonte alors de la rive du lac jusqu'à l'est de l'église. Le trente août suivant, l'abbé Donat Dumouchel, alors affecté à la paroisse cathédrale de Mont-Laurier, devient le premier curé résidant de Notre-Dame-de-Lourdes, une paroisse qu'il connaît bien pour l'avoir desservie durant plusieurs mois alors qu'il occupait la cure de Notre-Dame-de-Pontmain. Farouche partisan de Maurice Richard et du Canadien de Montréal, il ne manquera pas d'aller écouter le hockey du samedi soir à la radio du magasin Wester ou du restaurant de madame Beaudry.

Le curé installé, les paroissiens procèdent à l'élection des premiers marguilliers de la fabrique en janvier 1947. Siégeant sous la présidence du curé Dumouchel, Joseph Boismenu, élu pour l'arrondissement Notre-Dame-du-Rosaire, devient marguillier en charge alors que René Ouimet pour l'arrondissement Notre-Dame-de-Fatima et Rosario Wester pour l'arrondissement Notre-Dame-de-Lourdes sont choisis comme marguilliers des bancs. Après avoir adressé leurs remerciements à monseigneur Limoges pour la nomination d'un curé permanent, ils accordent à Ludger Charbonneau le contrat de fabriquer six cents piquets de cèdre et achètent 12 000 pieds (4 000 mètres) de cèdre d'Herménégilde Valiquette qui coupe le tout à l'ouest



Le chalet Julius de monseigneur Limoges devient le presbytère de Lac-du-Cerf.

de la baie Lefebvre, pour la confection de la clôture et des ponceaux du chemin reliant l'église au Coin du village. Ils nomment le grand Jim Milks comme gardien de la paix et de l'ordre lors des dimanches et des jours de fête. Ils retiennent également les services d'un arpenteur pour cadastrer le lot donné à la fabrique par monseigneur Limoges, et ceux du béliet mécanique de Fernand Brière de Saint-Gérard de Kiamika pour niveler et nettoyer le terrain aux abords de l'église.

En juillet 1947, les marguilliers procèdent à la vente des bancs. Le premier banc de l'allée du centre leur est réservé et le premier banc de l'allée du côté de l'épître sera gardé pour les religieuses du couvent l'année suivante. Les huit bancs suivants de l'allée centrale et les dix premiers de chaque côté sont offerts aux chefs de famille seulement pour 3 \$ annuellement. Les huit derniers bancs sont vendus à 2,50 \$. Les jeunes gens peuvent aussi louer une place de banc en s'adressant au curé après la vente faite aux familles. À l'automne de la même année, la fabrique achète pour 100 \$ un terrain de 209 pieds (70 mètres) carrés dans la partie nord-ouest de la terre d'Adélarde Barbe sur le chemin du lac Mallonne pour y aménager le cimetière paroissial après l'avoir fait niveler par Émile Léonard. Deux ans plus tard, Eugène Énard sera chargé de refaire toute la peinture extérieure de l'église, murs et toiture.



L'abbé Donat Dumouchel, le curé résidant de 1946 à 1950.

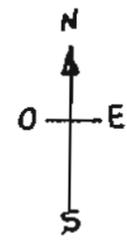
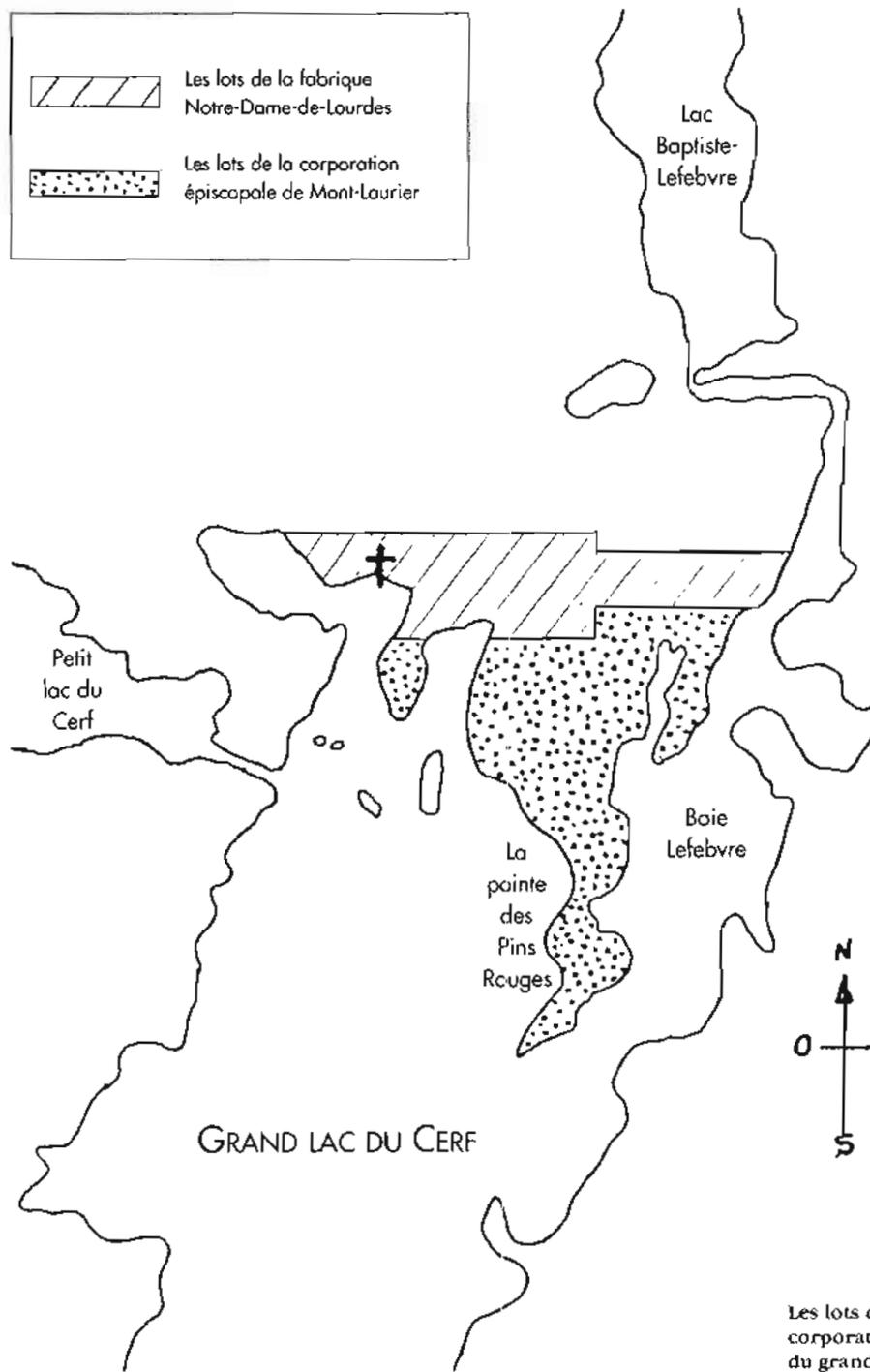
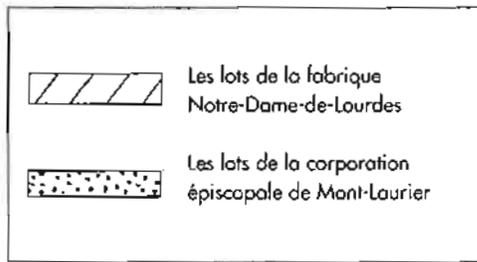


L'abbé Marcel L'Allier, le curé résidant de 1950 à 1955.

À compter de 1950, les marguilliers entreprennent de vendre des terrains sur le lot de la fabrique afin d'aider financièrement la paroisse. Les premiers terrains de 100 x 75 pieds (33 x 24 mètres) sont offerts à 200 \$. Ceux du chemin conduisant au couvent et à l'église sont d'abord réservés aux propriétaires désireux de se construire une résidence permanente alors que les parties situées sur la berge du lac sont offerts aux touristes saisonniers. Messieurs Peever et Roy de Saint-Constant, à l'été 1951 et à l'été 1952, sont les premiers acheteurs des terrains sur la grève à la pointe du quai public. En juin 1957, le lot trente du même rang pourra aussi être cadastré, subdivisé et offert en vente aux villégiateurs à la suite de l'intervention personnelle de monseigneur Limoges auprès du ministère de la Colonisation. Depuis décembre 1939, la corporation épiscopale de Mont-Laurier était propriétaire des lots vingt-quatre à trente et un du neuvième rang mais cette longue pointe de terre avançant dans le grand lac du Cerf avait été concédée pour une colonie de vacances aux séminaristes et aux prêtres avec interdiction de revente ou de servir à d'autres fins. À l'été 1942, monseigneur Limoges y faisait construire un deuxième chalet, à mi-chemin entre la baie des Scouts et l'extrémité sud de cette pointe de pins rouges. Deux ans



Le second chalet de monseigneur Limoges érigé sur la belle pointe des Pins Rouges.



Les lots de la fabrique et de la corporation épiscopale au nord du grand lac du cerf.



L'abbé Paul Gaudette, le curé résidant de 1955 à 1962.

Un curé heureux

« La Providence m'a voulu dans cette paroisse. J'en suis très heureux et j'espère y demeurer longtemps. Il faut aimer ce que le bon Dieu aime ; à ce compte, j'aime beaucoup ce coin privilégié et pour bien des raisons ; le décor enchanteur peuplé de si bonnes gens offre tout ce qu'il faut pour rendre un curé des plus heureux et je le suis en effet. »

Paul Gaudette, prêtre 1955

plus tard, il se faisait concéder toute la partie est de cette belle langue de terre et transférait les lots trente des neuvième et dixième rangs à la fabrique de Lac-du-Cerf. La nouvelle loi des fabriques permettant la vente des terrains excédentaires aux besoins religieux, scolaires et hospitaliers d'une paroisse, ces terrains pourront aussi être subdivisés et vendus. Charmées par le site enchanteur, la beauté du grand lac et le calme des alentours, les familles Labelle et Laurin de Saint-Martin de Laval pourront ainsi y ériger huit chalets à compter de 1957. Le chemin conduisant à l'église et à leurs camps ayant grandement été amélioré par une nouvelle longue courbe descendant vers le lac après la relocalisation du moulin à scie d'Alexandre Léonard en 1955, ils y passeront plusieurs mois par année. En juillet 1959, Martin Bélanger et André Labelle achèteront deux autres terrains sur la pointe avançant dans le lac à l'est de l'église et après don aux scouts, Albéria Léonard y déplace les deux camps s'y trouvant jusqu'à la baie voisine à l'est, en passant par un sentier serpentant en forêt depuis l'église.



Les chalets Labelle et Laurin érigés dans la baie de l'église à l'est du temple.

Avec le bénéfice tiré de ces ventes de terrains, la fabrique peut faire installer l'électricité à la salle paroissiale au sous-sol de l'église en novembre 1951 et dans le temple en juin 1954. L'embellissement de l'église est un souci constant des paroissiens de Lac-du-Cerf. En avril 1953, la beauté de l'édifice est mise en valeur avec la mise en place de deux premières verrières, L'Annonciation et la Vésitation; œuvre de M. Roy, un artiste d'Orléans en Ontario, la série de quinze verrières représentant les mystères du Rosaire ornera toutes les fenêtres de l'église. Chaque verrière, au coût de 35 \$, est payée par un donateur et monseigneur Limoges s'empresse d'être le premier souscripteur. Quatre ans plus tard, en avril 1957, la fabrique entreprend de renouveler l'ameublement du chœur avec stalles pour les enfants de chœur, ambon, table de communion et banquettes en chêne rouge. Le reste du mobilier est aussi retouché pour donner une même teinte à l'ensemble du sanctuaire et les mêmes motifs que la nef où les allées latérales font place à une allée centrale et deux autres longeant les murs. Dons, souscriptions et diverses activités paroissiales assument le paiement du beau travail exécuté par la compagnie Nilus Leclerc. L'intérieur de la nef formera ainsi un tout complet et harmonieux. Avec l'augmentation de la population durant la saison estivale, le curé doit célébrer deux messes dominicales et la fabrique doit aussi faire ajouter un jubé de 28 x 14 pieds (8 X 4 mètres) au temple en avril 1959. Ce nouvel aménagement permet un espace pour cinquante nouvelles places. L'amélioration se poursuivra avec l'achat de l'harmonium de la paroisse de Saint-Gérard de Kiamika en 1972 et avec l'achat d'un bel orgue du Centre d'orgue de Montréal pour la somme de 1 500 \$ six ans plus tard. L'extérieur et l'environnement de l'église ne sont pas non plus laissés pour compte. En mars 1967 se forme un comité paroissial visant à ériger un monument à monseigneur Limoges décédé en 1965. Le curé Irénée Bélanger, Origène Martel, Georgette Dicaire et le maire Gérard Boismenu sont les principaux animateurs de la mise en place de cette grande pierre de granite rose en face de l'église sur la rive du lac. Origène ayant offert la pierre, Georgette voit à la perception des dons des paroissiens qui auront leurs noms inscrits sur un parchemin enluminé scellé dans le béton



L'abbé Irénée Bélanger, le curé résidant de 1962 à 1970.

Monseigneur Limoges, un géant

« Notre père n'est plus. À l'âge de quatre-vingt-cinq ans et quelques mois, il vient de s'éteindre, comme une flamme dont l'aliment s'est épuisé. Son excellence monseigneur Joseph-Eugène Limoges aura été évêque de Mont-Lourier quarante-deux ans. »

Jean-Paul Poulin prêtre 1965

« Comment nous attarder à parler de mort devant ce géant qui a vécu si intensément et de tant de façons : vie physique d'un corps robuste au-delà de la moyenne, vie intellectuelle et morale d'une intelligence que toute parcelle de vérité intéressait, et d'un cœur ouvert à tous. »

Mgr André Ouelllette 1965

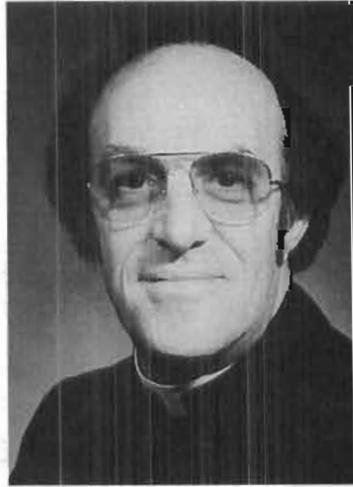
supportant le monument qui rend hommage au bienfaiteur de Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf. Dix ans plus tard en 1977, l'église reçoit un revêtement extérieur neuf posé par l'entreprise Alain et Pierre pour la somme de 14 900 \$ alors que le curé annonce la reprise des pèlerinages à la grotte de la Vierge pour le dix-neuf août 1979.

Si les marguilliers voient à la bonne marche financière de la fabrique, les curés successifs, Donat Dumouchel, Marcel L'Allier, Paul Gaudette, Irénée Bélanger, Albert Plourde, Réal Fournelle, Gérard Lambert, Ludger Sigouin et Alain Morin se dévouent pour développer l'esprit chrétien et l'esprit paroissial durant leurs années de cure. Ils ne manquent pas de susciter la formation et l'engagement de divers organismes ou associations à caractère religieux qui viennent stimuler la piété et la générosité des paroissiens.

En février 1947, le curé Dumouchel met sur pied l'association des Enfants de Marie avec les jeunes filles de quinze ans et plus. Mariette Martel est désignée à la présidence, Jeannine Émard à la vice-présidence, Francine Caron au secrétariat alors qu'Henriette Ouimet et Georgette Léonard agissent comme conseillères. Ces jeunes filles se réunissent régulièrement à l'église pour prier et pour réfléchir sur leur foi et leur vie. Elles assistent régulièrement au mois de Marie



L'abbé Albert Plourde, le curé résidant de 1970 à 1977.



L'abbé Réal Fournelle, le curé résidant de 1977 à 1980.



L'abbé Gérard Lambert, le curé desservant de 1980 à 1981.

en mai et aux vêpres du dimanche soir. Elles participent également aux diverses processions religieuses avec leur fanion et leurs insignes lors de l'Immaculée Conception, de la Fête-Dieu et du pèlerinage annuel en août. Leur idéal consiste à imiter la mère de Jésus et il leur est demandé d'avoir un habillement modeste dans l'espoir de diminuer les occasions de péché. Leur robe suggérée comporte des manches assez longues, aucun décolletage et une longueur raisonnable.

Le mois suivant, le curé Dumouchel fonde les Dames de Sainte-Anne, une association de femmes mariées ou veuves qui sont incitées à imiter les vertus chrétiennes pratiquées par la mère de la Sainte-Vierge. Reine-Aimée Meilleur comme présidente, Laurette Martel comme vice-présidente, Jeanne Désormeaux comme secrétaire-trésorière, Laurette Dicaire et Albina Léonard comme conseillères forment la première équipe de direction. Ces dames se rencontrent régulièrement à l'église pour prier et revivifier leur vie chrétienne. De leur côté, les hommes mariés et les célibataires adultes sont invités à devenir membre de la Ligue du Sacré-Cœur où ils se rencontrent dans une atmosphère de prières et de recueillement à plusieurs reprises durant l'année.

Pour leur part, les Lacordaires où Joseph Boismenu est particulièrement actif et les Jeanne d'Arc sont des associations masculine et féminine dont les membres font promesse de ne consommer aucun alcool. Ils encouragent leur entourage à la sobriété et font promesse de ne pas consommer d'alcool sous peine de rejet du mouvement. Toutes ces associations sont responsables de l'organisation et de l'animation de l'aspect matériel des manifestations religieuses, décorations de l'église, vêtements religieux du curé, enfants de chœur, exercices de chant.

Durant l'année, la vie paroissiale est marquée de moments religieux intenses. Le mois d'octobre est le mois du Rosaire et à cette occasion, le curé missionnaire Dumouchel procède à la bénédiction d'une croix de chemin sur la terre de Léo Léonard en 1944. Le mois de mai est le mois de Marie et les élèves, accompagnés des institutrices ou des religieuses se rendent alors quotidiennement à l'église pour y réciter le chapelet avec les membres des

Les congrégations de la paroisse

« Les congrégations reconnues officiellement sont : la Ligue du Sacré-Cœur et l'Apostolat de la prière..., les Dames de Sainte-Anne affiliées à Saint-Anne de Beaupré. Les Enfants de Marie ont aussi leur autorisation épiscopale et la première réception a lieu le huit décembre prochain en la fête de l'Immaculée Conception. Les Croisés ont été les premiers à recevoir leur reconnaissance officielle étant donné que j'étais aumônier diocésain. »

Donat Dumouchel 1947

La bénédiction de la montagne de la vierge

« Le premier mai 1950, en présence de 150 paroissiens, pères, mères, enfants et les religieuses du couvent, nous avons béni la montagne de la Vierge, monument souvenir de l'année sainte 1950 surnommé l'année Mariale, où seront érigés un Calvaire et une grotte de Notre-Dame-de-Lourdes. »

Donat Dumouchel ptra 1950

La croix du chemin Gareau

« Le 20 mai 1954 nous avons béni une croix de chemin érigée sur le terrain de monsieur Gouvreau en face du rang d'Yvon Gareau en présence d'un grand concours de paroissiens. Les hommes ont chargé cette croix sur leurs épaules et ont gravi allégrement la pente abrupte de la montagne. Puis, au moyen d'une corde, ils dressèrent la croix aux couleurs mariales. Les petites filles, les bras chargés de fleurs naturelles, les déposèrent spontanément au pied de la croix. Tous, sur l'invitation et à la suite de leur pasteur, baisèrent la base de la croix, après la bénédiction. Il n'y eut pas de sermon. Les moustiques étaient légion. Chacun s'était armé d'une branche de merisier pour les en chasser et brandissoient leur fouet comme pour se garer et éviter la morsure. »

Marcel L'Allier ptra 1954

associations religieuses et les paroissiens plus âgés. En mai 1950, à l'occasion de l'année mariale, le curé Dumouchel procède à la bénédiction de la montagne de la Vierge où sera érigée une grotte de Notre-Dame-de-Lourdes et en mai 1954, le curé L'Allier préside à son tour à l'érection d'une croix de chemin, fabriquée par Yvon Gareau, sur la terre d'Honorius Gouvreau à l'ouest du village. L'année suivante, le mois de Marie est marqué par une cérémonie semblable avec chapelet et litanies pour la bénédiction de la croix du cimetière faite par Herménégilde Marier. En mai 1958, le mois de Marie est cette fois marqué par l'érection d'une belle grotte dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes à l'est de l'église, à l'occasion du centenaire de l'apparition de Marie à Lourdes en France. Fruit d'une souscription paroissiale, la grotte érigée dans le rocher de la montagne comprend une statue de la Vierge et une statue de Sainte-Bernadette au deuxième palier.

La Fête-Dieu annuelle est aussi un moment religieux d'importance dans la vie paroissiale. À cette occasion, Dames de Sainte-Anne, Enfants de Marie, Ligueurs du Sacré-Cœur, Lacordaires et Jeanne d'Arc préparent la procession annuelle qui se fait avec beaucoup de décorum. Le cortège quitte l'église avec les enfants de chœur portant la croix et les cierges. Les élèves du couvent viennent ensuite avec les sœurs ou les enseignantes, garçons et filles séparés. Les Enfants de Marie, les autres jeunes filles, les Dames de Sainte-Anne, les autres femmes, la Ligue du Sacré-Cœur, les autres hommes et jeunes gens viennent ensuite. Les marguilliers portent le dais sous lequel le curé tient l'ostensoir et ferment la procession. Le cortège se rend ainsi jusqu'au lieu du reposoir en récitant le chapelet entrecoupé de cantiques religieux. Arrivés au reposoir, les participants assistent au Salut du Saint-Sacrement avec le *Tantum Ergo*. Le retour à l'église se fait dans le même ordre alors que le curé vient replacer le Saint-Sacrement dans le tabernacle sur l'autel. Les fidèles reçoivent une dernière bénédiction et rentrent ensuite chez eux. À Lac-du-Cerf, le beau lac en face de l'église permet une variante à ces défilés religieux alors que les paroissiens parcourent en chaloupe, en priant, un grand M dessiné avec des bouées dans la baie de l'église.

En 1952, à l'occasion de l'imposant Congrès Eucharistique diocésain qui se tient en juin à Mont-Laurier, les paroissiens de Lac-du-Cerf accueillent le char de la Vierge qui vient clôturer trois jours de prière intense. À cette occasion, les Ligueurs du Sacré-Cœur portent longuement le socle et la Vierge sur leurs épaules sur le chemin conduisant à Notre-Dame-de-Pontmain avant de le replacer sur le char qui prend la direction de la paroisse voisine.

Les services funèbres attirent aussi une nombreuse assistance à l'église car presque tous sont parents et se connaissent bien au sein de la paroisse où plusieurs sont appelés d'un surnom, Jos, ti-Mil, ti-Gus, Mégil, ti-Jos, Béria, ti-Mus, ti-Ouard, Wes, ti-Guine ou Mimi, le plus souvent un diminutif du nom ou du prénom de la personne.

La vie paroissiale est aussi agrémentée par les tombolas, les encans chinois ou les soirées théâtrales au sous-sol de l'église où Jeanne Chevrier s'occupe du théâtre, Auguste et Jeanne Désormeaux de la roue de fortune, Elphège et Yvonne Énard de la pêche, René et Reine-Aimée Meilleur du restaurant avec Lucien Filion comme trésorier. Les paroissiens peuvent s'y mériter divers prix : les gros coqs de Raymond Charbonneau ou la belle chaloupe offerte par René Meilleur qui rapporte 53 \$ à la fabrique en 1947. Le



Le char marial du Congrès Eucharistique de Mont-Laurier au triduum de prières de Lac-du-Cerf en mai 1952.



Quatre Ligueurs du Sacré-Cœur portant la statue de la Vierge à la sortie de l'église paroissiale.

La préparation au congrès eucharistique

« La statue de la Vierge arrivera vendredi après-midi pour repartir dimanche après-midi. Tous les articles de décoration sont en dépôt et en vente au magasin Martel et Sainte-Marie, tels que écussons du Congrès, drapeaux, insignes. J'aimerais que chaque famille ait dans sa maison ou à sa porte un écusson du Congrès et des drapeaux pour le passage de Notre-Dame-du-Saint-Sacrement. Ceux qui ne pourront se rendre à l'église pour la réception de la statue feraient bien de s'agenouiller sur leur galerie et y réciter pieusement le chapelet, suspendre les travaux durant ce temps. Messieurs Bondu, Gareau, Filion et Léonard porteront la statue à l'arrivée et au départ. M. René Meilleur lui a bien voulu se charger de construire une arche décorative. Tous les paroissiens qui disposent d'un peu de temps feraient bien de lui aider. Que chacun fasse sa part. Nettoyons et blanchissons. »

Marcel L'Allier ptr 1952

tômes qui confirment ce changement dans la famille. Cette situation est en nette opposition avec le passé religieux de Lac-du-Cerf.

Par ailleurs, les fêtes de Noël et de Pâques, les mariages, les funérailles, la célébration des sacrements des enfants, demeurent encore des occasions de contact avec le curé et l'église.

Toute cette remise en question religieuse vient en parallèle aux diverses réformes issues du concile Vatican II. La langue française est introduite dans les cérémonies; à compter de février 1964, le curé Bélanger célèbre la messe face à l'assemblée; une homélie se rapprochant de la lecture du jour remplace le sermon autoritaire; le bulletin paroissial remplace le prône; le rôle des fidèles augmente dans les célébrations; le curé peut se faire aider de fidèles pour distribuer la communion; la permission de la communion dans la main est accordée; les prêtres et les religieux quittent leurs habits religieux pour s'habiller civilement.

Même si la baisse de la pratique religieuse est grande, plusieurs paroissiens s'engagent sérieusement dans la nouvelle catéchèse aux enfants. La refonte de la loi des fabriques permet aussi aux femmes de devenir marguilliers. Jeanne Chevrier, Georgette Dicaire, Laurette et Liliane Ouimet, Carmen Charbonneau, Alice et Odette Gaudreault, Jeannette Émard, Henriette Léonard, Géraldine et Francine Beaudry, Huguette Marier et Christiane Maillé seront tour à tour élues à Lac-du-Cerf et prendront une place de plus en plus importante. Dans la nouvelle liturgie, les laïcs s'impliquent dans le rôle de lecteurs et aident le curé à distribuer la communion.

Cet engagement des laïcs se vérifie aussi par l'apparition et la progression de mouvements issus de la base qui contribuent à recréer un nouvel esprit paroissial. Ainsi, le mouvement Cursillo apparaît à Lac-du-Cerf en 1979 avec quelques couples contactés par des couples de Saint-Gérard de Kiamika. Le mouvement vise à former des chrétiens qui n'hésitent pas à prêcher l'évangile, à faire de l'apostolat, à témoigner de leurs croyances dans leurs paroles et leurs actes de la vie quotidienne. Dans une paroisse qui s'éloigne de l'église, les cursillistes deviennent des missionnaires dans leur communauté. Les couples membres de la paroisse,

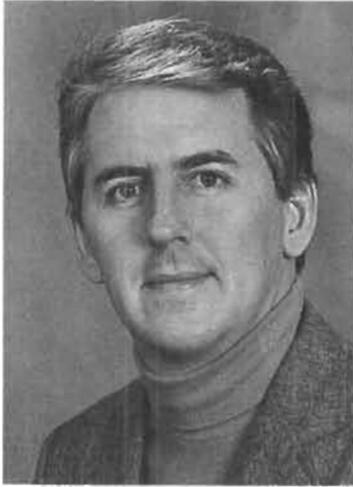


L'abbé Ludger Sigouin, le curé desservant de 1981 à 1987.

Une population gaie et dynamique

« Le monde de Lac-du-Cerf est formidable. On est gai, on a le sens de l'humour, on est accueillant... Sans faire état de leurs divers engagements et de leur dévouement, ils font régulièrement beaucoup avec savoir-faire... je suis bien heureux de la situation financière de la paroisse. J'ai remarqué le dynamisme particulier de l'AFEAS, des R3, du comité d'École mais aussi du comité des Loisirs et de la municipalité dont je visitais les installations peu après la rencontre. Il faisait bon de dîner aussi; un dîner agréable, joyeux de connaissance mutuelle. Je remarque l'amitié de ces gens entre eux. »

Mgr Jean Gratton 1986



L'abbé Alain Morin, le curé desservant depuis 1987.

Ouimet, Bondu, Maillé, Dancause sont d'abord initiés dans une fin de semaine lors d'une rencontre à Hull, à Saint-Donat de Montcalm ou à Mont-Laurier et participent par la suite à des rencontres mensuelles avec messe, discussion religieuse et témoignage d'un participant. Ce mouvement s'avère remarquable pour le développement de certains membres.

Le mouvement R³ est quant à lui l'œuvre de Jean-Luc Bondu, le président fondateur du mouvement dans tout le diocèse en mars 1979 avec monseigneur Jean Gratton. Ce mouvement propose une formule avec trois rencontres d'une fin de semaine: une avec soi, une avec l'autre et une avec le Christ. Décédé après un long combat contre la maladie et malgré la transplantation de la moelle épinière donnée par son frère Réjean, Jean-Luc Bondu demeure un exemple de courage qui vit encore dans la tête et le cœur de plusieurs paroissiens.

Après l'émouvante fête au curé Albert Plourde qui célèbre ses noces d'argent sacerdotales en 1975, les trois années de cure de Réal Fournelle entre 1977 et 1980 s'avèrent les dernières d'un curé résidant à Lac-du-Cerf. Désormais la paroisse est desservie par le curé de Saint-Gérard de Kiamika, Gérard Lambert pendant un an et Ludger Sigouin entre 1981 et 1987. À compter de cette date, la paroisse est desservie par l'abbé Alain Morin qui œuvre au Service diocésain de pastorale à Mont-Laurier durant la semaine. Le curé ne résidant plus à Lac-du-Cerf en permanence, les paroissiens se prennent en main pour s'occuper de l'église, des finances, de l'entretien, du chant, de la communion aux malades, de l'éducation chrétienne des enfants, de la préparation aux sacrements, du cimetière qui est restauré et se voit doté d'une belle entrée de fer forgé œuvre de Christian Valiquette en 1992. La pratique religieuse n'est plus ce qu'elle a été mais la foi y a sans doute gagné en profondeur, se manifestant plutôt par des œuvres que par des dévotions.

Communauté chrétienne

**NOTRE-DAME
DE
LOURDES**

de

LAC-DU-CERF



NOTRE GRATITUDE À:

Valérie Bondu
Francine Dufresne
Michèle Dufresne
Angèle Ouimet
Danièle Ouimet
Pauline Ouimet
Suzanne Ouimet
Lionel Racine
Eléonore Rousseau

qui ont contribué à l'élaboration
de ce livret de chants

Février 1992



LA VIE POLITIQUE

LA MUNICIPALITÉ DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTHILLIER

LA MUNICIPALITÉ DE LA PARTIE NORD-EST DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTHILLIER

LA MUNICIPALITÉ DE LAC-DU-CERF



LA MUNICIPALITÉ DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTHILLIER

À l'incitation du curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus qui les dessert depuis 1873, les colons-agriculteurs établis sur les rives de la Lièvre, depuis le lac à Foin en aval du petit rapide de la Babiche jusqu'à la ferme Rouge en face du canton Kiamika, présentent une requête au gouvernement du Québec en 1895 afin d'obtenir la formation d'une corporation municipale comprenant les cantons Wabassée, Dudley et Bouthillier.

Présidée par Antoine Bergeron de Notre-Dame-du-Laus, le mandataire du gouvernement, l'assemblée, tenue dans la maison de Gilbert Grenier au petit rapide de Notre-Dame-de-Pontmain en mai 1895, désigne William Pilote, un colon arrivé huit ans plus tôt sur la rive de la Lièvre, comme premier maire de la nouvelle municipalité des trois cantons unis. Léon Brazeau, Hormidas, Matha, Jean-Baptiste et Gilbert Grenier sont choisis comme conseillers alors que William Martin, arrivé de Buckingham, est engagé comme secrétaire de la corporation au salaire de 30 \$ annuellement. La municipalité englobe toutes les familles établies aux abords du rapide de la Babiche, à Notre-Dame-de-Pontmain

et au lac du Camp, aux lacs Écho et Dudley, à l'embouchure du ruisseau Paquette et au lac Bouleau, le long du ruisseau des Îles, à la ferme Wabassee en face et au lac Rouge. En raison des difficultés à circuler le soir dans les chemins souvent fort mauvais, les assemblées municipales se tiennent en après-midi du dernier lundi de chaque trois mois, janvier, avril, juillet et octobre.

L'une des premières résolutions du conseil est de mandater le maire pour qu'il se rende à Hull, au conseil de comté, afin d'obtenir l'argent seigneurial dévolu aux trois cantons. Avec une partie de cette somme, la municipalité peut faire construire deux chalands de 32 x 11 pieds (10 x 4 mètres) au coût de 40 \$ chacun en 1897. L'un des deux bacs sert à la traversée de la Lièvre pour atteindre la rive est au sud de l'île Longue où Gédéon Ayotte est nommé inspecteur de voirie. Les colons du canton Dudley sont alors tenus de payer pour l'entretien du chaland et pour le chemin communiquant avec celui du Wabassee dans le contour des cantons Wabassee et Bouthillier. L'année suivante, le conseil verse 15 \$ à Cyrille Arbic pour la construction d'un chaland qui relie sa terre dans le canton Dudley à celle de Napoléon Grenier sur la rive ouest à la condition qu'il s'engage à le radouber ou à en fabriquer un neuf s'il se brise. En 1900, la municipalité approuve la construction et la mise en opération d'une autre traverse en amont du rapide Wabassee grâce à laquelle Herménégilde Valiquette pourra se rendre siéger comme conseiller municipal dans le haut du presbytère de Notre-Dame-de-Pontmain.

Après verbalisation par le secrétaire municipal David Pilote en 1903, le chemin qui longe la Lièvre près du lac Rouge devient chemin de front et servira de voie de sortie pour les familles installées entre le lac Tomkin et la rivière sur l'autre rive. Albert Portelance reçoit alors 20 \$ pour permettre aux familles Valiquette et Piché d'avoir droit de passage sur sa terre. Trois ans plus tard, Joseph Piché est chargé de l'audition des comptes de la municipalité alors que Gédéon Ayotte sera responsable de la confection du rôle d'évaluation.

En 1909, la municipalité des trois cantons unis perd une partie de son territoire alors que les colons établis dans la

Des chemins impraticables

« Les routes étaient impraticables plusieurs mois par année. Le printemps et l'automne, c'était une boue épaisse et l'hiver chaque bordée de neige rendait les chemins périlleux. Il n'existait aucun entretien de chemins d'hiver à cette époque... Il fallait souvent plusieurs heures pour parcourir de faibles distances afin de porter secours à des malades en détresse. L'hiver, nous emprunions les rivières et les lacs gelés pour circuler et faire nos visites à la campagne. »

Albiny Paquette 1977

L'interdit de trotter sur les ponts

« Il est proposé par le conseiller Noé Landry que chaque pont de la municipalité ait une affiche de poser pour défendre aux passants de trotter sur les dits ponts et que James Ladouceur soit nommé pour faire ces enseignes en indiquant aussi sur chaque enseigne le nom du pont. »

**La municipalité de Wabasse-Dudley-
Bouthillier 1922**

Notre-Dame-de- Pontmain en 1916

« Notre-Dame-de-Pontmain comprend une partie de chacun des cantons Wabasse, Dudley et Bouthillier. La paroisse a été fondée en 1907. La population est de 350 âmes. La valeur de la propriété est de 54 000 \$ avec 25 lots en culture. Cette paroisse possède une église, deux écoles, un moulin à scie, trois magasins, des hommes de différents métiers. »

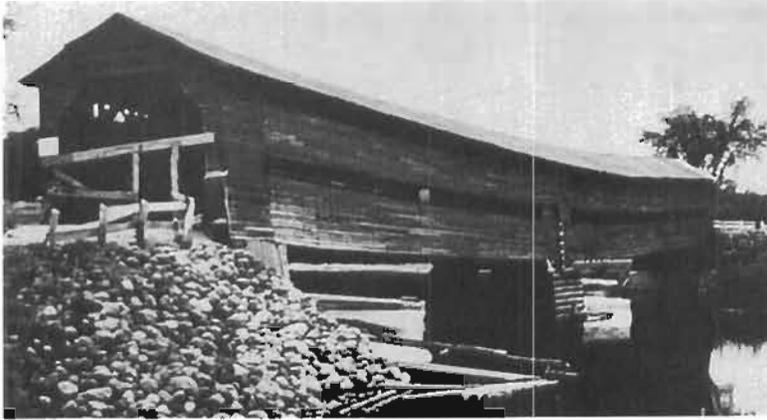
Normidas Magnan 1913

région du lac Rouge demandent d'être rattachés à la municipalité de Saint-Gérard de Kiamika au nord du canton Dudley. Les colons établis dans ce dernier canton verront d'ailleurs leurs taxes réduites de moitié en 1915 en raison des inconvénients dûs à l'absence de pont les reliant à la rive ouest où se trouve le chemin public.

Le territoire de la municipalité diminue encore en 1916 avec la formation d'une nouvelle corporation municipale avec la partie nord-est des cantons Wabasse, Dudley et Bouthillier. Le canton Dudley est alors littéralement sectionné en deux mais les colons établis entre la décharge souterraine du petit lac du Cerf et la Lièvre demeurent avec Notre-Dame-de-Pontmain où les assemblées du conseil se tiennent maintenant à l'école du village à tous les mois. Le maire de l'époque est Joseph Bondu et les conseillers sont Francis et Charles Paquette, Antoine et Émile Caron, Siméon Grenier et Basile Trudel.

En 1919, les autorités municipales obtiennent du gouvernement la construction des deux ponts couverts permettant de traverser la Lièvre à l'île Longue pour atteindre Lac-du-Cerf et précisent par avis que la vitesse maximum permise y sera de 6 milles (10 kilomètres) à l'heure. Pour 35 \$, Noé Landry et Gédéon Ayotte sont chargés de nettoyer et de semer les abords du pont du chenail de l'est afin de réduire les risques d'incendie à la nouvelle construction. De son côté, Arthur Saint-Louis dirige l'équipe d'hommes chargés d'ouvrir le chemin verbalisé par Pierre Beaulieu entre les deux ponts. Les ouvriers reçoivent alors 2,50 \$ quotidiennement. Établis entre la Lièvre et le petit lac du Cerf, les familles Gougeon, Ayotte, Poirier, Faubert, Brousseau, Landry et Boismenu pourront ainsi communiquer plus aisément avec Notre-Dame-de-Pontmain où se trouve l'église, l'école et divers services.

Les deux ponts sont à peine ouverts à la circulation que la municipalité connaît ses premières difficultés avec la compagnie forestière Maclaren, dont le bois dravé détériore sans cesse les piliers du pont sur le chenail de l'ouest. L'inspecteur de voirie Pierre Beaulieu chargé d'enneiger le tablier des ponts pour permettre une meilleure circulation des traîneaux en hiver, doit aussi exiger que la compagnie ne se serve plus du grand pont comme écurie en y attachant



ses chevaux. La principale difficulté apparaît toutefois à compter de 1929 alors que la compagnie obtient l'autorisation gouvernementale d'ériger un barrage au rapide des Cèdres en amont de Notre-Dame-du-Laus pour contrôler le débit de la rivière en temps de drave. Cette imposante construction de béton entraîne une importante crue des

Les deux ponts couverts de l'île Longue entre Lac-du-Cerf et Notre-Dame-de-Pontmain.

Les comptes à payer de la municipalité de Wabasse-Dudley-Bouthillier en mai 1924.

Proposé par le conseiller Max Blais
 secondé par le conseiller Louis Grenier
 que les comptes soumis ce jour devant le conseil soient
 payés et ordres est donné en ce sens. Plus de la page en
 verso.

a Francis Piquette pour avoir entretenu son charbon	4 3.00
a Pierre Bouché pour nettoyage du pont St-Jacques	.45
a Léon Dicaire pour nettoyage & loto à 2.00 au mois	14.00
a Léon Dicaire pour avoir entretenu des aménagements	18.00
a Étienne St-Jacques pour avoir entretenu son charbon	1.00
a Lédian Cyotte pour nettoyage du pont St-Jacques	9.00
a Georges Lajeunesse pour nettoyage et entretien de Grenier	5.50
	66.95

eaux qui touche plusieurs belles terres agricoles riveraines de la Lièvre. La compagnie doit aussi déplacer chemins et ponts à plusieurs endroits. À cette occasion, le conseiller Napoléon Blais, qui voit son moulin à scie de Lac-du-Cerf cesser ses activités en raison de cette montée des eaux, se montrera particulièrement coriace envers la compagnie qui entreprend de relocaliser les ponts de l'île Longue. Il se plaint des mauvais emplacements du pont du chenail de l'est au pied d'une grande côte, de piliers qui ne sont pas remplis de pierre jusqu'à la surface de l'eau haute, du chemin glaiseux et non carrossable, de la solidité des ponts, du manque d'égard envers les voyageurs, du travail bâclé et des morceaux de bois déjà fendus. Le maire Zéphir Chénier n'arrivera pas à signer une entente avec la compagnie avant que le tenace industriel n'ait obtenu qu'elle s'engage par écrit à entretenir les ponts pendant cinq ans et à se rendre responsable de tous les dommages pendant vingt ans supplémentaires.

Déjà responsable de l'entretien de tous ses chemins avec un budget annuel de 850 \$, la municipalité hérite de l'entretien des deux ponts cinq ans plus tard en 1935 et les mauvais présages de Napoléon Blais s'avèrent rapidement justes. Incapable de maintenir une voie carrossable suffisamment large et sécuritaire aux approches des ponts qui ne cessent de se laver et de défoncer, la corporation se voit aussi l'objet d'une poursuite judiciaire à la suite d'un accident mortel où Horace Beaulieu perd la vie alors qu'un camion chargé de bois s'effondre dans la rivière à l'entrée du petit pont sur le chenail de l'est. La municipalité achemine la réclamation reçue à la compagnie Maclaren alors que les conseillers Joseph Boismenu et Patrice Bondu demandent que le ministère de la Voirie envoie un ingénieur examiner tous les travaux faits aux ponts et à la route. L'ingénieur en chef Gohier incrimine alors fortement la compagnie forestière en disant n'avoir jamais vu d'ouvrages aussi mal conçus en trente-trois ans de métier. Un long procès débute ensuite au Palais de Justice de Mont-Laurier pour se terminer à Montréal quelques années plus tard. Les vingt-sept photographies montrant l'état des lieux et les dégâts donnent raison à la corporation municipale des trois

cantons unis et le juge Philémon Cousineau condamne la compagnie Maclaren à verser 8 953 \$ en dommages.

Après avoir demandé au gouvernement de lotiser de nouveaux rangs dans le canton Dudley où des colons veulent s'établir, le conseil municipal exige aussi une surveillance plus étroite des abus de pêche et de chasse à Lac-du-Cerf.

En 1943, Patrick Duffy est nommé évaluateur municipal alors que Raoul Gougeon devient gardien d'enclos public. Au cours de la même année, les autorités municipales autorisent l'utilisation d'une table de billard au restaurant de madame Beaudry au Coin de Lac-du-Cerf et appuient la demande de Rosario Wester pour l'obtention d'une partie des lots riverains du petit lac du Cerf où il entend développer une industrie touristique avec ses fils qui grandissent.

Deux ans plus tard, en 1947, le maire Hormidas Bondu demande officiellement le changement du nom de la municipalité en celui de municipalité de Notre-Dame-de-Pontmain. La conjoncture politique change cependant dans la municipalité des cantons Wabassée-Dudley-Bouthillier. Avec la construction de leur église en 1940, l'établissement d'un curé en permanence six ans plus tard et la construction d'un couvent en face du grand lac, les citoyens de Lac-du-Cerf parlent maintenant d'autonomie municipale. Les deux alliés, Joseph Boismenu et Rosario Wester, qui mènent la cabale pour une municipalité distincte, ne manquent d'ailleurs par l'occasion de bien faire comprendre les problèmes de leur canton en faisant marcher le député-ministre Albiny Paquette à pied dans le chemin boueux entre le Coin du village et l'église où se tiennent les assemblées électorales de l'Union nationale en 1948 et 1952.

À la naissance de la municipalité de Lac-du-Cerf en 1955, plusieurs de ses citoyens auront défendu les intérêts du canton Dudley à titre de conseiller de la corporation municipale des cantons Wabassée-Dudley-Bouthillier: Herménégilde et William Valiquette, Joseph Piché, Cyrille Poirier, Noé Landry, Napoléon Blais, Honoré Faubert, Avenant Énard, Adélarde Barbe, Joseph Boismenu, Partice Bondu, Josephat Dicaire, Auguste Désormeaux et Armandoza Caron.



Une affiche électorale non équivoque chez Origène Martel.

LA MUNICIPALITÉ DE LA PARTIE NORD-EST DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTHILLIER

À la suite d'une requête au gouvernement du Québec venant des colons établis à Lac-des-Iles, la municipalité des cantons-unis Wabassée-Dudley-Bouthillier est séparée en deux, vingt et un ans après sa formation. La nouvelle municipalité de la partie nord-est de ces cantons naît ainsi en 1916 du regroupement du canton Bouthillier et du nord-est du canton Dudley sur la rive opposée de la Lièvre. La région des lacs du Cerf, Mallonne et Tomkin est donc détachée du sud-est du canton pour être rattachée aux colons établis à Lac-des-Iles.

La première assemblée publique du nouveau conseil se tient le huit mai 1916 dans la maison d'Orient Ostigny à deux pas de l'église de Lac-des-Iles. Présidées par le maire David Pilote, les réunions du conseil se tiennent par la suite à tous les premiers samedis de chaque mois et les conseillers reçoivent 50 ¢ pour leur présence à la réunion. Le secrétaire-trésorier Émile Bisailon, dans la boutique à bois duquel se tiennent parfois les assemblées, est désigné pour déposer les avoirs de la nouvelle corporation à la banque d'Hochelaga à Mont-Laurier. Raphaël Valiquette est nommé inspecteur de voirie pour la partie de la municipalité se trouvant dans le canton Dudley et le salaire quotidien des colons qui sont engagés pour divers travaux de voirie est fixé ainsi: 1,50 \$ pour un homme avec ses instruments, 2,25 \$ pour un homme avec deux chevaux, voiture et instruments.

Pendant quelques mois à l'automne 1917, Joseph Piché, établi à l'ouest du rang des Valiquette, représente le canton Dudley au conseil mais en raison des distances et des mauvais chemins, il cesse de se rendre à Lac-des-Iles.

En 1923, au moment où les Fillion et les Léonard commencent leurs premiers défrichements entre le lac Tomkin et la rivière, Aimé Valiquette est chargé par le conseil d'améliorer la montée du canton Dudley et de réparer le petit pont qui enjambe le ruisseau entre la Lièvre et le lac Tomkin. Seules les familles Joseph Turpin, Joseph Piché, Lorenzo, Herménégilde et William Valiquette habitent

alors sur la rive est de la municipalité. Sept ans plus tard, Alexis Léonard, devenu inspecteur de voirie, fait de nouvelles réparations au pont Tomkin avec l'aide d'Henri Filion et de Lorenzo Valiquette.

Élu conseiller de la municipalité en 1923, Henri Filion demande au gouvernement d'aider les colons en fournissant gratuitement le grain de mil, trèfle, avoine, sarrasin, orge pour les semences en raison de la crise économique. Il suggère également de hausser la route souvent inondée au printemps chez Alexis Léonard et il appuie la demande de l'inspecteur de voirie Julien Constantineau pour la réfection du petit pont du rang des Valiquette. Pour 15 ¢ de l'heure, Alphonse Léonard, Georges Racine, Adélard et Léonidas Arbic y travaillent sous la direction de Théodore Nadeau alors que de son côté Alexis Léonard dirige son fils Albéria, son gendre Elzéar Maillé, Adélard Barbe, Emmanuel et Julien Constantineau.

En 1939, le conseil municipal s'oppose formellement à la participation du Canada à la guerre et demande la réduction du budget pour fins militaires au strict nécessaire pour le maintien de l'ordre dans le pays. La municipalité, où siègent maintenant Joseph Turpin et Henri Filion à titre de conseillers, se prononce pour la construction d'un chemin de fer qui atteindrait l'Abitibi en passant par Mont-Laurier et elle s'oppose à la conscription lors du plébiscite de 1942.

Deux ans plus tard, en 1944, un groupe de citoyens du canton Dudley, appuyé par monseigneur Limoges qui vient de permettre la construction de l'église au nord du grand lac du Cerf, demande au gouvernement Godbout, alors en période électorale, la construction d'un pont de 250 pieds (80 mètres) enjambant la Lièvre à la hauteur des terres d'Antoine Grenier et Lorenzo Paquette et l'ouverture d'une bonne route qui rejoindrait Lac-du-Cerf en passant entre le lac Mallonne et le lac à Dick. Leur requête se plaint du mauvais chemin vers Saint-Gérard de Kiamika, des côtes abruptes et dangereuses de l'île Longue sur le chemin de Notre-Dame-de-Pontmain, du transport du bois par camion qui ne peut se faire qu'à la saison sèche de l'année et de l'isolement inacceptable de la famille Paquette établie sur la rive de la Lièvre. Le groupe précise également qu'avec ce nouveau pont, qui réduirait de 10 milles (16 kilomètres) la

distance entre Mont-Laurier et Lac-du-Cerf, non seulement les scieries du canton pourraient expédier une plus grande quantité de bois mais les touristes ne manqueraient pas d'augmenter en nombre également. Malgré tous ces arguments, cette demande ne sera pas retenue cependant, et le gouvernement Duplessis, de retour au pouvoir, préférera plutôt améliorer la route entre Saint-Gérard de Kiamika et Lac-du-Cerf comme l'avait plutôt demandé un groupe de cultivateurs établis depuis le lac Long jusqu'au rang des Valiquette.

Lac-des-Plés le 6/5/44.

A qui de droit.

Je soussigné, proteste énergiquement contre la construction d'un pont sur la rivière la Lièvre avoisinant le rapide Wabassee canton Bouthillier, comté de Belle Préférant obtenir plutôt qu'un pont, une bonne route carrossable de Lac-du-Cerf à Kiamika de là, au lieu d'un pont, un peu d'aide, soit soit serait plus à propos, pour l'amélioration de cette route, me joignant à ceux qui s'opposent au projet de la construction d'un tel pont.

Requête

La requête réclamant l'amélioration de la route vers Saint-Gérard de Kiamika plutôt que la construction d'un pont au petit rapide Wabassee sur la Lièvre.

Au moment où la municipalité change son nom pour devenir la municipalité de Lac-des-Iles en 1948, Léo Léonard est nommé inspecteur de voirie pour le canton Dudley. Quelques mois plus tard alors qu'Albéria Léonard est élu conseiller, la municipalité appuie les cultivateurs, en congrès de l'U.C.C. à Mont-Laurier, qui demandent une nouvelle construction pour loger l'école moyenne d'Agriculture. Le conseil accorde aussi droit de passage sur tous ses chemins publics à la coopérative d'électricité de Mont-Laurier qui commence à poser poteaux et fils à Lac-du-Cerf.

Remplaçant René Ouimet, Julien Constantineau devient conseiller de la municipalité en 1952 et il occupera son poste à Lac-des-Iles jusqu'à la naissance de la municipalité de Lac-du-Cerf en 1955 alors que les deux parties du canton Dudley se retrouveront dans la même corporation municipale. Les dernières décisions de la municipalité touchant ce canton sont la demande de surveillance accrue contre les abus de pêche et de chasse qui se font à Lac-du-Cerf et l'ouverture du chemin Tour du lac jusqu'à la baie de Sable, à l'est du grand lac, par le bélier mécanique d'Alexandre Léonard en 1953.

LA MUNICIPALITÉ DE LAC-DU-CERF

La formation de la corporation municipale de Lac-du-Cerf est avant tout le fruit du travail de Joseph Boismenu qui a siégé à Notre-Dame-de-Pontmain à titre de conseiller de la municipalité des cantons Wabasse-Dudley-Bouthillier pendant quelques années. Accompagné d'Henri Ouimet qui prend des notes tel un secrétaire, il rencontre successivement les autorités municipales de Notre-Dame-de-Pontmain et de Lac-des-Iles où conseils et contribuables ne s'opposent pas à son projet de morcellement des deux municipalités.

Dès lors, soutenu par son indéfectible allié Rosario Wester qui œuvre comme lui à l'autonomie de Lac-du-Cerf depuis la formation de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes quelques années plus tôt, Joseph Boismenu entreprend diverses démarches auprès du député-ministre Albiny Paquette et de ses amis politiques à Québec. Le premier janvier 1955, il obtient gain de cause alors que la gazette

La municipalité de Lac-du-Cerf

« J'ai été à Notre-Dame-de-Pontmain et à Lac-des-Iles avec Joseph Boismenu pour fonder la municipalité. Il n'y avait pas encore de municipalité à Lac-du-Cerf. Nous allions rencontrer le maire et les contribuables en assemblée. C'est Joseph Boismenu qui a travaillé le plus. Il a fait plusieurs voyages et dépensé beaucoup de son argent pour ça. À Lac-des-Iles et à Notre-Dame-de-Pontmain, il n'y a pas eu de confrontation, j'ai de bons souvenirs. C'est avec Kiamika que nous avons eu le plus de misère. »

Henri Ouimet 1989



Joseph Boismenu, le maire fondateur de la municipalité de Lac-du-Cerf en 1955.

Les élections municipales de 1955

« Chacun semblait savoir qu'il remplissait un devoir assez solennel. Sur huit, nous avions à choisir six conseillers. De huit heures du matin à six heures du soir... Matha Constantineau comme sous-officier rapporteur, Henri Ouimet comme secrétaire d'élection, accompagnés de huit candidats ou de représentants, passèrent une journée plutôt plaisante autour de la table ronde. Il n'y eut pas de police attirée... et personne n'en a eu besoin... »

Cécile Martel-Sainte-Marie 1955

officielle proclame l'érection de la nouvelle corporation municipale de Lac-du-Cerf qui administrera la majeure partie du canton Dudley.

Le dimanche seize janvier 1955, mandaté par le gouvernement, Matha Constantineau, le secrétaire de la municipalité de Notre-Dame-de-Pontmain, s'amène sur le perron de l'église de Lac-du-Cerf après la messe dominicale pour lire à haute voix l'annonce de la mise en nomination des candidats au poste de maire et de conseillers pour le mercredi suivant. Ce jour venu, les contribuables se rendent au sous-sol de l'église Notre-Dame-de-Lourdes alors que Matha Constantineau agit comme président et Henri Ouimet comme secrétaire de la mise en nomination. Joseph Boismenu, cultivateur et organisateur touristique est élu premier maire de Lac-du-Cerf par acclamation. Le scrutin pour l'élection des conseillers se tient entre huit et dix-huit heures le vingt-quatre janvier dans la maison de Lucien Gaudreault. Après le décompte des voix exprimées par quatre-vingt-un voteurs de la liste électorale qui compte cent dix noms, les résultats donnent la victoire à Donat Valiquette, Léon Léonard, Henri Filion, Léo Léonard, Raymond Charbonneau et Fernand Ouimet. Les résultats connus, les élus célèbrent leur victoire au petit magasin de Léon Léonard au Coin du village mais le maire Boismenu, bon Lacordaire, préfère célébrer sobrement chez lui, sans doute conscient de tout le travail qu'il reste maintenant à faire.

La première assemblée du nouveau conseil se tient le trente et un janvier suivant au sous-sol de l'église. Après assermentation, les élus s'entendent pour l'ouverture d'un compte de banque et pour l'achat de chaises où ils siègeront désormais à tous les premiers lundis du mois. Ils procèdent aussi aux premières nominations : Henri Ouimet agira comme secrétaire-trésorier pour un salaire annuel de 100 \$; Yvon Gareau et Bernard Caron sont nommés inspecteurs de voirie ; Jean-Baptiste Turgeon devient inspecteur municipal et Édouard Beaudry garde-chasse ; Léon Léonard est chargé de la pompe à incendie qu'il garde chez lui au Coin ; Elphège Énard, Josephat Dicaire, Patrick Duffy et Julien Constantineau, qui se joindra bientôt au groupe, sont chargés de faire l'évaluation municipale à quarante % de la

valeur réelle alors que le taux de la taxe est fixé à un % du 100 \$ d'évaluation.

Le conseil charge Patrick Duffy de la construction d'un ponceau sur le ruisseau Flood, impose une taxe de 1 \$ sur les chiens, interdit le port de costumes de bain et robes-soleil sur les chemins ou dans les endroits publics. Soucieux de l'économie touristique, il verse 20 \$ en prime pour chaque loup tiré ou pris au piège dans les limites municipales et fait ensemercer les lacs Mallonne, Dudley et Allais de dorés.

En juillet 1955, la jeune municipalité n'en est qu'à ses premiers pas lorsque surgit un litige qui amènera questionnement et mécontentement. Même s'ils ont été d'un poids déterminant dans la décision du gouvernement de former la corporation municipale de Lac-du-Cerf, huit propriétaires du rang des Valiquette demandent leur annexion à la municipalité de Saint-Gérard de Kiamika, alléguant qu'ils ont toujours été rattachés à la paroisse et à la commission scolaire de cet endroit. Après représentations de leur curé Marcel Poissant, le gouvernement leur donne raison et, le premier janvier 1956, les trois rangs au nord du canton Dudley passent à Saint-Gérard de Kiamika. Les familles Valiquette n'auront été qu'une seule année dans la municipalité de Lac-du-Cerf.

Tirés au sort au début de 1956, les conseillers Léo Léonard, Henri Filion et Donat Valiquette sortent de charge et sont remplacés par Yvon Gareau, René Ouimet et Adrien Boismenu alors que Bernard Caron prend la relève d'Henri Ouimet au poste de secrétaire-trésorier.

L'année suivante, les feux de bonhommes de paille entre bleus et rouges refont leur apparition alors que Patrice Bondu remplace Joseph Boismenu à la mairie. Entouré des conseillers René Meilleur, Bernard Dicaire, Adrien Boismenu, René Ouimet, Gérald Ouimet et Raymond Charbonneau, le maire Bondu confie le poste d'inspecteur agraire à Albéria Léonard, celui d'inspecteur municipal à Raoul Gougeon, celui de policier à raison de 60 \$ annuellement à Édouard Beaudry et la charge de remplacer les lumières de rue brûlées à Lyen Boudrias. Le conseil accepte de verser un loyer de 25 \$ annuellement à la fabrique de Notre-Dame-de-Lourdes pour l'utilisation du



Patrice Bondu, le maire de 1957 à 1959.



Gérald Ouimet, le maire de
1961 à 1963.

sous-sol de l'église lors de ses assemblées et fait ensemencer en dorés plusieurs lacs de la municipalité.

Joseph Boismenu revient à la mairie de la municipalité pour deux autres années à compter de janvier 1959, le temps d'entreprendre le creusage du canal au lac Saint-Germain et d'améliorer chemins et ponceaux. Il reçoit aussi l'appui de l'association de chasse et pêche de Mont-Laurier, qui tient son annuel tournoi de pêche à Lac-du-Cerf, pour l'ensemencement du grand lac et de plusieurs petits lacs de la municipalité avec dorés, truites rouges, mouchetées et arc-en-ciel.

En janvier 1961, Gérald Ouimet accède à son tour à la mairie après avoir été conseiller pendant deux ans. Son administration est marquée par l'entretien des chemins, la mise en place d'une descente de bateaux et la réparation du quai public, l'ensemencement de milliers de truites grises dans les lacs du Cerf et Saint-Germain, et par une sérieuse alerte sur la vétusité du grand pont couvert du chenail de l'ouest à l'île Longue. Durant ses deux années de mandat, le maire Ouimet acquiert expérience et contacts qui l'aideront grandement dans sa charge de secrétaire municipal qu'il occupera pendant plusieurs années à compter de 1963. À cette époque, le secrétariat municipal est logé dans son restaurant-dépanneur à deux pas de l'église en face du grand lac du Cerf.



Henri Filion, le maire
de 1963 à 1965.

Henri Filion, un des pionniers de la colonie, arrivé de Saint-Jovite avec son épouse Alexina en 1922, devient le quatrième maire en janvier 1963. Durant son mandat, le conseil fait poser des bouées aux endroits dangereux pour la circulation des embarcations sur le grand lac du Cerf, fait étendre une première couche d'asphalte sur la rue principale, fait déplacer réservoirs et pompes à essence au Coin chez Rosario Wester pour permettre une meilleure circulation des automobiles. Après demande de condamnation et incendie du grand pont de l'île Longue en décembre 1964, les conseillers entreprennent une sérieuse discussion sur l'opportunité de relocaliser ce pont au nord-ouest du lac Mallonne pour réduire la distance vers Mont-Laurier.

Alors que la candidature d'une première femme au conseil, Georgette Dicaire, ne franchit pas la barrière électorale, Gérard Boismenu, le fils du premier maire,

devient premier magistrat avec le dixième anniversaire de la municipalité en janvier 1965. Travailleur forestier et guide de chasse et de pêche depuis l'adolescence, habile politicien, s'exprimant aisément, il vient aux affaires municipales avec dynamisme et détermination. À peine élu, son plus important défi est la reconstruction des ponts de l'île Longue emportés par les flammes à quelques semaines d'intervalle durant l'hiver 1964-1965 dans cette vague d'incendies criminels qui emporte plusieurs ponts couverts patrimoniaux de la Haute-Lièvre et donne d'intéressants contrats aux constructeurs de ponts neufs. Ces deux incendies laissent deux familles de l'île Longue sans lien avec les voisins et dans l'obligation de traverser la Lièvre en chaloupe ou sur la glace pour conduire les enfants à l'école, comme au début de la colonie. Résolu à remédier à cette situation pénible, le maire Boismenu n'est cependant appuyé que par le seul conseiller Mario Bondu dans son projet de reconstruire le lieu naturel avec Notre-Dame-de-Pontmain. Les autres membres du conseil, Origène Martel, Bernard Caron, Martial Gaudreault, Albert Dancause fils et Joseph Boismenu fils sont plutôt favorables à l'érection d'un nouveau pont qui enjamberait la Lièvre au nord-ouest du lac Mallonne, réduisant ainsi de beaucoup la distance avec le chef-lieu régional. De leur côté, les partisans de la reconstruction des ponts de l'île Longue craignent que ce déplacement de l'accès au canton Dudley ne fasse perdre à Lac-du-Cerf un grand nombre de touristes de l'Outaouais au profit des municipalités limitrophes. Après discussions et querelles, la décision se prend finalement au conseil des maires du comté Labelle. Sur proposition du maire Hormidas Bondu de Notre-Dame-de-Pontmain de qui relève les ponts de l'île, appuyé par le maire Boismenu de Lac-du-Cerf, le conseil des maires demande au ministère des Travaux publics d'entreprendre l'érection du deuxième pont sur le chenail de l'est. Dès lors la compagnie Lièvre Construction, qui a érigé le grand pont du chenail de l'ouest pour la somme de 280 000 \$, se voit confier la construction du deuxième pont à l'est de l'île.

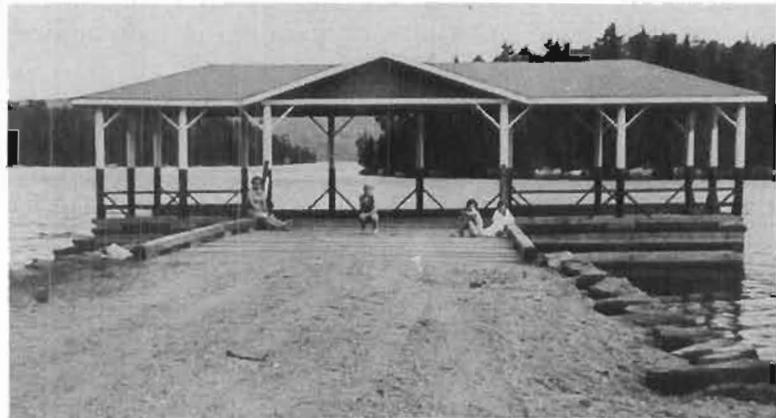
Au chapitre des travaux publics, l'administration Boismenu est fort active. Elle entreprend divers travaux de défrichage, élargissement, remblayage, terrassement, pose



Gérard Boismenu, le maire de 1965 à 1971.

de ponceaux métalliques sur les chemins conduisant aux lacs Mallonne, Baptiste-Lefebvre et Saint-Germain où le béliet mécanique d'Alexandre Léonard n'a de cesse. Elle fait poser par l'entrepreneur Nantel le gros ponceau métallique sur le ruisseau Baptiste-Lefebvre où les conseillers Hubert Léonard et Bernard Émard ont souhaité un pont permettant la circulation des embarcations à moteur entre les lacs du Cerf et Baptiste-Lefebvre. Elle fait également réaliser le terrassement et le gravelage de la route 311 jusqu'à la limite de Saint-Gérard de Kiamika.

Dans le domaine touristique, de concert avec la Chambre de commerce, le conseil participe à la confection du grand panneau-réclame présentant les attraits du canton sur la route nationale à l'entrée de Lac-des-Écorces et à la confection des affiches souhaitant la bienvenue aux visiteurs aux entrées du village. Il demande aux citoyens d'embellir et de nettoyer les abords de leurs bâtiments pour enjoliver la saison estivale et fait ensemencher dorés, truites grises, truites brunes dans les lacs du Cerf, Mallonne, Baptiste-Lefebvre et Gaucher. Il fait reconstruire le quai public avec débarcadère et toit afin de protéger la marchandise des entreprises forestières qui œuvrent de l'autre côté du grand lac du Cerf. Membre du club de Conservation du lac Baptiste-Lefebvre qui voit le jour en 1970, le maire Boismenu demande l'addition d'un autre garde-chasse dans le canton et s'enquiert auprès de l'Unité sanitaire des dangers potentiels dus aux égouts de certains chalets en bordure des lacs de la municipalité.



Le joli quai public couvert du grand lac du Cerf.

L'administration Boismenu s'implique aussi dans la bataille pour la réouverture de Sogefor à Lac-des-Îles, baptise le mont Alexis entre le Coin du village et la baie de l'Église, inaugure un sentier jusqu'au sommet du mont Limoges entre les deux lacs du Cerf à l'occasion du carnaval régional de l'hiver 1967 animé par l'équipe de l'AFEAS de Georgette Dicaire.

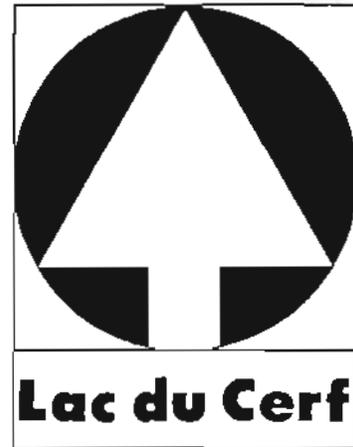
Avec l'arrivée du parti libéral à Québec, Gérard Boismenu, pilier de l'Union nationale, cède son poste de maire à Raymond Charbonneau qui a été conseiller dans la première administration de Joseph Boismenu en 1955. En raison de son travail de contracteur forestier qui l'amène à la coupe du bois jusqu'à Matagami et Chibougamau, il n'occupera le poste que durant deux années, 1972 et 1973. Au cours de l'été 1972, la municipalité accueille le projet Perspective-Jeunesse «Écologie Sociale». Installés dans un tipi amérindien servant de kiosque d'information sur le chemin de l'Église entre juin et septembre, les jeunes Boismenu, Léonard, Contant, Clermont, Morency, Lang, Lauzon, originaires de Lac-du-Cerf, Saint-Jérôme, Saint-Canut, Lachute et Montréal, entreprennent une campagne d'information en visitant le conseil municipal, la radio C.K.L.M. et les journaux locaux. Lors d'une messe dominicale, ils publicisent leurs objectifs: défricher des sentiers écologiques afin de mieux faire connaître des phénomènes naturels intéressants, informer les citoyens sur la géographie, la faune et la flore du canton et faire comprendre à la population la nécessité du respect de l'environnement.

Dans des conditions difficiles, l'équipe aménage un premier sentier conduisant à la superbe cascade du ruisseau Croche qui devient un laboratoire idéal pour l'observation de la flore; un deuxième sentier fait mieux connaître la rivière souterraine à la décharge du petit lac du Cerf alors que le troisième conduit au sommet du mont Limoges en améliorant le sentier de motoneige ouvert en 1967. Le groupe réalise également une série de quarante affiches qui sont placées à divers endroits, sur des îles où certains vont pique-niquer, le long des sentiers conduisant à des petits lacs de pêche; peintes à la main, elles invitent à la conservation et à la propreté. Une collecte générale des déchets trouvés autour des lacs et sur les îles est organisée et



Raymond Charbonneau, le maire de 1971 à 1973.

écologie
sociale



Une population enthousiaste et collaboratrice

« Les sept participants ont su s'allier la population villageoise qui s'est toujours montrée très enthousiaste et prête à collaborer. Même les agriculteurs ont démontré la même ferveur et la même disponibilité que ceux qui vivent plus directement du tourisme. Chacun, du curé au sympathique voisin, veut participer au projet communautaire. »

L.M. Média-Nord 1972



Mario Bondu, le maire de 1973 à 1975.

l'exposition de cette récolte à la vue de tous fait saisir l'ampleur du problème.

En août, l'équipe invite toute la population à un tournoi de pêche suivi d'une conférence d'un biologiste portant sur les problèmes des lacs du canton. Le travail se continue avec une enquête sur les comportements touristiques qui démontre que 65 % des propriétaires sont favorables à la limitation des forces de moteur sur les lacs; le rapport final suggérera au conseil un règlement en ce sens de même que l'installation obligatoire de paniers à rebut dans les embarcations.

Au secteur touristique, l'administration Charbonneau continue la politique d'ensemencement des lacs du canton, songe à la construction d'un barrage à la décharge du petit lac du Cerf pour garder l'eau à un niveau permettant la navigation d'un lac à l'autre, et s'objecte vivement aux coupes de bois à blanc qui détériorent grandement l'habitat du chevreuil et réduisent ainsi les retombées économiques pour la municipalité.

Le conseil appuie l'entrepreneur forestier Patrice Bondu dans sa démarche de coupe de bois qui fait travailler plus de dix bûcherons et réclame aussi l'éloignement des limites du parc Papineau-Labelle de la municipalité de Lac-du-Cerf qui n'aura pas l'avantage économique d'être une voie d'accès à cette réserve faunique.

En novembre 1973, Mario Bondu, travailleur, le fils aîné de Patrice, le deuxième maire de Lac-du-Cerf, prend la relève de Raymond Charbonneau à la tête de la municipalité. Son administration est marquée par la finition asphaltée de la route 311 depuis Saint-Gérard de Kiamika jusqu'à Lac-du-Cerf mais surtout par l'élection des deux premières femmes conseillères, Evelyne Duffy et Gisèle Allaire, qui se verront confier les projets de bibliothèque, d'aqueduc et d'égout municipaux.

Le conseil met en place la cueillette municipale des ordures ménagères, adhère au nouveau Conseil économique régional formé à Mont-Laurier et redemande la réouverture du bureau de poste de Lac-du-Cerf fermé depuis 1970. En janvier 1975, les élus gardent une minute de silence à la mémoire du maire fondateur Joseph Boismenu pour souligner le vingtième anniversaire de la municipalité. Dans

le domaine touristique, le conseil obtient des ensemencements de truites grises et de ouananiches et l'interdiction de pêche au ruisseau Flood, véritable sanctuaire pour la fraye des poissons. Il demande la construction d'un nouveau quai public et l'arrêt des coupes de bois à blanc autour des ravages de chevreuil.

En mars 1975, l'administration Bondu s'engage dans tout le processus de la construction de la salle communautaire près du centre civique mais excédé par les querelles suscitées par le projet, le maire remet sa démission en décembre 1975 après avoir été réélu un mois plus tôt.

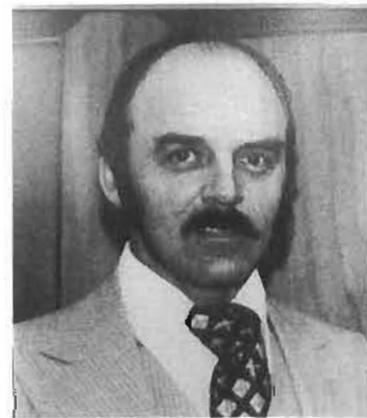
Au départ de Mario Bondu, Bernard Émard deviendra maire de Lac-du-Cerf pour une décennie entre 1975 et 1985 et préside un conseil particulièrement averti et structuré. Avec la tenue des assemblées en bonne et due forme, un budget planifié et bien administré depuis l'arrivée de Gisèle Allaire à la table du conseil, l'administration Émard s'engage dans des réalisations d'importance.

Fortement sensibilisé par le conseiller Paul-Émile Naud, un criminaliste qui habite la rive du lac Tomkin depuis 1965, qui porte le fleuron de la restructuration de toutes les forces policières de la nouvelle ville de Laval et tempête contre la pollution des lacs et les citoyens qui n'ont pas conscience de la richesse touristique et de la qualité de vie supérieure offerte à Lac-du-Cerf, le conseil s'engage dans un programme de protection de ses lacs qui comprend non seulement un inventaire de la végétation et un plan de régénération mais aussi une analyse de la qualité des eaux avec classification des installations septiques des habitations et plan correctif. Dans le même ordre d'idée, l'administration Émard fait réaliser l'inventaire de tout le potentiel géographique de la municipalité par l'équipe du professeur Lafargue de l'université de Montréal. Le rapport apporte des renseignements cartographiés sur l'environnement, le relevé du potentiel et la fragilité du sol afin d'en déterminer l'usage et la conservation pour l'avenir. Avant même l'obligation faite par la loi 125 sur l'aménagement, Lac-du-Cerf se dote d'un règlement d'urbanisme, zonage, lotissement et construction qui tient compte de l'environnement. La municipalité dispose aussi de trois sites d'enfouissement approuvés par le ministère de l'Environnement, un premier

La politique municipale

« Avec la lutte au conseil municipal, les familles se sont séparées... chacune de son côté, Bondu, Léonard, Boismenu, même si elles se rencontraient à l'église. Mais ça n'a pas eu beaucoup de répercussion car c'était la politique du temps. Je crois que tous ceux qui sont passés au conseil ont fait quelque chose pour la prospérité. Personne n'a dû agir dans un mauvais intérêt du développement et du progrès de Lac-du-Cerf. »

Paul-Émile Naud 1989



Bernard Emard, le maire de 1975 à 1985 et depuis 1991.

Une meilleure planification

« Des erreurs ont été commises dans le passé faute de ne pas connaître mieux. Pour prévenir au lieu de guérir, le conseil municipal se donne des outils comme l'étude d'une équipe de l'université de Montréal sous la direction du professeur Bernard Lafargue qui entend faire l'inventaire de tout le potentiel géophysique du territoire de Lac-du-Cerf. »

Bernard Émard 1980

pour les ordures ménagères, un autre pour les matières ligneuses et un dernier pour les boues septiques.

En janvier 1978, le conseil inaugure la nouvelle salle du conseil dans le centre communautaire complété durant les mois précédents. Les conseillers Evelyne Duffy, Gisèle Allaire, Lévis Bondu, Paul-Émile Naud, Gaston Gareau et Lucien Gaudreault entourent alors le maire Bernard Émard qui a demandé au curé Réal Fournel de réciter la prière d'usage et de bénir le nouveau local. La résolution de janvier 1955 prévoyant la tenue des assemblées du conseil au sous-sol de l'église est alors révoquée. Deux ans plus tard, en 1980, le conseil organise un souper paroissial pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la municipalité. La fête rassemble, Georgiana Boismenu, l'épouse du maire fondateur Joseph Boismenu, monseigneur Jean Gratton l'évêque du diocèse de Mont-Laurier, le curé Réal Fournel de la paroisse et le préfet Grégoire Diotte du comté Labelle.

À la suite de la demande faite au ministère des Terres et Forêts par les conseillers Evelyne Duffy et Conrad Maillé pour l'obtention du bail du terrain bordant le ruisseau Croche, l'administration Émard entreprend l'aménagement du remarquable sentier écologique le long du ruisseau qui descend la montagne dans une belle cascade avant d'atteindre la baie Lefebvre du grand lac du Cerf. Débutés en juin suivant, les travaux s'échelonnent sur quelques années et donneront un attrait touristique de grande importance à la municipalité.

L'administration Émard instaure le système de numérotation civique des maisons et donne un intéressant cachet historique à la toponymie de la municipalité. Après des noms de rues et de chemins qui rappellent la mémoire des premiers pionniers, le centre civique, où se trouvent jeux pour enfants, terrain de balle et patinoire extérieure, prend le nom de Raymond Charbonneau, en mémoire de l'ancien maire donateur du terrain.

Sur la scène régionale, le maire Émard est fort impliqué au Conseil de comté et à la M.R.C., au Centre local des services communautaire et au Conseil régional de développement des Laurentides où il met en pratique son entregent et ses acquis au Cercle des jeunes agriculteurs et dans le syndicalisme agricole.

En novembre 1985, avec l'élection de Jeannine Guinard, une résidente de la baie Lefebvre particulièrement active au sein de l'Association des riverains du petit et du grand lac du Cerf, l'administration municipale augmente encore d'un cran son souci écologique. Séduite par la beauté de la flore, de la faune et de la géographie de Lac-du-Cerf, la nouvelle mairesse vient aux affaires municipales par amour et respect de l'environnement. Après réfection du centre civique de la rue Énard et aménagement d'un stationnement municipal, elle rencontre les autorités épiscopales de Mont-Laurier pour négocier la location de leur superbe pointe des Pins Rouges dans le grand lac du Cerf. Après entente et location pour vingt ans à raison de 2 000 \$ annuellement, avec prioritaire d'achat, la pointe devient le parc la Biche et la plage à monseigneur est rebaptisée plage du Huard où des milliers d'amateurs d'eau et de soleil iront se prélasser durant les belles journées estivales.

L'Administration Guinard s'implique dans le domaine des loisirs, en remettant à neuf les bandes de la patinoire, en faisant aménager la piste de ski de fond «La Cervoise» dans le parc municipal «La Biche», en construisant un terrain de tennis double éclairé avec la collaboration du Comité des loisirs en 1988. Tout près du terrain boisé du tennis en face du Centre Communautaire le conseil fait aussi ériger un petit kiosque d'information et de vente d'artisanat où les travaux des Cervoises et des Cervois sont offerts aux visiteurs.

La mairesse donne beaucoup de couleur à la municipalité: elle inaugure la rencontre annuelle soulignant le travail des bénévoles; elle invite le chœur Entr'Amis et la troupe Montserrat à venir divertir les gens de Lac-du-Cerf; elle fait mettre en valeur photographies et beaux objets anciens dans la salle du Centre Communautaire qui se transforme en véritable musée historique; elle participe activement au comité des Amis du mont Limoges et à la corporation Plein air Lac-du-Cerf visant à mettre en valeur le patrimoine géographique du canton. Sur la scène régionale, elle est présidente du Centre d'exposition de Mont-Laurier et s'implique à fond dans le dossier de l'arrosage des forêts aux phytocides.



Jeannine Guinard, la mairesse de 1985 à 1991.

Les défis municipaux de 1991

« Les élus municipaux sont aux prises avec beaucoup de lois et règlements et peu de pouvoir financier. Beaucoup de travail nous attend... le dossier de la route 311, la réfection et l'amélioration des chemins municipaux, le développement économique et touristique, l'environnement, la gestion des déchets... Nous devons aussi examiner très sérieusement la protection contre les incendies que nous offrons présentement à la population. »

Jeannine Guinard 1991

En octobre 1991, alors que la promesse de faire avancer le dossier scélérosé de la route 311 vers Notre-Dame-de-Pontnain est à nouveau largement publicisé, Bernard Émard et toute son équipe de conseillers se voient confier la direction des affaires municipales après une lutte électorale titanesque.



LA VIE SCOLAIRE



La commission scolaire des cantons unis de Wabassée, Dudley et Bouthillier naît en 1899 à l'instigation du curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus. La première école est alors érigée dans le village de Notre-Dame-de-Pontmain où les enfants des colons établis au lac Écho et au lac

Dudley doivent venir en chaloupe. En raison de la distance, Donat Saint-Louis, arrivé avec son père Eusèbe à la décharge du petit lac du Cerf en 1922, doit pensionner chez sa tante Edmire Beaulieu dans le village de Notre-Dame-de-Pontmain pour aller apprendre lecture, écriture, catéchisme et calcul à cette école.

En 1903, pour 207 \$, matériel et main d'œuvre compris, la commission scolaire des trois cantons fait construire une école à l'entrée du chemin du lac Bouleau sur la rive ouest de la Lièvre et les enfants de Cyrille et Marie Arbic établis en aval de la ferme du Wabassée peuvent s'y rendre en traversant en chaloupe ou avec le chaland.

En amont du rapide Wabassée, les enfants des frères Valiquette, de Joseph Piché, Henri Filion et Alexis Léonard traversent la Lièvre, souvent imprudemment à sept, huit et même dix dans la même embarcation, pour se rendre à l'école du lac Rouge située entre les terres d'Albert Portelance et Daniel Saint-Aubin sur la rive ouest. Cette

école relève de la commission scolaire de Saint-Aimé de Lac-des-Iles qui s'est détachée de celle des trois cantons unis en 1918. L'institutrice, Annette Grenier, réside dans la petite école et elle a la tâche d'enseigner à un groupe qui varie entre trente et trente-cinq élèves. Les plus grands lui donnent en bon coup de main en fendant et en entrant le bois de chauffage. Le cultivateur où se trouve l'école s'est engagé à l'approvisionnement en eau et les toilettes sèches se trouvent au fond du champ à l'arrière de l'école.

L'établissement d'une dizaine de familles de colons à Lac-du-Cerf entre 1915 et 1924 amène la commission scolaire des cantons Wabasse-Dudley-Boutillier à faire construire une première école à l'est de la rivière sur un terrain donné par Cyrille Poirier au nord-ouest du petit lac du Cerf. Le site de cette première école choisi par le missionnaire-colonisateur Pierre Neveu de Mont-Laurier cause ombrage à Napolon Blais qui la souhaitait plus près de la petite rivière du Cerf où il est à faire construire moulin à scie, maison et magasin. La petite école, baptisée Saint-Léon en hommage au curé Léon de Grandpré de Notre-Dame-de-Pontmain, est érigée par Henri et Frédéric Filion en 1924.

Les premières années à Saint-Léon s'avèrent assez difficiles car, froide et située dans un petit éclairci en pleine forêt, l'école rebute aux premières institutrices qui n'y demeurent pas longtemps. Les salaires ridiculement bas n'aident pas non plus à trouver une institutrice qui accepte



À l'école du lac Rouge

« J'ai été à l'école de l'autre côté de la rivière, au lac Rouge. Il n'y avait pas d'école de ce côté-ci. Il fallait traverser la rivière en chaloupe pour aller à l'école. Au printemps, pendant un mois, nous ne pouvions y aller. Quand la glace n'était plus bonne nous lâchions l'école. Il fallait attendre que la glace soit libérée pour y aller en chaloupe ensuite. »

Albérta Léonard 1989

À l'école Saint-Léon

« Nous n'allions pas régulièrement à l'école Saint-Léon car les institutrices manquaient deux mois parfois. J'ai eu cinq institutrices dans la même année. Il fallait que l'institutrice chauffe l'école avec un salaire de 20 \$ par mois. Estelle et Solange Saint-Jean étaient aux prises avec des grands élèves de leur âge. Les savants, les philosophes finissaient en cinquième. Moi j'ai fini à quinze ans en sixième année... »

Fernand Émard 1989

« Je trouve vingt-cinq élèves présents sur une inscription de vingt-huit. Cette école n'est en activité que depuis janvier. Les progrès ont été notables chez les enfants au cours de ces quelques mois grâce au dévouement de mademoiselle Beaulieu que je suis heureux de féliciter. Trois volumes sont laissés à l'école et un congé est accordé. »

Robert Prémont 1944

L'école Saint-Léon érigée à l'entrée ouest de Lac-du-Cerf en 1924.

Une institutrice estimée

« Madame Beaudry fut ma première institutrice à Lac-du-Cerf en 1941, dans une école de campagne où la vie et les conditions de travail n'étaient pas faciles... Elle était estimée de tous ses élèves mais aussi des parents qui étaient des colons... Elle a su demeurer dans la mémoire de tous et chacun. Elle a su, par son enseignement, nous communiquer un esprit social et un sens des valeurs de la vie. »

Bernard Émard 1978



Un groupe d'élèves à l'école du rang des Valiquette.

Les institutrices et leurs élèves avec le curé Donat Dumouchel au presbytère paroissial.

de se dévouer dans cette école assez éloignée des colons voisins. Les enfants de la colonie font plus de 2 milles (3 kilomètres) à pied pour venir à une école où l'institutrice est souvent absente. Les enseignantes, Beaudry, Poulin, Cloutier, Beaulieu, Saint-Jean, qui acceptent d'y œuvrer durant les deux décennies d'existence de l'école, se voient confier tous les niveaux, de la première à la sixième année, les élèves les plus âgés aident alors les plus jeunes.

Dans le nord du canton, la commission scolaire de Saint-Gérard de Kiamika inaugure aussi une école de rang sur la terre de Lorenzo Valiquette en 1926. Les enfants de cette partie de la colonie n'ont plus à traverser la rivière en chaloupe mais ils doivent encore marcher jusqu'à 3 milles (5 kilomètres) pour se rendre à cette école. Par journées de grande tempête, les enfants ne peuvent s'y rendre en raison de l'état des chemins et, durant les grands froids de l'hiver, ils s'arrêtent à mi-chemin dans la maison d'Alexina Filion pour se réchauffer avant de poursuivre leur route jusqu'à la petite école. Pour des salaires annuels dépassant rarement 300 \$, les institutrices Bernadette Beauchamp, Thérèse Bisailon, y ont charge de tous les élèves, de la première à la septième année, partageant leur temps entre les différents niveaux regroupés dans la même classe. Installée sur la tribune à l'avant du local, l'institutrice veille sur tout son petit monde aidée auprès des plus petits par les plus grands de l'école.



En avril 1944, quarante-trois enfants de Lac-du-Cerf fréquentent les écoles Saint-Léon et Valiquette mais les trente-six autres qui seront d'âge scolaire en septembre suivant causent un sérieux problème d'espace. Le prêtre desservant Donat Dumouchel convoque alors une assemblée des paroissiens pour discuter de la possibilité de construire une école plus grande où pourraient trouver à se loger tous les élèves de Lac-du-Cerf. Tenue au sous-sol de l'église érigée quatre ans plus tôt, l'assemblée regroupe la grande majorité des parents de la paroisse. Matha Constatineau de Notre-Dame-de-Pontmain, le secrétaire-trésorier de la commission scolaire des trois cantons unis, apporte des précisions sur les coûts prévisibles: achat du terrain, coût de la construction, coût de l'entretien, salaire des institutrices, calcul de la taxe scolaire. Après discussion sur l'état matériel des deux écoles de rang et sur le développement prévisible de la communauté de Lac-du-Cerf, les parents concluent à la nécessité évidente de construire une école centrale plus grande dans les mois subséquents. Avant de ce faire, les habitants de Lac-du-Cerf doivent d'abord former une commission scolaire autonome car, même si la semence est maintenant en terre, les problèmes de financement retarderont la réalisation du projet.

À l'école du rang des Valiquette

« J'allais à l'école du rang des Valiquette à pied. Certains hivers je n'y allais pas. Quand j'y suis allé le plus longtemps, la maîtresse Thérèse Filion me gardait à l'école. J'y cauchais du lundi au vendredi. »

Gisèle Léonard 1988

« J'ai été à l'école jusqu'à l'âge de douze ans. Nous marchions trois milles soir et matin pour avoir notre prix d'assiduité. Nous avions de la neige jusqu'au califourchon mais nous y allions pareil pour avoir notre prix. Nous ne manquions pas de l'année malgré la tempête ou la pluie. En hiver, nous arrêtions chez monsieur Filion, notre voisin, pour nous réchauffer les mains dans l'eau froide et à l'école, la maîtresse nous faisait pareil avant de commencer la classe. »

Géraldine Léonard-Beaudry 1990



Les élèves de Lac-du-Cerf à la sortie de l'église paroissiale.

Liste des Enfants de la Croix
pour réception. Papier. 21 avril 1946

Appelés.

Caron fille (chef) Revielle D'Amie.
D'Amie fils. Emard Bernard.
Mauch Ouel. Filion Enrad

Truissis.

Emard Bernard.
Emard Bernard. (y. p. k. .)
Marcel Yvon.
Jean Yvon.
Emard. fille.

Caron German

D'Amie Pauline

Emard Laona

Mauch Lucie

D'Amie Louise

Caron Cecile

Mauch Jeanette

Brunet Eva

Jeanne D'Amie

1946

Mont. Dumouchel
J. Y.

La liste des croisés de Lac-du-Cerf
en 1946.

Durant les trois années subséquentes, les élèves du village naissant sont accueillis dans divers locaux, souvent assez peu adéquats, dans l'attente d'une véritable école et l'abbé Dumouchel continuera d'y venir faire prier ses petits Croisés. La première école temporaire du village, l'école Sainte-Bernadette, est en réalité un modeste petit camp de bois rond de 20 X 16 pieds (6 x 4,5 mètres) blanchi au lait

de chaux. Après nettoyage de ce local, ajout d'une porte et d'une fenêtre, l'abbé Dumouchel et Origène Martel, qui a six enfants d'âge scolaire, font littéralement du porte à porte à Saint-Gérard de Kiamika et Val-Barrette pour trouver une institutrice pour l'école. Arrivée de Val-Barrette avec le taxi Flamand quelques jours plus tard, la première institutrice ne demeure que quatre jours avant de repartir fort déçue de son local-école. Reine-Aimée Meilleur acceptera ensuite de s'y dévouer comme institutrice jusqu'à la fin de l'année scolaire en juin 1945.



Un groupe d'élèves et de parents devant l'école Sainte-Bernadette.

Au printemps de 1945, les habitants de Lac-du-Cerf demandent leur détachement des commissions scolaire de Saint-Gérard de Kiamika et de Notre-Dame-de-Pontmain pour former une nouvelle commission scolaire avec le projet de construire une école centrale dans leur village. Les inséparables Rosario Wester et Joseph Boismenu se rendent alors à Québec pour soutenir cette demande et leur démarche portera fruit. En mai 1946, appuyé par Armandozza Caron, Josephat Dicaire, Origène Martel comme commissaires et René Meilleur comme secrétaire, Rosario Wester devient le premier président de la commission scolaire de Lac-du-Cerf. Jusqu'à l'intégration à la commission scolaire régionale Pierre-Neveu, Auguste Désormeaux, Patrick Duffy, Henri Fillion, Gérard Boismenu, Julien Constantineau, Albéria Léonard et Bernard Émard lui succéderont à ce poste durant les deux décennies suivantes.

Avec la formation de la commission scolaire de Lac-du-Cerf, les démarches pour la construction de l'école centrale

*Ananimité...
pour l'école centrale*

« La question de l'école paroissiale est réglée à l'avantage de vos enfants. Réjouissez-vous. Par votre geste d'obéissance à l'autorité constituée vous avez assuré à vos enfants l'héritage de l'éducation et de l'instruction. Par votre geste vous avez accompli votre devoir de paroissiens bien pensants. Espérons que le projet sera réalisé sous peu. Par votre obéissance vous avez donné à vos enfants deux grandes leçons : 1^e une leçon d'esprit familial par le respect de l'autorité car nul ne sait commander s'il ne sait obéir ; 2^e une leçon d'esprit paroissial par votre soumission respectueuse à votre évêque et votre curé. »

Donat Dumouckel 1947

reprennent de plus belle car la situation est devenue très difficile pour les élèves des institutrices, Saint-Jean, Meilleur, Paquette, Danis qui se voient sans cesse relocalisés dans diverses maisons du village, dont l'ancien restaurant de madame Beaudry. Au printemps 1947, Rosario Wester, Joseph Boismenu, monseigneur Limoges et le député-ministre Albiny Paquette accentuent les démarches en vue d'obtenir l'octroi nécessaire à la construction du couvent de trois classes avec logement. L'évêque de Mont-Laurier suggère une construction semblable à celle de Saint-Jean-sur-Lac près de Mont-Laurier ou à celle de Saint-Thérèse de Gatineau que le contracteur Napoléon Dupras de Gracefield vient de terminer. De son côté, le commissaire Origène Martel suggère d'emprunter la somme nécessaire à la construction de la caisse populaire de l'Immaculée Conception à Montréal et il fait signer une pétition demandant l'érection du couvent aux divers propriétaires fonciers, Dicaire, Boismenu, Charbonneau, Martel, Ouimet, Désormeaux, Gaudreault, Bondu, Beaudry, Duffy, Léonard, Caron, Barbe, Énard, Bonami, Lyrette, Brunet, Cyr, Maillé, Meilleur, Constantineau, Gravel et Milks.

Armand Paquette est nommé inspecteur des travaux et pour 28 500 \$, la construction du couvent est accordée à Napoléon Dupras. Les plans et devis du département de l'Instruction publique prévoit une école de deux étages avec



Le couvent Notre-Dame-de-Fatima
de Lac-du-Cerf.

trois classes et un logement pour les institutrices. La finition extérieure de la nouvelle école Notre-Dame-de-Fatima est prévue en briques roses. Joseph Boismenu et son fils Adrien travaillent à essoucher et nettoyer le terrain de 300 X 200 pieds (90 X 60 mètres) à l'ouest de l'église en face du grand lac du Cerf. Durant les travaux, le contremaître Gauthier de Blue Sea Lake et ses ouvriers pensionnent chez Armandoza Caron où son épouse Alice et ses filles Jeannine et Françoise offrent repas et gîte aux voyageurs, tel Lauré Bélanger, le vendeur Familex de Mont-Laurier. La construction du couvent dure tout l'été et permet au jeune Claude Gaudreault de faire son apprentissage comme manoeuvre et ouvrier. En septembre, l'édifice n'étant pas encore terminé, la commission scolaire doit aménager deux classes au sous-sol de l'église et les commissaires s'engagent à verser 20 \$ mensuellement à la fabrique Notre-Dame-de-Lourdes pour l'année scolaire 1947 - 1948.

Pendant ces mois de construction monseigneur Limoges et Joseph Boismenu font des démarches auprès de la communauté des sœurs Sainte-Croix afin d'obtenir des religieuses enseignantes pour le nouveau couvent. La communauté, déjà bien enracinée dans le grand diocèse de Mont-Laurier, accepte leur demande. Sœur Marie de Saint-Pierre Julien à titre de supérieure et les sœurs Marie de Sainte-Gilberte, Marie de Sainte-Agnès romaine, Marie de Saint-Wilfrid de la Croix prennent charge de l'école et de l'enseignement des élèves de Lac-du-Cerf pour les années subséquentes à compter de septembre 1948.

Les religieuses accueillent soixante-quinze élèves dans les trois classes du couvent mais la dimension de la paroisse exige la mise sur pied d'un service de transport scolaire pour les rangs. Avec un premier octroi de 500 \$ du département de l'Instruction publique, les commissaires accordent à Elphège Émard pour la partie nord du canton et à Gérald Dicaire pour la partie ouest, le contrat de transporter les élèves jusqu'au couvent Notre-Dame-de-Fatima. Pour 3 \$ quotidiennement, Gérard et Fernand, le fils aîné d'Elphège Émard, font d'abord ce transport avec des chevaux tirant «express» ou traîneau durant les premières années. Une camionnette avec boîte de bois vitrée prend ensuite la relève avant que les élèves ne découvrent plus

Des religieuses dévouées et appréciées

« Je ne saurais passer sous silence le succès de nos élèves aux examens du Certificat d'études primaires. Monsieur Conrad Filion, mesdemoiselles Lucie Martel et Jeannette Maillé nous font honneur. Reconnaissances à nos dévouées religieuses et félicitations à ces élèves. »

Marcel L'Allier ptre 1950

« Sœur Saint-Julien avait organisé une fête, une tombola et elle tirait aux cartes pour amasser de l'argent pour l'école... Elle était fine avec tout le monde. Elle menait tout mais elle était très humaine. »

Bernard Caron 1989



Les religieuses enseignantes de Lac-du-Cerf à la grotte de la Vierge près du couvent.



La voiture à cheval d'Elphège Émard servant au transport scolaire.

Les certificats de 7^e année

1953:

Yvan Caron	82,3 %
Françoise Filion	81,8 %
Marie-Paule Émard	81 %
Guy Martel	79,2 %
Lise Caron	76,9 %
Gilles Martel	74,8 %
Rachel Gareau	70,8 %
André Wester	64,8 %

1954:

Nicole Martel	85,6 %
Huguette Maillé	85,2 %
Arnel Dicaire	84,7 %
Conrad Maillé	82,7 %
Palmyre Émard	72 %

**La Commission scolaire
de Lac-du-Cerf 1953, 1954.**



Deux camionnettes à boîte vitrée servant au transport scolaire à Lac-du-Cerf.

tard le plaisir du transport scolaire avec le véritable autobus de Léon Léonard en 1962.

Afin d'éviter aux enfants voyagés des repas du midi toujours froids, Cécile Milks, la concierge responsable de tout l'entretien, leur préparera une bonne soupe au riz avec nouilles et bouillon à tous les midis pendant plusieurs années. Certains midis, avec l'aide de deux élèves nommés hebdomadairement, elle servira jusqu'à cent trente bols de soupe.

Après les sept années du primaire au couvent, rares sont les élèves de Lac-du-Cerf qui poursuivent des études supérieures à l'école normale Christ-Roi ou au séminaire Saint-Joseph. Quelques garçons sont inscrits à l'école moyenne d'Agriculture de Mont-Laurier alors que les filles suivent un cours à l'école Ménagère d'Upton ou un cours intensif à l'école d'Agriculture.

Avec la création du ministère de l'Éducation au printemps 1964, tout le Québec s'engage dans l'opération de regroupement scolaire et la polyvalente Saint-Joseph naît à Mont-Laurier en septembre 1965 afin d'assurer l'enseignement secondaire à tous les élèves de la région. L'accessibilité à l'enseignement secondaire gratuit et le transport quotidien en autobus permettent aux jeunes de Lac-du-Cerf de poursuivre plus longuement leurs études au secteur général ou professionnel et d'accéder aux études collégiales et universitaires.

De son côté, la commission scolaire de Lac-du-Cerf est dissoute en 1972 avec la création de la commission scolaire régionale Pierre-Neveu, formée de toutes les commissions scolaires locales des paroisses de la Haute-Lièvre et de la vallée de la rivière Rouge. Jean-Paul Constantineau, un marchand de Val-Barrette devient alors le représentant du quartier cinq qui englobe Lac-du-Cerf à ce nouvel organisme regroupé. À son décès en janvier 1981, Henriette Soucy-Léonard de Lac-du-Cerf accède au poste de commissaire avec l'appui des comités d'école de Val-Barrette, Saint-Gérard de Kiamika et Lac-du-Cerf. Enseignante durant quelques années, elle défend la survie des petites écoles de paroisse qui impriment beaucoup de dynamisme dans la communauté.



Deux groupes d'élèves du couvent avec le curé Donat Dumouchel.



Des écoliers heureux

« J'arrive à l'école Notre-Dame-de-Fatima sur la pointe des pieds... Dans une très grande pièce claire et gaie, trente élèves de la deuxième à la sixième année et deux institutrices s'activent, dans le calme et la bonne humeur. Pas de rangées de pupitres mais des îlots où, quelques enfants font du travail écrit; d'autres vont et viennent, consultent des fiches, des livres, indiquent sur un grand tableau qu'ils ont besoin d'aide ou que leur travail est terminé. Une petite fille, écouteurs aux oreilles, fait tourner un disque; un garçon utilise un cassetophone, d'autres manipulent des bâtonnets de couleur vive, certains dessinent. »

Josette Quiot-Le Bourhis 1982

Menacée par la diminution du nombre d'élèves, l'école de Lac-du-Cerf retrouve un second souffle avec la mise sur pied du projet S.A.G.E. en 1979. Sous la responsabilité du directeur Claude Saint-Cyr, sœur Réjeanne Riopel et sœur Alice Pigeon peaufinent ce système d'apprentissage géré par l'élève. Cette méthode émanant de l'Institut national de recherches scientifiques permet à l'élève de voir le programme de l'année avec son institutrice mais aussi avec l'aide des autres élèves du groupe. Les deux institutrices devant enseigner à plusieurs niveaux, les élèves ne demeurent pas oisifs pendant que leur institutrice est occupée à un autre niveau. Ils indiquent au tableau qu'ils ont besoin d'aide et entreprennent d'eux-mêmes une autre activité. De cette façon, les élèves échangent entre eux, s'entraident, réalisent plusieurs projets et ceux de sixième peuvent donner des dictées ou faire lire les plus petits. Regroupés en îlot dans une même grande pièce, les élèves initient aussi leurs parents en les invitant à tour de rôle à venir passer un après-midi avec eux et plusieurs d'entre eux se rapprochent ainsi de la vie de l'école, s'impliquant dans le comité de parents. Ce projet devient un argument de plus pour les parents qui veulent que les écoles de paroisse demeurent ouvertes malgré la diminution du nombre d'élèves.

12

Chapitre

LA VIE SOCIALE

LES RENCONTRES ET LES FESTIVITÉS

LES ASSOCIATIONS ET LES ORGANISMES

Un bi

« Quand j'ai bâti ma maison et ma grange, j'ai eu beaucoup d'aide, nous étions dix-huit de Lac-du-Cerf. Dans ce temps-là ça fonctionnait par bi. Je n'avais que le dîner à donner. »

Yvon Gareau 1989

Le temps des fêtes

« C'est inoubliable. Ça commençait à Noël avec des veillées chez les oncles et les tantes... et ça arrêtait après les rois. Ça chantait, ça dansait beaucoup. »

Gérald Léonard 1989

« Ça commençait une semaine avant le jour de l'an. Nous allions danser avec les chevaux. Comme il n'y avait pas de violon, je jouais de la musique à bouche pour les faire danser, les faire chanter. Gérard et moi dansions le « p'tit bonhomme » pendant quatre à cinq minutes sans nous arrêter. Les gens aimaient bien ça. »

Alexandre Bolsmenu 1989

« Quand il y avait une veillée quelque part quelqu'un passait avec cheval et voiture pour avertir tout le monde. C'était plaisant. Nous étions moins nombreux dans le village et nous étions comme une famille. »

Cécile Martel-Sainte-Marie 1975

LES RENCONTRES ET LES FESTIVITÉS

ivre à Lac-du-Cerf durant les premières décennies, c'est avant tout travailler la terre, en couper les arbres, les brûler, essoucher, labourer, semer et récolter. La vie sociale se résume souvent aux rencontres et aux discussions sur le perron de l'église de Notre-Dame-de-Pontmain ou de Saint-

Gérard de Kiamika lorsque les chemins permettent de s'y rendre. Les premiers moments de vie communautaire sont les corvées car dans la colonie naissante les gros travaux de construction de granges ou de maisons se font par bi. Voisins, amis et parenté se réunissent pour aider celui qui entreprend une construction qu'il peut difficilement réaliser seul. La journée de travail terminée, l'épouse du colon offre le souper à tout le monde et les invite à passer la soirée pour se divertir.

Les mariages sont aussi des occasions de rencontre car toute la parenté et bien souvent toute la colonie est invitée à la noce. La réception suivant la célébration à l'église se fait habituellement dans la maison des parents de la mariée. La mère sort la plus belle vaisselle et la nappe des grandes circonstances alors que les plus jeunes sœurs de la mariée prennent soin de couper des fleurs du jardin pour décorer la maison. La mangeaille est préparée une semaine à l'avance. Après félicitations, embrassades et remises de cadeaux aux nouveaux mariés, la noce dure toute la journée avec musique, danse et boire à satiété.

Le temps des fêtes, et principalement le jour de l'an chez la grande majorité des cultivateurs de Lac-du-Cerf, demeure la plus forte période de rencontres et de réjouissances durant l'année. Les festivités commencent avec la veillée avant la messe de minuit de Noël et ne se terminent pas avant les Rois. Les familles vont d'une veillée à l'autre, d'un voisin à l'autre durant ces quinze jours de réjouissances.

Après un bon repas, la cuisine est vidée et la table tassée dans un coin le long du mur. Les violonneux, Georges Racine le maître, Herman et Réal Valiquette, Noël Proulx, Gérard et Arnel Dicaire, Fernand Émard, Orient Maillé ou Conrad Lacasse, le guitariste Gilles Valiquette, s'installent sur la table avec leur instrument alors que les joueurs de cuillères prennent place autour. Tout le monde chante ou danse. Les sets carrés n'ont pas de cesse et ne sont interrompus que par les chansons à répondre, les giges ou la danse du «p'tit bonhomme» où certains s'exécutent pendant de longues minutes sans s'arrêter. Les violonneux cèdent parfois la place à une belle qui s'exécute à l'accordéon ou au piano. Lorsqu'il n'y a pas de musicien, le gramophone que l'on remonte à la manivelle met de l'entrain dans la veillée. Les plus âgés jouent aux cartes aux cennes, se racontent des histoires et fument une pipe en jasant. Le petit caribou et le vin de cerise font régulièrement le tour de la maisonnée pendant que les bébés dorment en haut et que les plus jeunes assistent à la joyeuse veillée assis dans l'escalier pour ne rien manquer. La soirée se termine toujours très tard, à la barre du jour parfois, par un réveillon où tout le monde se régale. Le même scénario recommence le lendemain, ailleurs dans la colonie. La musique reprend et les danseurs s'en donnent à cœur joie, oubliant les recommandations du curé. Les premières lueurs du jour surprennent les plus tenaces fêtards qui reprennent le chemin de la maison, bien emmitoufflés dans le traîneau. Au jour de l'an, plusieurs font le tour de tout Lac-du-Cerf, s'arrêtant de maison en maison, offrant leurs vœux, prenant un verre, racontant une histoire, sans oublier d'embrasser les belles de la maison.

Cette vie sociale toute simple demeure pratiquement la même jusqu'à la décennie 1940 alors que se construit l'église paroissiale et que se forme le village de Lac-du-Cerf au Coin, à la rencontre des routes arrivant de Notre-Dame-de-Pontmain et Saint-Gérard de Kiamika. Le magasin de Rosario et Berthe Wester, le restaurant de madame Beaudry où les jeunes jouent au billard à la lueur de lampe à l'huile en voyant à peine les boules, le magasin-général Martel où plusieurs se rassemblent pour fumer et emboucaner la place, constituent maintenant des lieux de rencontres



Le maître violonneux
Georges Racine.

Georges Racine, violonneux

« Georges Racine était un très bon joueur de violon. Il jouait vite et très bien. Il donnait de la gaieté dans une veillée. Il arrivait souvent réchauffé... et il n'était pas gêné. C'était un homme serviable. Il allait dans plusieurs veillées et y mettait de l'ambiance. »

Réal Valiquette 1989

Une grosse veillée

« Les petites filles de mon frère sont allées ouvrir tout le monde et le soir on a eu une grosse veillée. Même ceux qui allaient veiller ailleurs, à Pontmain ou à Kiamika, s'arrêtaient et se joignaient au bal... Nous avions mis la table dans le coin et les musiciens se sont installés dessus. Alexandre Boismenu jouait des cuillères et Georges Racine du violon. »

Cécile Martel-Sainte-Marie 1975

De modestes cadeaux

« Nous avons un bas de Noël que nous étendions et au jour de l'an au matin nous avions une orange, une pomme, des bonbons... Je me souviens d'avoir eu une poupée une année et comme maman n'avait pas beaucoup d'argent, elle avait donné ma poupée en cadeau à ma petite sœur l'année suivante... Ça m'a fait de la peine de perdre ma poupée... »

Henriette Guimot-Caron 1989

Les fréquentations

« J'ai rencontré mon mari natif de Saint-Jovite. Il était venu à Lac-du-Cerf pour se prendre un lot de colonisation. C'est dans une veillée des fêtes que j'ai fait sa connaissance. Après quoi on s'est fréquenté un an et demi. Il venait une fois par semaine seulement, le dimanche, parfois seulement aux quinze jours. On les trouvait plus beaux quand ils ne venaient pas trop souvent. »

Albina Lachaine-Léonard 1975

« La première fois que j'ai rencontré Lucille, c'était au restaurant d'Édouard Beaudry au Coin. Elle était de la paroisse voisine et la première fois que je l'ai vue ça été le coup de foudre. Je l'ai fréquentée environ trois ans. Elle restait à quatre milles de chez nous et j'allais la voir... à pied, en bicyclette, avec les chevaux, en tracteur et en auto... Tous les moyens de transport étaient bons en autant que je m'y rendais. »

Adrien Boismanu 1990

sociales spécialement en hiver alors que toute l'activité du canton tourne au ralenti.

L'aménagement de la salle paroissiale au sous-sol de l'église constitue le changement le plus marquant à la vie sociale de la communauté. Ce nouvel endroit de rassemblement apporte les joies des séances de cinéma avec les premiers films de l'Office National du Film et les belles images du Québec tournées par l'abbé Albert Tessier de Trois-Rivières. Les assemblées du Cercle Agricole et des jeunes Agriculteurs avec discussions et séance cinématographique s'y tiennent également. Tombolas, kermesses, soirées théâtrales tenues pour aider financièrement les œuvres de la paroisse pourront y disposer d'une cuisine-restaurant avec cuisinière et réfrigérateur à compter de l'été 1954. Avec les années cependant et malgré les travaux de réfection réalisés en 1970, la salle devient de plus en plus exiguë avec l'augmentation de la population de la paroisse. L'idée d'une nouvelle salle communautaire plus vaste fait ainsi peu à peu son chemin dans l'esprit des gens.

La salle communautaire

En 1973, monseigneur André Ouellette, l'évêque de Mont-Laurier, exprime ses inquiétudes à quelques citoyens de Lac-du-Cerf au sujet des murs de l'église paroissiale qui s'évasent sérieusement et nécessitent réparations. Face à l'éventualité de travaux très coûteux, le maire Mario Bondu avance alors l'idée de construire plutôt un centre communautaire avec vaste salle pouvant servir à des fins religieuses, sociales et sportives comme viennent de le réaliser les gens de Labelle quelques mois plus tôt après le malheureux incendie de leur église en 1970. Après visite et recommandation d'un ingénieur, les murs du temple seront toutefois solidifiés à un coût acceptable à l'aide de quatre tenants faits de câble d'acier qui traversent la nef d'un mur latéral à l'autre et l'idée de construire un centre communautaire est mise en veilleuse. La petite salle paroissiale du sous-sol continuera donc d'accueillir soirées sociales et festivités pendant quelques mois encore.

En janvier 1975, Georgette Dicaire de l'A.F.É.A.S initie une rencontre d'échanges entre les responsables des quinze organismes et associations de la municipalité. Après discussion sur les améliorations routières souhaitables et sur le tourisme qui est devenu le plus important gagne-pain de Lac-du-Cerf, le projet d'une salle communautaire, où jeunes, adultes, aînés pourraient se retrouver et s'amuser, revient en force. En mars suivant, le conseil municipal est saisi du projet et forme un comité pour en étudier la rentabilité. Cinq citoyens s'engagent alors dans ce comité : le maire Mario Bondu à titre de président, la présidente de l'A.F.É.A.S. Huguette Marier, Origène Martel qui prend charge des plans et devis, Réjean Bondu qui scrutera la qualité et le prix des matériaux et Henriette Léonard qui rédigera le rapport final. Après renseignements pris et visite des plus intéressantes salles communautaires de la Haute-Lièvre afin d'éviter les erreurs des autres, le comité présente les plans d'une salle d'une superficie de 4 300 pieds (1 420 mètres) carrés en forme de T : la tête formant le hall d'entrée et regroupant les services requis alors que le corps constitue la grande salle. Le toit de l'édifice est prévu en pente afin de mieux chasser la neige de l'hiver. Avec toute la sécurité nécessaire contre les incendies, le comité prévoit que le coût des matériaux atteindrait 40 000 \$ et qu'il faut compter sur la coopération et le bénévolat de toute la population pour réaliser les travaux. Ces conditions réunies, les membres du comité croient que l'édifice pourrait être réalisé en trois temps : les premiers travaux au printemps 1975 permettraient déjà la tenue de rassemblement durant l'été, le nécessaire pour traverser l'hiver serait ajouté à l'automne et tout le bâtiment avec stationnement, aménagement et aire de pique-nique serait complété durant l'année 1976.

Ce rapport déposé, le conseil municipal se dit prêt à amorcer la construction mais la question du financement cause encore problème. Alors que la conseillère Evelyne Duffy parle d'un emprunt à long terme, l'idée de former un comité de trois personnes chargées d'amasser des fonds naît de la discussion. Les membres du conseil endossent le

Un voyage mémorable à Mont-Laurier

« En 1942, nous étions allés à Mont-Laurier pour faire des commissions pour les fêtes. Nous étions plusieurs, papa, madame Martel et madame Beaudry. C'était Raymond qui conduisait les chevaux et comme j'étais en amour j'étais embarquée aussi. Nous avions des briques chaudes pour ne pas avoir froid. En revenant, nous avons eu une tempête épouvantable, c'était de la poudrière et on ne voyait plus les chemins, ni ciel ni terre. Nous sommes revenus de peine et de misère à minuit passé. Les chevaux étaient épuisés. Nous étions gelés et madame Martel a encore froid aux os depuis... C'était pas drôle pour madame Beaudry qui entendait les liqueurs apportées pour son restaurant éclater une après l'autre à toutes les deux minutes... »

Carmen Duffy-Charbonneau 1989

Une chansonnette enfantine

« Au Lac-du-Cerf on est heureux
On s'aime d'amour sincère
Notre vie est singulière
C'est pourquoi on est si heureux
On sait vivre d'un vrai plaisir
Notre orgueil est dame fière
C'est pourquoi au Lac-du-Cerf
Tout le monde aime à y venir »

Florence et Carmen Duffy 1941

Le projet de la salle communautaire

« Je suis passée dans toutes les maisons. Nous avons amassé 5 000 \$. Ça prenait du front et du courage. Ceux qui étaient sur le projet ont travaillé très fort. Monsieur Martel a fait les plans. Nous avons réussi. Aujourd'hui plusieurs disent qu'elle est l'une des belles salles dans toute la région. »

Huguette Maillé-Marier 1989

projet de financement populaire, grâce à des prêts de cinq ans sans intérêts des contribuables, en signant les reconnaissances de dettes et en s'engageant à leur remettre 2 000 \$ annuellement durant ce temps à la suite d'un tirage au sort entre eux. Dès lors, Huguette Marier, Georgette Dicaire et Conrad Maillé s'engagent à fond en se présentant à toutes les maisons de la municipalité pour amasser, par tranche de 100 \$, le fonds nécessaire aux premiers achats de matériaux. Après formation d'un comité regroupant un représentant de chaque organisme de la paroisse afin d'impliquer le plus de monde possible, les premiers travaux de fondation sont effectués par corvée sur le terrain adjacent au centre civique sur la rue Émard. Plusieurs y peinent à charroyer le ciment à la brouette sous la supervision du comité de surveillance de la construction formé de Raoul Gougeon, Yvon Léonard, Huguette Marier. Les travaux de la pose des murs de blocs de béton sont ensuite effectués par Claude Gaudreault et quelques hommes œuvrant dans un projet Canada au Travail.

Avec le départ du maire Mario Bondu en décembre 1975, son successeur Bernard Émard forme un comité de conseillers composé de Paul-Émile Naud, Gisèle Allaire et Pierre Wester pour voir à la bonne gestion de la construction en cours. Après isolation et fenestration de l'édifice au printemps 1976, la salle permet les activités de la Saint-Jean en juin et la tenue des premiers bingos de l'A.F.É.A.S. et du club de motoneige durant l'été. Ces premiers revenus permettront l'électrification de l'édifice pour l'hiver suivant et la tenue du festival du club de motoneige en février 1977. Ajouté aux revenus tirés de l'épluchette de blé d'inde organisée au camping Dicaire par Henriette Léonard, Laurette Ouimet et Georgette Dicaire en août, un emprunt municipal permettra la mise en place de la fosse septique et la pose de la plomberie nécessaire pour accueillir confortablement les diverses activités au cours de l'hiver 1977-1978.

Le bâtiment complété, les autorités municipales peuvent alors quitter le sous-sol de l'église et le restaurant-dépanneur-secrétariat de Gerald Ouimet pour être logées au deuxième étage du nouveau centre communautaire. La bibliothèque municipale nichée jusque là au sous-sol chez

Charles Bondu peut également être relocalisée dans un espace tout neuf. Mouvements, organismes, associations disposent maintenant d'une grande salle déjà reconnue comme la plus belle et la plus fonctionnelle de la Haute-Lièvre. Durant les années subséquentes, festivals, rencontres sportives, bingos, théâtre et cinéma, mariages et réceptions, soupers et soirées familiales, colloques et rassemblements politiques n'y auront pas de cesse au grand avantage de la communauté de Lac-du-Cerf.



Le centre communautaire de Lac-du-Cerf.

Les fêtes et les carnivals

La vie sociale de Lac-du-Cerf est aussi marquée, en hiver et en été, parfois au printemps, par des festivités qui amènent de joyeux rassemblements populaires.

Les carnivals d'hiver sont particulièrement appréciés car ils viennent réchauffer l'atmosphère des longs mois de l'hiver. À ce chapitre, le carnaval des Gais Lurons, tenu

Le carnaval de 1967

« Dans l'temps
c'était solennel... tout le monde contri-
buait : c'était à qui trouverait les meilleures
idées pour l'organisation. C'était à qui don-
nerait le plus de temps pour travailler au
sentier; c'était à qui mettrait les plus
d'entrain à la veillée.

Dans l'temps
on parlait des Gais Lurons. »

Henriette Soury-Léonard 1977

Un succès de l'AFEAS

« Il est proposé par le conseiller Hubert
Léonard, secondé par le conseiller Yvon
Léonard que le maire Gérard Boismenu
adresse une lettre de félicitations et d'en-
couragement aux dames de l'AFEAS et à la
présidente madame Bernard Dicaire pour
le carnaval dont les profits serviront à
l'installation d'un monument à la mémoire
de Mgr Limoges et d'un centre d'artisanat
local. »

Le conseil municipal, avril 1967

Murielle Oulmet de Lac-du-Cerf, la
reine du carnaval régional des
Gais Lurons de 1967 entourée des
diverses duchesses.

durant l'hiver 1967 demeure particulièrement mémorable. Pour cette année du centenaire de la confédération canadienne, les festivités se déplacent d'une municipalité de la Haute-Lièvre à l'autre, allant de Saint-Anne-du-Lac à Lac-du-Cerf en passant par Mont-Saint-Michel, Ferme-Neuve, Mont-Laurier et Val-Barrette. Le légendaire Jos Montferrand, qui a ouvert la ferme Wabasse et la ferme Rouge sur la Lièvre plus d'un siècle auparavant, devient la mascotte des festivités. À Lac-du-Cerf, la responsabilité des activités est prise en charge par l'A.F.É.A.S. animée par Georgette Dicaire. Avec doigté et savoir-faire, ces femmes accueillent les nombreux visiteurs de toute la région à un souper-dansant à l'auberge Bonnet-Rouge. La reine du carnaval, la duchesse Murielle Oulmet de Lac-du-Cerf, accompagnée de son prince consort Pierre Wester, préside le repas à la dinde et au vin, inaugurant ensuite la soirée dansante qui suit.



Le lendemain, le curé Irénée Bélanger procède à la bénédiction de la parade de cinquante motoneiges venues de toute la Haute-Lièvre. Par un sentier ouvert en forêt par Hormidas Robert, vingt et une d'entre elles entreprennent

ensuite l'ascension du mont Limoges vaincu quelques jours plus tôt par Claude Gaudreault, Lionel Duffy, le curé Bélanger et quelques autres. L'arrivée au sommet est soulignée du dévoilement d'une plaque commémorative par le pionnier Alexis Léonard alors âgé de quatre-vingt-huit ans. La levée du drapeau fleurdelysé est ensuite marquée par le chant du «O Canada» entonné par les maires Gérard Boismenu de Lac-du-Cerf et Jean-Claude Paquette de Ferme-Neuve. Le défricheur du sentier Hormidas Robert est aussi honoré par la remise du fanion d'honneur et d'une médaille commémorative. Origène Martel se fera ensuite un plaisir de publiciser l'événement dans l'hebdomadaire régional «L'Écho de la Lièvre».

Les festivités des années subséquentes retrouvent l'air qu'elles avaient au cours des hivers précédant ce grand carnaval régional. Les habitants de Lac-du-Cerf se retrouvent alors au milieu de l'hiver pour un souper communautaire et une soirée dansante au sous-sol de l'église après une journée bien remplie par les courses de motoneige et les parties de hockey entre les diverses catégories de jeunes et d'adultes contre des équipes venues des villages environnants. Le comité d'organisation du carnaval, animé par Origène Martel, Jean-Luc Bondu et quelques autres, est formé d'un représentant par association œuvrant dans la paroisse.

Avec les années, les activités, conçues pour toute la famille, s'adaptent au goût des époques: soirées de bingo, parades dans les rues, promenades en traîneau avec les beaux chevaux de Bernard Énard, forts de glace, randonnées de ski de fond, joutes de hockey sérieuses ou amicales, courses de motoneiges, parties de ballon sur glace et de «pitoune», parties de carte, feux de joie, sauts de parachutistes, pique-niques sur la neige, compétitions de Nintendo, concours de pêche blanche, concours de plantation de clous, activités intérieures pour les plus frileux, feux d'artifice, parades de mode, danses, repas communautaires. Le festival s'améliore encore avec la construction du centre civique et du centre communautaire mais le succès de l'événement repose avant tout sur le dévouement et le bénévolat de plusieurs personnes. Les festivités de 1988 sont d'ailleurs l'occasion de rendre un

L'ascension du Mont-Limoges

«L'ascension en autoneige du mont Limoges est maintenant un fait accompli. Les hommes affectés au déblaiement d'une piste pour autoneige atteignent le sommet samedi le 4 février à 5 heures malgré la tempête et le vent violent. Encouragé par cet exploit, le président de la Chambre de commerce, Lionel Duffy, un couche-tard responsable de la randonnée au sommet du mont, a organisé une ascension de nuit pour le carnaval. Partis à onze heures trente messieurs Lionel Duffy et Claude Gaudreault et leurs épouses arrivent au sommet à minuit. Ce qui nous fait dire que tous les braves ne meurent pas et ne sont pas morts.»

Origène Martel 1967

Le carnaval de 1977

«Aujourd'hui, c'est fraternel et on a du choix pour les activités. Il y a beaucoup d'entraide, chacun se sent responsable du succès de la fête.

Aujourd'hui, c'est la fête des villageois et ils sont heureux de recevoir de la belle visite.»

Henriette Soucy-Léonard 1977

hommage particulier au couple Laurette et Gérald Ouimet qui symbolise depuis plusieurs années cet esprit de disponibilité pour la préparation du matériel, la préparation du repas et le nettoyage de la salle qui caractérise la population de Lac-du-Cerf. L'occasion est aussi bien choisie pour souligner le dévouement imaginatif et enthousiaste de Réjeanne Blanchard qui a mis sur pied la garderie des tout-petits.

La formule des carnivals d'hiver ayant largement fait ses preuves, elle est ensuite reprise pour des fêtes champêtres au village durant l'été. Les premières festivités estivales de Lac-du-Cerf sont les expositions agricoles organisées par Léo Léonard, Bernard Caron et quelques autres durant la décennie 1950. En présence des agronomes régionaux qui servent de juges, les cultivateurs font fièrement défiler leurs plus belles bêtes, vaches laitières, chevaux, veaux et bouvillons de boucherie. Des cultivateurs des paroisses environnantes participent aussi à ces rencontres amicales qui se terminent par un souper communautaire et une soirée dansante au cours desquels des gagnants de la journée reçoivent fièrement leurs prix.

En août 1975, un groupe de femmes dynamiques organisent la fête champêtre au camping Dicaire en bordure du petit lac du Cerf et les recettes de la journée sont versées pour la construction du centre communautaire en cours. Toute la population de Lac-du-Cerf, résidents et villégiateurs y participent. Une foule nombreuse se retrouve sur le site du camping pour participer ou assister aux parties de balle molle ou de balle lente entre garçons et filles, la journée se terminant par une joyeuse épluchette de blé d'inde et une soirée dansante.

Avec les années subséquentes, les activités de la fête champêtre se diversifient. L'épluchette de blé d'inde avec la recherche des épis surprises est toujours au programme et les rires fusent de toutes parts avec les chasses au trésor, les chansons à répondre, les bingos, les tournois de fer, les danses, les sauts et courses en poches, les courses de vitesse et les courses à trois pattes, les parties de balle opposant villégiateurs et résidents. La fête estivale donne aussi naissance à la course des amoureux dans la baie des Cœurs. En chaloupe à rame, chaque soupirante doit aller chercher

son amoureux qui l'attend sur une île et le couple doit ensuite revenir le plus rapidement possible, les pulsations cardiaques à l'arrivée étant dues plus à l'effort physique qu'aux soupirs amoureux.

Avec les années, le comité des loisirs ajoutera le festival des familles avec rencontres sportives amicales en juillet et un grand rassemblement paroissial à la saison des sucres au début d'avril. Les festivités connaissent beaucoup de succès et les activités y sont multiples: tournoi de sacs de sable, concours de lipsing, danse disco, courses à pied, concours de bûcherons avec godendart, sciote et lancer de la «pitoune», autant de plaisir et d'amusement pour les petits et les grands. Le souper de la fête est aussi un régal avec jambon à l'érable, saucisses dans le sirop, fèves au lard, grillades de porc, «cipâtes», biscuits galettes et crêpes-maison servis avec sirop d'érable et tire sur la neige à volonté pour bien se sucrer le bec.



La course Des amoureux

« Lors de la course des amoureux notamment, seize couples se lancèrent sur les eaux. Tous les hommes devaient attendre sur une île que leur compagne respective les rejoigne en chaloupe et ce sont eux qui avaient à ramer pour le retour. Denise Marier et Sylvain Boismenu remportèrent le premier prix en effectuant la traversée en treize minutes. »

Henriette Soucy-Léonard 1977

Au départ de la course des amoureux dans la baie Dicalre du petit lac du Cerf.

LES ASSOCIATIONS ET LES ORGANISMES

L'A.F.É.A.S.

À l'incitation de l'abbé desservant Donat Dumouchel, vingt femmes de Lac-du-Cerf, Laurette Dicaire, Jeanne



Le joyeux Frisson, la mascotte de la fête des Neiges.

Le cercle Des fermières

« Le 2 mars 1944, j'ai écrit à monsieur l'abbé Jean Bergeron, missionnaire colonisateur pour l'octroi d'un rouet et d'un métier à tisser afin de favoriser l'organisation d'un cercle des Fermières à la colonie de Lac-du-Cerf.

Le 5 mars 1944, après quelques mots d'explication à la messe paroissiale, j'ai nommé le trio fondateur de l'association des dames fermières: mesdames Henri Filion et Josaphat Dicaire et mademoiselle Germaine Boismenu.

Le 18 mars 1944, j'ai écrit à monsieur Aimé Joyal, l'agronome local pour lui annoncer l'organisation d'un cercle des Fermières à la nouvelle colonie de Lac-du-Cerf et lui demandant son concours. »

Donat Dumouchel ptre 1944

Désormeaux, Georgiana, Germaine, Gisèle et Yvette Boismenu, Palmyre Ouimet, Lucienne Constantineau, Berthe Wester, Albina et Géraldine Léonard, Jeanne Chevrier, Laurette Martel, Yvette Bondu, Georgette Gareau, Ida Grenier, Jeanne Gougeon, Alice Caron, Jeannine Émard et Louise Bonami entourent la présidente Alexina Filion pour mettre sur pied le cercle des fermières qui débute modestement avec un métier à tisser et un rouet à la salle des œuvres au sous-sol de l'église au printemps 1944. L'organisme, qui sera à l'origine de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale, apprend aux membres à faire des merveilles avec des petits riens. Elles se rencontrent régulièrement pour échanger patrons de vêtements et recettes de cuisine alors que les plus habiles font profiter les moins expérimentées de leurs talents de cuisine, couture, tricot, jardinage ou tissage. La première année de l'association se clôture avec une exposition des divers travaux d'artisanat des membres étalés sur les longues tables de la salle paroissiale.

Nous avons tenu notre dernière réunion mardi le 16 mars un bon nombre de fermières étaient présentes après la prière par la présidente, nous avons discuté plusieurs questions importantes touchant notre cercle 19 fermières ont fait leur contribution et ensuite nous avons jugé les exhibits une robe de maison était demandée ainsi qu'une tarte aux raisins. Pour la robe le 1^{er} prix a été accordé à M^{me} Reni Ouimet, 2^{em} à M^{me} Palma Dicaire et le 3^{em} à M^{me} Jim Miles. Le prix pour la tarte a été accordé à M^{me} Jim Miles, 2^{em} à M^{me} Reni Ouimet, 3^{em} à M^{me} Lorenzo Paquette et le 4^{em} à M^{lle} Jeannine Caron. La réunion s'est terminée par la prière.

M^{me} Reni Ouimet secrétaire

Le compte-rendu de la réunion du cercle des Fermières en mars 1948.

À la suite du renouveau qui se vit à l'Union catholique des cultivateurs en 1947, le cercle adhère à l'Union catholique des fermières et regroupe encore les femmes désireuses d'échanger et de s'entraider pour améliorer leur travail domestique. L'organisme changera à nouveau de nom en 1958 pour devenir l'Union catholique des femmes rurales. La fusion de cette association avec les Cercles d'économie domestique qui œuvrent en milieu urbain depuis 1945 donnera finalement naissance à l'A.F.É.A.S. en septembre 1966.

L'Association féminine d'éducation et d'action sociale s'inspire de la doctrine sociale de l'Église catholique et vise à la promotion de la femme au foyer. Elle œuvre à faire reconnaître les acquis extra-scolaires des femmes, à leur obtenir un statut légal et à les intégrer au régime des rentes du Québec. À Lac-du-Cerf, l'association informe mensuellement ses membres sur divers sujets qui touchent l'administration publique, l'économie et la consommation, le statut légal des femmes, l'éducation et les communications, la santé, la violence et la pornographie. Elle planifie aussi des sessions de formation, des démonstrations de techniques ménagères et des expositions des travaux des membres. Elle éveille ses membres à leurs responsabilités et les incite à prendre leur place dans la société. Elle révèle des femmes remarquables qui marquent de leur générosité et de leur force tranquille, leur foyer, l'entreprise familiale, la fabrique, la commission scolaire, le conseil municipal, le comité d'école, les festivités hivernales et estivales, les comités d'entraide et d'embellissement, la bibliothèque municipale et le conseil d'administration de la caisse populaire de Saint-Gérard de Kiamika. Elle s'implique constamment en organisant des expositions qui mettent en valeur les beaux talents d'artisanat des Cervoises et des Cervoises, en fabriquant des jouets, tricotant tuques, bas et mitaines pour donner à la fête de Noël du Club des loisirs, en alimentant et animant le joli kiosque d'artisanat au cœur du village. Avec leur ténacité, leur sourire et leur savoir-faire, les femmes de l'A.F.É.A.S. tissent, cousent, rapiècent parfois la vaste courte-pointe sociale de Lac-du-Cerf.

LES DIX COMMANDEMENTS
DE L'U. C. F. R.

- 1°. A 8:00 hres, j'arriverai ponctuellement.
- 2°. D'une robe ou d'une jupe je me vêtirai convenablement.
- 3°. La prière je ferai avec recueillement.
- 4°. Les dirigeantes j'écouterai silencieusement.
- 5°. Des remarques je ferai poliment.
- 6°. Des services je rendrai avec empressement.
- 7°. Mes points j'accepterai sans mécontentement.
- 8°. Le silence sur les assemblées je garderai résolument.
- 9°. De la propagande je ferai volontairement.
- 10°. A toutes les assemblées je me rendrai sauf empêchement.

Une assemblée de l'âge d'or

« L'assemblée commence très vite car tous les membres avaient hâte de jouer au bingo et aux cartes. Nous étions 30 personnes présentes. Nous remercions tous les membres de s'être rendu en si grand nombre car plus il y a de monde et plus c'est intéressant. La visite de quatre personnes de Montréal qui ont bien voulu se joindre à notre groupe d'amis de l'Âge d'Or a rendu notre réunion encore plus agréable. La soirée se termine par un léger goûter. »

Géraldine Léonard-Beaudry 1974

Le club de l'Âge d'or

Le club de l'Âge d'Or de Lac-du-Cerf naît en avril 1972. Appuyé d'Henri Filion, Blanche Vachon, Patrice Bondu, Géraldine Beaudry, Blanche et Herménégilde Marier, Albina Léonard devient la présidente de la nouvelle association qui entend organiser des rencontres des personnes du troisième âge pour échanger, s'amuser et susciter diverses activités. Les premières réunions se font autour d'un bon repas avec rires, chants et danses. Bingos, jeux de chiquenaudes, de poches ou de cartes deviennent bientôt des activités régulières bénéfiques à plusieurs membres trop isolés jusque là. Fraternel, le club organise des échanges avec les clubs des paroisses environnantes et différentes sorties à travers le Québec et l'est ontarien qui apportent plaisir et détente en plus de la découverte de sites touristiques pittoresques.

Appuyé d'Elphège Émard, Valéda Fortin, Jeanne Chevrier, Géraldine Beaudry, Blanche et Herménégilde Marier, Hector Fortin occupe à son tour la présidence du club qui organise une première sortie à la cabane à sucre au printemps 1973. Les rassemblements du groupe sont toujours remplis de gaieté et dans cette atmosphère chaleureuse se forment de nouveaux contacts, se nouent de belles amitiés. En août de la même année, le club accueille un groupe de dix jeunes du projet « Théâtre Grand-père » qui vient passer une semaine dans la sacristie de l'église, présentant une pièce de théâtre et offrant divers services d'entretien ménager aux personnes durant la journée.

Au printemps 1974, le comité de direction entourant le président Edouard Beaudry est formé d'Elphège Émard, Géraldine Beaudry, Georgette et Rolland Boissonneault, Jeanne Chevrier et Émilienne Boudrias. Le groupe ne manque pas d'offrir messes ou souhaits de sympathies, de prompt rétablissement ou de félicitations à l'occasion d'événements heureux ou malheureux de l'un de ses membres. Les soirées du club donnent lieu à des tirages de prix de présence, huile de bain, bibelots, billets de loterie et à des prix de plus grande valeur, vaisselle, courte-pointe, habit de motoneige lors de bingos plus importants.

Sous les présidences successives de Thérèse Filion, Lucille Léonard, Lauréat Prézeau, Gérald Léonard, Hugues Roy et Adrien Gauthier, le club de l'Âge d'Or demeure une association récréative qui fait preuve de beaucoup de vie et de dynamisme. Fidèles à la tradition d'hospitalité de Lac-du-Cerf ses réunions se terminent toujours par un léger goûter et les invitations à se revoir.

Les Cerfs

Au début de mars 1977, un groupe d'adolescents de Lac-du-Cerf se regroupe dans le club «Les Cerfs». Appuyés au départ par Pauline Ouimet et le curé Albert Plourde, ces jeunes âgés de douze à dix-sept ans se rencontrent au sous-sol de l'école pour écouter de la musique. Enthousiaste, l'équipe de Bruno Bondu, Martin Maillé et Sylvain Ouimet organise ensuite son premier bingo dans la nouvelle salle communautaire encore inachevée afin d'amasser les fonds nécessaires à l'organisation des soirées de danse qui vont suivre.

Pendant trois ans, entre 1978 et 1981, le groupe organise un mini-carnaval de deux jours en février où les activités



Une épluchette de blé d'Inde organisée par les Cerfs.

« Une belle-mère en visite »

« Le vingt juin 1981, le soir de la première représentation arrive. Les acteurs pratiquaient la pièce « Une belle-mère en visite » depuis plus de trois mois; elle était devenue monotone et nous avions peur de décevoir les gens. La représentation a lieu au sous-sol de l'église. Les acteurs se rendent une heure d'avance et sont tous nerveux. La salle est pleine. Environ cent cinquante personnes attendent la levée du rideau.

La représentation s'est très bien déroulée et les gens ont ri, applaudi et nous ont félicités. Ce fut un succès extraordinaire que nous ne sommes pas prêts d'oublier. Des larmes de joie parcouraient les joues des acteurs. »

Sylvain Ouimet 1982

sont appréciées par tous les groupes d'âge de la paroisse. En juin 1980, les Cerfs montent « Une belle-mère en visite », une pièce de théâtre écrite par Sylvain Ouimet qui sera jouée à Lac-du-Cerf à deux reprises et à Notre-Dame-de-Pontmain avec beaucoup de succès. Les comédiens Renée et Claude Saint-Louis, Sylvain et Brigitte Ouimet, Sylvie et Martin Maillé, Chantal Boismenu, Benoit Valiquette et Daniel Williams s'y méritent les applaudissements des spectateurs. Robert et Fleur-de-Mai Lafrenière offriront un souper-bénéfice au Pavillon Valiquette pour aider financièrement la jeune troupe.

Le cinquième anniversaire des Cerfs, en 1982, sera souligné d'une façon toute particulière avec une exposition et une soirée de monologues, poèmes, chants et danses au centre communautaire. Le club cessera ses activités en 1985.

L'association des Propriétaires Riverains

Afin d'éveiller les consciences et d'amener chacun à faire les efforts, les concessions et les sacrifices nécessaires pour assurer la survie de deux étendues d'eau uniques, l'association des propriétaires riverains du petit et du grand lac du Cerf voit le jour en 1978. Après avoir longtemps connu l'ère du laisser-faire avec l'artificialisation des rives et la pollution des eaux par les installations septiques, Lac-du-Cerf voit naître un organisme qui heurtera les habitudes déplorables de plusieurs et les ambitions commerciales de certains.

Avant que le canton ne connaisse le développement effréné et échevelé de résidences secondaires et d'entreprises commerciales comme à divers endroits des Basse-Laurentides où l'occupation des rives des lacs est trop intensive, l'association obtient l'inscription des deux lacs au programme gouvernemental d'étude des lacs dès 1979, fait déclarer sanctuaire de pêche à l'année la décharge du ruisseau Flood dans la baie Lefebvre et fait cesser les activités de la sablière située à proximité. Active, elle entreprend un vaste programme d'ensemencement de ouananiches et de truites grises, réclame une réglementation et la correction des fosses septiques après classification par

des ingénieurs et fait mettre fin à la pêche blanche sur les deux lacs. Soucieuse d'environnement, elle agit comme chien de garde pour le respect des berges lors d'une nouvelle construction, pour l'utilisation de produits chimiques sur les arbres ou dans le lac, pour la protection des frayères et des ravages de chevreuils, pour les coupes à blanc en forêt et pour la circulation des moteurs à essence sur l'eau. Bien qu'astreignantes, ces mesures écologiques se veulent bénéfiques à l'économie de Lac-du-Cerf à long terme.

Au delà des politiciens, des développeurs et des intérêts personnels, l'association des riverains veille sur les deux lacs avec un soin jaloux car l'équilibre naturel est fragile et les pressions de développement parfois fortes. L'organisme espère ainsi amener ses membres à vivre en harmonie avec la nature en n'oubliant pas qu'ils ne sont que dépositaires des espaces bleus et des espaces verts qu'ils devront ensuite remettre en bon état à leurs enfants pour qu'ils le fassent eux-mêmes avec les leurs et ainsi pendant des générations.

Le comité d'Embellissement

Le comité d'Embellissement de Lac-du-Cerf voit le jour au milieu de la décennie 1970 avec le trio de Carmen Charbonneau, Gisèle Allaire et Georgette Dicaire dans le but de protéger l'environnement, d'embellir et de fleurir la municipalité. Au cours des années subséquentes, Laurette Ouimet, Yvonne Saint-Louis, Francine Léonard, Réjeanne Blanchard, Jeannine Guinard, Marie-Paule Savoie animeront campagnes de nettoyage, sensibilisations aux concours de villages fleuris, demande au ministère des Transports de nettoyer et de mieux entretenir la route 311 vers Notre-Dame-de-Pontmain. Tout ce travail ne sera pas vain car en 1987 les juges provinciaux noteront une amélioration remarquable de Lac-du-Cerf au chapitre de l'embellissement et de l'aménagement paysager des maisons. Les quinze premières boîtes à fleur à queue d'aronde fabriquées aux ateliers Bondu et placées en bordure de la rue principale à la demande du comité verront leur nombre plus que doublé avec les années, enjolivant le village d'îlots fleuris durant toute la saison estivale.

Le comité d'Entraide

À l'instigation de Laurette Ouimet, le comité d'aide aux personnes en deuil naît à Lac-du-Cerf dans un bel esprit de charité au début de la décennie 1980. Le groupe d'une dizaine de personnes offre aux familles en deuil de la paroisse de préparer et servir le repas à la salle communautaire après les obsèques. Ces personnes œuvrent bénévolement à tour de rôle pour préparer et servir le repas, placer et remettre la salle en ordre après l'événement. Les familles éprouvées n'ont que le coût des aliments à assumer.

L'aide à la fibrose kystique

À compter de 1989, les familles Marier et Boismenu organisent une remarquable soirée de lypsing visant à lever des fonds pour venir en aide à la recherche sur la fibrose kystique. L'argent ainsi recueilli, à l'auberge Bonnet Rouge la première année et à la salle communautaire par la suite, sert spécialement pour aider les enfants atteints de ce mal à jouir d'une qualité de vie améliorée. Au cours des quatre premières années, la communauté de Lac-du-Cerf verse généreusement plus de 40 000 \$ à la recherche sur cette sévère maladie.

Le comité A.B.E.L.

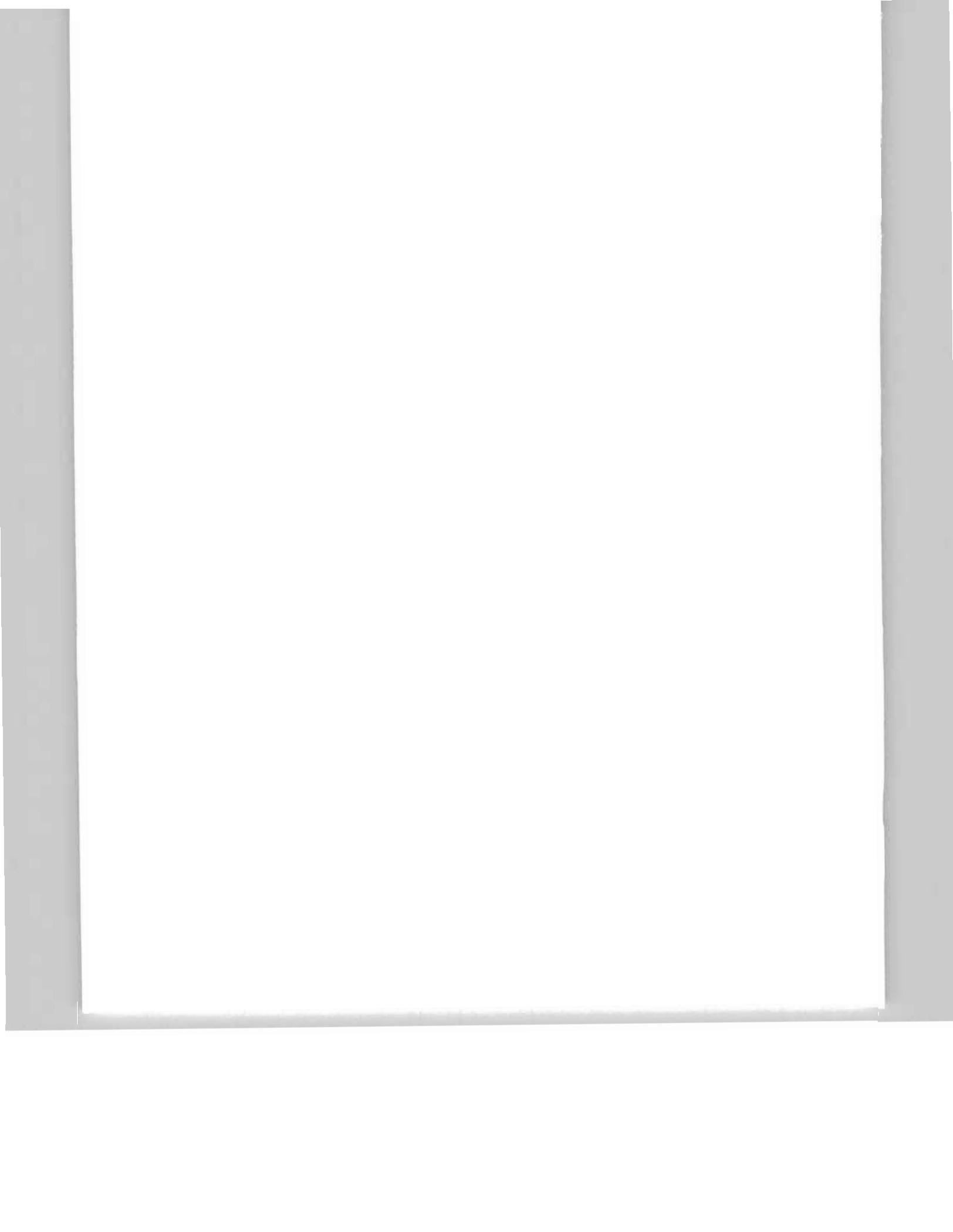
La grande salle communautaire de Lac-du-Cerf étant le théâtre de nombreuses soirées de bingo depuis son ouverture, les conseils de l'A.F.É.A.S., de la bibliothèque, du comité d'école et du comité des loisirs s'entendent en 1991 pour mieux planifier ces soirées durant la saison estivale en formant le comité A.B.E.L. avec deux représentantes de chacune des ces organisations. Les fonds ainsi recueillis sont ensuite redistribués entre les quatre organismes participants pour la réalisation de différentes activités durant l'année. Aidée des Michèle et Francine Dufresne, Angèle, Suzanne, Pauline, Solange et Ghislaine Ouimet, Danielle Caron anime efficacement ces soirées de bingo du jeudi soir où les nombreux amateurs remplissant la salle se partagent plus de 1 300 \$ hebdomadairement.



Au bingo estival du comité A.B.E.L.

Les Naturistes des lacs Long et Baptiste-Lefebvre

Au printemps 1992, les riverains des lacs Long et Baptiste-Lefebvre se regroupent au sein d'une association présidée par Jean-Paul Bolduc dans le but de mieux harmoniser les actions à poser pour préserver leur environnement. Le premier mandat confié à l'exécutif du groupe est la demande au ministère de l'Environnement pour une évaluation globale de la qualité de l'eau au lac Baptiste-Lefebvre sans toutefois inclure une classification des installations septiques comme il a été fait une décennie auparavant sur les rives du petit et du grand lac du Cerf.





LES LOISIRS

LES LOISIRS SPORTIFS

LES LOISIRS CULTURELS

LES LOISIERS SPORTIFS

Le club de la Boucane



Les premiers loisirs organisés à Lac-du-Cerf apparaissent avec les rencontres au Coin pour jaser au magasin de Rosario et Berthe Wester ou au restaurant de madame Beaudry. Le premier club des loisirs, le club de la Boucane, naît d'ailleurs avec les fumeurs de pipe assis à discuter autour du poêle du magasin-général Martel. Les membres parlent du progrès de Lac-du-Cerf par le développement agricole, commercial, touristique et industriel mais ils veulent y joindre l'agréable avec des loisirs organisés, des relations amicales et sociales, des jeux et des soirées. À la première réunion du club, Ludger Charbonneau devient le Grand boucanier, Auguste Désormeaux est désigné Grand argentier, le curé Donat Dumouchel porte le titre de Grand gardien de la paix et les Grands dépensiers sont Alexandre Boismenu, Wilfrid Bonami, Patrick Duffy et Origène Martel. Tout le groupe entend bien faire rayonner la devise du club «Le progrès par l'utile et l'agréable». En août 1945 suivant, le club procède à l'aménagement d'un premier terrain de baseball à l'ombre d'un grand pin sur la terre d'Armandoza Caron à l'entrée nord du village. Les joueurs doivent cependant y partager le champ avec le troupeau de vaches de la ferme, avec les inconvénients qui s'en suivent.

Le club de la Boucane

« Les gens se réunissaient au magasin Martel. Ils fumaient la pipe assis autour du poêle qui faisait aussi de la boucane. Ils ont appelé ça le club de la Boucane, c'était le premier club de loisirs. Le curé Dumouchel a été nommé membre honoraire par Ludger Charbonneau. »

Pierre Martel 1990



Le jeu de croquet du club de la Boucane.

Les sports d'été

Quelques années plus tard, en juillet 1949, le club des Loisirs de Lac-du-Cerf, dûment enregistré, formé dans le but de procurer des récréations honnêtes et saines aux jeunes de la communauté, prend la relève de ce groupe de pionniers de la boucane. Auguste Désormeaux, Henri Ouimet, Bernard Caron, Pierre Martel, Yvon Léonard seront de ce groupe qui entend solidifier les assises des loisirs dans la municipalité. En 1953, le club devient propriétaire d'un grand terrain sur le lot de Raymond et Carmen Charbonneau pour relocaliser le terrain de balle. Le curé Marcel L'Allier invite alors tous les paroissiens à participer à la corvée prévue pour déblayer et nettoyer le terrain qui servira pour le baseball et les jeux des jeunes. Avec l'arrivée du printemps, les joueurs se retrouvent donc tous les beaux dimanches après-midi pour y affronter les équipes des villages avoisinants. Après la messe du dimanche matin, fiers comme des paons dans leur bel uniforme, ils sont déjà à se lancer la balle sur la rue principale. Aurèle Boismenu, qui vient passer ses étés à l'hôtel Francine de son père sur le bord du petit lac du Cerf, est alors un lanceur de grand talent et ses coéquipiers préparent de leur côté les bâtons

Les premières équipes de baseball

« Le rond de balle était chez Armandoza Caron, dans le porage à vache... Nous allions jouer à plusieurs endroits, à Pontmain, à Lac-des-Iles, à Kiamika, à Notre-Dame-du-Laus. Nous étions pas mal bons. C'était Aurèle Boismenu qui lançait et il était bon. Nous donnions du trouble à Pontmain. Le lanceur y était pour beaucoup. Lyen Boudrias nous faisait les bâtons sur son tour. »

Alexandre Boismenu 1989

Les sports et la morale chrétienne

« Les sports en soi sont une honnête récréation mais il arrive malheureusement qu'on en abuse lorsqu'on profite de ces occasions, une partie de baseball par exemple, pour se livrer à des beuveries regrettables, d'où querelles, accidents d'autos, rencontres louches... Le bain est aussi un sport et nos plages renommées, qui sont un objet d'admiration et d'étonnement pour les étrangers qui nous visitent, nous facilitent l'exercice du corps si recommandé par l'hygiène. Mais il y a la morale à sauvegarder. La pudeur et la décence chrétienne nous font un devoir de ne pas en faire un lieu de scandale et de corruption. Il semble que la divine Providence s'est plu à nous prodiguer autour de nos lacs des endroits splendides où tout nous invite à la propreté : l'eau claire, la plage, l'air pur. »

Marcel L'Allier prêtre 1950

fabriqués au tour chez Lyen Boudrias. L'équipe de Lac-du-Cerf visite également les villages environnants, Lac-des-Iles, Notre-Dame-de-Pontmain et Saint-Gérard de Kiamika. Les supporters s'entassent alors à plusieurs avec les joueurs dans les autos ou les camions disponibles afin de se rendre aux terrains de balle voisins pour y stimuler et encourager les leurs. Avec une caisse de bière bien glacée offerte par Lionel Duffy de l'auberge Bonnet Rouge, le retour victorieux se fait dans un concert de klaxons pour annoncer la bonne nouvelle à toute la paroisse.

À la naissance de la ligue Laurentienne de baseball senior à Val-Barrette en 1960, l'équipe de Lac-du-Cerf est l'une des fondatrices avec celles de Notre-Dame-de-Pontmain, Saint-Gérard de Kiamika et Val-Barrette. Marcel Léonard est le représentant de la formation de Lac-du-Cerf à la direction de la nouvelle ligue qui offrira du baseball de beau calibre. Jacques et Gilbert Ouimet, Marcel et Réal Caron, Lévis et Bertrand Bondu, Lionel et Orient Maillé, André, Rolland, Philippe et Marcel Léonard sont alors les porte-couleurs de Lac-du-Cerf qui connaissent de très beaux moments avec l'excellent duo des inséparables Lionel Maillé au monticule et Gilbert Ouimet en arrière du marbre.



L'équipe de baseball de
Lac-du-Cerf dans la ligue
Laurentienne en 1962.

Avec la décennie 1970, le baseball est peu à peu supplanté par la balle molle, ce sport permettant plus facilement l'évolution d'équipes féminines. Une première équipe de jeunes filles naît d'ailleurs en 1971 et à peine deux ans plus tard, elle dispute les honneurs de la finale aux Hirondelles de Mont-Laurier avec Danielle Caron au monticule et les coups de bâton de Diane Gaudreault et Jacinthe Boismenu.

En 1976 et 1977, c'est au tour des garçons de Lac-du-Cerf de s'affirmer en remportant les grands honneurs de la ligue régionale de balle-molle de la Lièvre. L'équipe l'emporte en série finale contre le Saint-Jean-sur-Lac qui a terminé la saison régulière avec une fiche parfaite. Après avoir d'abord surpris Val-Barrette en série semi-finale et tiré de l'arrière deux parties à une dans la série trois de cinq, Lac-du-Cerf s'assure dramatiquement la victoire en remportant les deux dernières joutes avec Claude Caron au monticule. Sous les acclamations de nombreux partisans, l'équipe cervoise reçoit alors le trophée emblématique des mains du président de la ligue, le dévoué Albert Constantineau de Notre-Dame-de-Pontmain.

Pendant plus de quatre décennies, le club des Loisirs demeurera le maître d'œuvre de toutes les constructions et activités sportives de Lac-du-Cerf: terrain de balle, patinoire, glissoire, piste de ski de randonnée, festivités d'hiver et d'été, sorties en groupe à l'extérieur, tournois des familles, soirées à la salle communautaire.

Les sports d'hiver

Pendant plusieurs années, les neiges de l'hiver signifient des glissades en traîneau pour les enfants. Plus vieux, ils se déblayent un rond à patiner sur la glace de la baie Bonnet Rouge après avoir été aux lièvres tôt le matin.

Au début de janvier 1966, le conseil municipal, l'Union catholique des femmes rurales, le club des Loisirs, la commission scolaire et la chambre de commerce s'entendent pour aménager une patinoire arrosée avec des barils remplis d'eau près de la maison de Patrice Bondu sur la rue Principale. Les responsables Gérard Boismenu, Origène

Patinage, traîneaux et lièvres

«J'avais une paire de patin et souvent le soir nous nous faisons un rond à patiner sur le lac en bas en face des camps Wester. Nous avions aussi des traîneaux avec des fanoux allumés en avant. Nous nous étions fait ça avec les petits Wester et les petits Martel. Nous partions nous promener dans le bois. Nous étions parfois sept ou huit. À cinq heures du matin nous étions tous debout pour aller aux lièvres.»

André Marier 1989

Le plaisir de jouer dehors en hiver au Coin du village.



Des jouets artisansaux

« On créait nos jouets. Nous avions des clous, des bâtons, des couvercles de chaudières de graisse ou de confiture parce que la marchandise s'achetait en gros. Nos premiers jouets étaient des brouettes faites avec ces couvercles de chaudières et deux bâtons. Les petits gars avaient le droit d'avoir le marteau. Ils plantaient un clou au centre du couvercle avec les deux manchons de chaque côté et un petit morceau qui servait de garde. On s'amusait beaucoup à tourner et faire de la poussière avec ces brouettes. »

Lucienne Boudrias 1990

Martel, Georgette Dicaire, Réal Valiquette et Gérald Ouimet s'adjoignent cinq adolescents afin qu'ils acquièrent l'expérience de l'organisation des loisirs. En novembre suivant, la patinoire est déplacée sur le grand terrain de 500 pieds (160 mètres) carrés donné au club des Loisirs par Raymond Charbonneau. Le conseil municipal fournit alors pour 500 \$ de bois et de matériaux alors que les bandes de la patinoire de 200 X 90 pieds (66 X 28 mètres), fabriquées de feuilles de contre-plaqué données par la compagnie forestière Maclaren, sont montées par toute une équipe au sous-sol de l'auberge de Régino Dubois tout près. Après un hiver d'opération où il s'occupe du petit restaurant de la patinoire et de la distribution de l'équipement aux jeunes pour 50 \$ par semaine, Régino Dubois entreprendra de restaurer les sports pratiqués dans le village en formant un nouveau comité d'organisation avec Raymond Charbonneau, Yvon Léonard, Minford Peever, Albéria Léonard et Georgiana Boismenu au secrétariat. Le terrain des loisirs prend alors le nom de centre civique.

Avec une patinoire mieux organisée, les garçons améliorent leur technique au hockey et malgré le froid qui se fait souvent sentir, les spectateurs se présentent plus nombreux aux parties maintenant disputées contre des équipes des villages voisins. Les cris encouragent les uns et huent les autres. À l'intermission, spectateurs et joueurs se réchauffent dans la cabane. La partie terminée, chacun

rentre chez lui avec la victoire, la défaite ou une bonne extinction de voix.

Avec la décennie 1960, le sport de la motoneige se répand et se popularise à Lac-du-Cerf. Durant les premières années cependant, il est pratiqué sans aucune règle au grand déplaisir de certains cultivateurs qui voient leurs clôtures brisées voire même coupées sans égard à la propriété privée. La multiplication des motoneiges et les inconvénients causés par certains utilisateurs aux plantations d'arbres et aux clôtures forceront des regroupements en club afin de se donner de meilleures règles de conduite pour ne pas ternir l'image d'un sport qui donne de belles heures de loisirs durant la saison froide.

À l'instigation de Jeanne Gougeon, les motoneigistes de Lac-du-Cerf se regroupent pour mettre sur pied le club «Les Panaches». Amants de la nature, Raoul Gougeon, Yves Allaire, Albert Dancause et Claude Gaudreault se joignent à son idée alors qu'elle obtient la charte du club en s'adressant au ministère des Transports du Québec et qu'elle se dévoue à faire signer les droits de passage et à faire le tracé des sentiers à partir de cartes topographiques. Charles Bondu, Claude Gaudreault et Georgette Gareau se chargent de la sécurité sur les pistes que Jean-Marc Valiquette et Raoul Gougeon entretiennent quotidiennement jusqu'au lac Trente et un milles et Sainte-Thérèse de Gatineau à l'ouest, jusqu'au lac Corbeau au sud et jusqu'au lac des Iles au nord. Durant ses premières années, le club est très actif. Avec plus de deux cents membres, majoritairement de Lac-du-Cerf, mais aussi de Notre-Dame-du-Laus, de Sainte-Thérèse de la Gatineau, d'Ottawa et de Montréal, il organise un grand carnaval d'hiver, les premières courses dans la baie Bonnet Rouge et d'agréables randonnées d'une trentaine de motoneiges pour aller manger à la cabane à sucre du Trente et un milles dans un panorama splendide. Yves Allaire, Albert Dancause, Gilles Valiquette et René Gougeon se succèdent à la présidence de l'association.

Après quelques hivers sans beaucoup de neige, les activités du club déclinent mais la décennie 1990 ramènera plusieurs membres au bercail. Aidé financièrement par la municipalité de Lac-du-Cerf, la caisse populaire de Kiamika, le gouvernement fédéral, et des entrepreneurs locaux qui



L'écusson du club de motoneigistes de Lac-du-Cerf.

fournissent bénévolement temps, machinerie et équipement, le club de quatre-vingt cinq membres, présidé par Denis Gougeon, ouvre un nouveau sentier. À partir de la baie Bonnet Rouge, le sentier enneigé traverse ensuite la passe qui ne gèle jamais entre les deux lacs du Cerf sur un pont flottant transportable de 180 X 12 pieds (60 X 4 mètres) fait de cèdre pour ensuite rejoindre le sentier existant au pied du grand mont Limoges.

Avec leur demande de faire passer par Lac-du-Cerf la route Trans-Québec 53 qui traverse le parc Papineau-Labelle, les Panaches espèrent que plusieurs autres motoneigistes du Québec découvrent les nombreux chevreuils, les aménagements pour pique-niquer et les paysages superbes de leurs sentiers conçus pour des randonnées à vitesse moyenne mais où certains longs plats permettent l'accélération. Avec la réhabilitation de la voie ferrée du Nord en véritable autoroute de la motoneige durant l'hiver, ce sport s'annonce encore plus important pour l'économie touristique de la Haute-Lièvre déjà tissée de beaux sentiers bien entretenus.

Pour les amateurs qui aiment glisser dans la forêt plus lentement et plus silencieusement, Lac-du-Cerf offre une belle piste de ski de randonnée de 6 milles (10 kilomètres) dans le sous-bois entre le centre communautaire et le lac Allais. À compter de 1991, les skieurs peuvent aussi observer les nombreux chevreuils et découvrir la magie des arbres chargés de neige dans la piste de 4 milles (6,5 kilomètres) qui traverse le parc municipal La Biche entre l'église et la pointe des Pins Rouges. Grâce à l'initiative du club des Loisirs, les plus petits disposent également d'une belle glissoire en face du centre civique durant la même année.

Les sports nautiques

La pêche est le premier sport nautique de Lac-du-Cerf. L'eau couvre près du tiers du territoire du canton et elle est au cœur des loisirs durant une grande partie de l'année. Au début de la colonie, les plus jeunes ont tôt fait d'aller pêcher la petite truite dans les ruisseaux du canton alors que les nombreux lacs n'auront bientôt plus de secrets pour leurs aînés qui travaillent comme guides. Les premières lignes à

pêche sont rudimentaires mais les trucs enseignés aux touristes et des prises particulièrement satisfaisantes leur valent parfois un moulinet ou une belle canne en cadeau.

Avec l'augmentation des heures de loisirs pour les citadins et l'amélioration routière, la pêche devient accessible à un plus grand nombre. La faiblesse de la réglementation et l'abus du braconnage obligeront bientôt à l'ensemencement régulier des lacs afin de stabiliser l'économie touristique et d'assurer la durabilité de la pêche. Dès octobre 1944, les biologistes de la pisciculture gouvernementale des Laurentides à Saint-Faustin procèdent en hydravion à l'ensemencement de milliers de fretins de truites mouchetées à Lac-du-Cerf. À la demande des pourvoyeurs, des conseils municipaux et des associations de protection de la pêche, ce geste écologique sera régulièrement posé par la suite dans les lacs du Cerf, Mallonne, Tomkin, Gaucher, Baptiste-Lefebvre et même dans la rivière du Lièvre avec des alevins de maskinongés, brochets, achigans, ouananiches, truites grises, rouges, mouchetées et brunes afin de perpétuer la belle renommée des lacs du canton auprès des pêcheurs. Cette opération sera particulièrement réussie avec la ouananiche durant trois ans, à compter de juin 1971. Les agents du ministère du Tourisme, de la chasse et de la pêche procèdent alors à l'ensemencement d'environ trois milles d'entre elles pour une expérience de survie dans le ruisseau Flood où elles peuvent venir frayer à contre-courant. Agées de deux ans, elles n'ont qu'entre 8 à 12 pouces (20 à 30 centimètres) mais en véritables saumons égarés en eau douce, elles sont voraces et croîtront très rapidement pour être aux rendez-vous des pêcheurs quelques années plus tard. Les résultats ne se font pas attendre: une ouananiche de 4 livres et 2 onces (1,87 kilos) remporte le premier prix du tournoi de pêche de l'association de chasse et pêche de Lac-du-Cerf en 1972. L'hiver suivant, une prise sur la glace du grand lac atteint sept livres alors qu'un heureux pêcheur devra agrandir son trou dans la glace pour sortir sa ouananiche de 11 livres et 6 onces (5,16 kilos) douze mois plus tard dans la baie de l'Église.

Ce souci de conservation et d'ensemencement permet la tenue d'un important concours de pêche. Débuté durant la



L'écusson de l'Association de chasse et pêche de Lac-du-Cerf.

décennie 1950 par Rolland Lafrance et Yves Gagné, deux amateurs de plein air de Mont-Laurier, ce tournoi annuel, réunissant de nombreux pêcheurs, est ensuite repris par l'association de chasse et pêche de Lac-du-Cerf où Réal Valiquette d'abord et Jean-Luc Bondu ensuite déploieront beaucoup d'efforts en collaboration avec les agents régionaux de la brasserie Labatt.



Les tournois de pêche des décennies 1950 et 1960 attirent de nombreux participants au grand lac du Cerf.

En septembre 1991, la dynamique présidente de l'organisme, Gisèle Meloche du Pavillon du Cerf, amène la fondation Héritage-faune à entreprendre la restauration de la frayère du ruisseau où les ouananiches viennent pondre des milliers d'œufs sous le gravier à l'automne; après avoir incubé pendant plus de trois mois durant l'hiver, les alevins demeurent ensuite dans le lit du ruisseau avant d'émerger et de descendre dans la baie du Sanctuaire au printemps. Après inventaire du ruisseau et étude de l'impact des barrages de castor, l'équipe d'élèves d'André Florant du Centre de formation professionnelle de Mont-Laurier entreprend alors d'enlever les obstacles dans le ruisseau, de reboiser la berge pour éviter l'érosion et de construire de légers barrages pour augmenter le niveau de l'eau afin de créer des bassins de fraie.

À compter de 1984, ce geste d'ensemencement est également pris en main par Michel Saint-Louis, René Gougeon, Yves Binette et Sylvain Caron qui s'impliquent dans un comité regroupant les municipalités de Lac-du-Cerf, Notre-Dame-de-Pontmain et Lac-des-Îles. Alors que Ghislaine Gougeon fait tout le travail de secrétariat du groupe, le comité s'occupe d'ensemencer des truites mouchetées dans les lacs des trois municipalités de la vallée. Le travail à faire est énorme mais la bonne volonté l'est aussi. Avec la vente de cartes de participation aux familles, le groupe peut organiser des rencontres d'information sur l'habitat, les besoins et le respect du poisson avec les biologistes, négocier de meilleurs prix pour l'achat des truites et en semencer des milliers. Le comité pose de cette façon un geste écologique d'une portée infinie rendant ainsi à la faune aquatique ce qu'elle a elle-même donné aux premières familles de colons en les nourrissant et aux pourvoyeurs de Lac-du-Cerf en assurant une économie touristique florissante.

Avec les années, la limpidité de l'eau et la beauté des rives des lacs du canton attirent aussi des milliers d'amateurs de baignade et de natation, de randonnée en canot, chaloupe ou pédalo, de voile en bateau ou sur une planche, de navigation de plaisance en bateau hors bord, ponton ou

motomarine, de glissade en ski ou en pneumatiques. Toutes les étendues d'eau de Lac-du-Cerf appellent à la détente et au plaisir. Avec l'aménagement de la terrasse de monseigneur Limoges devant l'église, du parc municipal «La Biche» sur la pointe des Pins Rouges et de l'aire de repos «Le Petit Égaré» sur la rive est du grand lac du Cerf durant la décennie 1980, les amateurs de pique-niques dans un boisé de pins, de sable fin et de soleil, disposent des plus beaux rivages de toute la Haute-Lièvre, les magnifiques plages à monseigneur accueillant des centaines de baigneurs durant les chaudes journées de l'été.

La plongée sous-marine est un autre sport pratiqué avec beaucoup de plaisir à Lac-du-Cerf où le grand lac de 5 milles (8 kilomètres) de long est le plus clair du Nord. Côtés par de nombreux achigans à petites bouches, les plongeurs peuvent y descendre jusqu'à 430 pieds (140 mètres) par endroits le long de spectaculaires rochers dont quelques uns descendent à la verticale sur 90 pieds (30 mètres) tels des escaliers géants. Le centre de plongée de Christian Valiquette, qui offre tout le matériel et les services nécessaires, y organise des excursions pour les novices et les experts.



La belle plage du Huard dans le parc La Biche de la pointe des Pins Rouges.



La plage de la terrasse
monseigneur Limoges dans
la baie de l'Église.

LES LOISIRS CULTURELS

Le théâtre

Les premières manifestations théâtrales de Lac-du-Cerf sont les amusantes comédies montées par Wilfrid Bonami et ses comparses lors des tombolas et kermesses organisées au sous-sol de l'église pour venir en aide aux œuvres paroissiales durant la décennie 1950.

Au printemps 1970, quinze femmes, Danielle Allaire, Gisèle et Fernande Boismenu, Henriette Caron, Jeanne Chevrier, Evelyne Duffy, Georgette Gareau, Line et Majori-May Gaudreault, Germaine, Henriette, Johanne et Lucille Léonard, Jeanne-Hélène Maillé, entreprennent de monter la pièce «Les Belles-Sœurs» du dramaturge Michel Tremblay sous la direction de la jeune enseignante Diane Boismenu qui voit à la mise en scène. Elles en sont toutes à leur première véritable expérience sur les planches. Après plusieurs semaines de préparation, elles montent sur scène avec beaucoup de trac mais elles emportent facilement la faveur de leur public entassé dans la petite salle paroissiale au sous-sol de l'église. L'enthousiasme est grand dans toute la communauté de Lac-du-Cerf. Après ce chaleureux accueil



Wilfrid Bonami,
un joyeux comédien.

Une scène des « Belles-Sœurs » de Michel Tremblay avec les comédiennes de Lac-du-Cerf.



la pièce est ensuite présentée à la télévision communautaire de Mont-Laurier et elle inaugure la semaine des Arts à la salle académique de la polyvalente Saint-Joseph où six cents personnes accueillent le groupe de comédiennes avec de chauds applaudissements. Quelques semaines plus tard, sous le titre « Les vraies Belles-Sœurs », le groupe fait l'objet d'un article louangeur sous la plume de la journaliste Nicole Cloutier dans le supplément « Perspectives » du quotidien La Presse. Quelques années plus tard, en 1985, un autre groupe de femmes de l'A.F.É.A.S., Huguette et Nathalie Marier, Henriette et Lucille Léonard, Claudine Beaudet, Margot Dancause, Louissette et Gilberte Bondu, Yvonne Saint-Louis, Claudette Turpin, Nicole Gaudreault, Suzanne Caron, Micheline Martin, Diane Racine, Myrande Maillé, Hélène Émard, Réjeanne Blanchard et Marie-Paule Savoie vivront une expérience similaire avec la pièce « Mōman travaille pas, elle a trop d'ouvrage » présentée au centre communautaire.

La bibliothèque

Journaux, revues, livres arrivés par la poste au début, achetés au magasin-général Martel ensuite, constituent les premières lectures au Lac-du-Cerf. Plus tard, après son élection au conseil municipal à l'automne 1974, Evelyne

Duffy se voit confier la mise sur pied de la bibliothèque municipale par le maire Mario Bondu. Après avoir pris les renseignements nécessaires à Saint-Gérard de Kiamika où la bibliothèque centrale de l'Outaouais est déjà implantée, elle entreprend d'en fonder une semblable à Lac-du-Cerf. La bibliothèque ouvre d'abord ses portes en mars 1975 au sous-sol de la maison de Charles et Julie Bondu où Ghyslaine Boudrias inscrit les soixante-huit premiers membres. Elle solidifie ses assises quelques mois plus tard en se relocalisant dans le centre communautaire alors que le conseil municipal fait parvenir cinq cents imprimés de la bibliothèque centrale de prêt avec le compte de taxe des contribuables afin de la mieux faire connaître. En octobre 1985, la bibliothèque est à nouveau relocalisée dans un local plus grand du centre communautaire alors que Jeannette, Laurette et Danielle Ouimet reçoivent les félicitations des autorités municipales pour leur mention d'honneur obtenue dans toutes les Laurentides en raison de la meilleure performance chez les bibliothèques desservant moins de mille citoyens. L'endroit est rapidement devenu un trésor culturel pour toute la communauté, pour les plus jeunes comme pour les adultes. Les abonnés y trouvent toutes les nouveautés littéraires dont les romans de l'écrivain Francine Ouellette qui, ayant vécu une grande partie de sa jeunesse à Lac-du-Cerf, s'inspirera de ses souvenirs d'enfance pour recréer les personnages de son best-seller « Au nom du père et du fils » qui sera porté à l'écran. Le sort réservé aux amérindiens et l'autorité absolue du curé sont plus qu'imaginaires pour elle et le docteur Lafrenière du roman n'est-il pas né du souvenir du docteur Désiré Élie de Val-Barrette qui visitait les familles en traîneau à chien durant l'hiver?

L'histoire et le patrimoine

L'histoire de Lac-du-Cerf est faite de beaucoup de sueurs et c'est dans cet esprit d'attachement aux premières familles pionnières qui ont laissé tellement d'elles-mêmes dans ce canton qu'un groupe de six adolescents rencontrent l'A.F.É.A.S., le curé Albert Plourde, le club des Loisirs et le conseil municipal en janvier 1975 afin d'obtenir leur appui

« Au nom du père et du fils »

« Le docteur Elie qui visitait ses patients en traîneau à chiens m'a inspiré pour créer le docteur Lafrenière... Le curé de mon enfance représentait l'autorité absolue. C'était une époque où on inculquait une religion de peur; peur de mourir et d'aller en enfer... »

Francine Ouellette 1991



La jeune Francine Ouellette à Lac-du-Cerf en 1957.

« La Mémoire du Temps »

« On y fêtait le soixante-quinzième anniversaire de la venue des premiers arrivants. Avec ce dynamisme propre aux citoyens de cette localité, un comité baptisé « La Mémoire du Temps » s'est chargé d'élaborer diverses activités pour cet anniversaire. Une exposition de photos anciennes fut présentée ainsi qu'un mini-musée d'objets usuels d'autrefois. De plus, le comité a réalisé une cassette vidéo, intitulée « La Mémoire du Temps », regroupant des témoignages de la municipalité. »

Nathalie Deblais 1992

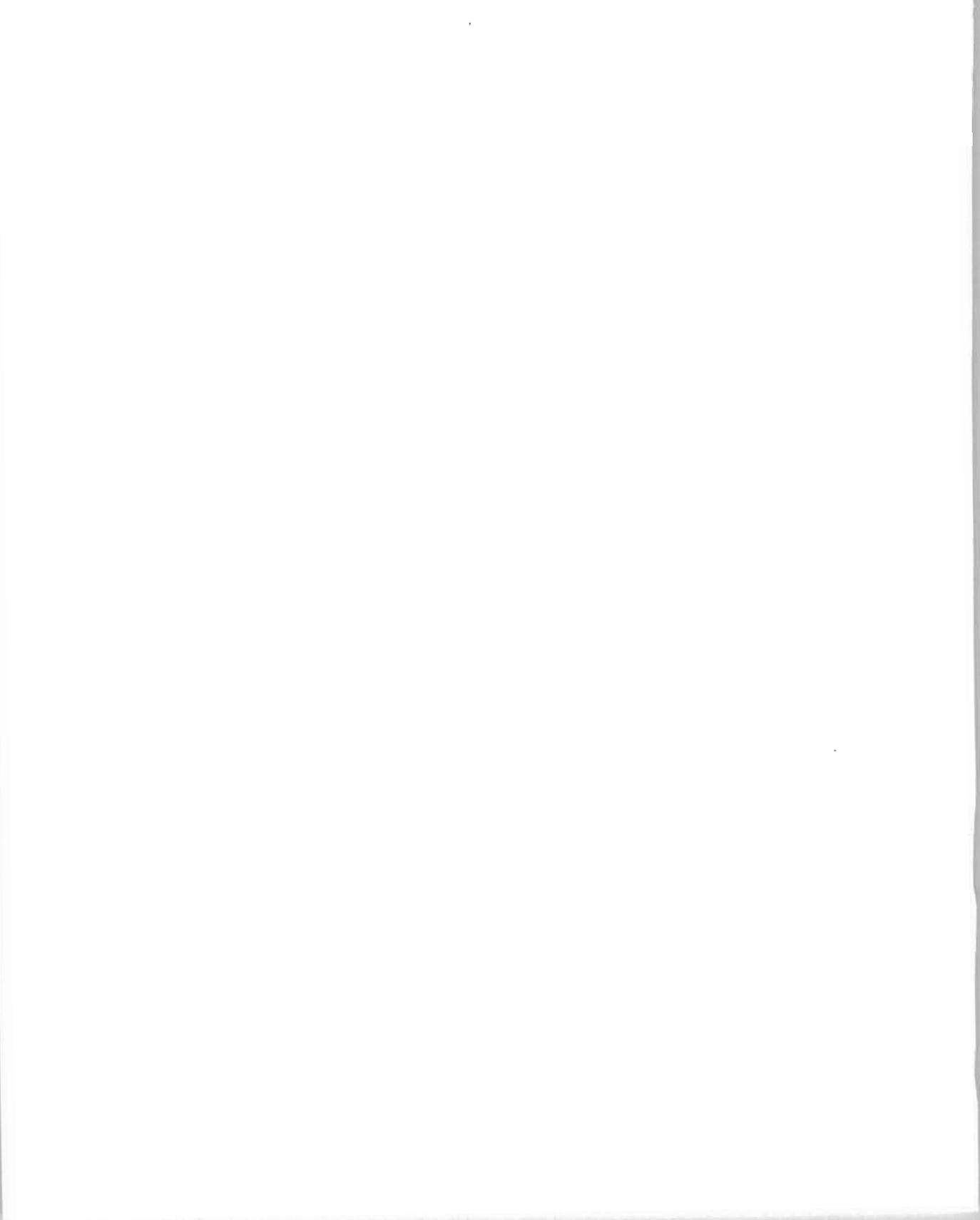
à la mise sur pied du projet « Racontez-nous grand-mère ». Forts de ces appuis, Brigitte Émard, Pauline et Danielle Ouimet, Sylvain, Céline et Lévis Boismenu entreprennent alors de recueillir souvenirs, écrits et photographies des anciens avec l'aide du club de l'Âge d'Or né trois ans plus tôt. Basé principalement sur l'histoire orale, le projet permet de recueillir et publier de beaux souvenirs et de nombreuses photographies dans un cahier de quatre-vingt-douze pages. Le cahier est enrichi de la liste des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse.

Cet intérêt du patrimoine est aussi à la base de la toponymie de la municipalité alors que l'administration Émard se fait un devoir de perpétuer le souvenir des anciens dans le choix des noms de rues, chemins et lieux publics. La toponymie devient ainsi un apport important à la connaissance de l'histoire de Lac-du-Cerf. Depuis les monts Limoges et Alexis jusqu'à la terrasse monseigneur Limoges et au centre civique Raymond-Charbonneau en passant par les rues et les chemins Boismenu, Bondu, Charbonneau, Dicaire, Duffy, Dumouchel, Émard, Filion, Gareau, Gaudreault, Léonard, Maillé, Ouimet, Saint-Louis, Valiquette et Wester, tous ces noms rappellent le souvenir de personnages ou de familles qui ont forgé le destin de Lac-du-Cerf.

La conservation du patrimoine oral est aussi à l'origine du projet « La mémoire du temps » lancé lors d'un souper du club de l'Âge d'Or en janvier 1989. Georgette Dicaire à la présidence du comité, Béatrice Saint-Louis, Christiane Maillé, Henriette Léonard, Réjeanne Blanchard, Bernard Émard et Hugues Roy s'engagent alors dans le travail de recherche subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec, la corporation municipale, l'A.F.É.A.S., le club des Loisirs, la fabrique Notre-Dame-de-Lourdes et de la caisse populaire de Saint-Gérard de Kiamika. Après cueillette de photographies anciennes, cent vingt d'entre elles sont retenues pour reproduction et agrandissement au département de photographie du CEGEP d'Ahuncic et montées ensuite pour exposition dans la grande salle du centre communautaire. Parallèlement à ce travail où Léonard Lafontaine du C.L.S.C. agit comme personne-ressource, une cassette audio-visuelle réalisée par l'équipe d'André Kavanagh du canal communautaire C.L.T.C. de Mont-Laurier,

est lancée en mai 1991 pour souligner le cinquantième anniversaire de la paroisse et le trente-cinquième de la municipalité. Une intéressante exposition de vêtements et d'objets liturgiques et une messe en latin chantée par le curé Alain Morin soulignent aussi ce double anniversaire. À compter de janvier 1992, les souvenirs oraux de plus de quatre-vingt familles recueillies sur cassettes par Georgette Dicaire, Béatrice Saint-Louis et Christiane Maillé serviront d'assises à la recherche de l'historien Luc Coursol de Mont-Laurier pour la réalisation d'un volume de trois cent vingt pages narrant l'histoire de Lac-du-Cerf.

Le projet «La mémoire du temps» amène aussi la mise en place d'un petit musée dans le hall d'entrée du centre communautaire où l'administration Guinard fait monter une grande armoire vitrée pour étaler de beaux objets de verre, métal, bois ou porcelaine qui rendent hommage au travail et au génie des familles pionnières. Ce cachet historique est aussi mis en valeur en 1989 avec la reconstruction du premier chantier de Joseph et Georgiana Boismenu dans le beau sentier écologique «Le Petit Castor» et avec celle de leur ancien fumoir à viande dans le parc municipal entouré d'une jolie clôture de perches en face du centre communautaire.





LES ATTRAITS TOURISTIQUES

Un coin enchanteur

« La région de Lac-du-Cerf s'avère un des coins les plus enchanteurs du Québec. Le petit village, où vivent des gens tranquilles et paisibles, au bord d'un lac immense campé dans de majestueuses montagnes, se révèle des plus pittoresques. En plus de la chaleureuse hospitalité des villageois et du caractère typiquement champêtre du coquet hameau, bien d'autres agréables surprises vous attendent. »

L.M. Média-Nord 1972

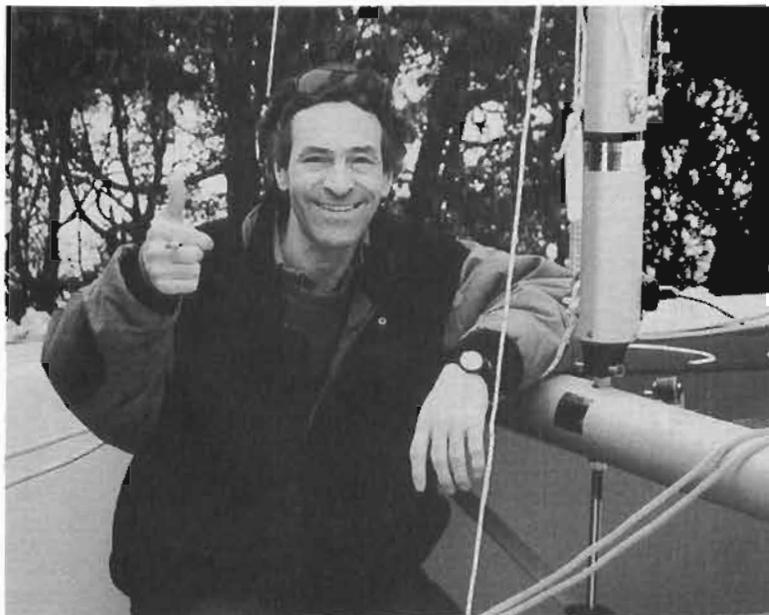


*Bienvenue
dans*
LA NATURE

L

a nature a été exceptionnellement prodigue à Lac-du-Cerf. Avec la longue rivière du Lièvre qui coule paisiblement dans la vallée à l'ouest, ses ondoyantes et mystérieuses montagnes recouvertes d'une forêt superbe, ses beaux lacs aux plages sablonneuses, le canton Dudley est un des joyaux touristiques du Québec. Partout, espaces bleus et espaces verts s'enlacent pour offrir des paysages splendides que la magie des saisons transforme en innombrables souvenirs. La nature sauvage, l'air pur, les effets de la forêt ombragée et humide qui produit une abondante vie faunique, les pins gigantesques, la fraîcheur des lacs et des bois en été, les hérons, les huards qui mêlent leurs plaintes lugubres aux songes des dormeurs, les paysages automnaux spectaculaires de couleur, les panoramas uniques de l'hiver, le sourire de la population ne manquent pas de charmer et d'émerveiller pêcheurs et chasseurs à la recherche des plus belles prises, citadins amateurs de la faune et de la flore à la recherche du calme et du repos, promeneurs du dimanche, amateurs de vélos et de randonnées pédestres, chasseurs d'images et motoneigistes.

Lac-du-Cerf porte bien son nom et s'il est fréquent d'y être surpris par la fuite d'un lièvre ou l'envolée lourde et bruyante d'une perdrix, les plus beaux moments demeurent l'observation des cerfs de Virginie qui sont innombrables en raison des grandes pruchières où ils trouvent une nourriture abondante et des conditions hivernales moins rigoureuses. Durant ces mois, ils sont partout dans le village, dans les rues comme aux abords des maisons où les résidents doivent recouvrir leurs haies de cèdre pour éviter qu'elles soient livrées à leur appétit. Au printemps, ils quittent le



Claude Gauthier, un villégiateur heureux sur son catamaran à Lac-du-Cerf.

village et leurs sous-bois de l'hiver pour aller brouter les nouvelles pousses le long de la route 311 qui conduit à Notre-Dame-de-Pontmain et Saint-Gérard de Kiamika.

Connu internationalement comme un paradis où pêcheurs et chasseurs vivent des moments inoubliables grâce à l'accueil sympathique des pourvoyeurs et au professionnalisme des guides qui leur permettent d'en rapporter brochets, truites, maskinongés, ouananiches, achigans, perdrix, chevreuils et ours noirs, Lac-du-Cerf s'affirme également comme une destination unique pour les familles de villégiateurs en chalets locatifs ou en camping. Si les grands lacs du canton offrent la possibilité de pratiquer toutes les activités aquatiques, le village lui-même ne manque pas de charme avec sa jolie église ouverte aux visiteurs, ses grottes de la Vierge dans les collines voisines qui rappellent l'époque des pèlerinages d'autrefois, son quai public où vont et viennent embarcations, pêcheurs, curieux ou amoureux, sa toponymie soignée inspirée de l'histoire et de la géographie locale, son petit cimetière au joli portail de fer forgé, ses fermes laitières bien entretenues et son originale ferme d'élevage de sangliers, ses grands potagers



Un beau cerf du canton.

Des paysages magnifiques

« La municipalité de Lac-du-Cerf est reconnue pour la magnificence de ses paysages. Le sentier écologique, les sentiers de randonnée et les parcs municipaux vous charmeront. L'endroit est le lieu de prédilection pour la chasse et la pêche : ouananiche, touladi, moucheté, achigan, brochet, maskinongé et doré. »

CIDEL 1989

La plage à Monseigneur

« Face au mont Limoges et s'ouvrant sur la plus grande étendue d'eau du lac du Cerf, la rive ouest de la pointe des Pins Rouges est constituée de plus de sept plages sablonneuses et sauvages, toutes plus belles les unes que les autres.

Dans l'eau, le sol est aussi sablonneux et la pente est très peu accentuée. Ce sont des conditions idéales pour la natation et la voile. Cette baie est aussi reconnue pour la pêche à la truite grise et à la ouananiche, le printemps venu. Ce site est complètement boisé de magnifiques pins rouges et le terrain devant les plages est absolument plat. Un espace déboisé existe présentement là où se trouvait il y a quelques années l'ancienne résidence d'été de Mgr Limoges, alors évêque de Mont-Laurier. Cet endroit est selon notre avis le plus beau site des Laurentides pour établir une base de plein air, le lac du Cerf étant lui-même considéré par plusieurs comme un des plus beaux du Québec. »

Jacques Léonard 1972

fleuris, son parc d'amusement avec jeux pour enfants, terrain de balle et tennis, son musée de photographies et d'objets anciens au centre communautaire, son kiosque d'artisanat où de gentilles dames informent les visiteurs sur le sentier écologique du Petit Castor, le mont Limoges et la rivière souterraine.



La jolie grotte de Notre-Dame-de-Lourdes dans la colline à l'est de l'église paroissiale.



La pointe du qual public au nord du grand lac du Cerf.

Le sentier écologique

En janvier 1976, relançant le projet amorcé par l'équipe d'Écologie sociale de l'été 1972, l'administration Émard obtient du ministère des Terres et forêts le bail du territoire longeant le ruisseau qui descend du lac Croche entre deux spectaculaires versants pour se jeter dans la baie Lefebvre du grand lac du Cerf et au cours des étés subséquents, un groupe de travailleurs œuvrent à y aménager un remarquable sentier écologique grâce à des projets d'emplois des gouvernements du Québec et du Canada. Avec un grand souci de réaliser un bel ensemble tout en y préservant l'environnement, le contremaître Yvon Gareau dirige le groupe qui doit faire le travail à la main sans machinerie ni chevaux. Sans mot dire, Robert Beaudry, Joseph Boismenu, Edouard Charbonneau, Hormidas Robert, Normand Ouimet, Étienne et Marc Émard, Aldéi, Clément, Émile, Gilbert, Jacques et Léon Léonard travaillent à nettoyer le ruisseau dans la boue, à défaire les barrages de castor, à ériger escaliers et rampes, à construire abris et tables de pique-nique sans abîmer les arbres et en y conservant le site le plus naturel possible. Le tour de force sera réussi. Avec les cèdres croches récupérés sur le site, s'inspirant de l'ancien petit pont de bois érigé par Charles Grenier à Notre-Dame-de-Pontmain, Yvon Gareau et Aldéi Léonard y font construire de solides ponts de bois fort joliment baptisés ponts des Romances, des Pionniers, des Souvenirs, des Merveilles, des Secrets, du Silence, des Désirs et des Retrouvailles par le maire Bernard Émard.

Après deux étés, le sentier aménagé atteint déjà la superbe cascade descendant de la montagne qui donne tant de charme à l'ensemble. Avec les années le travail se poursuit le long du ruisseau où les indications des jolis présentoirs font connaître vinaigriers, catherinette, quenouilles, fougères, impatientes du cap, iris versicolores, ronce odorantes, clintonie boréale, salsépareille, petits prêcheurs, savoyane, oxalides de montagne, actées rouges et viornes à feuilles d'aulne. S'arrêtant ici et là le long du ruisseau véritablement cristalin pour observer le chantier de bois rond, une toiture en auge, des arbres sur la pointe des pieds, loupes, gelivures, châblis, l'action du gel et du dégel

Le sentier écologique

« Le sentier écologique du Creek Croche, d'une longueur d'un mille, mène à une merveilleuse chute de 200 à 300 pieds de longueur et d'un angle de 45° à flanc de montagne. Ce sentier est réalisé en juin dans des conditions pénibles. Mais le temps et l'acharnement consacrés à sa réalisation ne sont pas vains, puisque ce sentier devient un laboratoire idéal pour l'étude des arbres et des champignons. Cette réussite est due aussi à l'appui de l'agent de conservation local. »

Jacques Léonard 1972

« Par le biais de projets, on a aménagé le site situé au cœur des bois près de la municipalité de Lac-du-Cerf. Les noms de différentes espèces de la flore sont inscrits pour renseigner le visiteur. De jolis ponts de bois sont aménagés pour permettre le passage au-dessus des différents cours d'eau qui mènent aux chutes. Sur le dessus de la montagne, une magnifique vue vous attend. C'est vraiment la nature dans toute sa splendeur. »

Lynn Phanouf 1984



La spectaculaire cascade du sentier écologique du Petit Castor à Lac-du-Cerf.

sur les rochers, le promeneur apprend à reconnaître ormes, frênes, bouleaux blancs et bouleaux jaunes, sapins baumier, tilleuls, hêtres, pruches, épinettes blanches, cèdres, érables de Pennsylvanie, pins blancs et pins rouges. Aux portes de l'Enfer où les charretiers descendaient dangereusement leurs charges de billots autrefois, le ruisseau tombe et se glisse superbement entre de grandes parois rocheuses. Au retour par la montagne du versant est, le sentier conduit au belvédère érigé par l'équipe d'Orient Maillé à 1 000 pieds (320 mètres) sur la montagne. L'endroit offre une vue saisissante sur les Laurentides environnantes, depuis la grande montagne du Diable au nord ouest de Mont-Laurier jusqu'à la baie Lefebvre du grand lac du Cerf. L'observateur y découvre aussi le clocher de l'église de Lac-des-Iles et les installations minières de l'entreprise Stratmine à l'ouest du Wabassee.

Les milliers de visiteurs des saisons estivales et automnales s'entendent rapidement pour affirmer que le sentier du Petit castor à Lac-du-Cerf est le plus beau du Québec.

Le mont Limoges

Haute de 1 350 pieds (415 mètres) et couvrant une superficie de 6 milles (10 kilomètres) carrés entre les deux lacs du Cerf, l'ancienne grande montagne Sèche constitue également un attrait touristique d'importance. Rebaptisée mont Limoges en 1965 à la demande l'Origène Martel pour rendre hommage à l'évêque de Mont-Laurier qui vient de mourir, la grande montagne atteint la renommée régionale à l'hiver 1967 à l'occasion du carnaval des Gais Lurons qui regroupent plusieurs municipalités de la Haute-Lièvre. Un groupe de motoneigistes grimpent alors jusqu'au sommet par un sentier ouvert par l'équipe d'Hormidas Robert pour y dévoiler une plaque commémorative, y hisser le drapeau fleurdelysé et chanter le O Canada à l'occasion du centenaire de la confédération canadienne. L'événement constitue le premier geste de mise en valeur du mont. Depuis le sommet qui domine toute la région, ces premiers braves découvrent la superbe vue panoramique sur les montagnes enneigées des cantons Wabassee, Bouthillier, Kiamika et Rivard.

Le projet du mont Limoges

« L'attachement visionnaire d'Origène Martel ne peut pas être une faillite. Avec la persistance de Georgette Dicaire, il vaut la continuité du projet d'accès au mont Limoges, pour le plus grand bien de la communauté. Aujourd'hui, il s'interroge avec d'autres du milieu tels les Dicaire, les Gareau, les Boismenu, les Léonard, les Caron, les Wester, les Maillé, les Bandu, les Gougeon, les Beaudry, les Valiquette, les Duffy, les Charbonneau et combien d'autres qui se souviennent. Les promoteurs de la première heure ont-ils vieilli trop vite ?

Au cours des dix dernières années, l'administration Énard nous a donné le sentier écologique, joyau du grand lac du Cerf et attraction touristique colossale. L'administration Guinard nous donnera-t-elle accès à la perle du petit lac du Cerf ?

Paul-Émile Naud 1987

Au cours des années subséquentes, Origène Martel profite de toutes les occasions pour faire avancer son projet de mise en valeur de la montagne, posant divers jalons afin que la flamme ne s'éteigne pas. Il fait les études, dresse le plan des lieux, le tracé des sentiers et conçoit une ébauche globale. Opiniâtre, il présente son idée comme une réalisation sociale qui apportera des retombées économiques à toute la communauté, ralliant Paul-Émile Naud et Georgette Dicaire à sa cause. Après l'amélioration du sentier grâce au travail de l'équipe d'Écologie sociale de l'été 1972, la décennie 1980 marque l'aboutissement du projet avec, en premier lieu, la mise en place d'une grande pierre de granite rose indiquant le nom de la montagne à l'entrée du sentier de l'Érablière qui conduit au sommet depuis la rive est du petit lac du Cerf. En 1987, la formation du groupe « Les Amis du mont Limoges », avec Georgette Dicaire, Jeannine Guinard, Gaston Gareau, Robert Beaudry, Nicole Sarrasin entourant Gérard Boismenu à la présidence, lui donne de plus solides assises encore. Avec l'appui de l'administration Guinard et celui du ministère des Ressources et énergies, le groupe obtient le droit d'utilisation de toute la presqu'île pour la corporation municipale. En octobre de la même année, au moment où les forêts sont les plus belles, le groupe se rend au sommet, y marchant de long en large afin de repérer les éléments les plus intéressants à mettre en valeur. Dès lors, une affiche, annonçant le site et rendant hommage à Origène Martel, est posée alors qu'Yvon Gareau, Robert Beaudry et Jean-Luc Léonard entreprennent le défrichage, l'épierrage d'un nouveau sentier qui donne accès au mont à partir de la baie Laplante du petit lac du Cerf. Le défi relevé, le relais du Toit bleu érigé sur le sommet nord-est par l'équipe d'Yvon Léonard offre une vue superbe, depuis la mystérieuse montagne du Diable jusqu'aux deux lacs du Cerf révélant la baie Lefebvre, la pointe des Pins Rouges, la plage à Monseigneur, la baie des Scouts, les îles Masson, Grignon, Adam et Ève du grand lac ainsi que les baies Faubert, Boismenu et l'île des Pionniers du petit lac. Depuis le belvédère des Falaises situé plus à l'est à plus de 600 pieds (200 mètres) du lac, la vue panoramique offre les baies à Jim, de l'Aigle, de Sable et Saint-Germain, la montagne de la Tuque et les îles

Bessonne, à Scott, aux Mouettes, Églantine, des Draveurs et des Rescapés. Un troisième belvédère, le Casse-Cou, au sommet nord-ouest, fait découvrir les montagnes du canton Wabassee à Notre-Dame-de-Pontmain ainsi que les baies Dicaire, de la Décharge, Wester et Laplante du petit lac du Cerf. Le mont Limoges constitue un remarquable lieu de détente, de réflexion et de paix. Les forêts automnales y sont l'objet d'un émerveillement inoubliable.



La splendide vue offerte depuis le sommet du mont Limoges.

La rivière souterraine

Sur le site de l'ancienne glissoire à bois où la compagnie forestière Maclaren fit longtemps descendre son bois coupé à l'intérieur du canton Dudley à la fin du XIX^e siècle, la rivière souterraine, où disparaissent les eaux des lacs du Cerf pour réapparaître 900 pieds (300 mètres) plus loin dans les remous de la petite rivière du Cerf, constitue un autre attrait touristique exceptionnel qui gagne à être connu. Chutant spectaculairement sous les rochers mousseux qui encombrant la décharge du petit lac, les eaux y ont formé une longue grotte sous la terre avec les siècles. La grotte se développe en plusieurs sections de longueurs variables dont

La rivière souterraine

« J'aimerais que la décharge du lac du Cerf soit mieux connue, qu'il y ait un trottoir sécuritaire pour voir entrer l'eau dans la terre, avec un escalier pour aller en bas où l'on peut pêcher et voir sortir l'eau. Il y a le sentier écologique du côté est et il y aurait l'attraction de la rivière souterraine du côté ouest, dans la continuation des mêmes eaux qui descendent du sentier écologique et traversent le grand et petit lac du Cerf. »

Gérard Boismenu 1989

les deux plus importantes totalisent plus de 900 pieds (300 mètres) de galeries. L'accès à la première section se fait par une ouverture au flanc du talus. Un puits entre les blocs de pierre permet d'atteindre une ouverture de 3 X 10 pieds (1 X 3 mètres). Cette entrée donne ensuite accès à une galerie à forte pente qui mène à la rivière souterraine et à la chambre principale d'une longueur de 23 pieds (7 mètres) et d'une largeur de 20 pieds (6 mètres) avec une hauteur qui varie entre 3 et 16 pieds (1 et 5 mètres). L'endroit est partiellement occupé par un lac souterrain. Tout autour de cette première chambre de la grotte, de petits passages plus ou moins étroits sont formés par des éboulis infranchissables alors que celui à l'extrémité du lac donne accès à la deuxième chambre qui mesure 17 X 10 pieds (5 X 3 mètres) sur une hauteur de 6 pieds (2 mètres). La grotte contient moustiques, araignées, quelques chauve-souris, écrevisses, perchaudes et truites mais son accès demeure réservé à des spéléologues initiés en raison des blocs d'éboulis parfois instables, des zones d'eaux profondes et de la fréquence des crues de la rivière souterraine.

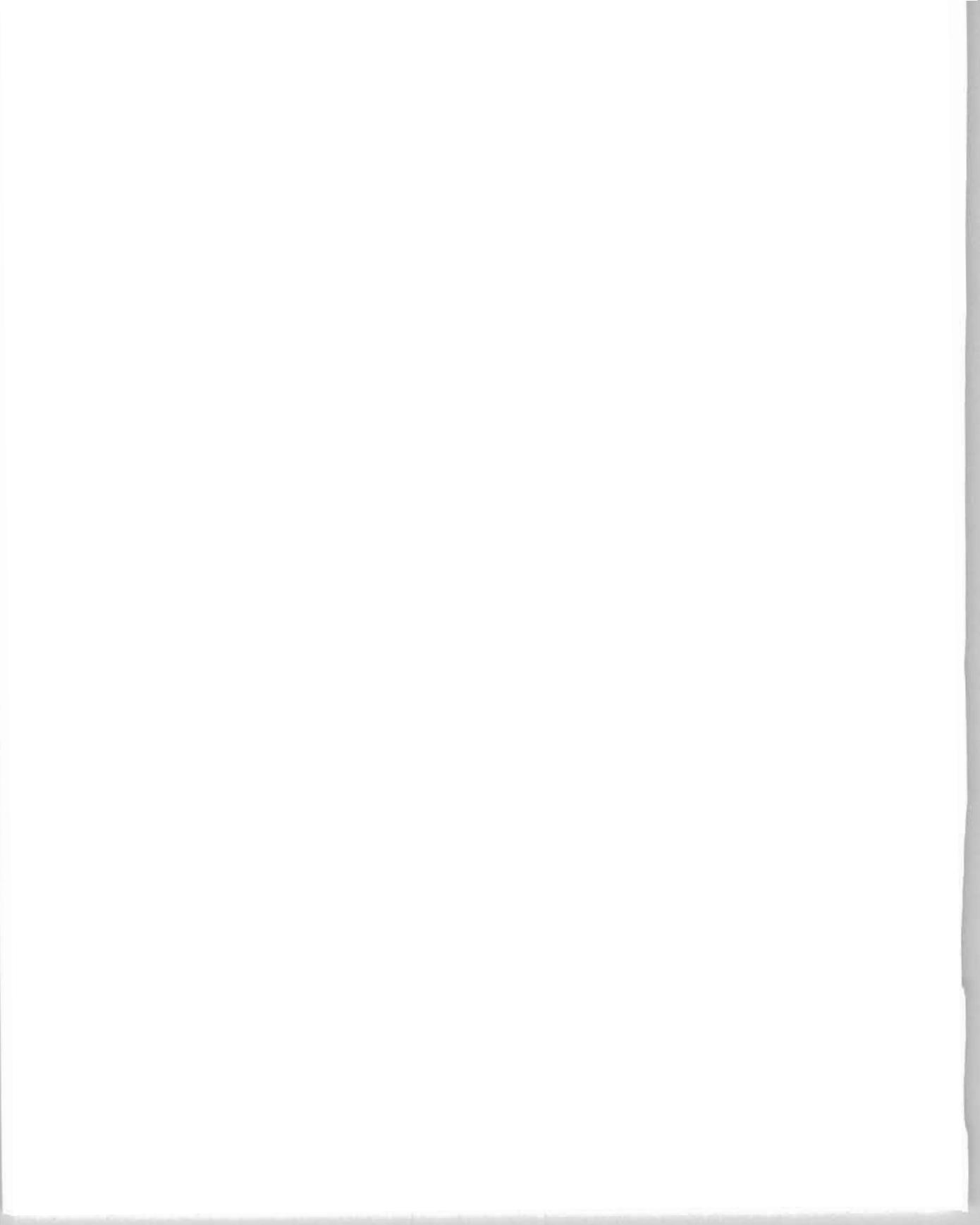
Consciente de l'importance de l'économie touristique qui supplante maintenant l'économie forestière et l'économie agricole, la mairesse Jeannine Guinard fait naître « Plein air Lac-du-Cerf » en octobre 1989, une corporation à but non lucratif dont le mandat est de mieux gérer les attraits touristiques de Lac-du-Cerf pour les années à venir. Elle espère ainsi retrouver l'âme du projet de la base de plein air qu'elle avait projeté de réaliser dix ans plus tôt à la pointe des Pins Rouges avec le désigner Jacques Léonard, l'éducateur physique Mario Maccabé, le curé Réal Fournel et le pourvoyeur Lévis Boismenu.

ANNEXES

LES MAIRES DE LAC-DU-CERF

LES CURÉS DE NOTRE-DAME-DE-LOURDES

LES PRÉSIDENTS DE LA COMMISSION SCOLAIRE



LES MAIRES DE LAC-DU-CERF

LA MUNICIPALITÉ DE WABASSEE DUDLEY-BOUTHILLIER (NOTRE-DAME-DE-PONTMAIN)

1895-1898	William Pilote
1898-1899	Gilbert Caron
1899-1902	David Pilote
1902-1916	William Pilote
1916	Joseph Bondu
1917-1919	Antoine Caron
1919-1921	Joseph Bondu
1921	Émile Caron
1922-1926	Joseph Bondu
1926-1933	Zéphir Chénier
1933-1941	Georges Laroche
1941-1947	Hormidas Bondu
1947-1949	Sylvio Faubert
1949-1955	Hormidas Bondu

LA MUNICIPALITÉ DE LA PARTIE NORD-EST DE WABASSEE-DUDLEY-BOUTHILLIER (LAC-DES-ÎLES)

1916-1930	David Pilote
1930-1934	Joseph Léveillé
1934-1942	Elphège Chasles
1942-1950	Joseph Pilote
1950-1954	Omer Pelneault
1954-1955	Ariste Bouthillier

LA MUNICIPALITÉ DE LAC-DU-CERF

1955-1957	Joseph Boismenu
1957-1959	Patrice Bondu
1959-1961	Joseph Boismenu
1961-1963	Gérald Ouimet
1963-1965	Henri Filion
1965-1971	Gérard Boismenu
1971-1973	Raymond Charbonneau
1973-1975	Mario Bondu
1975-1985	Bernard Émard
1985-1991	Jeannine Guinard
1991-	Bernard Émard

LES CURÉS DE NOTRE-DAME-DE-LOURDES

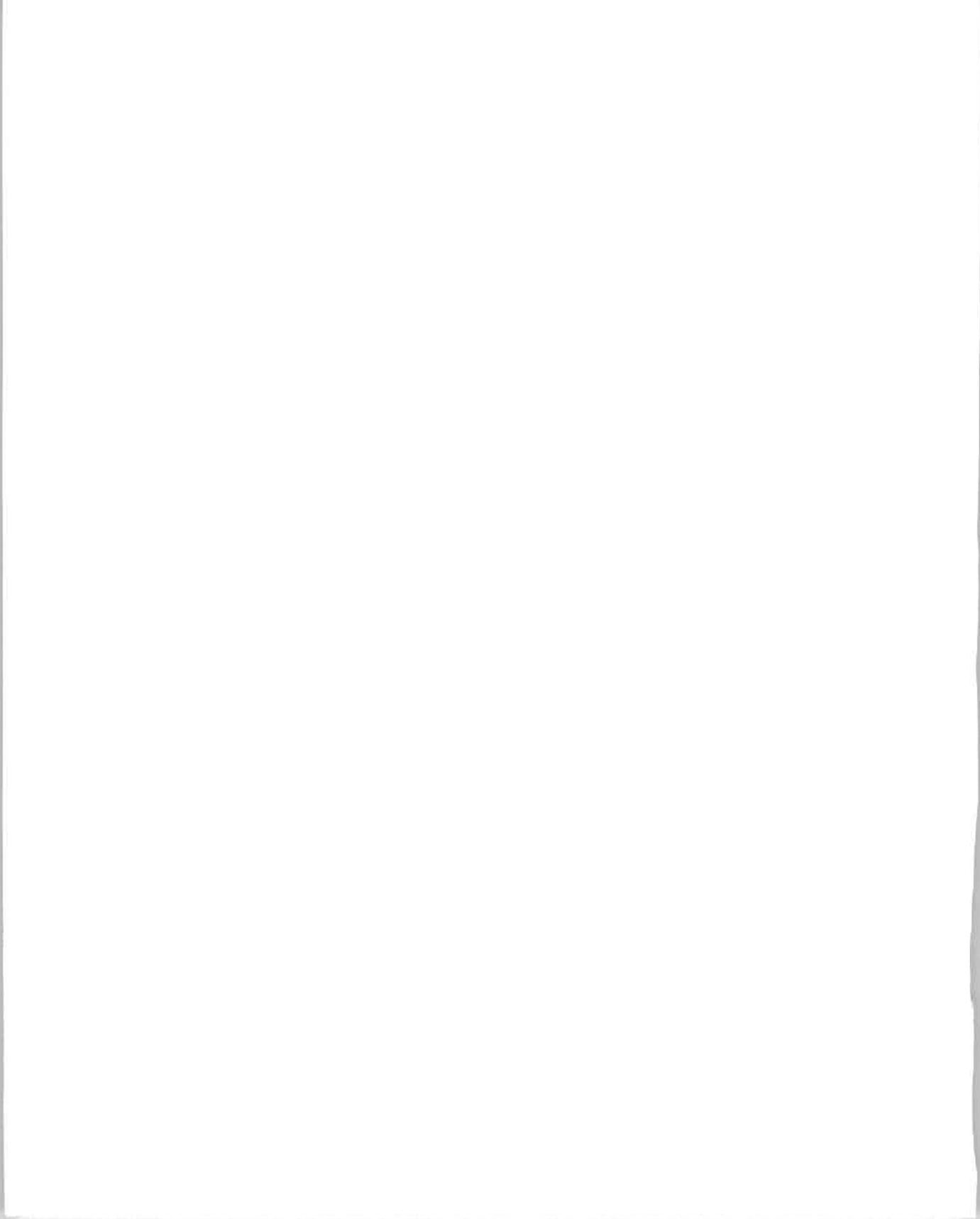
1939-1941	le curé Donat Dumouchel de Notre-Dame-de-Pontmain dessert la mission
1941-1943	l'abbé Aimé Joyal du séminaire de Mont-Laurier dessert la mission
1943-1944	l'abbé Yvan Trothier du séminaire de Mont-Laurier dessert la mission
1944-1946	l'abbé Donat Dumouchel de Mont-Laurier dessert la mission

LES CURÉS RÉSIDENTS

1946-1950	Donat Dumouchel
1950-1955	Marcel L'Allier
1955-1962	Paul Gaudette
1962-1970	Irénée Bélanger
1970-1977	Albert Plourde
1977-1980	Réal L'ourelle
1980-1981	le curé Gérard Lambert dessert depuis Saint-Gérard de Kiamika
1981-1987	le curé Ludger Sigouin dessert depuis Saint-Gérard de Kiamika
1987-	le curé Alain Moïn dessert depuis Mont-Laurier

LES PRÉSIDENTS DE LA COMMISSION SCOLAIRE

1946-1950	Rosario Wester
1950-1951	Auguste Désormeaux
1951-1953	Patrick Duffy
1953-1958	Henri Filion
1958-1962	Gérard Boismenu
1962-1963	Julien Constantineau
1963-1968	Albéria Léonard
1968-1972	Bernard Émard



BIBLIOGRAPHIE

Sources écrites

Les archives diocésaines

- dossier Notre-Dame-du-Laus, 1873 à 1902
- dossier Notre-dame-de-Pontmain, 1902 à 1944.
- dossier Saint-Gérard de Kiamika, 1898 à 1944.
- dossier Saint-Aimé de Lac-des-Iles, 1901 à 1944.
- dossier Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf, 1944 à 1992

Les archives municipales des cantons Wabassee-Dudley-Bouthillier (Notre-Dame-de-Pontmain) entre 1895 et 1955.

Les archives municipales de la partie nord-est des cantons Wabassee-Dudley-Bouthillier (Lac-des-Iles) entre 1916 et 1955.

Les archives municipales de Lac-du-Cerf entre 1955 et 1992.

Les archives paroissiales de Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf entre 1944 et 1992.

Les archives de l'A.F.E.A.S. de Lac-du-Cerf.

Les archives du club des Loisirs de Lac-du-Cerf.

Les archives du club des Cerfs de Lac-du-Cerf.

Sources orales

Les cassettes audio du comité «La Mémoire du Temps» et des rencontres discussions avec diverses personnes de Lac-du-Cerf

Journaux

Les hebdomadaires «Le Flambeau» et «L'Écho de la Lièvre».

Photographies

Les documents photographiques proviennent des archives du comité «La Mémoire du Temps», de collections familiales et du photographe Louis-Pierre Coursol.

Sources imprimées

ASSINIWI, Bernard. *Lexique des noms indiens en Amérique*, Leméac, Montréal, 1973

BARBEZIEUX, Alexis. *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa*, Ottawa, 1897.

- BÉDARD-RENAUD, Solange. *Saint-Aimé de Lac-des-Iles 1906 - 1987*, Lac-des-Iles, 1981.
- BEDORE, Bernie, *All tales of Joe Mufferow*, Ottawa, 1963.
- BENOIT, Pierre-Basile. *La vallée de la Lièvre-région de l'Ottawa*, Société de Montarville, Montréal, 1884.
- BENOIT, Pierre-Basile, *Colonisation sur la Lièvre. La Minerve*, Montréal, 1884.
- BLANCHARD, Raoul, *L'ouest du Canada-français*, Beauchemin, Montréal, 1974.
- BOISMENU, Lévis et autres, *Racontez-nous grand-mère*, Lac-du-Cerf, 1975.
- BOND, Courtney, *Le pays de l'Outaouais*, imprimeur de la reine, Ottawa, 1968.
- BRENNAN, Terence, *The timber trade in the Ottawa valley*, Ginn, Toronto, 1971.
- BUIES, Arthur, *L'Outaouais supérieur*, Darveau, Québec, 1891.
- C.I.D.E.L., *Le comté de Labelle, tout un potentiel à découvrir*, Mont-Laurier, 1982.
- COMMISSION de développement économique de Labelle, *Le Sud du Nord*, carte touristique, 1980.
- CONSTANTINEAU, Marguerite et autres, *Notre-Dame-de-Pontmain 1884 - 1984*, Notre-Dame-de-Pontmain, 1983.
- COURSOL, Luc, *Histoire de Mont-Laurier*, tome I 1885 - 1940, tome II 1940 - 1990, L'Artographe, Mont-Laurier, 1985 et 1991.
- COURSOL, Luc, *Un diocèse dans les cantons du nord, évêché de Mont-Laurier*, Mont-Laurier, 1988.
- COUTURE, Yvon, *Les Algonquins*, Hyperborée, Val d'Or, 1983.
- CRAIG, Serge-André, *Les Amérindiens*, Edisem, Saint-Hyacinthe, 1977.
- DORION, Jean-Claude, *Monographie du bois à Mont-Laurier*, université Laval, 1969.
- DUNN, Guillaume, *Les forts de l'Outaouais*, éditions du jour, Montréal, 1975.
- FORTIN, ~~Gérald~~, *Les changements socio-culturels dans une paroisse agricole*, Hurtubise, Montréal, 1971.
- GARIGUE, Philippe, *La vie familiale des Canadiens-français*, les Presses de l'université de Montréal, Montréal, 1962.

- GIGUERE, Georges-Émile, *Oeuvres de Champlain*, éditions du Jour, Montréal, 1973.
- GOUIN, Jacques, *Jos Montferrand, histoire, légende et symbole*, Asticou, Hull, 1969.
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC, *Les régions de colonisation de la province de Québec*, ministère de la Colonisation, Québec, 1920.
- GUÉRIN, Joseph, *Canton Kiamika 1884*, Société historique de la région de Mont-Laurier, Mont-Laurier, 1979.
- GUINARD, Joseph, *Les noms indiens de mon pays, leur signification, leur histoire*, Rayonnement, Montréal, 1960.
- HAMELIN, Jean, *Histoire du Québec*, Prévot, Toulouse, 1976.
- LANDRY, Jacques, *Monographie de la James Maclaren*, H.E.C., Montréal, 1950.
- LAURIN, Serge, *Histoire des Laurentides*, I.Q.R.C., Québec, 1989.
- LEBLANC, Conrad, *Notre-Dame-du-Laus 1873 - 1973*, Buckingham, 1973.
- LEMIEUX, Gilles, *La vie de l'illustre Joe Montferrand par sir Wilfrid Laurier*, Asticou, Hull, 1971.
- LEMONDE, Arthur, *Histoire de Saint-Gérard de Montarville*, Le Pionnier, Nominique, 1906.
- LÉONARD, Jacques, *Écologie Sociale*, Lac-du-Cerf, 1972.
- LINTEAU, Paul-André et autres, *Le Québec depuis 1930*, Boréal Express, Montréal, 1986.
- MALCHELOSSE, Gérard, *Mélanges historiques-Études éparées de Benjamin Suete*, Ducharme, Montréal, 1921.
- MAROIS, Roger, *Les schèmes d'établissement à la fin de la préhistoire et au début de la période historique: le sud du Québec*, Musée national de l'homme, Ottawa, 1974.
- MINVILLE, Esdras, *L'agriculture*, Fides, Montréal, 1943.
- MINVILLE, Esdras, *La forêt*, Fides, Montréal, 1944.
- Monographie sur le tourisme-Comté de Labelle*, C.R.D.O., Mont-Laurier, 1972.
- NANTEL, Guillaume-Alphonse, *La vallée de l'Outaouais - notre nord-ouest provincial*, Sénéchal, Montréal, 1887.
- PAQUETTE, Albiny, *Souvenirs de l'honorable Albiny Paquette*, Mont-Laurier, 1977.
- PARENT, Raynald, *L'effritement de la civilisation amérindienne*, Edisem, Saint-Hyacinthe, 1977.

- PARENT, Robert, *La forêt dans l'économie des comtés de Labelle et de Terrebonne*, université de Laval, 1951.
- RACINE, Lionel et autres, *Saint-Gérard de Kiamika 1898 - 1973*, Kiamika, 1973.
- Relations des Jésuites 1611 - 1672*, éditions du Jour, Montréal, 1972.
- ROBIDOUX, Léon, *Les cageux*, L'aurore, Montréal, 1971.
- SAVARD, Pierre, *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, P.V.L., Québec, 1968.
- SÉGUIN, Normand, *La conquête du sol au XIX^e siècle*, Boréal Express, 1977.
- SPECK, Frank, *Family hunting territories and social life of various Algonquian bands of the Ottawa valley*, anthropological séries no. 8, Ottawa, 1915.
- SOWTER, T.W.F., *Algonquian and Huron occupation of the Ottawa valley*, Ottawa naturalist, vol. 23 et 25, 1909.
- SULTE, Benjamin, *Histoire de Jos Montferrand*, Montréal, réédition 1975.
- TACHÉ, Louis et autres, *Le Nord de l'Outaouais*, Le Droit, Ottawa, 1938.
- TASSÉ, Joseph, *Le commerce du bois de l'Outaouais*, Revue canadienne, vol. 8, 1971.
- TRUDEL, Marcel, *Atlas de la Nouvelle-France*, les Presses de l'Université Laval, 1968.
- VAUGEOIS, Denis et autres, *Canada-Québec*, Renouveau pédagogique, Montréal, 1969.
- VIAU, Robert, *Le tourisme dans les Laurentides*, Université de Montréal, 1957.
- WRIGHT, James, *La préhistoire du Québec*, Fides, Montréal, 1980.